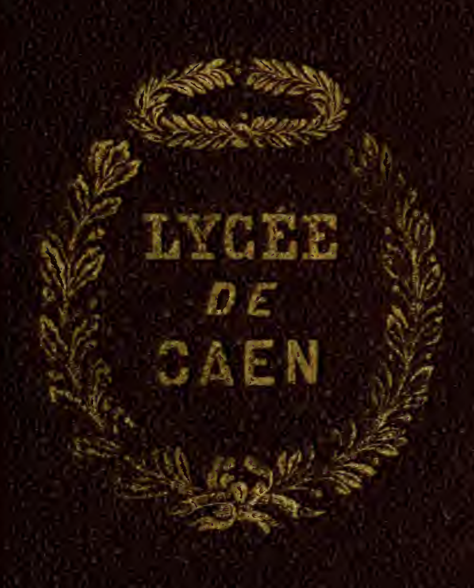
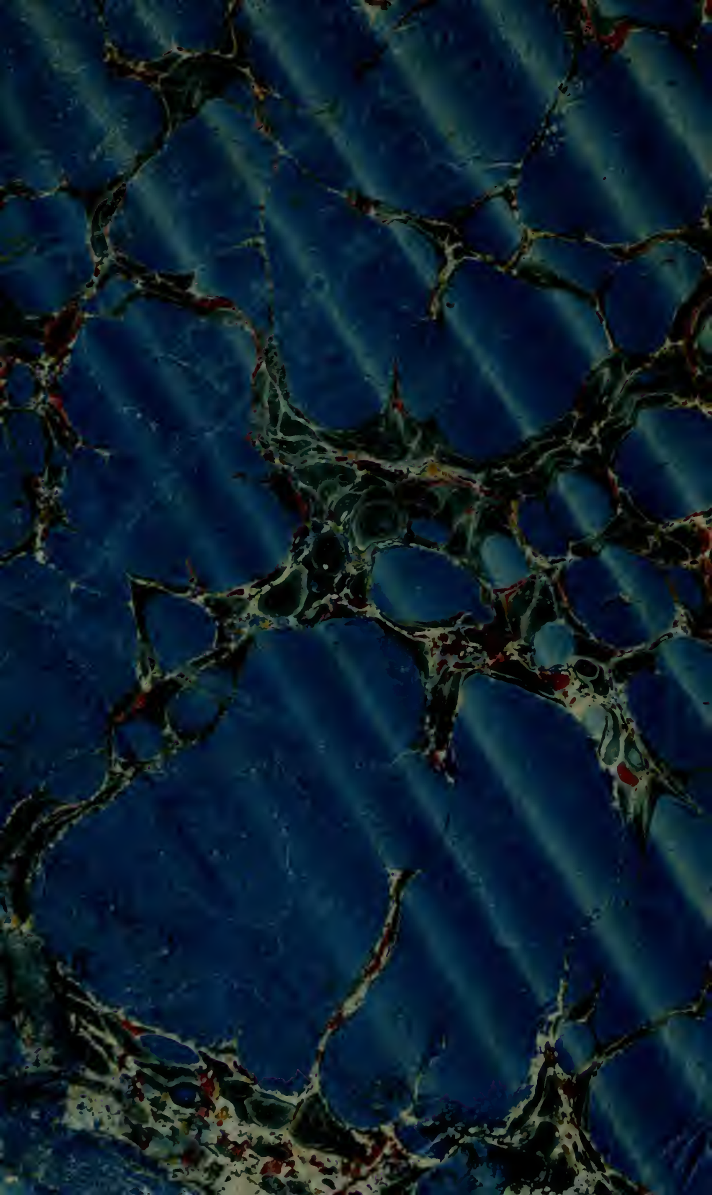

LYCÉE
DE
CAEN






SABLE
COLLECTION
SABLE

- classer [illegible]
- faire renvois
à Balzac
et Stendhal

7.5

ÉTUDES MORALES

SUR LE TEMPS PRÉSENT

Stendhal pp. 159 à 277

+ Balzac (Mercadet) p. 321-332

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Essai sur le Mysticisme au dix-huitième siècle. — Saint-Martin, le Philosophe inconnu. 1 vol. in-8. 1852.

L'Idée de Dieu et ses nouveaux critiques. 1 vol. in-18 jésus; 5e *édition*. . . . . 3 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française.

La Philosophie de Goëthe. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.
Ouvrage qui a obtenu le prix Bordin à l'Académie française.

Le Matérialisme et la Science. 1 vol. in-18 jésus; 2e *édition*. . . . . 3 fr. 50

Nouvelles études morales sur le temps présent. 1 vol. in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

Les jours d'épreuve (1870-1871). 1 vol. in-18 jésus. . 3 fr. 50

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

ÉTUDES MORALES

SUR LE TEMPS PRÉSENT

PAR E. CARO

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1875

AVANT-PROPOS

Si ce livre a quelque mérite et quelque chance de vivre, c'est à titre de témoignage. Il présente le tableau fidèle du mouvement philosophique et littéraire qui s'est produit en France dans une période d'une dizaine d'années. Nous avons essayé d'observer, de suivre sur certains points, de pressentir sur d'autres l'histoire intellectuelle de la France, qui, dans la région des idées comme dans celle des faits, semble vouée à d'éternelles vicissitudes. Nous avons noté nos impressions presque au jour le jour; nous en donnons ici le résultat condensé en quelques pages, choisies parmi les moins défectueuses. On n'aura pas de peine à démêler dans ce livre, bien qu'il se compose d'études diverses, la pensée unique qui les a inspirées et à laquelle nous sommes resté fidèle dans le cours varié de nos travaux et de notre vie.

ÉTUDES MORALES

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

PREMIÈRE ÉTUDE

MOUVEMENT ET TENDANCES DE LA PHILOSOPHIE FRANÇAISE [1]. — Les Positivistes. — Les Humanitaires. — L'école Critique. — Le Scepticisme religieux.

S'il y a chez nous une philosophie nationale, il semblait jusqu'à ce jour que ce fût le spiritualisme. Nous devions nous en réjouir, si l'on nous accorde qu'il faut une philosophie, que la philosophie est un besoin sérieux, non le luxe inutile de l'esprit,

1. Il y a longtemps déjà que s'annonçait, par de vagues symptômes, la crise philosophique qui règne aujourd'hui et dont personne ne peut ni marquer le terme ni prévoir l'issue. Nous reproduisons ici, sans aucun changement notable, ces pages écrites en 1854, où l'on trouvera, à défaut d'autres mérites, l'exact pressentiment des événements d'idée qui allaient s'accomplir.

et qu'il n'est pas loisible à l'homme d'étouffer cet impérieux instinct de libre réflexion qui sollicite sa pensée vers les grands problèmes.

Seule, cette philosophie de l'âme, de l'idéal et de Dieu avait pu s'acclimater dans la patrie de Descartes. Les autres doctrines, celle de la sensation, par exemple, ont traversé comme un mauvais rêve l'intelligence française; elles n'ont jamais pu s'y fixer. Il a pu y avoir, de temps à autre, surprise, fascination, coup de main tenté par le sensualisme ou le panthéisme; il n'y a jamais eu conquête définitive et la doctrine de l'esprit a su chaque fois prendre parmi nous ses revanches. Même dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, où la fortune de cette doctrine semblait être le plus en péril, une philosophie généreuse inspirait encore cet esprit de liberté, de tolérance, de progrès, d'humanité, qui s'égarait souvent en rêves et en déclamations, mais qui en soi n'en était pas moins une inspiration du plus pur spiritualisme, inexplicable à l'étroite doctrine de la sensation.

Aujourd'hui comme au dix-septième siècle, la seule philosophie qui soit debout en France, malgré des apparences contraires, c'est la philosophie spiritualiste. Elle seule est vraiment conséquente avec elle-même, homogène, liée dans ses parties essentielles, elle seule rallie, avec une multitude d'adhésions silencieuses, une petite armée

d'intelligences autour de son drapeau noblement relevé par M. Royer-Collard, et soutenu depuis, non sans gloire, à travers bien des vicissitudes, par des mains habiles et vaillantes. Elle seule se présente au jugement de l'avenir avec un ensemble de dogmes et de principes très-solides, sinon très-nouveaux, et consacrés par la double autorité de la conscience, qui est l'histoire individuelle, et de l'histoire, qui est la conscience du genre humain. Cela suffit peut-être pour nous donner le droit de dire qu'à l'heure qu'il est, le spiritualisme règne en France. Il règne, mais non sans combat. La philosophie est une lutte, étant l'exercice même de la raison. Les victoires que donne la philosophie sont des victoires disputées; elle n'assure jamais un triomphe incontesté et un règne paisible, parce qu'il est dans son essence d'être abandonnée aux controverses. A ce motif général, il s'en joint de particuliers. Sous l'influence de quelques circonstances nouvelles et de certaines tendances du siècle, le vieux matérialisme se réveille, et, mal dissimulé sous des noms nouveaux, il médite un suprême effort. La lutte est déjà vive aujourd'hui contre la philosophie spiritualiste, elle sera terrible demain. Il y a des symptômes inquiétants dans l'air, et l'avenir nous offre plus d'une menace, s'il ne se forme pas une coalition sérieuse de toutes les forces

vives de l'esprit français. Nous n'inventons pas le péril, nous le voyons. Chacun peut le voir comme nous en ouvrant les yeux. Il plairait à certaines gens qu'on ne vînt pas les troubler par des avis importuns et secouer cette léthargie éveillée où se complaît leur égoïsme intellectuel. Il leur plairait de ne pas croire au péril, quitte à voir un beau jour l'ennemi dans la place, le matérialisme dans la pensée française. A nous, il nous plaît mieux de ne pas nous endormir dans la trompeuse sécurité de cet optimisme indolent.

Là n'est pas le seul danger. En face du matérialisme renaissant s'élève une école nouvelle et bruyante de théologiens qui font profession de mépris pour la raison laïque. Ils s'efforcent de confondre sous le nom de philosophie des erreurs fabuleuses, des systèmes dépravés, et de solliciter contre le monstre les anathèmes de l'opinion révoltée. En faisant cela, ils avouent leur but : c'est de rebuter l'esprit humain par le scandale de ses excès et de le fatiguer de la pensée libre. Ils veulent lui arracher son abdication définitive, au nom d'une foi intolérante qui a perdu l'esprit vivant du christianisme en perdant la charité. Nous croyons qu'il n'est pas hors de propos de placer ici une esquisse des principales sectes qui, sous des noms divers, rêvent la conquête intellectuelle de la

France, soit au profit du matérialisme et du scepticisme rajeunis, soit au profit d'une théologie violente, dont la raison de Bossuet eût été confondue. Des deux côtés la véritable philosophie est également en péril. Évidemment, dans ce tableau général, nous ne pouvons qu'indiquer les groupes et caractériser les tendances.

I

Nous n'apprendrons rien à personne, si nous disons qu'au nombre de nos adversaires les plus irréconciliables se place l'esprit positif, qui nous somme de dire ce que veut la philosophie, où elle va, à quoi elle sert ici-bas. Que personne ne se méprenne sur notre pensée. Nous savons estimer, comme d'autres, ce qu'il y a de grand dans le progrès de l'esprit humain conquérant la nature et asservissant la matière. Nous savons admirer le génie inventif de cette génération féconde, et ce n'est pas nous qui tomberons jamais dans l'excès de ce puritanisme déclamatoire qui jette l'anathème au siècle et à la société. Il faut beaucoup rabattre, en général, de ces austérités oratoires et de cet ascétisme à grand effet. La société n'est pas si matérialiste que certaines gens, dans des intérêts divers, voudraient le lui faire croire : elle a

de nobles tendances et de généreux sentiments, et il n'est besoin que d'une occasion pour les faire éclater. Mais ce qui est la calomnie à l'égard de la société, est la vérité à l'égard de cette fraction de la société qui comprend ce qu'on appelle les gens positifs. Chaque chose étant ici-bas nécessaire ou superflue, les gens positifs mettent dans la première classe le bien-être et tout ce qui le procure, et dans la seconde tout ce qui n'est pas le bien-être, c'est-à-dire la pensée et le sentiment. On reconnaît à ces traits les fanatiques de l'utilité dont l'apôtre est Jérémie Bentham. Pour Bentham et son école, les hommes ne sont pas des frères, ce sont des unités; un homme n'est pas une âme, c'est un rouage dans le mécanisme universel. Que vaut cette chose? que peut-elle rapporter? c'est la loi et les prophètes. Mais, en bonne conscience, que voulez-vous qu'on fasse de la philosophie? Peut-on en tirer de nouveaux procédés pour économiser le combustible dans les usines? Aussi professe-t-on le plus souverain mépris pour cette science de peu de rapport. Ce sont les utilitaires qui ont inventé ce mot terrible: A quoi cela sert-il? Ils ont tout dit, quand ils ont prouvé qu'une chose ne sert à rien. Mais il faut s'entendre. Ce n'est rien pour eux que tout ce qui n'est pas l'utilité pratique, matérielle, immédiatement réalisable en jouissances ou en argent.

Cette formule, d'une ironie banale, a pourtant fait son chemin dans le monde, et beaucoup d'excellentes gens qui n'entendent pas malice aux choses, mais qui répètent de bonne foi les axiomes tout rédigés de la sagesse du comptoir, vont demandant avec gravité, quand ils entendent parler d'art, de haute science ou de métaphysique : A quoi bon tout cela ? Ils triomphent, quand ils ont prouvé qu'il est plus lucratif d'acheter des actions de chemin de fer que des traités de psychologie. Et ils se retirent enchantés de leur sagesse pratique qui a su dissiper le prestige des grands mots et réduire la philosophie à sa véritable expression, à zéro pour cent d'intérêt. Ce qui est triste, c'est que de telles doctrines se propagent vite ; elles sont claires et saisissables pour tous ; elles se résument dans quelques règles d'arithmétique élémentaire ; un tel symbole a la précision d'une addition bien faite. Ces apôtres de l'intérêt ont pour eux l'éloquence du billet de banque et le lyrisme qui a cours chez les agents de change. C'est beaucoup ; car les bonnes gens sont toujours prêts à donner raison au succès, et surtout au succès d'argent. La prospérité financière est pour eux la mesure exacte de la capacité, et vous ne leur ferez jamais comprendre que la raison et la vérité ne soient pas du côté des millions. Cependant, comme il faut vivre et qu'après tout on vit

dans une société civilisée qui veut qu'on ait au moins l'ombre d'une pensée et l'apparence d'un principe, ces esprits faibles, victimes de la routine, proie du lieu commun, ces hommes qui sont moins des hommes que des échos, adoptent ces oracles faciles de la sagesse pratique et répètent en chœur ce mot d'ordre des habiles : A quoi tout cela sert-il ?

On pourrait leur répondre qu'on y gagne de sortir de ces *tombeaux vivants*, comme parle Bossuet, où sont ensevelies leurs intelligences matérialisées ; on y gagne de vivre, ce qui est bien quelque chose ; car, en vérité, est-ce vivre que de végéter ainsi, pendant cinquante ou soixante ans, dans le silence de la pensée, et de rendre ensuite aux éléments un corps qui y retourne de lui-même, et à Dieu une âme qui serait digne de retourner aux éléments ? On y gagne d'élever quelquefois sa pensée vers ce firmament intérieur de l'intelligence, où resplendissent les idées éternelles. Je sais bien qu'on peut exister sans connaître jamais le bonheur de ces méditations solitaires, qui sont comme la fermentation secrète de la vérité en nous. Je sais qu'on peut exister sans avoir jamais éprouvé ces nobles frissons de l'âme visitée par le sentiment de l'infini. On peut exister, sans doute, mais on ne vit pas ; l'homme a besoin, pour vivre, de penser ; la pensée est comme la prière dont on

a dit qu'elle est la respiration de l'âme du côté du ciel.

L'esprit positif, ce fléau et ce péril de notre génération, a suscité une philosophie d'un genre et d'un nom tout nouveaux dans le monde : je veux parler du *Positivisme*.

Une des originalités du système est dans le mélange continuel de l'athéisme mathématique, qui exile Dieu au rang des hypothèses inutiles, et d'une sorte de mysticisme sentimental qui met la doctrine sous le patronage des femmes. Il y a des effets tout à fait inattendus dans ce contraste d'une sensibilité larmoyante et diffuse avec les sécheresses et l'aridité morne de l'athéisme. Ce seraient là des surprises du plus haut comique, si l'on n'était pas trop attristé pour rire de ces aberrations à la fois puériles et caduques. Ajoutons, pour être juste, que tous les disciples de M. Comte ne l'ont pas suivi dans la dernière phase de sa pensée, et que beaucoup sont restés en deçà du temple humanitaire dont il nous a fait si libéralement les honneurs. Beaucoup l'ont abandonné au moment même où, de sa main trop empressée, il se couronnait grand pontife. Les disciples s'accordent avec lui sur les préliminaires scientifiques de la doctrine, sur la nécessité d'éliminer avec le plus grand soin l'absolu, sur la détermination historique des différentes périodes d'initiation que les siècles ont tra-

versées pour arriver à l'ère sacrée du positivisme, et enfin sur la définition de l'idéal religieux que tous placent d'un commun accord dans l'humanité. Les hérésies ont commencé le jour où M. Comte a promulgué solennellement, dans ses décrets de l'avenir, la constitution de sa petite Église.

Mais si le positivisme comme religion est déjà mourant, il vit et il vivra peut-être longtemps encore comme doctrine, ou au moins comme tendance. Il se recommande à une génération telle que la nôtre, à la fois avide de faits scientifiques et affamée de bien-être, par sa double prétention à la réalité et à l'utilité. Plein de mépris pour les théories, il ne veut croire qu'aux faits et aux lois. Peu soucieux de la spéculation pure et désintéressée, il ne poursuit que les sciences qui peuvent par leurs applications améliorer le bien-être de l'homme. Ce double caractère de réalité scientifique et d'utilité industrielle est une double amorce qui tente bien des intelligences pressées de savoir et de jouir. Le positivisme est l'expression même des deux tendances les plus caractéristiques peut-être de notre époque. Issu de ces tendances, il les développe et les fortifie. C'est son origine qui fait le prestige et le péril de cette philosophie. Elle ne pouvait naître avec ses formes particulières que dans ce siècle, dont elle résume quelques-uns des plus incontesta-

bles caractères. Elle a un auditoire tout préparé dans cette masse flottante d'intelligences scientifiquement désorganisées, très-habiles à saisir les lois dans les différents ordres de la réalité, mais incapables, par l'effet d'une sorte de paresse présomptueuse et d'une inertie qui se prend pour une force, de s'élever à la conception de la substance, seul soutien possible de ces phénomènes, ou à l'idée de la cause, raison dernière de ces lois.

Cette doctrine, qui ferme à la pensée de l'homme l'horizon de l'infini, est, à tout prendre, et à part les puérilités du culte, la plus solide, la plus forte organisation qu'ait reçue l'empirisme contemporain. C'est un système, c'est une école, c'est un drapeau. L'empirisme est assurément ailleurs que chez M. Comte et ses amis; mais ailleurs il ne s'exprime guère que par un mouvement assez incohérent d'idées, par des aspirations confuses ou des tendances isolées. Ailleurs il n'a pas de système et ne forme pas d'école : aussi nous suffira-t-il de noter rapidement quelques-unes de ces tendances inquiètes qui troublent les âmes, sans aboutir à une doctrine caractérisée.

Le saint-simonisme est mort, et le fouriérisme n'est guère en meilleur état; mais, de ces deux systèmes, il est resté une idée très-puissante par sa complicité secrète avec quelques instincts de la nature humaine : c'est la réhabilitation de la chair

Nous prenons le mot consacré. On se plaint que le christianisme, pendant de longs siècles de servitude et de misère, ait tenu la chair captive et le corps humilié. On invite l'humanité à secouer le joug de cet ascétisme rigoureux qui a comprimé l'essor de la sensation, et à cesser ce combat à outrance contre la nature. Tout est bon dans la nature humaine; c'est le principe du dix-huitième siècle, et on l'applique, avec une grande verve, dans toutes ses conséquences. Le christianisme n'a compris que l'esprit et le règne de l'esprit; il a développé outre mesure l'*ange dans la bête*, et il est tombé sous le coup de la célèbre sentence de Pascal. Il a détourné ou tari les sources du plaisir dans le monde et condamné l'humanité, pieusement martyrisée, à un jeûne de plusieurs siècles. Compter les victimes qu'il a faites ou les hypocrites qu'il a contraints à des accommodements avec le ciel, serait une œuvre impossible. Il est impie de priver l'homme d'une seule jouissance, d'un seul bonheur. C'est ainsi que le christianisme devenait, à son insu, presque sacrilége en exaltant l'esprit pur aux dépens des sens abusivement mortifiés. Il est temps que l'on relègue ce régime de l'idéalisme mystique au rang des chimères superstitieuses que le moyen âge nous a transmises. Il est temps que l'humanité revienne à la réalité, qu'elle développe dans tous les sens ses

riches facultés, qu'elle exerce en toute liberté ses aptitudes les plus variées au bonheur. Le christianisme a réhabilité l'esprit. Relevons la chair des anathèmes dont elle porte injustement le poids. Nous n'avions jusqu'ici, à ce que l'on nous assure, que des plaisirs incertains, des voluptés furtives et des bonheurs inquiets, que venait à chaque instant troubler la crainte ou le remords. Nous avions honte de la jouissance, honte de la sensation, et chaque fois que nous demandions à nos sens un plaisir, nous le cachions comme une faute, quelquefois comme un crime. Nous étions honteux d'être hommes. Soyons hommes aujourd'hui et dans toute l'étendue de notre nature! Alors se déroulent devant nos yeux, comme en un vaste tableau, les spectacles enchanteurs de l'humanité future et du monde transfiguré. On nous montre, pour un prochain avenir, les merveilles que fera éclore dans la nature cette religion nouvelle, le catholicisme de la chair; on nous convie à cette *Pâque* immense de la jouissance universelle; on irrite toutes les voluptés par les amorces les plus vives de l'imagination et du désir; on chante sur un ton lyrique les tressaillements et les extases de l'humanité rendue au bonheur.

Nous n'inventons rien: nous résumons quelques aspirations très-vives qui ne suffisent pas pour constituer une philosophie, mais qui s'expriment à cha-

que instant dans les pages colorées de quelques auteurs contemporains. Si ces écrivains, qui ne sont guère que des artistes de parole, étaient de force à porter le poids d'une doctrine, s'ils avaient assez de substance intellectuelle pour être philosophes, n'est-il pas incontestable qu'ils seraient matérialistes? Ils ont le goût vif de la sensation, ils ont pour la nature une sorte de culte idolâtre; ils sont les chantres prédestinés de la matière animée, vivante. Cette prédilection donne à leur style même un accent tout particulier. Il y a, dans leur manière de s'exprimer, quelque chose comme de la sensualité. C'est un éblouissement de couleurs, c'est un délire de métaphores, c'est une ivresse d'images. On dirait qu'ils veulent faire passer dans chaque phrase la nature entière avec tous ses parfums et tous ses rayons. Il est juste d'ajouter que ces voluptés de style, trop prodiguées, deviennent un vrai supplice. On a besoin, après de pareilles lectures, de relire une page des *Méditations* de Descartes, et ce style austèrement simple redouble de prix à nos yeux.

Il est des esprits plus élevés qui ne cèdent pas, comme ces écrivains sensualistes, à l'attrait vulgaire du plaisir, mais qui, sous l'influence désastreuse d'une analyse excessive et dans l'entraînement de la dialectique, ont fait sur eux-mêmes et sur leurs idées un travail dont la conséquence a

été l'athéisme. N'est-ce pas là précisément le cas de M Proudhon et de quelques autres Hégéliens radicaux de Paris? Les dernières conclusions de l'extrême gauche hégélienne nous aident à comprendre les fantaisies transcendantes par lesquelles M. Proudhon se plaisait à épouvanter de temps en temps les honnêtes gens, celle-ci entre autres : *Dieu, c'est le mal.* Chez M. Proudhon, comme chez M. Arnold Ruge, ou chez MM. Feuerbach et Stirner, si quelque idée nette se dégage, c'est un amour sauvage et presque effréné de la liberté. Mais qu'est-ce pour eux que la liberté? — La liberté ne se comprend, ne se justifie que par le devoir, par la règle, par la loi. Pour eux, la liberté c'est la négation de toute règle transcendante, de tout principe supérieur à l'homme. L'homme s'est sacrifié pendant des siècles aux sottes idoles d'une métaphysique d'illusion ; il a cru à un Dieu distinct de lui, il lui a offert le sacrifice de sa liberté. Il a cru à la justice transcendante, à la charité; il s'est imposé des sacrifices bizarres, des dévouements étranges. Il a honoré, par un suicide imbécile, de vaines abstractions; il s'est fait misérablement le pâle et tremblant esclave des chimères de son esprit. Ce n'est pas Dieu qui a créé l'homme, c'est l'homme qui a créé Dieu. Il a détaché pour ainsi dire de lui-même ses instincts les plus élevés et la plus noble partie de son intelligence; il lui a

naïvement attribué une existence distincte, et c'est ainsi que l'homme s'est mis sous le joug de cette puissance sinistre et féconde pour le mal, mère de l'orgueil, du fanatisme homicide et de la haine. M. Proudhon, en véritable Hégélien dégagé de tout préjugé, réintègre l'homme dans la possession de ses attributs usurpés et ruine la dernière base de ce pouvoir imaginaire, de ce Dieu objectif, le tyran de l'histoire, le bourreau des consciences, le fléau des siècles, despote qui ne règne que par notre esclavage volontaire et qu'un seul acte de courage intellectuel renverse.

D'autres s'établissent dans une situation moins compromettante et fort commode à l'égard des vérités métaphysiques ; c'est une sorte de situation éternellement expectante et provisoire à perpétuité : je veux parler de la *Philosophie critique* qui se pousse dans le monde à la faveur de talents distingués et d'une vaste érudition. On s'intéresse très-vivement aux événements divers que chaque philosophie ou chaque religion introduit successivement sur la grande scène de l'histoire, ou sur la scène moins large de la conscience individuelle; on suit, avec une curiosité émue et un dilettantisme savant, les péripéties des idées; on siffle ou l'on applaudit aux bons endroits de la grande pièce humaine; on se tient avec grâce, en parfait gentilhomme, aux premières loges de l'es-

prit, mais on se met avec soin en dehors de la scène; il semble que ce qui s'y passe ne touche pas directement ce spectateur curieux et impassible. Il ne croit pas être engagé pour quelque chose dans ce vaste enchaînement de faits et de doctrines qui se déroule devant ses yeux; il jouit d'une sorte d'*impersonnalité* intellectuelle qui n'est pas de l'indifférence, puisqu'il s'intéresse au jeu, mais qui lui permet de se considérer comme en dehors de la question ; il s'intéresse au jeu, mais sans y risquer sa mise. Les idées philosophiques ou religieuses passent près de lui sans entrer dans son âme, tout au plus en est-il effleuré comme on l'est dans un concert d'une note harmonieuse ou d'une dissonance ; rien de plus. Encore une fois, il assiste au spectacle, mais c'est le public qui est sur la scène, c'est la grande foule humaine qui joue pour cet unique spectateur, avec les chefs du chœur, philosophes ou prêtres[1].

Ne l'accusez pas d'être sceptique, ce gros mot le ferait sourire de pitié; il faut observer les nuances. L'idée que réveille le scepticisme peindrait fort mal cette nature d'esprits curieux d'événements métaphysiques et ces âmes avides d'émotions intellectuelles; il n'y a qu'un mot qui leur

1. C'est la première esquisse de la philosophie Critique que nous avons étudiée avec plus de développements dans l'*Idée de Dieu*

convienne, mais il est horrible, il est barbare: pour ces spectateurs d'idées, pour ces amateurs empressés des spectacles métaphysiques, la vie, la religion, la philosophie, ne sont qu'un vaste *phénoménisme*. Pour eux il n'y a sur cette terre rien d'absolu, de stable, de constant; tout s'écoule, tout change : il n'y a que des phénomènes; nous sommes dans un *perpétuel devenir*. Tout se construit, rien ne s'achève; tout se détruit, rien ne périt, car ces vastes destructions de systèmes ne sont que des métamorphoses: les ruines de chaque temple abattu sur le chemin des âges sont les étapes de l'avenir. Les débris de chaque doctrine reparaîtront plus tard dans un système plus complet, qui, à son tour, cédera la place à quelque chose de meilleur, à une plus vaste synthèse, sans que jamais l'humanité, avec son intelligence finie et ses facultés relatives, arrive à autre chose qu'à du provisoire, encore et toujours. Vérité de la veille, erreur du lendemain, mais vérité à son heure et en son lieu, et ne devenant erreur que parce qu'elle a voulu excéder sa mesure en durant au delà de son heure; l'humanité marchant sans cesse, mais avec la certitude de n'arriver jamais: voilà quelques idées auxquelles vous reconnaîtrez ces intelligences vigoureuses dans le sens de la critique, puissantes même dans le sens de l'admiration, réfractaires à toute croyance

fixe, inertes pour la foi philosophique ou religieuse, et chez lesquelles la faculté de l'affirmation semble atrophiée.

Pour ces esprits curieux et difficiles, rien donc n'est absolument faux, rien absolument vrai. Chaque système, chaque religion paraît dans son temps, avec la mesure de vérité que comporte l'intelligence humaine. Lorsque l'intelligence de l'humanité dépasse cette mesure de vérité temporaire et locale, elle brise le moule qui l'emprisonnait dans ses formes restreintes et déterminées, et alors, après un interrègne plus ou moins long de croyance, le spectateur, qui se donne ce grand divertissement des idées, voit se reformer lentement d'autres religions plus larges, d'autres théories plus compréhensives, qui reçoivent, comme dans un moule plus ample, la pensée agrandie de l'humanité. Il n'y a ni erreur ni vérité absolue dans ces doctrines métaphysiques et religieuses qui apparaissent successivement sur la scène intellectuelle du monde. La pensée relative et contingente de l'homme ne concevra jamais que le relatif et le contingent. L'homme ne dépassera jamais, avec ses facultés bornées, la mesure du fini. Seulement, cette vérité partielle et limitée qu'il conçoit va toujours en s'élevant et en s'épurant, à mesure que la pensée de l'homme se dégage des sens et s'élève plus haut dans la sphère

des idées. L'illusion est de croire que nous pouvons faire la conquête de l'infini. Ce fut l'illusion de Platon, de Descartes, de Spinoza. Mais ce qui est possible, ce qui est loisible à l'homme, c'est d'épurer de plus en plus son intelligence, de perfectionner indéfiniment cet idéal secret que nous formons du meilleur de notre âme, et que nous élaborons sans cesse. L'infini ne sera jamais pour nous qu'une chimère. On ne nie pas qu'il n'existe; on affecte de n'en rien savoir; on nie qu'il soit accessible à l'homme. On soutient que le seul infini qui soit accessible à l'homme, c'est le fini perfectionné, épuré, agrandi. On ne nie pas qu'il n'y ait quelque part des vérités absolues, et même une intelligence pour les concevoir; on nie que ces vérités absolues tombent sous la mesure de l'intelligence humaine. On soutient que l'homme, par cela qu'il est homme, n'atteindra jamais qu'à des vérités indéfiniment graduées selon les degrés de sa culture intellectuelle et morale, mais éternellement circonscrites et relatives. Encore une fois, ce n'est pas là un scepticisme grossier, sans doute; ce n'est pas même, à proprement parler, du scepticisme. Il n'en est pas moins incontestable que de pareilles tendances d'esprit ne vont à rien moins qu'à répandre le trouble et la défiance dans la pensée humaine, à l'amener insensiblement vers une sorte de découragement. Si, dans

toutes les grandes questions sur lesquelles nous sommes appelés à prendre une décision formelle, je sens que je ne puis atteindre qu'à des vérités incomplètes et flottantes, qui ne sont vraies que dans la mesure de l'heure présente, et qui cesseront de l'être demain pour une science plus avancée, cela ne suffit pas à l'impérieux besoin de mon âme, et je rejette loin de moi avec mépris ces solutions incertaines qui ne font qu'irriter mon désir et torturer ma raison. Il faut à ma pensée un point fixe quelque part, pour qu'elle puisse soulever le problème de sa destinée.

Notons, en passant, les tendances d'une école à la fois nouvelle et rétrograde, qui prétend relier la pensée moderne à celle du dix-huitième siècle. Le premier dogme, le seul qui soit parfaitement clair dans cette doctrine, c'est encore le mépris absolu de la métaphysique, c'est l'élimination définitive de toute question relative à la nature de l'âme et à l'existence de Dieu. Or, le mépris des questions métaphysiques n'est pas autre chose qu'un matérialisme qui ne s'avoue pas, ou qu'un scepticisme dissimulé. S'abstenir en pareille matière, ce n'est pas nier, sans doute; mais les conséquences sont presque les mêmes. La neutralité, c'est le doute; et remarquez que, par la force des choses, le doute incline toujours du côté de la négation.

S'il suffisait pour être spiritualiste d'une certaine aspiration au grand, de la générosité des sentiments, d'un effort sincère vers l'idéal, *Terre et Ciel* appartiendrait incontestablement à la catégorie des œuvres spiritualistes. Il n'est que juste d'y reconnaître une pensée large et naturellement élevée, la sincérité des nobles émotions, une sympathie ardente pour les misères de l'humanité, et sur tout cela quelque chose comme un souffle puissant qui vous enlève aux désirs subalternes et aux préoccupations de l'égoïsme. Chez M. Jean Reynaud, le sentiment est spiritualiste, la pensée ne l'est pas. J'ai peur que sa doctrine, résumée dans ce qu'elle a d'essentiel, ne soit guère qu'un naturalisme poétique. Je sais qu'en énonçant une pareille opinion, je m'expose à m'aliéner beaucoup de lecteurs qui ont lu l'ouvrage de M. Reynaud avec candeur et qui ont cédé au charme, sans discuter leur plaisir et sans voir autre chose, dans ce livre, que beaucoup de poésie et de science répandues sur les dogmes austères du christianisme. Je sais que M. Reynaud lui-même s'imagine sincèrement que son système n'est pas autre chose qu'une sorte de christianisme agrandi, ou plutôt adapté, dans ses formes mobiles, au niveau de la science et de la civilisation modernes. J'honore l'intention, mais il y a le fait à côté de l'intention, et non-seulement, dans le fait, le système de *Terre et*

Ciel n'est plus qu'un christianisme chimérique, il ne se maintient même pas dans les limites et dans la mesure plus large du spiritualisme. En faut-il quelques preuves?

D'abord je suis en défiance bien naturelle contre ce principe de la *corporéité nécessaire des êtres*, qui est une des bases de la doctrine. M. Reynaud relègue parmi les chimères l'idée de la spiritualité. Il déclare ne pas concevoir la possibilité d'un esprit pur, la corporéité lui semblant l'achèvement nécessaire des âmes. Ce principe est tellement absolu qu'il s'applique à Dieu comme à l'homme, et voilà Dieu tombant dans les formes sensibles, non par l'effet d'un sacrifice volontaire et d'un libre choix, mais par la fatalité inexorable de la nature. De là une conséquence naturelle : c'est qu'il ne faut pas aller chercher, dans les rêves d'un idéalisme insensé, un autre séjour, une autre patrie que la création matérielle pour les âmes et pour Dieu. La création n'a de bornes ni dans le temps ni dans l'espace. La vie circule éternellement dans l'immensité de l'univers sous l'impulsion du *Dieu trinaire* et pour un progrès à l'infini. Ces espaces sans fin, ce *cosme* incommensurable, c'est proprement le ciel, et c'est ainsi, selon M. Reynaud, que la parole humaine ne s'est pas trompée lorsque, par un merveilleux consentement de toutes les langues, elle a donné le même

nom au séjour de l'immortalité et à cette région étoilée qui resplendit mystérieusement sur nos têtes. Ce ciel est peuplé; tous ces mondes ne sont qu'un seul monde *donné en libre pratique* au genre humain comme à tous les autres vivants de l'univers. Cette terre elle-même que nous foulons sous nos pieds, cette terre roule dans le ciel, est un des éléments du ciel, et nous constitue en résidence dans le ciel. Si l'on pressait bien M. Reynaud sur ce point délicat, je pense qu'il ne serait pas difficile de lui arracher cet aveu que Dieu n'est pas autre chose que l'âme du monde, que le monde est nécessaire à Dieu comme Dieu est nécessaire au monde, puisque le monde matériel est précisément en Dieu le *principe de corporéité* nécessaire à tous les êtres, et qu'enfin toutes les âmes ne sont qu'une émanation directe de l'âme divine, comme tous les corps ne sont qu'une parcelle détachée de la matière infinie. L'immortalité ne sera pas ce que s'imagine un spiritualisme abstrait. Ce ne sera ni plus ni moins que l'émigration de nos âmes dans les étoiles, dans tous ces mondes que recèle le firmament dans ses profondeurs sans fin. La psychologie de M. Reynaud est essentiellement astronomique : tout ce qu'il peut nous promettre, comme terme suprême de nos efforts, comme prix de notre volonté purifiée, c'est une immortalité matérielle dans le firmament. L'organisme humain

ira sans doute se perfectionnant et se subtilisant sans cesse, d'étape en étape, dans ce grand voyage de l'âme à travers l'immensité. Il n'arrivera jamais que le corps soit détruit et laisse à l'âme cette liberté immatérielle qui ne serait, pour M. Reynaud, qu'un pur néant.

On pourrait multiplier les preuves analogues. A quoi bon? Une encore, et ce sera assez. Tous les mondes superposés les uns aux autres dans l'infini matériel de la création ne sont pas autre chose que de vastes *purgatoires* subordonnés entre eux selon une certaine hiérarchie. La terre est aussi un purgatoire, supérieur aux uns, inférieur aux autres. Mais sous l'influence du progrès universel et infini, tout s'améliore insensiblement, et il est naturel de concevoir qu'un jour arrivera où ce *purgatoire* perfectionné deviendra un véritable paradis. Voilà l'âge d'or ramené dans notre monde par un progrès inévitable. Dès lors le ciel, même dans son sens fabuleux, le ciel sera sur la terre, et le paradis terrestre redeviendra une réalité. N'y a-t-il pas dans cette chimère d'une terre paradisiaque et d'un monde transfiguré par le progrès, n'y a-t-il pas là une réminiscence du système de Saint-Simon, et cette affinité évidente n'est-elle pas une preuve suffisante qu'à travers ces poétiques rêveries de M. Reynaud se glisse une sorte de naturalisme humanitaire?

Toutes ces écoles et toutes ces tendances existent, se propagent, se développent autour de nous. Notre esquisse est bien incomplète dans sa rapidité; mais, dans sa mesure, elle suffira sans doute à éveiller quelques inquiétudes. Elle suffira à montrer un des grands dangers du siècle, là où il est, dans une philosophie négative ou sensuelle. Jamais peut-être, même au siècle dernier, le sensualisme n'a fait de si puissants efforts pour dominer les âmes. Il rencontre aujourd'hui un auxiliaire puissant, l'esprit d'industrie, gloire et péril de notre génération, et cette alliance fait sa force. Il écarte les grands problèmes comme des problèmes inutiles et entreprend de persuader à l'intelligence humaine qu'elle épuiserait ses forces et perdrait son temps à les discuter encore, après tant de siècles de controverses stériles. En même temps il nous montre ce monde des phénomènes dans lequel s'agitent nos véritables intérêts, dans lequel se détermine notre destinée présente, la seule à laquelle on puisse croire. C'est là sa tactique. Et le succès qu'il obtient prouve suffisamment qu'il est en harmonie avec les tendances du temps où nous vivons.

II

Si le tableau que nous avons tracé est autre chose qu'une exagération sans portée parce qu'elle serait sans mesure, si la situation que nous avons montrée est la situation vraie, je demanderai à certains adversaires de la philosophie spiritualiste, à ceux qu'inspire un zèle sincère, mais égaré, pour les intérêts de la foi, si le moment est bien choisi pour attaquer cette philosophie dans les âmes. Est-il habile, est-il prudent de discréditer le spiritualisme philosophique? Parlons un autre langage que celui de l'habileté ou de la prudence. La philosophie a son droit d'exister. Elle n'est pas autre chose que l'exercice même de la raison. Si la raison ne nous a pas été donnée par le jeu dérisoire d'un ironique destin, comment en contester l'exercice? D'ailleurs les principes du spiritualisme ne sont-ils pas aussi les vérités élémentaires de la foi retrouvée par les seules forces de la raison?

Le spiritualisme traite de certaines matières qui lui sont communes avec la théologie, comme l'existence et les attributs de Dieu, la doctrine de la Providence, celle du devoir, la nature et la destinée de l'âme. Où peut être, en ces matières, l'objet

d'une inquiétude sérieuse pour la conscience la plus timorée? Si les solutions de la philosophie naturelle sont conformes à celles de la philosophie révélée, qu'importe que les méthodes diffèrent?

Avant d'adorer Dieu, ne faut-il pas le connaître? Je ramène tout le débat à cette alternative : Est-il bon, oui ou non, d'avoir la conviction raisonnée de l'existence de Dieu et de la spiritualité de l'âme? Ces deux vérités sont-elles, oui ou non, le point de départ d'une foi réfléchie? Le spiritualisme ainsi entendu ne peut avoir qu'une espèce d'adversaires, et nous avons l'air vraiment de dire plus qu'une naïveté en disant que ce sont les matérialistes.

Il s'est pourtant rencontré, de nos jours, des apologistes imprudents qui ont fait profession d'humilier à outrance le spiritualisme philosophique et la raison. C'est une mauvaise école pour l'homme que le mépris de l'homme. Cette école du mépris, nous l'avons vue fleurir de nos jours; nous l'avons vue fouler aux pieds les trésors de la pensée humaine; nous avons entendu ses sarcasmes passionnés contre la philosophie. Spectateur désolé de ces triomphes injurieux, nous nous sommes demandé souvent pour qui en était la gloire, pour qui le profit. Que gagne-t-on à ces victoires néfastes? Croit-on faire de cette manière les affaires de la religion? Croit-on, quand on aura déses-

péré la raison, en faire une conquête plus facile pour la foi? Est-ce donc honorer la foi que de lui livrer, non pas l'esprit humain dans sa vigueur native, mais le cadavre mutilé de l'esprit? C'est une manière au moins étrange de comprendre la dignité de la cause que l'on défend. Tout juge impartial conviendra sans peine avec nous que ces apologistes d'un nouveau genre manquent le but en le dépassant. Au lieu de convertir par force, il leur arrive trop souvent et bien malgré eux de pervertir. Les méthodes violentes n'ont pas d'autre résultat; elles révoltent les âmes qu'il s'agirait de persuader.

On craint les empiétements de la raison. Est-ce un motif pour l'anéantir? Qu'on la combatte si elle excède sa mesure, si elle se déclare de sa propre autorité infaillible, et si, exagérant follement sa valeur et ses droits, elle va se perdre dans les illusions des spiritualités déréglées. Qu'on rappelle à la philosophie qu'elle a des droits comme elle a a des devoirs. Elle peut, elle doit s'exercer dans ses limites naturelles, qui sont précisément celles de la raison. Elle ne doit pas les franchir. Ni infatuation insensée, ni abdication pusillanime, voilà sa double règle. Qu'elle sache ne pas excéder ses bornes. Qu'elle ne prétende pas, par ses seules forces, refaire le monde entier et refondre Dieu, pour ainsi dire, comme ces alchimistes de l'absolu,

qui, au fond de leur creuset philosophique, n'ont plus trouvé qu'une chimère et le néant. Mais qu'elle n'aille pas non plus abdiquer son rôle et son initiative dans le monde. Le péril est aussi grand pour la raison de se dégrader et de se mutiler elle-même que de se diviniser dans les nuages. Si l'apothéose est une folie, le suicide est un crime. On fait le vide dans l'intelligence humaine. Ce n'est pas la foi qui viendra remplir ce vide, ce sera le doute qui viendra s'emparer de l'âme et la troubler. La foi suppose un assentiment intérieur, une soumission raisonnable. Où trouverez-vous place pour cet assentiment dans l'intelligence ainsi dévastée, quand la raison aura succombé dans cette lutte pieusement sacrilége que l'on ose soutenir contre l'œuvre même de Dieu? Ces ennemis systématiques de la raison, ces niveleurs acharnés de toute philosophie font les affaires du scepticisme. Le fanatisme des opinions extrêmes n'a jamais produit qu'une chose au monde : l'incrédulité.

En soutenant les droits de l'esprit humain, nous sommes plus orthodoxes que ces prétendus docteurs dont le moindre tort est de déclamer. Il n'y a que les enfants perdus de la polémique qui osent soutenir que l'exercice de la raison soit mauvais, et qu'il faille, pour la sécurité de la foi, condamner son intelligence à l'immobilité. Il s'élève contre

une pareille doctrine un cri unanime de la tradition, de la science ecclésiastique, de l'autorité. L'Église, dans ses plus illustres représentants, n'a jamais contesté à la raison naturelle son pouvoir et ses droits. De tout temps elle a reconnu que la saine raison, même sans le secours de la révélation, peut connaître avec une entière certitude les vérités de son ordre et de sa sphère, je veux dire de l'ordre et de la sphère naturels, et la grande théologie veut même que l'on considère ces vérités comme les préambules nécessaires de la foi. Nous pourrions nous donner le facile triomphe de l'érudition puisant à pleines mains dans les trésors sacrés des Pères et des théologiens. Mais pour ne citer que les autorités décisives, saint Augustin, saint Thomas sont unanimes dans leur respect pour la raison. Pour eux, la raison est l'impression de la lumière divine en nous ; ou encore, la lumière naturelle mise dans l'âme est l'illumination même de Dieu. Cette doctrine sur les hautes origines et les grandes destinées de la raison sera reprise, avec quelle splendeur, on le sait, par Bossuet, par Fénelon, par Malebranche. Elle se retrouvera aussi forte, aussi précise que jamais, dans une vénérable école de théologiens à laquelle appartenait ce prélat martyr, la plus déplorable victime de nos troubles civils, l'archevêque de Paris, qui, peu de temps avant son trépas héroï-

que, écrivait ces nobles paroles avec l'autorité d'une grande âme : « Nous avons enseigné et nous enseignons encore qu'il n'y a pas de vérité qui ne repose en dernière analyse sur un assentiment intérieur, et que toutes celles qui forment la foi commune du genre humain peuvent être acquises et justifiées par le raisonnement. »

C'est la doctrine même de l'Église. L'opinion contraire, celle qui refuse tout droit à la raison, s'est produite, il faut le dire, sous des auspices fâcheux pour l'orthodoxie. C'est Luther qui déclare que toutes les sciences spéculatives sont des péchés et des erreurs. C'est Calvin qui assure que toutes les facultés de l'homme étant viciées ne peuvent produire que le mal et le mensonge. Ce sont quelques sectaires extrêmes du jansénisme qui ont écrit que sans la grâce l'homme ne peut s'élever à la connaissance même naturelle de Dieu. C'est Pascal dans son désespoir sublime. Rappellerons-nous enfin l'illustre erreur de ce grand esprit violemment dévié, Lamennais, qui, dans l'excès de ses premières convictions, avait tenté cette entreprise impossible d'édifier la foi sur la base ruineuse d'un pyrrhonisme extrême, et de désespérer la raison d'elle-même pour la précipiter de vive force, irrésolue et brisée, dans le sein de la foi? Tels sont les antécédents directs de l'école contemporaine, vivant et militant de nos

jours, et qui, sous prétexte de défendre la religion la compromet par son fanatisme. Pour cette école, il n'y a plus, il ne peut plus y avoir de distinction entre les vérités de l'ordre naturel et les vérités de l'ordre surnaturel. Il n'y a qu'un ordre et qu'une sphère d'idées, de principes et de croyances; le surnaturel est partout. Cette école, qu'il faut bien désigner par le nom bizarre qu'elle s'est donné elle-même, c'est le *traditionalisme.* Son principe, emprunté à M. de Bonald, est que l'esprit de l'homme ne vit que par la tradition, qu'il ne reçoit toutes ses idées que par la société et son enseignement, à l'aide du langage, et que la raison individuelle, placée en dehors de la tradition, ne concevrait aucune idée, fût-ce de l'ordre sensible, en un mot, qu'elle n'existerait pas. La révélation n'est plus le miracle de la parole divine, du Verbe, descendu sur la terre pour transmettre à l'homme des vérités d'un ordre supérieur, inaccessible à la raison. Non, la révélation est un fait quotidien, perpétuel, qui se répète, depuis les premiers jours du monde, chaque fois qu'un mot, un seul mot est prononcé. Ce mot, dépositaire de l'idée, est l'écho direct de Dieu. La parole vient créer la pensée, non pas métaphysiquement, mais à la lettre et en toute rigueur. Sans parole point de pensée, sans révélation point de parole. Dieu, à l'origine, révéla le langage et le

livra aux générations; le langage se transmit à travers les siècles, apportant à chaque intelligence le tribut mystérieux de l'idée. Ainsi s'explique le grand fait, si stérilement débattu par les philosophes, de l'origine des connaissances humaines.

N'allez pas croire qu'il n'y ait qu'un intérêt psychologique dans cette question. La philosophie et la théologie tout entière y sont en jeu. C'est la vieille machine de guerre du scepticisme, relevée en l'honneur de la foi. Si nous n'avons aucune idée, même sensible, sans le secours du langage, si la parole est vraiment le tout de l'homme, si notre raison n'est par elle-même qu'une capacité inerte et vide, tout est dit. L'intelligence périt ou se précipite dans la foi. On convertit ainsi les âmes par le doute, on les ramène par le désespoir, en leur montrant que par elles-mêmes, par leur énergie propre, elles ne peuvent rien concevoir, elles n'existent pas. La philosophie est frappée à mort. La véritable théologie, celle des Pères, de saint Thomas et de Bossuet, périt du même coup. Tout le système raisonnable de la démonstration chrétienne est renversé. Il n'y a plus qu'un seul argument, et la théologie devra reposer sur cet argument unique : en dehors de la révélation, le doute absolu, je dirai plus, le pur néant. Choisissez : ou le doute ou la foi, nous disent ces théologiens d'un nouveau genre. La

révélation vous déborde de toutes parts. Vous ne pouvez rien concevoir que par l'intermédiaire miraculeux de Dieu. Si vous ne pouvez penser même aux objets extérieurs qui vous entourent, que par la grâce du mot qui est une révélation immédiate de Dieu, comment refuserez-vous de croire à la révélation des dogmes? Ne rien croire ou plutôt ne rien penser, ou croire à tout, voilà le dilemme. — Le surnaturel est partout, disions-nous tout à l'heure. Nous avions tort; il n'y a plus de surnaturel. Qui dit surnaturel suppose par contraste, un ordre naturel qui n'existe plus dans la nouvelle théologie. Là où tout est surnaturel, tout cesse de l'être.

Qui ne voit, du premier coup, l'étroite parenté du traditionalisme et de la doctrine condamnée dans l'*Essai sur l'indifférence?* Il faut bien que les partisans exagérés de la tradition en prennent leur parti. Ils ne font que répéter dans un style affaibli les erreurs de M. de Lamennais. On récuse ce terrible père parce qu'on prétend être orthodoxe malgré l'orthodoxie. Peine perdue. Il n'est pas un seul esprit cultivé qui ne voie qu'il y a, entre la doctrine condamnée par l'Église et celle qui ne l'est pas encore, l'épaisseur d'un mot. M. de Lamennais disait le *témoignage de la raison générale* où nos contemporains disent la *tradition*. Mais qu'est-ce que la tradition qui nous apporte ainsi toutes

nos idées religieuses, morales, intellectuelles et même sensibles? N'est-ce pas le témoignage universel, la raison collective de l'humanité? Et la raison universelle, qu'était-ce selon M. de Lamennais? Lui-même nous le dit: « Elle est la dépositaire des vérités que l'homme reçut de Dieu à l'origine, et qu'elle conserve et transmet par la parole. » Entre la raison ainsi définie et la tradition où est la différence? On a donc mille fois raison de confondre dans la même réfutation la doctrine de M. de Lamennais et celle de M. de Bonald ressuscitée par les modernes détracteurs de la raison. Au fond de ces deux doctrines il y a le même principe: l'incapacité absolue de l'intelligence humaine, la nécessité d'être sceptique si l'on n'est pas catholique, et catholique à la façon dont l'entendent ces dialecticiens emportés, l'alternative inévitable entre un pyrrhonisme extrême et une foi aveugle.

III

La véritable philosophie se tient à une égale distance de ce double écueil, l'infatuation qui produit la démence et le désespoir qui produit le doute. Nous ne croyons ni à l'infaillibilité absolue de la raison, ni à son incapacité. Ni courtisan, ni détracteur, nous ne la flatterons pas, mais nous

prouverons, en toute occasion, que nous savons la défendre. Nous croyons que l'esprit humain est une grande chose, si grande qu'il n'y a que Dieu qui soit au-dessus. Mais nous croyons aussi que cet esprit ne doit pas excéder ses bornes. S'il y a des vérités dans le cercle desquelles la raison s'exerce avec une puissante et féconde liberté, nous reconnaissons qu'il y a des points où commence pour elle l'éblouissement, et qu'une théorie complète de la raison comprend à la fois la question de sa portée légitime et celle de ses limites. Qu'elle n'aille pas au delà, qu'elle se garde bien de se donner à elle-même le vertige des abîmes. Mais il reste encore un bien vaste champ à explorer, une grande œuvre à faire, même sans aborder l'impossible et sans aller tenter les chimères.

Aucune époque plus que la nôtre n'a eu besoin qu'on lui donnât sous toutes les formes les grandes et saines vérités qui sont l'aliment de l'âme. Au milieu de ces agitations effrénées de l'industrie, le sens du divin est en péril. On ne gagnerait rien à nier l'évidence, et le mal s'aggrave à vouloir s'ignorer obstinément. Le sens du divin en péril, c'est la règle morale qui fléchit dans les âmes, c'est le niveau de l'idéal qui baisse dans l'art, c'est le principe désintéressé des grandes affections qui s'énerve dans les consciences, c'est la dignité qui

s'affaisse, la volonté libre qui abdique, la sensation qui triomphe et s'exalte, c'est enfin l'idée de Dieu qui se trouble et s'éteint graduellement sur les hauteurs de l'intelligence, qu'enveloppe déjà une croissante obscurité. On se plaint généralement de l'absence de caractères. A quoi tient-il qu'il y ait de nos jours si peu d'existences solides, consistantes, continues? Qu'on n'aille pas en chercher la raison ailleurs que dans l'affaiblissement des principes. La volonté n'est rien par elle-même qu'une force aveugle, qui, pour agir utilement, doit se mettre au service d'une idée. La volonté n'est pas le pilote, elle est le gouvernail. Le pilote, c'est la raison. N'accusez que le pilote des oscillations du navire et de sa marche déréglée. Le secret des caractères énergiques, c'est l'énergie des convictions. Là où les principes ne commandent plus, la volonté tourne au gré de l'intérêt.

Relever la foi en Dieu et dans l'idéal, la fortifier là où elle est affaiblie, combattre les doctrines qui corrompent l'homme par des apothéoses insensées aussi bien que celles qui le découragent par des scrupules pusillanimes, rétablir la raison dans sa force en la rétablissant dans sa vraie mesure et dans sa sphère, tel est l'office naturel des écrivains philosophes, et c'est là une tâche assez glorieuse pour être encouragée et soutenue. S'il faut à tout prix que le sens du divin se relève dans les âmes,

la cause du spiritualisme doit être chère à tous ceux qui ont à cœur la grandeur morale de l'humanité. S'il faut une philosophie, et il en faut une, il faut que ce soit la philosophie spiritualiste qui triomphe dans cette grande lutte soulevée contre elle par le positivisme industriel et scientifique.

Notre manière de philosopher ne sera pas du goût de tout le monde. Nous nous y attendons et nous y sommes résigné. Les détracteurs de la raison nous jugeront beaucoup trop philosophe à leur gré. Nous semblerons tiède à ces exaltés qui chantent tous les jours, dans des pages brûlantes, l'hymne de la raison divinisée. Avoir à répondre à des adversaires qui se contredisent, c'est peut-être une preuve irrécusable que l'on n'a pas tort; c'est du moins une preuve que l'on a été modéré, et nous n'estimons rien tant au monde que la modération, qui est, selon nous, la forme naturelle de la vérité. On déclame beaucoup trop à notre époque ; ces déclamations nous ont inspiré une invincible horreur pour toute exagération de parole ou de style, qui entraîne presque toujours une exagération de sentiment ou d'idée. Qui ne le sait? C'est par les modérés que les nobles causes triomphent; elles périssent toujours par les impuissants et les exagérés.

DEUXIÈME ÉTUDE.

LES RELIGIONS NOUVELLES. — L'IDOLATRIE HUMANITAIRE.

Nous mettons un grand prix à ce que personne ne se méprenne sur la pensée fondamentale et l'intention de cette *Étude*. Aussi sincèrement, aussi profondément qu'un autre, nous aimons l'humanité, et nous croyons que le progrès de la civilisation consiste à étendre de plus en plus ce sentiment dans les âmes. Mais nous voyons avec peine que, dans certaines écoles contemporaines, cet amour légitime et sacré soit compromis par une sorte de culte déclamatoire et délirant. La plupart des religions nouvelles qui abondent autour de nous ne sont pas autre chose que l'idolâtrie de l'homme. Il est temps de combattre cette forme nouvelle de l'athéisme, l'athéisme humanitaire. Nous l'avons essayé en généralisant autant que possible notre critique pour la rendre plus libre par sa généralité même.

On a proclamé bien haut et bien des fois déjà

dans ce siècle la déchéance du christianisme. Il en est un peu de ces manifestations comme de ces émeutes qui proclament dans les carrefours la déchéance des gouvernements, sans s'inquiéter s'ils vivent encore. La place était bonne à prendre : les candidats au pontificat de l'avenir n'ont pas manqué, et chaque pavé a vu surgir un révélateur. Il y a eu comme une levée en masse de *nouveaux prophètes*. Ce n'est pas ici une figure. Il s'agit ici moins encore de philosophes que d'illuminés. Ce ne sont pas des hommes, car les hommes peuvent faillir ; ce sont les organes prédestinés d'une révélation inédite, et pour parler comme ces plagiaires d'une langue consacrée, Dieu s'est fait homme en eux. Ambitions sublimes ! Le monde roulait dans les ténèbres, la superstition étendait sur l'homme son linceul ; la terre retournait à grand train vers le chaos. Un livre paraît, modeste d'aspect. Qui s'en douterait? Cette brochure, c'est le berceau d'un monde ; tout l'avenir y est en germe, résumé dans quelques feuillets. Gloire aux nouveaux prophètes ! L'humanité respire : le monde allait périr, l'*Idée* a sauvé le monde.

Nous ne connaissons rien de plus pompeusement faux, rien de plus grandiose dans la niaiserie que ce mot, l'*Idée :* l'*Idée* prise dans un sens absolu, sans un mot qui l'explique ou la précise. Les lyriques en prose font grand usage de ce mot sonore et

vague. N'essayez pas de le définir, candides initiés; toute définition risquerait d'être une profanation. Il y a là je ne sais quelle idole éternellement mystérieuse et sacrée par son mystère même. Mais nous qui avons peu souci du sacrilége, osons voir clair dans le nuage et dissiper ces pieuses ténèbres industrieusement amassées pour cacher sous l'idole l'absence de la divinité. *L'Idée sauvera le monde! ayons foi dans l'Idée!* mais à laquelle, je vous prie? Il y en a mille. A laquelle entendre? Assurément le mot *Idée* est choisi avec habileté pour rallier tout le monde, puisqu'il ne dit absolument rien. La divinité, étant anonyme, n'en est que plus puissante; le dogme, étant mystérieux, n'en est que plus sacré; la foi, n'engageant à rien, n'en a que plus d'adeptes, et tout le monde y gagne, puisque tout le monde est d'accord, jusqu'au moment où il faudra s'entendre. Mais ce qu'il y a de constant et d'uniforme chez tous ces hiérophantes de l'Idée, c'est la prétention avouée de mettre sur l'autel un nouveau Dieu, et d'autres systèmes dans la raison de l'homme. Le vieux christianisme a fait son temps; utile à son heure, il doit céder la scène du monde à des doctrines plus complètes. De son côté, l'antique spiritualisme de Platon et de Descartes meurt d'impuissance au milieu d'un siècle indifférent. Les temps nouveaux ont d'autres besoins, d'autres exigences; ils réclament un idéal de science qui

sera un culte, un idéal de culte qui sera une science. Telle est, comme on dit, la *formule de l'absolu*.

Au fond de toutes ces doctrines incohérentes, souvent hostiles, n'y a-t-il pas quelque idée commune? Serait-il impossible de ramener à un seul principe fondamental ces dissidences infinies, à l'unité d'un culte toutes ces hérésies ? Les formules, les oracles, les rites varient ; les invocations lyriques se font sur des modes très-différents : les unes sur le mode voluptueux de l'Ionie ; les autres sur le mode austère, cher aux Doriens ; mais dans toutes les liturgies des religions nouvelles un mot revient sans cesse : l'*humanité*. Les plus sincères parmi les nouveaux prophètes portent fièrement ce mot inscrit sur la bannière de leur petite église ; les autres, moins hardis, balbutient encore le nom de Dieu ; mais qui ne reconnaît bien vite l'homme, grotesquement affublé de la majesté de ce grand nom ? Nous n'hésitons pas à le dire : tous ces nouveaux prophètes ne font, sous des formes diverses, que proclamer la divinité de l'homme. Ce n'est pas là le panthéisme métaphysique, celui de Spinoza, par exemple, affirmant, au nom d'un principe abstrait, la coexistence nécessaire de l'homme et de Dieu, du mode et de la substance. C'est la religion de l'humanisme, vaste système dans lequel ceci seulement

est clair, que la substance divine n'est rien en dehors de l'homme ; que l'homme est Dieu, vraiment Dieu, Dieu dans son âme et dans son corps, dans sa chair comme dans sa pensée.

Admirable roman que cette christologie humanitaire qui défraye aujourd'hui tant de philosophes en deçà et au delà du Rhin ! Le Dieu auquel il faut croire, celui qu'il faut adorer, c'est un Dieu collectif, qui n'est que l'idée abstraite des générations ; c'est l'espèce éternellement progressive, dont chaque pas est une victoire sur la nature, chaque pensée une découverte. N'allez donc pas chercher, au delà de l'horizon de nos sens, je ne sais quelle divinité menteuse qui enveloppe son néant de mystères, et qui n'est, après tout, que le fantôme débile de l'humanité reflété dans les nuages. Revenez sur la terre, seul théâtre où s'accomplit le drame éternel, sur la terre, ce berceau de l'homme où germe l'infini : c'est là, c'est là seulement que vous trouverez le Christ idéal, le vrai fils de l'homme ; car c'est bien l'homme ici qui enfante Dieu.

Voilà comment parlent nos Évhémères modernes ; mais Évhémère n'avait pas imaginé, au nom d'un athéisme inconséquent, d'usurper le trône de l'Olympe laissé vacant par la chute de Jupiter. Les nouveaux prophètes sont plus hardis, ils chassent Dieu de l'autel pour y installer l'homme. Cela

est-il bien possible? est-ce un rêve, une dérision? le moi divinisé, l'homme devenu Dieu! Était-ce bien à notre siècle qu'il était réservé de voir cette bouffonnerie? Il n'y a pas cependant d'équivoque possible à qui sait entendre, à qui sait lire. Croit-on nous donner le change avec ce grand mot : l'*humanité?* Ou ce mot n'a pas de sens, ou il représente l'ensemble des hommes, la somme des êtres humains, non possibles, mais réels, actuellement existants dans le monde du temps et de l'espace. Évidemment, quand on adore cette bizarre divinité, ce n'est pas l'humanité anéantie du passé : le bel objet d'un culte que la poussière des tombeaux! ce n'est pas non plus l'humanité problématique de l'avenir; le digne objet d'une religion que ces êtres qui ne sont pas encore et qu'une convulsion du globe peut condamner à n'être jamais! On ne peut raisonnablement aller chercher son dieu dans ces millions d'atomes qui ont vécu, non plus que dans ces millions qui peuvent vivre un jour, mais qui peuvent aussi n'entrer jamais dans l'organisme humain. Les générations passées sont des dieux impossibles comme les générations futures; que reste-t-il donc aux dévots de l'humanité? Le temps présent, la génération actuelle, tout est là. Mais encore, faisons le compte de cette théodicée, et marquons-lui ses limites exactes. Dans ce vaste Panthéon humanitaire, admettrez-vous les sau-

vages abrutis, comme ceux qui habitent les rivages glacés de l'Amérique du Nord, ou les demi-sauvages, comme ceux qui vivaient sous les heureuses lois de Soulouque, ou encore les générations pétrifiées de la Chine? Vous n'admettrez pas davantage les civilisés qui répudient vos dogmes; évidemment, on ne peut pas être dieu à son insu, et si nous protestons que nous ne sommes pas des dieux, vous voudrez bien nous croire sur parole. Que reste-t-il au fond du creuset humanitaire où s'élabore Dieu? Les prophètes et leurs amis. Voilà, en définitive, le dernier fond de cette théodicée pompeuse. On proclame la dérisoire apothéose de l'humanité, parce qu'on n'ose pas proclamer la sienne. Mais, patience! Nous en viendrons là, n'en doutez pas.

Ce triste dieu improvisé dans une heure de délire, l'homme, cette pauvre idole proclamée dans je ne sais quel vertige de la raison, qu'en font-ils? Est-ce à ses nobles facultés, au principe qui pense, qui sent, qui veut en lui, est-ce à son âme enfin que s'adresseront les hommages et le culte de ces étranges révélateurs? Certes, nous sommes loin, quant à nous, d'adorer la raison. Mais enfin, si vraiment nous pouvions croire que l'homme est un dieu, au moins nous paraîtrait-il vraisemblable que la partie divine en lui fût la pensée, que ce fût son âme qui participât à ce magnifique privi-

lége de l'infini, que l'organisme, la matière pleine de trouble et de misères secrètes voulût bien céder la place à l'esprit vivant. Il n'en est rien pourtant. Dans ces religions bizarres, l'homme est adoré dans son corps comme dans son esprit, la matière est divinisée comme l'âme. Les nouveaux prophètes le disent assez haut : il est temps de faire cesser ce long divorce de l'âme et des sens, il est temps de réhabiliter la chair, indignement sacrifiée par le christianisme à des superstitions aveugles, à un ascétisme extravagant, à des mortifications insensées. Le christianisme a jeté l'anathème sur l'homme charnel, il a maudit la matière. La religion nouvelle, plus large et plus libérale, parce qu'elle est plus vraie, relève le corps de ce long anathème, et l'installe triomphalement dans le sanctuaire. Vivre, c'est la loi, s'écrient les Messies modernes; développer la sensation, c'est une œuvre aussi sainte qu'enrichir la pensée. Aspirer la vie par tous les pores, dans tous les sens, voilà le vrai salut. Le génie qui inventerait une volupté nouvelle serait l'honneur de l'humanité au même titre que Newton révélant des mondes dans les espaces. Que viennent donc faire, parmi les hommes qu'ils trompent, les moralistes sévères, les prédicateurs moroses, les exemples lugubres? Que vient-on nous dire, quand on nous parle d'affranchir son âme des liens du corps en l'émancipant de la tyrannie des

passions? Qu'est-ce que cette morale de sacristie, bonne pour les vieilles dévotes, les tartufes et les imbéciles? Ceux qui immolent une seule passion commettent sur leur âme un attentat, un suicide. La passion, elle aussi, a le droit de vivre et de régner : sa souveraineté doit s'exercer, comme celle de la raison, du droit de la nature ; qu'elle s'exerce donc en toute liberté et qu'elle n'aille pas s'offrir, dans un holocauste insensé, aux vieilles idoles de la superstition et de la peur.

C'est là que viennent aboutir tous ces révélateurs. La plupart ont prévu ce beau résultat et s'en glorifient; ils se vantent d'avoir affranchi, après tant de siècles d'oppression, l'homme charnel du servage. Le christianisme avait émancipé l'âme; les christs modernes ont émancipé le corps. Une ère nouvelle datera de leur nom, l'ère de *la chair libre* et de *la femme libre*. Or, on ne peut nier la souveraineté de la raison, la suprématie nécessaire de l'âme, sans reconnaître implicitement celle de la matière. Ne rêvez pas une égalité chimérique de droits entre le principe intelligent et l'organisme aveugle. La matière, chez l'homme, ne peut être que dans deux conditions : réglée ou despotique. Elle obéit ou elle règne. Si vous n'en faites votre esclave, si vous ne domptez la bête, elle vous dompte et vous soumet à ses caprices avilissants Le premier qui a osé délier le corps des

entraves de la morale, émanciper les instincts, affranchir la sensation, a du même coup, qu'il le sache ou qu'il l'ignore, brisé le ressort de l'âme raisonnable, et abandonné à toutes les fantaisies le théâtre déshonoré de la conscience. Découronner la raison, la pensée, c'est dégrader l'homme. Où donc, dans l'homme ainsi dévasté, dans ce vide, dans ce néant plutôt, où donc prendrez-vous les titres de la noblesse, de la grandeur de l'homme, le principe de sa dignité, l'énergie agissante de sa liberté?

La liberté, l'école nouvelle l'invoque. C'est un nom qu'elle inscrit fastueusement sur son drapeau. Mais encore faudrait-il l'invoquer à propos et savoir en comprendre la vraie portée. La liberté civile, politique, sociale, n'est que l'expression, la manifestation dans les faits de la liberté morale, du libre arbitre. Or le péril du libre arbitre, son honneur en même temps, c'est d'être responsable, non pas d'une responsabilité vague et vaine, mensonge de ces doctrines qui abusent des mots, et qui, par un échange commode, transportent volontiers à l'espèce la responsabilité de tous les crimes, en prenant pour l'homme la liberté de toutes les passions, mais de cette responsabilité effective, et constitue le véritable droit de la personne, le vrai titre de la moralité. C'est le libre arbitre qui pour nous est la source et la

garantie de toutes les formes de la liberté. Ces formes diverses, quelles qu'elles soient, dans l'ordre civil, dans l'ordre des idées religieuses, ou des faits politiques, n'en sont qu'une émanation, une conséquence, un effet. C'est donc à la manière dont les prophètes modernes comprennent et définissent le libre arbitre et le caractère essentiel du libre arbitre, la responsabilité, que nous jugerons de la sincérité de leur libéralisme philosophique, politique ou religieux. Or, qu'est-ce que la liberté morale et la responsabilité pour tous ces philosophes et ces historiens? Un mot. Qui ne connaît leur philosophie de l'histoire, cet optimisme banal qui excuse tout, même le crime, au nom de quelques principes équivoques, et dont la théorie, complaisante comme une courtisane, a des caresses pour tous les illustres scélérats qui ont laissé leur trace et leur nom dans l'histoire? Et cela doit être : l'humanité n'est-elle pas, dans ses phases variées, l'évolution même de Dieu dans les faits? Dieu s'engendre sans cesse dans la conscience vague et abstraite des générations. L'espèce humaine devient dès lors une sorte d'*entité*, un être de raison, un idéal, dont le nom invoqué à propos sert d'excuse à tous les crimes. En face de cette moralité supérieure, qui consiste dans le progrès de l'espèce, que deviennent les petites considérations de moralité individuelle, les théories bourgeoises sur

le droit et le devoir, les idées étroites, les préjugés mesquins, les terreurs puériles des consciences? Un grand forfait, qui ferait faire un seul pas à l'humanité, ne serait-il pas, après tout, plus utile, et par là même plus moral que toutes ces petites vertus sottement rétrogrades qu'intimide le sang, « cette rosée fécondante des idées, cette rançon douloureuse mais nécessaire de l'avenir? » C'est ainsi qu'on arrive, dans un vertige de la raison, à honorer l'humanité d'un culte insensé, à l'adorer aveuglément, à jeter sans pitié sous ses pas les individus sacrifiés à l'espèce, les principes subalternes de la morale individuelle immolés à ce grand principe du progrès; et l'on voit renouvelé par d'autres fanatiques ce prodige du fanatisme indien qui pousse d'infortunés sectaires à se jeter sous les roues du char qui promène l'idole triomphante et ensanglantée. — Je me trompe; il ne faut calomnier personne, pas même un fakir : les adorateurs de l'idole indienne se jettent eux-mêmes sous les roues du char. Les sectaires de l'*Idée* se contentent de faire, pour les autres, la théorie de ces holocaustes sanglants : rôle plus facile qui n'exige que de l'esprit.

Ainsi s'est formée une école de mysticisme révolutionnaire, qui prétend ouvertement substituer la souveraineté du but à la souveraineté du bien. Elle prend à son compte le fameux adage sur l'*in*

différence des moyens, et elle l'applique au jugement des hommes et des faits avec une complaisance plus libérale que de raison. Elle s'est fait à son image et à son usage une sorte de moralité qui ne s'apprécie que par des considérations humanitaires, étrangères à ce que le vulgaire appelle le jugement de la conscience. La justification de l'individu n'est plus, comme le supposent une religion puérile et une philosophie étroite, dans le témoignage intime: non, elle est tout entière dans l'avantage, dans le progrès de l'espèce. Où l'on arrive avec cette doctrine, on le sait. La réalisation de ces prétendus principes devient la grande affaire : tout va bien, pourvu que le *principe* marche droit à son but, se servant même du crime pour hâter ses pas. L'échafaud est bien près d'être invoqué comme un autre Sinaï. Soyons justes ; il n'est pas invoqué dans l'avenir : mais il est justifié dans le passé, et nous voyons tous les jours ces grands juges de l'histoire renvoyer absous de leur tribunal des personnages à jamais néfastes, parce que leur nom s'est trouvé associé, par un conseil mystérieux de Dieu, à la conquête des institutions modernes. Déplorable illusion de l'esprit de secte, qui veut, à tout prix, se créer une généalogie en se cherchant des aïeux dans l'histoire, et qui, dans les aïeux adoptés, veut tout excuser, même le crime, tout expliquer,

même la folie! A quoi l'on est réduit par ce triste système, tout le monde le sait. Ce jury mystique dénature à la fois l'histoire et la morale : l'histoire, en y faisant entrer de vive force ses conceptions fantastiques, et ne voyant plus le passé que dans un perpétuel mirage; et la morale, en travestissant les idées vulgaires du bien et du mal au profit de ses aïeux imaginaires, *les précurseurs de la secte*, tristes héros en vérité!

Une moralité vague, générale, indéterminée, substituée à la moralité très-nette et très-précise de la conscience individuelle; l'acte humain subordonné au résultat et attendant de l'événement, toujours incertain, sa condamnation ou son indemnité, sa honte ou sa gloire; le libre arbitre devenu irresponsable au nom du progrès : tels sont les dogmes de cette école historique.

Ce progrès lui-même, qu'est-il? Voilà un des mots dont notre siècle abuse le plus impudemment. Ce mot est venu tard dans la langue; mais quelle belle revanche il a prise! Il partage maintenant, avec la mystérieuse divinité de l'*Idée*, les honneurs des nouveaux cultes. Ce qu'on lui a dédié de dithyrambes en prose et en vers, ne peut ni s'estimer, ni se compter, ni se mesurer. Il est bien temps de s'entendre sur la chose, après qu'on a fait un emploi si abusif du mot. Il est temps que les prophètes modernes nous disent ce qu'est en soi, et à part

toute phrase, le progrès; où il commence et où il finit; si le développement de la civilisation matérielle et industrielle d'un pays ou d'une époque suffit pour constituer la supériorité incontestable de cette époque ou de cette nation. Il serait bon que tous ces illuminés de l'histoire déclarassent sincèrement s'ils pensent, oui ou non, que toute évolution de l'humanité est un progrès, que toute institution nouvelle est une conquête, que toute révolution est un bienfait. Ainsi s'établirait, au grand profit de tout le monde, une enquête instructive et sérieuse sur le sens, sur l'objet, sur les limites du progrès véritable.

C'est au dernier siècle que la croyance au progrès illimité est devenue une sorte de religion. Chose étrange, et qui prouve à quel point le cœur a besoin d'un espoir, et la raison d'un infini! C'est dans ces années de scepticisme et d'ironie, où l'on ravissait à l'homme l'objet divin de sa pensée et de son amour; c'est à la date même qui marque le sensualisme triomphant dans l'opinion, dans les écoles, dans les livres, qu'on voit éclore, au sein de cette société incrédule, la foi la plus ardente dans un chimérique avenir. La terre seule reste à l'homme; ce n'est plus un exil pour lui, c'est son unique séjour, sa patrie. Soit, il saura du moins l'embellir. La vie actuelle est la seule qui lui soit mesurée par la nature: ce n'est plus une épreuve,

c'est le temps du bonheur pour qui sait être heureux. Soit, les moments sont précieux; il les décuplera par des raffinements exquis de la jouissance, par un art délicat et savant de la volupté; il inventera des plaisirs inconnus, il dotera l'humanité débile de sens nouveaux, il trouvera même des secrets merveilleux pour reculer les bornes de l'existence; il transportera ici-bas le bonheur suprême; il mettra le ciel sur la terre, n'espérant pas le trouver ailleurs. Ce n'est, après tout, qu'un déplacement de destinée. C'est ainsi que du sensualisme a pu naître la doctrine du progrès illimité. L'homme a besoin d'un idéal: si le ciel est vide pour lui, s'il n'y a pas une autre vie dans laquelle il croie et il espère, il portera cette idée de l'infini dans la vie présente et agrandira, outre mesure, par l'effort de son imagination, l'horizon étroit où s'encadre sa destinée terrestre. Il ne croit pas à l'immortalité de son âme; mais il fait de la réalité confusément pressentie d'une existence ultérieure, le roman de la vie actuelle, de la vie dans le temps et dans l'espace. Il ne croit pas en Dieu, mais il fait de l'idée vague de la perfection divine la chimère de l'humanité de l'avenir, le rêve d'une perfection sans limites et d'une plénitude d'existence au sein de l'univers transfiguré. Après cela, ne nous étonnons plus si nous trouvons sur la liste des

plus ardents apôtres du progrès illimité des noms aussi expressifs que ceux de Condorcet en France, de Priestley en Angleterre. La chimère n'est ainsi presque toujours que la dernière protestation de l'idéal refoulé, comprimé sur un point, et qui, ne trouvant pas son issue naturelle du côté de la vérité altérée et de la raison dégradée, remplit l'imagination d'illusions et de songes. Il faut à l'homme du surnaturel quelque part; quand il n'en trouve plus au ciel, il établit le prodige à poste fixe sur la terre.

N'est-ce pas du surnaturel, dans la vraie signification du mot, que cet âge d'or pompeusement annoncé par tous les prophètes du dernier siècle et tous les révélateurs de l'âge présent. Ne serait-ce pas un prodige bien grand que de voir la nature humaine transformée au point d'être comme étrangère à la misère, à la souffrance, à la maladie même et presque à la mort, comme le portent expressément les décrets de l'avenir, signés du nom de nos plus illustres réformateurs? Et remarquez comme le dogme du progrès infini garde religieusement, dans toutes les sectes de notre époque, ce que nous pourrions appeler la marque de fabrique, l'étiquette de son origine sensualiste. Une seule idée nette, une seule aspiration distincte se dégage, l'idée du bonheur matériel. Pour exalter une génération, on ne lui demande pas ses vrais titres, son droit, les

titres de sa moralité ou le droit que confère à un siècle une incontestable supériorité de vertu ou de génie. Non, il suffit, pour qu'une époque soit louée aux dépens du passé, qu'elle ait accru, dans une proportion sensible, la somme du bien-être, le total de la vie physique; qu'elle ait tourné à l'avantage de l'homme quelques agents et fait de ces découvertes utiles et pratiques qui sont « comme les coups d'état de l'homme sur la nature. » A une génération pareille on n'en demande pas davantage. Elle pourra être sceptique, fanfaronne de vices, indifférente à toute vertu qui ne lui rapporte pas des bénéfices, positive dans ses calculs, et en même temps, effrénée dans ses passions; elle n'en sera pas moins saluée comme l'ère du nouveau monde. La vraie philosophie ne peut souscrire à cette apothéose exclusive de la civilisation matérielle. Pour qu'il y ait progrès véritable, il faut, avant tout, qu'il n'y ait pas déchéance de l'âme, diminution de la vie morale, dégradation de l'homme immatériel. Or, nous aurions beau avoir moitié plus de chemins de fer et de télégraphes électriques, cela n'empêcherait pas qu'il n'y eût dans l'existence de l'humanité une irrécusable décadence, si par hasard le niveau de la dignité humaine avait baissé.

De plus, quel fatalisme étrange que celui de l'école nouvelle, qui impose à l'humanité la nécessité

de ne pas faire un pas sans faire une conquête! Pour nous, le progrès est l'œuvre des facultés de l'homme, et, comme toute chose humaine, il est sujet aux vicissitudes, aux retours; il y a des heures douloureuses où l'espèce, comme l'individu, est stationnaire, et des heures plus douloureuses encore où elle rétrograde. Pourquoi s'en étonner, si c'est l'homme lui-même qui est l'artisan de sa fortune et l'ouvrier du progrès? Le contraire serait bien étrange. Les nouvelles doctrines, sous prétexte d'honorer l'humanité en lui imposant la fatalité du progrès, lui en ôtent tout le mérite en lui ôtant toute liberté. On fait de l'humanité une merveilleuse machine : mais qui ne voit que l'homme avec ses écarts, souvent lamentables, avec les éclipses de sa moralité et les défaillances de son génie, vaut mille fois mieux que l'automate le plus étonnant? L'humanité, aux mains de ces fatalistes d'un nouveau genre, ne peut jamais ni s'arrêter ni reculer. Sans doute; mais à quel prix? elle obéit au progrès comme une pierre à la pesanteur.

Enfin, pour indiquer d'un mot la plus grave dissidence qui nous sépare de ces mille sectaires, ils ont foi au progrès illimité, et nous ne pouvons y croire. Nous admettons bien que la nature de l'homme et la société sont perfectibles; nous nions qu'elles le soient au delà d'une certaine me-

sure. L'une ou l'autre ont leurs limites infranchissables, leur circonscription définie, tracée d'avance, leur développement réglé, déterminé par les éléments mêmes qui les constituent. Que l'homme, par l'effort persévérant d'une volonté droite et d'une intelligence appliquée, puisse arriver à des perfectionnements de détail ; qu'il puisse abattre bien des obstacles, atténuer des résistances, corriger des abus : voilà le vrai. Cette œuvre est assez grande encore pour que l'homme s'y consacre avec ardeur, cette cause est assez belle pour exciter de saintes émulations et de grands dévouements. Mais anéantir ces obstacles, supprimer ces résistances, mettre en parfaite harmonie la nature et la fin de l'homme, ses désirs et ses facultés; réaliser sur la terre cette idée du mieux qui le sollicite sans trêve; inventer un homme qui ne connaîtrait plus la douleur, une société d'où la misère disparaîtrait avec l'inégalité des conditions; tout cela suppose que la nature est changée, que les passions ont disparu, que la Providence elle-même se sera mise au service de tous ces rêveurs, en dispensant également à tous les hommes la beauté, la force, le talent, la vertu, le génie, que les lois du monde des corps et les phénomènes réglés de la matière n'acceptent plus leur mot d'ordre que des caprices et des fantaisies humaines, et que les agents physiques deviennent,

comme dans les contes de fées, autant d'esclaves intelligents et dociles : en d'autres termes, tout cela est le rêve de l'orgueil et l'utopie des imaginations sensuelles.

Ces doctrines ont inventé à leur usage une littérature étrange qui, prise dans son ensemble, n'est rien qu'une débauche de style, un genre criard et faux.

Tous les grands philosophes ont à leur usage certaines formes d'exposition, certains procédés de langage qui constituent leur caractère propre et leur font une sorte d'originalité littéraire. Mais ils ont tous ce trait commun qu'ils s'efforcent de raisonner le mieux qu'ils peuvent. Nos prophètes philosophes ont bien changé tout cela. Ils ont inventé une espèce toute nouvelle de démonstration, qu'on pourrait appeler la *démonstration par l'enthousiasme*, ou plutôt ils s'occupent moins de démontrer que de frapper le lecteur et de le prosterner d'admiration. Rien ne peut donner l'idée de cette prétention inouïe, et aussi, disons-le, de cet effort perpétuel et stérile pour atteindre dans chaque phrase un grand effet. Ils ne se pardonneraient pas de parler comme vous et moi. Ils disent avec majesté les choses les plus vulgaires, et ils mettraient un point d'orgue à leur voix pour dire à Nicole d'apporter leurs pantoufles. On sent qu'ils prennent au sérieux leur apothéose, et qu'ils s'ac-

quittent en conscience de leurs fonctions divines. Écoutez-les : ils *communient* dans la vérité ; ils sentent passer devant leur face le souffle du Dieu vivant, et le recueillent en traits de feu. Tout ce qui les approche s'enfle et s'agrandit : leurs amis cachent sous leur vaste front l'infini ; toutes les femmes montent sur le trépied et deviennent des sibylles. Ne soyez donc pas surpris si l'inspiration coule, ou plutôt se précipite en cataractes de métaphores. L'imagination bouillonne comme la lave d'un cratère ; c'est l'éruption d'un dieu. Ils traitent fort mal leurs adversaires, les sceptiques et les incrédules à l'égard du culte nouveau ; ce n'est que l'injure et le dédain à la bouche qu'ils daignent répondre d'avance aux objections, ou même, le plus souvent, déclarer par précaution qu'ils n'y répondront pas. On peut être parfaitement assuré que les doutes les mieux raisonnés de la critique sur la valeur de toutes ces choses, les objections les plus savantes n'atteindront jamais le prophète dans la sérénité olympienne de ses révélations. Aussi faudrait-il bien se garder d'une argumentation en règle : discuter avec un dieu serait l'acte d'un fou ; il ne faut être ni l'un ni l'autre. C'est ainsi que tous les livres de l'école prophétique respirent je ne sais quelle fatuité béate, héroïque, rayonnante, qui ferait croire vraiment que chacun de ces apôtres a dérobé Dieu

à ses confrères, et s'est majestueusement approprié la part de tous.

On comprend comment l'infatuation poussée jusqu'au délire a dû porter l'emphase jusqu'au burlesque. On n'est pas extatique impunément ; il faut, quand on possède l'*infini*, le faire entrer, de gré ou de force, dans son style. Rousseau le lyrique et Lebrun-Pindare pâliraient à la vue de ces tropes audacieux dont se couvrent ces feuillets divins. Chaque page déroule une épopée, ou tout au moins chante un dithyrambe. Chaque phrase est un monument. Le grand mot s'entasse sur le grand mot ; c'est Pélion sur Ossa, et sur le piédestal gigantesque de ces phrases amoncelées, se dresse le moi humain, dieu malade et mesquin, Titan chétif qui menace encore le ciel.

De l'emphase à la profanation, il n'y a qu'un pas. Le répertoire de l'imagination humaine n'a pu suffire à cette effrayante consommation de métaphores. Il a fallu aller chercher ailleurs ; on a ouvert le vocabulaire de l'Église chrétienne, et on en a fait un grand pillage. C'était chose facile à prévoir : le Christ humanitaire avait mis au sépulcre le Christ de l'Évangile, il était naturel qu'il se revêtit de ses dépouilles, et qu'il essayât de faire illusion au public avec des termes empruntés aux superstitions du passé. On croyait cependant, jusqu'à ce jour, qu'il est de mauvais goût

d'hériter de ceux qu'on assassine. Les nouveaux prophètes ne sont pas de cet avis. La liturgie nouvelle se produit à nos yeux comme une parodie de la liturgie consacrée. Leur jargon, mystique à la fois et sensuel, se pare avec un bizarre orgueil de lambeaux arrachés à la langue religieuse. Écoutez leurs dithyrambes, ouvrez leurs livres, et voyez quel mélange burlesque du sacré et du profane, quel prodigieux abus des mots les plus saints, des expressions les plus élevées de l'adoration, devenues le langage pompeux de l'ode humanitaire ou le langage équivoque d'un chant épicurien. Deux amis ne peuvent pas causer, sans « rompre ensemble le pain de l'âme ; » un homme, dans ces livres étranges, ne peut s'abandonner à ses méditations ou à ses rêveries, sans « communier dans l'infini. » Toute exposition des dogmes prophétiques est « l'Eucharistie de la vérité » ou « la Genèse de l'Idée. » Tout article, même éphémère, n'est rien moins, s'il vous plaît, que « l'Eucologe de la liberté. » Entendez ces mystiques révolutionnaires s'écrier, dans leur extase, que « la démocratie est la seconde entrée du Christ à Jérusalem, » que « la Terreur est la montagne du Calvaire. » On avait cru longtemps que la révolution avait été prodigue du sang d'autrui. Erreur ! C'est son propre sang qu'elle a versé comme le Christ ; c'est en montant au Calvaire comme lui,

que, comme lui aussi, elle a incarné, divinisé sa loi dans les esprits. Jargon sans nom qui défigure la langue, comme cette philosophie défigure le bon sens ! Travestissement triste comme une profanation ! C'est « l'Apocalypse nouvelle, » disent les initiés; soit, l'Apocalypse, moins l'esprit divin. Tout cela est le fait d'imaginations épuisées qui se tourmentent à réveiller par des mélanges inouïs le goût d'un public blasé.

Orgueil olympien, burlesque emphase, tels sont les signes certains auxquels vous reconnaîtrez *la littérature des prophètes.* Ce genre littéraire est du reste en parfait accord avec le dogme. Si l'adoration de l'homme fait le dernier fond du culte intérieur, quoi de plus naturel que d'y joindre le culte extérieur de la phrase? Le naturalisme effréné de la doctrine aura son contre-coup dans le style, qui ne sera et ne pourra être qu'un grossier matérialisme d'imagination. Bientôt même le culte extérieur absorbera l'autre. — Rien ne fatigue comme cette emphase laborieusement sublime, qui déguise mal la pauvreté du fond, l'absence lamentable d'idées, et dont l'unique ressource semble être un recours désespéré aux images forcées, aux métaphores incohérentes, à ce luxe matériel d'une imagination mal réglée, épuisée, haletante. Les systèmes et les doctrines qui vivent n'ont pas besoin de ces prestiges et n'ont pas recours à ces

ivresses. Ni la raison, ni le goût public ne s'y trompent. Tout le monde sait que rien n'est plus étranger aux délires sacrés de l'âme que ces épilepsies du style, et que rien ne ressemble moins à l'enthousiasme de Platon que cette orgie des esprits grisés d'eux-mêmes. Il faut, pour être un prophète, ou seulement un philosophe, d'autres inspirations que les idées malsaines qui agitent le cerveau dans la fièvre. Il faut, pour être un écrivain, d'autres ressources que les hallucinations d'un grand prêtre de l'humanité. Si le genre nouveau porte un nom dans l'histoire des lettres, il s'appellera *le genre convulsionnaire*, à supposer que les lettres reviennent par le calme au bon sens, et au goût par l'amour du naturel, du simple et du vrai.

Au fond, la littérature et le dogme humanitaires sont-ils choses nouvelles, et ne pouvons-nous pas bien discerner les figures sous les masques ? Qu'il serait aisé, si la chose en valait la peine, d'exposer les causes puériles et de raconter les incidents grotesques qui amenèrent, certain jour, l'alliance du saint-simonisme, légèrement transformé, avec le romantisme discrédité ! Tous les deux crurent faire merveille en associant leur industrie et en confondant leur destinée. Le saint-simonisme avait peu de littérature ; mais le romantisme avait moins encore d'idées. Il se fit un curieux échange : les

disciples arriérés du vieux dogme humanitaire devinrent des artistes de style, et, comme l'on dit, des *ciseleurs* de première force; les romantiques sur le retour, comprenant qu'il était grand temps de songer à mettre quelque chose dans leurs phrases, y installèrent le culte de l'humanité. C'est de cette alliance merveilleusement assortie qu'est issue l'école philosophique et littéraire que nous avons essayé de définir.

TROISIÈME ÉTUDE

LA RELIGION POSITIVISTE[1].

I

On ne se doute pas du nombre incalculable de messies que l'on coudoie chaque jour dans les rues. Il semble vraiment que ce soit la chose la plus simple du monde que de fonder une religion. Nous sommes bien loin de la critique négative et dissolvante de Voltaire et de Hume. Ils détruisaient les religions; nos contemporains en construisent à l'envi. Il serait long de compter les religions éditées en France depuis trente ans, et successivement disparues devant l'indifférence du public. Rien n'arrête les propagateurs des nouveaux cultes. Ils espèrent vaincre, à force de foi en eux-mêmes, l'apathie de leurs compatriotes, et chaque jour voit éclore l'Évangile de l'avenir. Peine inutile ! on reste isolé dans sa petite église, dont on

1. *Système de politique positive*, ou *Traité de sociologie instituant la religion de l'humanité*, par Auguste Comte.

est à la fois le dieu, le prophète, le desservant, souvent aussi le public.

M. Comte avait trouvé un interprète éminent de ses idées. M. Littré avait mis au service de la *sociologie* sa dialectique pénétrante. Le positivisme revêtait, sous la plume de cet habile écrivain, des formes inattendues. Il se faisait lire. Hélas! l'entente cordiale a cessé entre le maître et le grand disciple au moment où la philosophie positiviste aspirait à faire une religion. Nous n'avons pas besoin de dire que la phase religieuse du positivisme n'enlève rien à l'intérêt scientifique de cette philosophie qui mérite d'être examinée et discutée à part. Nous n'avons pas besoin non plus de rappeler quel respect est dû à la vie tout entière de M. Comte, à cette carrière sacrifiée dans l'intérêt exclusif de ce qu'il croyait la vérité, à cette vieillesse absorbée jusqu'au dernier jour par un labeur immense, à ce long acte de dévouement pour le salut du monde qu'il confondait avec le triomphe de sa doctrine. Nous ne trahirons pas ce respect dans les pages qui vont suivre, tout en maintenant notre droit à une entière franchise.

La nouvelle ère, l'ère religieuse du Positivisme commence avec le premier volume du grand ouvrage intitulé : *Système de politique positive;* et comme il est bon de marquer avec précision les dates fondamentales des religions, l'époque exacte

de cette transformation d'*Aristote en saint Paul* est le mois de juillet 1851.

L'ambition de M. Comte ne va pas seulement à ruiner les croyances du passé, mais à édifier une société nouvelle. La réforme philosophique est pour lui la préface d'une bien autre réforme qui atteint la vie individuelle et sociale dans ses principes fondamentaux. Tout est anéanti, tout va se relever. Fidèle à son axiome favori qu'on ne détruit que ce qu'on remplace, M. Comte va refondre, dans le creuset de sa pensée, une société, un monde, un Dieu. Il recommence, avec un courage digne d'un meilleur sort, le *Discours sur l'histoire universelle*, en l'adaptant à ses principes; il construit de toutes pièces une religion, il popularise le nouveau dogme dans un *Catéchisme en onze entretiens entre une femme et un prêtre de l'humanité;* enfin il expose d'une manière rigoureuse et dans le plus grand détail la méthode de transformation qu'il prétend faire subir à la société, dès que la société se sera remise entre ses mains; et au train dont vont les choses, vous ne pouvez pas douter que cela ne soit demain ou après-demain au plus tard. Nous avons l'avantage, avec M. Comte, de savoir au juste quel sort nous est réservé. L'avenir tient dans la main de M. Comte, et ce n'est pas M. Comte qui fermera la main, comme Fontenelle. Son enthousiasme est d'une prolixité et d'une diffusion sans exemple.

Rien au monde ne peut donner l'idée de ce style surabondant, confus, surchargé d'épithètes, dévoré de mots parasites, saturé de mathématiques. Ce sont des juxtapositions sans fin, des additions de mots, des répétitions d'idées, des tournures d'une naïveté excessive, des allures d'une inexpérience adorablement comique. C'est un pêle-mêle d'expressions empruntées à toutes les sciences connues et inconnues. Et, chose étrange, n'allez pas croire au moins que M. Comte soit un barbare et dédaigne de sacrifier aux muses. En plus d'un endroit il nous révèle les plus vives sollicitudes pour sa réputation littéraire. Il se préoccupe de l'art d'écrire. Parfois il veut poétiser son style, par exemple, quand il parle des femmes et de l'amour, et l'on dirait alors d'un compas qui joue avec les grâces. Parfois aussi il se met en peine de nous expliquer les délicats artifices dont il se sert pour perfectionner sa manière d'écrire : « Pour utiliser autant que possible ma sollicitude littéraire, je dois, dit-il, caractériser les diverses prescriptions que je me suis graduellement imposées, principalement *envers* la seconde moitié de ma construction religieuse, et surtout *quant* au tome final. Afin d'éviter les phrases trop longues, je n'ai jamais permis qu'aucune excédât deux lignes manuscrites ou cinq imprimées. L'œil et l'esprit ont obtenu les haltes convenables, en restreignant à sept phrases la plus

grande extension de mes alinéas, qui ne sont pas seulement typographiques. Sans que la prose doive aspirer à la perfection musicale de la poésie, je me suis efforcé de l'en rapprocher en m'interdisant tout hiatus, même entre deux phrases ou deux alinéas. J'ai d'ailleurs évité de reproduire un mot *quelconque*, non-seulement *envers* chaque phrase, mais *pour* deux phrases consécutives, même en changeant d'alinéas, sauf *quant* aux monosyllabes auxiliaires.... Quand l'habitude m'a suffisamment facilité *ce nouveau joug*, il est devenu la *source* continue d'améliorations imprévues, non-seulement *envers* le discours, mais même *pour* la pensée. » Ces lignes sont extraites de la page 9 du quatrième volume.

M. Comte est un pape humanitaire. Il s'arroge sur sa petite église une suprématie inimaginable. Il morigène, il admoneste, il corrige, il réprimande, il absout avec un magnifique sang-froid. Lisez seulement ce singulier *Discours prononcé aux funérailles de M. Blainville le* 15 *César* 62 (style positiviste), *et rédigé le surlendemain avec plus de développement.* Les complaisances de l'oraison funèbre n'y sont pas prodiguées, et l'on y lit des phrases telles que celles-ci : « Blainville manque du feu sacré qui partout pousse directement à l'active poursuite du bien, à la fois sans relâche et sans effort, dans la seule vue d'une inévitable satisfaction intérieure. *Envers* cette source exclusive de notre véritable

unité, la moindre femme digne de son sexe surpasse nécessairement le plus puissant penseur privé de tendresse. La bonté du cœur importe *davantage que* la force du caractère au plein essor d'une carrière purement théorique.... Blainville ne fut pas heureux. Sa triste fin représente trop l'ensemble de sa vie. Cette mort imprévue et sans douleur ne convient qu'aux égoïstes, puisqu'elle empêche de donner ou de recevoir aucun adieu. » L'orateur ajoute ingénument, en note, que le début de ce discours avait déterminé le brusque départ des assistants.

S'il est rigoureux envers les morts, le grand pontife n'épargnera pas les vivants. Un artiste de talent, M. Étex, en sait quelque chose. C'est un disciple, à ce qu'il paraît, mais un disciple flottant. Les préfaces des différents volumes sont tour à tour irritées ou flatteuses à l'égard de ce catéchumène irrégulier, et, comme tout doit être relatif dans l'école du relatif par excellence, quand M. Étex est dissident, on efface son *Cours de dessin* de la *Bibliothèque du prolétariat*, et quand M. Étex revient au bercail, on réintègre ses œuvres sur la liste d'honneur des publications positivistes.

Tout cela devrait se passer en famille, selon un proverbe éminemment positif. Nous en dirons autant de certains comptes de ménage qui ne perdraient rien, assurément, à ne pas s'étaler dans

des préfaces. Que les partisans de la religion nouvelle aient concerté leurs efforts pour arracher à la gêne une vieillesse vouée à d'immenses travaux, cela se conçoit. Mais peut-être n'était-il pas nécessaire de faire tant de bruit de ces souscriptions et de les afficher avec tant de fracas. Peut-être aussi était-il inutile de fulminer de si violents anathèmes contre *les adhérents trop abstraits qui refusent d'aider le fondateur de la nouvelle philosophie à surmonter la misère suscitée par une infâme spoliation.* A quoi bon donner à chaque souscripteur ce beau titre de *coopérateur du libre subside*, si cette liberté du subside est niée dans la pratique ? Dans l'intérêt de M. Comte et de sa dignité, on aurait dû faire disparaître de ses livres le détail de sa liste civile et tous les petits commérages relatifs à l'emploi des fonds. Comme tout cela prête à rire aux incrédules!

Nous ne pouvons non plus nous empêcher de regretter profondément ces indiscrètes effusions du lyrisme pontifical à l'égard de *cette chaste compagne immortelle*, chez laquelle M. Comte put trouver à la fois *la mère subjective* que suppose sa seconde vie, et la *fille objective* qui devait embellir une existence temporaire. Nous renvoyons ceux qui seraient curieux de détails sur cette Béatrix *subjective et objective* à l'étrange dédicace placée en tête du premier volume de la *Politique positive.*

Je voterais également, dans l'intérêt de la gloire

de M. Comte, pour la suppression d'une certaine lettre à S. M. le tzar Nicolas, placée au commencement du troisième volume. Les rapports de caractère et de situation entre le chef spirituel de la république occidentale et l'empereur de toutes les Russies sont, dans les premières lignes, indiqués avec une franchise étonnante : « .... Ce penseur (M. Comte), dès son début décisif en 1822, combattit toujours la souveraineté du peuple et l'égalité, plus radicalement, au nom du progrès, que n'avait pu le faire aucune école rétrograde. En même temps, cet autocrate (le tzar), depuis son avénement en 1825, ne cessa jamais de se placer dignement à la tête du mouvement humain dans ses vastes États, tout en les préservant, *avec une sage fermeté*, de l'agitation occidentale. Ainsi préparée, cette communication peut caractériser les relations normales qu'exige le bon ordre entre les vrais théoriciens et les *éminents praticiens.* » Puis vient l'exposition du système, suivie de quelques conseils excellents au tzar sur la *police des publications* en Russie. M. Comte recommande à Sa Majesté un peu plus de sévérité. Déjà l'autorité du tzar s'emploie sagement à préserver la Russie d'une multitude d'écrits dont l'Occident est infesté. *Le positivisme lui conseillera d'aller plus loin quant aux productions nationales.* M. Comte trouve que la liberté de la presse est trop grande à Saint-

Pétersbourg. Il termine par l'expression vive d'un vœu, d'un espoir plutôt. Ce vœu, cette espérance, c'est que le *chef naturel des conservateurs* européens apprécie bientôt et prenne sous sa protection décidée une doctrine qui consolide et développe la politique conservatrice. L'*éminent praticien*, le tzar, en quête du Bosphore, ne répondit pas à cette lettre engageante, et, dans la préface du tome suivant, M. Comte se plaint amèrement de *l'incivilité de ce chef, trop préoccupé du Bas-Empire.* Il s'excuse assez péniblement des vives félicitations prodiguées à Sa Majesté dans le volume précédent; le charme est rompu. Le tzar est solennellement averti que, en persistant dans *son aberration*, il court risque de perdre, auprès de la postérité, tous les titres *résultés* d'une longue carrière. En somme, l'*incident russe*, comme dit agréablement M. Comte, a un peu changé le point de vue: «Il faut peu présumer qu'aucun tzar apprécie assez ses avantages pour s'illustrer et se perfectionner en procurant au positivisme une protection équivalente à celle que le grand Frédéric sut accorder à l'encyclopédisme.» C'est par ces lignes, empreintes de mélancolie, que se termine la dernière préface de M. Comte; ses préfaces, on le voit, ne sont que de longs et naïfs épanchements dans le sein du public.

Il ne faut pas s'attendre que M. Comte, l'admirateur du tzar, soit fort indulgent à l'égard de la

presse. Nous l'avons vu reprocher au tzar un peu trop d'indulgence pour les publications moscovites. Il n'encourra pas le même reproche quand il sera le maître. L'échec absolu, l'avortement total de la *Revue occidentale* fondée en 1852, à l'insu du monde entier, lui a démontré, une fois de plus, la nécessité *d'éteindre le journalisme.* « En terminant l'interrègne spirituel, la religion positive fera naturellement cesser l'usurpation qu'il suscita chez les lettrés occidentaux. Le sacerdoce de l'humanité doit donc s'interdire toute participation à l'institution qu'il devra bientôt flétrir comme radicalement anarchique. » Voilà qui est clair.

Indiquons rapidement quels étaient l'état actuel, les forces du positivisme et ses chances de succès en l'an de grâce 1854. L'essor du positivisme, comme dit M. Comte, doit se mesurer quelque peu sur l'extension du subside sacerdotal. Or, le budget du grand prêtre était alors en voie de progression notable. Fondé le 12 novembre 1848, il monte à 3000 fr. en 1849, à 3300 en 1850, à 4200 en 1851, à 5600 en 1852, à 7400 en 1853. D'après les sources qui alimentent le subside sacerdotal, M. Comte trouve ce qu'il appelle *trois foyers positivistes :* un à Paris, les deux autres en Hollande et en Irlande. Mais ce n'est que dans le centre parisien que M. Comte peut directement apprécier la plénitude et la consistance des convictions. « Là seulement a

déjà surgi l'ébauche décisive de la vraie régénération, non moins sociale qu'intellectuelle, *sous un digne concours des deux sexes*. Diderot et Condorcet ne pouvaient espérer que, un siècle après l'*Encyclopédie*, leur successeur unirait de *nobles couples* par l'engagement du veuvage éternel, et vouerait à l'humanité des enfants *pleinement dispensés de Dieu*. De tels succès annoncent que la métropole humaine appartiendra bientôt aux positivistes, quand la liberté spirituelle leur permettra de développer le culte public, autant que l'adoration intime et les consécrations domestiques. » En dehors de ces trois *foyers* parisien, hollandais et irlandais, M. Comte avoue tristement qu'il n'enregistre sur son livre d'or (c'est le cas de l'appeler ainsi, puisque c'est le registre des souscriptions que des adhésions isolées et de rares sympathies.

En somme, de grands efforts, de gros volumes, quatre-vingt-onze souscripteurs, trois foyers positivistes, tel était en 1854 le bilan de la religion nouvelle.

II

« Au nom du passé et de l'avenir, les serviteurs théoriques et les serviteurs pratiques de l'humanité viennent prendre dignement la direction générale des affaires terrestres, pour construire enfin

la vraie providence morale, intellectuelle et matérielle, en excluant irrévocablement de la suprématie politique tous les divers esclaves de Dieu, catholiques, protestants ou déistes, comme étant à la fois arriérés et perturbateurs. » Telle fut la proclamation solennelle par laquelle, au Palais-Royal, le 19 octobre 1851, après un discours de cinq heures, M. Comte prit possession de l'avenir. Cette formule plut sans doute à son auteur ; nous la trouvons citée complaisamment en tête du *Catéchisme positiviste*, et rééditée avec toute sorte d'honneurs dans la conclusion du vaste ouvrage sur la *Politique*. Elle pourrait servir d'épigraphe à l'œuvre. Elle en résume avec une parfaite clarté l'esprit général et les tendances. Elle annonce nettement l'intention et la mission de M. Comte, qui est de chasser de la vie et de l'histoire les esclaves de Dieu, pour amener le règne des serviteurs de l'humanité. Dieu est mort, vive le dieu nouveau !

L'athéisme est vieux dans le monde. A quoi tient donc l'incontestable originalité du système de M. Comte ? Elle consiste à vouloir construire une religion presque mystique, en prenant pour base un matérialisme absolu. Avant d'aborder la théorie du Grand-Être, il est essentiel de résumer, dans ses traits généraux, la philosophie critique qui la précède, bien qu'à certains égards la religion positiviste en soit indépendante.

M. Auguste Comte a établi sa doctrine dans un traité considérable de *Philosophie*, publié quelques années avant la *Politique positive*. L'ambition avouée du positivisme n'est rien moins que de renouveler l'esprit humain, en ramenant les phénomènes moraux et sociaux à la loi des explications scientifiques, et en substituant définitivement les notions et les méthodes positives aux doctrines religieuses et métaphysiques qui n'ont été que le régime provisoire de l'humanité. La théologie est mourante, la métaphysique est morte, il n'est plus un seul symbole religieux, ni une démonstration philosophique qui puisse s'imposer aux intelligences. Au milieu de cette grande anarchie intellectuelle, dans cet immense discrédit des doctrines qui, jusqu'à cette heure, ont guidé l'humanité inexpérimentée, il y a un fait qui grandit chaque jour, c'est le règne des sciences positives ; et tandis que les vieux symboles tombent dans le mépris public, tandis que les affirmations philosophiques deviennent de jour en jour la risée des forts, les sciences exactes et les notions expérimentales gagnent en crédit, en autorité : elles ont ce grand avantage d'imposer aux esprits une conviction irrésistible, et de ne pas admettre d'hérésies, qui seraient, dans ce cas, de pures absurdités. La science s'empare de toute la place que lui cède la foi expirante des religions ou l'hypothèse décriée des philosophies ; mais le

domaine actuel des notions positives est incomplet; les phénomènes sociaux lui échappent, et tant que cet ordre particulier de phénomènes ne sera pas ramené sous la loi régulière des sciences positives, ces sciences resteront défectueuses et laisseront une ombre d'autorité aux doctrines superstitieuses. Les sciences positives ne seront complètes que le jour où elles auront repris ce légitime domaine des phénomènes sociaux, politiques, religieux, usurpé par le mensonge et l'illusion. Ce jour-là, et pour jamais, la religion et la métaphysique seront mortes; ce jour-là, aussi, il y aura une *philosophie positive*, dont la tâche sera de réunir en une seule science toutes les sciences isolées, partielles, et de former un système coordonné, où chacune entrera comme partie intégrante. Étroitement liées par la communauté d'origine, par l'identité des méthodes et des caractères, toutes les sciences se réuniront en un vaste ensemble, en une grande philosophie dont le caractère sera l'unité, et qui tiendra par des sciences spéciales les différents ordres de phénomènes, les phénomènes du monde inorganique par les mathématiques, par l'astronomie, par la physique et par la chimie ; les phénomènes du monde organique par la biologie ; les phénomènes moraux et sociaux par une science nouvelle, la *sociologie*.

La sociologie complète ainsi le système des no-

tions positives, et le positivisme est constitué; il correspond, par des sciences particulières, à tous les ordres de phénomènes variés qui tombent sous la perception de l'intelligence humaine; il s'offre à ses amis, comme à ses ennemis, avec l'avantage d'une méthode simple et d'une incomparable unité. C'est ainsi qu'il espère recommencer par la science l'œuvre déplorablement manquée par la superstition et l'hypothèse; c'est ainsi qu'il espère refaire, de la base au sommet, l'éducation du genre humain.

Quels sont les caractères de la philosophie nouvelle? Il n'y en a qu'un, qui résume tous les autres, c'est l'élimination de l'absolu. Si la métaphysique, dont la stérilité n'a d'égale que celle de la religion, a si longtemps égaré l'esprit humain dans des systèmes sans issue, c'est qu'elle avait entrepris l'impossible. Sagement circonscrite à ce qu'elle peut connaître expérimentalement, ne cherchant à étudier que ce qu'elle peut savoir, classant les effets sans se préoccuper des causes, laissant au passé les hardiesses juvéniles de l'inexpérience et les témérités de la faiblesse qui s'ignore, la philosophie nouvelle sera justement appelée positive. Elle ne tentera rien que dans la mesure du possible et du certain; elle saura se défier de ces présomptions qui caractérisent chaque science naissante et lui inspirent la folle pensée de pénétrer l'essence des choses;

elle n'acceptera dans son domaine que les notions claires, démontrables, s'imposant aux intelligences avec ce caractère d'évidence qui accompagne les expériences de la physique; elle soumettra à une lente analyse les faits particuliers, les observant avec un minutieux scrupule, les groupant selon leurs analogies, interrogeant longtemps l'expérience avant de s'élever par l'induction réfléchie à ces vérités générales qui, nées de l'expérience, en garderont le caractère essentiel et resteront toujours relatives. C'est assez dire que la philosophie positive rejettera impitoyablement de son sein tous ces prétendus axiomes et ces démonstrations illusoires sur lesquels s'édifient, depuis tant de siècles, les chimères de la métaphysique. C'est assez dire qu'elle répudiera comme des rêves toutes ces conceptions fondamentales de substance, de cause, de raison première et d'essence des choses, dans lesquelles s'est perdue jusqu'ici la raison stérilement laborieuse de l'humanité. Il faut laisser ces questions insolubles à l'enfance du monde, et occuper utilement l'âge viril du genre humain, que tant de déceptions ont dû corriger, à supposer qu'il ne soit pas incorrigible. Ainsi, voilà qui est entendu : la nature des questions change dans la philosophie nouvelle. Plus d'enquête sur les causes premières et sur les causes finales ; en revanche, une enquête sérieuse,

définitive sur les phénomènes de l'ordre moral et de l'ordre social. D'absolues, les questions deviennent relatives ; les méthodes changent comme les questions à résoudre ; l'hypothèse est délaissée pour la démonstration mathématique. Dans les deux cas, une conviction irrésistible et durable se substitue à une foi complaisante et éphémère. Telle est la science positive, vaste ensemble de toutes les sciences ramenées par un puissant effort à la plus rigoureuse unité, et rejetant avec le soin le plus sévère toutes les questions qui ne sont pas relatives, toutes les notions qui ne sont pas des notions de phénomènes ou des lois, c'est-à-dire des phénomènes généralisés. Dans le cercle ainsi restreint des vérités positives, on ne croira plus, on saura.

Il est aisé de voir, sans qu'il soit nécessaire d'insister davantage sur les principes constitutifs du positivisme, quel est l'esprit général qui l'anime : tentative puissante pour coordonner toutes les sciences en un vaste système, égal à la réalité des choses ; mépris systématique pour tous les procédés de démonstration qui ne sont pas rigoureusement calqués sur l'expérimentation des sciences physiques ou sur la méthode des sciences exactes ; réduction sévère de toutes les questions que peut agiter l'esprit aux simples questions de fait, seules accessibles au savoir humain ; intolérance

complète à l'égard de la religion, qui impose une foi aveugle, comme à l'égard de la métaphysique, qui joint aux mêmes aveuglements une hypocrisie de plus, l'hypocrisie de la démonstration; négation acharnée de tout ce qui dépasse la mesure du contingent et du relatif; scepticisme systématique à l'égard de l'absolu, de l'infini, des substances, des causes. Tel est le dernier terme auquel vient aboutir cette doctrine, fortement liée dans ses détails, inspirée par une passion étroite et âprement systématique, la passion de l'unité dans la science, de l'unité obtenue à tout prix et ramenant à des conditions uniformes de certitude les ordres de réalités les plus dissemblables.

Ce n'est pas impunément qu'on déclare insolubles et oiseuses ces grandes questions d'où dépend si intimement la vie morale de l'humanité. Déclarer si haut que l'on ne veut prendre en considération que les phénomènes humains et refuser à l'intelligence tout droit d'enquête sur la substance de ces phénomènes ou sur la raison première du monde, c'est laisser entendre, d'une manière suffisamment claire, que l'on tient pour chimériques et cette substance et cette raison première. Condamner l'homme à douter éternellement de l'âme et de Dieu, c'est virtuellement n'y pas croire. Aussi serait-ce une tâche aisée de faire voir comment le matérialisme est au cœur même de la philosophie

positive, malgré les intentions et les déclarations contraires. Voulez-vous savoir au fond ce que c'est que l'humanité? M. Comte vous dira qu'elle est le *degré supérieur de l'animalité*. Voulez-vous savoir ce que c'est que la liberté? On vous répondra, dans un singulier langage, qu'elle *est un miroir fidèle de l'ordre extérieur*, qu'elle n'est pas autre chose que la correspondance parfaite de nos fonctions avec l'ordre des phénomènes du dehors, qui constitue l'ordre réel, et, pour ne laisser aucune incertitude sur la nature de ce libre arbitre, qui ressemble beaucoup plus à la fatalité des phénomènes physiques qu'à la faculté d'un être indépendant, M. Comte ajoute qu'il en est de notre acte libre exactement comme de la chute d'une pierre, dont *la liberté se manifeste en cheminant, selon sa nature, vers le centre de la terre, avec une vitesse proportionnelle au temps*. Quant aux luttes chimériques que notre liberté croyait soutenir contre les sollicitations des désirs coupables, il y a longtemps que le docteur Gall, pleinement approuvé par M. Comte, a fait justice de ces combats fictifs, qui ne sont pas autre chose que l'opposition réelle entre la masse postérieure du cerveau, où résident les instincts personnels, et sa région antérieure, où siégent les impulsions sympathiques et les facultés intellectuelles. La morale est à l'avenant: le mot *droit*, dit textuellement M. Comte, doit être aussi soigneuse-

ment écarté du langage de la morale et de la politique que le mot *cause* du vrai langage de la philosophie. Je sais bien que M. Comte maintient l'idée et le mot du devoir, et que, contrairement à certains révolutionnaires qui ne veulent reconnaître à l'homme que des droits, il insiste à plusieurs reprises pour marquer avec force les obligations sociales auxquelles il soumet l'individu. Je sais même que sa pensée va s'égarer dans une sorte de mysticisme politique qui impose à l'homme les exigences les plus impérieuses, sans lui conférer aucun titre au respect d'autrui, sans lui offrir aucune garantie sérieuse contre l'envahissement abusif des personnalités étrangères. Mais toute cette partie de la doctrine est pleine de vague et d'obscurité. Quelle étrange pensée d'imposer des obligations impérieuses à l'homme qui a tout juste la liberté de la pierre qui tombe ! Vous tracez des règles à cette volonté qui ne s'appartient pas ! Autre contradiction : vous imposez à l'homme des devoirs envers la société, envers l'État, et vous ne voulez pas que la société, l'État aient envers lui des devoirs dont il puisse exiger l'accomplissement. Le droit n'est pas autre chose que la réciprocité du devoir, et si vous me retirez tous mes droits pour m'imposer tous les devoirs, vous faites acte de tyrannie. Vous, l'État, vous pourriez tout sur moi et je n'aurais pas de revendication à

exercer contre vous, pas même dans le secret de ma conscience, qui perd sa dignité en perdant ses garanties! Vous me livrez aux plus effrayants hasards d'une dictature sans règle, sans contrôle, sans frein. C'est l'ordinaire conclusion de ces doctrines pleines de promesses grandioses et qui se donnent fièrement pour l'émancipation définitive de l'humanité. Ne les en croyez pas; l'avénement de ces politiques aventureuses aurait pour lendemain une irrémédiable servitude. Le droit n'est pas toute la morale, sans doute, mais il en est une partie essentielle, et ce serait une générosité imbécile qui en ferait le sacrifice, même entre les mains de M. Comte. Le droit est notre sauvegarde; sachons y tenir.

Ni liberté, ni droit, la nature humaine réduite à n'être plus que le degré supérieur de l'animalité; voilà quelques conclusions qui seraient de nature à éveiller la défiance sur la véritable portée de cette doctrine. Nous allons voir, d'une manière plus claire encore, que la philosophie positive n'est point, comme elle le prétend, un scepticisme provisoire, se contentant d'ajourner à un terme indéfini toutes les questions de substance et de cause; qu'elle est le matérialisme scientifiquement et religieusement constitué, donnant le plus étrange des cultes comme complément à la plus sèche des sciences, et transformant l'athéisme en

religion par un de ces coups d'audace qui ne sont pas toujours des coups de génie.

Au premier abord, on pourrait être dupe des mots : il est à chaque instant question de la survivance des *nobles trépassés;* il est aussi question du *Grand-Être* et du culte qui lui est dû. Mais il faut s'entendre avec M. Comte. Qu'est-ce que cette survivance qu'il promet à l'homme? Si peu de chose, en vérité, que j'hésite à le dire. D'abord l'immortalité sera un privilége, un monopole : le privilége et le monopole des vertus positivistes. Tous ceux qui, comme nous, incrédules, infidèles, auront répudié la doctrine, ou ceux, plus nombreux encore, qui, sans la connaître, auront vécu dans l'insouciance et l'oubli des vertus particulières qu'elle réclame et qui font d'un homme un *être convergent et associable*, digne d'être incorporé par ses qualités similaires à l'humanité positiviste; tous ceux-là, vil fardeau pour la terre, déshonneur de la vie et de l'histoire, périront tout entiers, et il ne restera d'eux, s'il en reste quelque chose, qu'un nom exécré. Le néant et peut-être la malédiction des hommes, voilà tout leur avenir. Les *positivistes* et leurs frères, ceux qui par de nobles instincts et des vertus spéciales sont positivistes sans le savoir, et pratiquent spontanément la doctrine qu'ils ne connaissent pas, ceux-là, êtres privilégiés, et, pour parler ce langage, *êtres convergents*

et associables, sont réservés à un tout autre avenir et recevront les honneurs d'une légitime immortalité. Mais quel avenir, grand Dieu ! et la bizarre immortalité qu'on leur promet, comme prime au dévouement, à l'obéissance, à une foi entière dans M. Comte et ses oracles! M. Comte est l'inventeur d'une nouvelle espèce d'immortalité, l'immortalité *subjective*. C'est une sorte de vie qui n'a rien d'*objectif*, c'est-à-dire qui n'a pas de réalité extérieure et qui se concentre exclusivement dans la pensée et dans le souvenir d'autrui; c'est une vie par reflet, une existence greffée sur l'imagination et la mémoire des vivants. Les *nobles trépassés* se survivent à eux-mêmes par la gloire, par la louange, par l'estime ou l'affection dont ils sont l'objet. C'est là une singulière manière d'exister, et qui, on l'avouera sans peine, a trop peu de réalité pour ne pas ressembler au néant.

Telle est l'immortalité promise par M. Comte à ses adeptes ; tel sera le prix des existences consacrées au service et à la propagation de la doctrine et des glorieuses souffrances, gage de la foi nouvelle. Tout périt de nous à notre mort, tout, sauf notre souvenir qui suffit pour nous immortaliser.

M. Comte est matérialiste, ce qui ne l'empêche pas d'avoir sa théorie de l'immortalité ; il ne croit pas en Dieu, ce qui ne l'empêche pas d'avoir sa théodicée.

« L'humanité se substitue définitivement à Dieu, sans oublier jamais ses services provisoires. » Voilà la déclaration formelle du *Catéchisme* positiviste.

En présence d'un texte aussi décisif, tous nos scrupules peuvent se taire, et nous n'hésitons pas à dire que M. Comte ne croit pas en Dieu.

Et pourtant nous le voyons s'indigner contre l'athéisme, qui n'est, à ses yeux, qu'un panthéisme abstrait et vague, une sorte de fétichisme poétique, quand il se répand en effusions dans le sein de la nature, ou bien qu'un *théologisme* irrationnel et inconséquent, quand il prétend expliquer à sa manière la formation de l'univers et l'origine de la vie, puisqu'alors il poursuit les mêmes questions que la théologie et la métaphysique, en rejetant l'unique méthode qui puisse s'y adapter. L'athéisme est au-dessous de la théologie, au-dessous de la métaphysique. C'est donc faire injure à notre auteur que de lui imputer une erreur si fortement désavouée; et comme il n'entre pas dans nos intentions de faire de M. Comte un athée malgré lui, nous dirons que, bien qu'il ne croie pas en Dieu, le fondateur du positivisme n'est pas athée.

Quelle est donc la théodicée qui peut s'accorder avec une négation aussi explicite, aussi acharnée de Dieu? Quel est ce mystérieux *Grand-Être* dont

l'idée plane avec majesté sur l'ouvrage encyclopédique de M. Comte? Ce Grand-Être, qu'il appelle aussi parfois la *Grande-Déesse*, c'est l'*Humanité*, et l'histoire de l'idée du Grand-Être n'est pas la partie la moins curieuse du système. Elle constitue à elle seule toute la philosophie de l'histoire du positivisme.

La religion positiviste est le terme suprême des longues agitations qui ont rempli les siècles. C'est le dénoûment nécessaire du long drame humain, poursuivi à travers les âges et laborieusement reconstruit par M. Comte, qui s'est porté le rival de Bossuet dans son volumineux traité de *Politique positive*. La grande, la seule loi de l'histoire est celle qui détermine le progrès lent, mais infaillible du genre humain, traversant d'abord une longue période d'initiation, ou *période théologique*, arrivant à la période révolutionnaire marquée par l'avénement de la *métaphysique*, pour reposer enfin sa conscience inquiète dans le sein du *positivisme* définitivement constitué. L'état théologique, c'est l'ère des dieux. Cette longue période remplit à elle seule presque tout le passé. La métaphysique règne depuis un siècle à peine, et possède le présent. L'avenir est au positivisme. Comme toutes les périodes de transition, la période métaphysique n'aura duré qu'un instant; elle n'aura été qu'une halte entre deux grandes époques : celle de la foi

aveugle en des dieux imaginaires et celle de la foi éclairée dans la réalité idéale, en qui viennent se résoudre tous les doutes et se concilier toutes les dissidences.

La période théologique se décompose en trois époques : l'époque du fétichisme, celle du polythéisme, celle enfin du monothéisme. Au fond de chacune de ces conceptions religieuses, M. Comte retrouve en germe la notion de l'humanité plus ou moins altérée par l'imagination et le caprice. L'homme encore sans tradition, sans souvenir, sans histoire, encore incapable d'une notion abstraite, peupla le monde physique de volontés et d'intelligences semblables à la sienne. Ce fut, si je puis dire, une vaste dispersion de l'humanité dans l'univers des corps. L'homme adora, dans le bois et dans la pierre, ce qu'il y mettait spontanément et ce qu'il n'aurait dû adorer qu'en lui-même. Puis, son esprit s'élevant peu à peu et devenant plus capable d'idéal, l'homme retira aux corps inertes cette divinité d'emprunt pour la localiser dans les sphères célestes, dans l'Olympe, par exemple. Mais l'homme ne s'éleva pas encore jusqu'à la grande notion de l'unité. Il imagina bien en Grèce des dieux qui n'étaient guère que des exemplaires épurés de l'humaine nature; mais il en imaginait plusieurs. Ce fut en Orient qu'une grande élaboration d'idées produisit le mono-

théisme. Le Jéhovah de Moïse marque l'avénement d'un Dieu unique dans la conscience du genre humain. L'unité future du Grand-Être est déjà pressentie, et Moïse se trouve être naturellement le précurseur de M. Comte. Mais Jéhovah se tient encore dans des sphères trop hautes. Il est trop loin de l'humanité. Avec le christianisme, la divinité revêt enfin la nature humaine. La doctrine du Médiateur rapproche le ciel et la terre. Encore un pas, et nous arrivons au positivisme. Mais ce pas est difficile à franchir. L'humanité s'est développée, épurant toujours de plus en plus l'idée de sa propre nature et la substituant insensiblement à ces êtres surnaturels qu'elle appelait et qui restaient sourds à sa voix dans leur impénétrable néant. Mais elle a gardé encore le préjugé d'un Dieu extérieur, étranger à elle, d'un Dieu objectif. Elle est restée dans les limbes de la théologie : elle a conservé ses symboles.

C'est la métaphysique avec sa critique impitoyable qui va détruire les dernières illusions de la théologie agonisante. Elle suscite dans les consciences le doute, l'inquiétude, la révolte. Elle frappe à mort la foi dans les âmes. Mais, chose bizarre, toute-puissante à détruire, elle est impuissante à fonder. Elle renverse les religions, elle chasse de la conscience et du ciel les êtres surnaturels qui les ont si longtemps peuplés; elle y

substitue des abstractions insaisissables, des fantômes d'idée, des entités scolastiques, sous le nom de cause première, d'infini, d'absolu. Elle revient par le panthéisme à un fétichisme inconséquent, par le déisme à un christianisme énervé, par l'athéisme enfin à un théologisme irrationnel. La métaphysique est destinée à s'effacer comme tous les régimes de transition : elle disparaîtra comme tout ce qui est négation. Elle disparaîtra devant le positivisme, qui seul terminera cette longue anarchie des idées et clôra ce grand interrègne de Dieu, en relevant dans la raison universelle l'autel du Grand-Être. C'est dans la foi et dans le culte de ce Grand-Être que va enfin se reposer la raison agitée des nations depuis si longtemps en quête d'un Dieu.

La force du positivisme consiste à faire en pleine connaissance de cause ce que les siècles précédents faisaient sans le savoir. L'idée suprême de l'humanité a régi tous les âges et dominé, même à leur insu, toutes les religions. Mais elle n'avait pas pris conscience d'elle-même, elle s'*objectivait* dans des êtres surnaturels ; elle se déguisait sous des symboles. Où l'homme n'a-t-il pas placé ses divinités imaginaires? Que d'idolâtries errantes et d'apothéoses mensongères dans ces âges d'ignorance de l'humanité, où elle n'avait encore d'elle-même qu'un sentiment obscur et flottant qui allait des

grossières erreurs du fétichisme, reflet matérialisé de la volonté et de l'intelligence humaines, aux illusions brillantes du polythéisme grec, localisant dans des retraites choisies ses divinités chimériques, et de la conception grandiose mais trop abstraite du Jéhovah de Moïse, premier germe du monothéisme futur, à la doctrine du Médiateur qui donne enfin la forme humaine à cette grande idée de la divinité égarée pendant tant de siècles dans des espaces imaginaires! L'infini est tombé dans le fini, il y restera. Le positivisme enlève les derniers voiles, dissipe les dernières ombres, et derrière les ombres disparues elle montre à l'homme cette grande existence qui grandit toujours, la seule digne de son culte, l'humanité, être à la fois réel et idéal : réel, puisqu'il se développe à travers les âges sous des formes concrètes et déterminées, idéal, parce qu'il suppose pour être conçu un certain effort d'abstraction. L'humanité s'est enfin reconnue; elle a repris conscience de sa réalité et de son unité au sein du positivisme ; elle retire avec un juste orgueil leur divinité illusoire aux anciens objets de son culte, à Jupiter comme à Brahma, à Jéhovah comme à Jésus-Christ, vains fantômes qu'elle avait décorés de ses attributs, vagues reflets de l'humanité, types grandioses et chimériques qui n'étaient puissants que par ses épouvantes, et qui ne triomphaient que par sa faiblesse. Le fini a détruit l'in-

fini, devant lequel il a tremblé si longtemps, et qui n'était rien que son ombre agrandie dans les nuages.

Nous voilà donc arrivés à la grande époque longtemps pressentie à travers les agitations et les rêves douloureux du genre humain. Aussi, à la fin du volume où M. Comte nous expose sa philosophie de l'histoire, il s'écrie, avec une solennité digne de la grande cause qu'il soutient, que l'évolution préparatoire du Grand-Être est terminée, que son initiation est maintenant accomplie et que l'humanité surgit enfin, en fondant sur la paix et la vérité l'irrévocable avénement de la religion universelle.

Il nous reste à examiner d'un peu près quelle est cette *Grande-Déesse*, comme l'appelle M. Comte. Car enfin, c'est un terme bien vague que ce mot : l'*humanité*. A qui adresser mes hommages? où porter mon culte? où réside cette insaisissable divinité? Si l'humanité est, dans ses phases variées, l'évolution même du Grand-Être, si ce Grand-Être s'engendre éternellement dans la conscience vague et abstraite des générations, je demande à M. Comte où je dois aller chercher cette réalité idéale dont ma pensée, dont mon cœur a besoin. Quand on me parle d'adorer cette divinité, je me demande ce qu'elle est. Est-ce l'humanité évanouie du passé? mais nous savons que M. Comte n'admet

pas l'immortalité au vrai sens du mot, la persistance réelle de l'âme après la mort. Est-ce l'humanité purement possible de l'avenir? mais, par définition, elle n'existe pas encore. Si les générations passées et les générations futures sont des dieux impossibles, irons-nous chercher le Grand-Être dans les générations actuelles? Mais qui de nous n'est prêt à protester du fond de sa conscience contre cette imputation dérisoire de divinité? Si Molière a pu faire un *Médecin malgré lui*, M. Comte fera-il de nous des dieux malgré nous-mêmes? Il y a dans tout cela bien des obscurités qui nous semblent impénétrables et des difficultés que nous croirions volontiers insolubles. Voyons comment M. Comte résout le problème, et de quoi se compose, en définitive, ce Grand-Être si solennellement annoncé.

Le positivisme qui a pour principe fondamental d'écarter les hypothèses, de substituer l'étude des lois à la recherche des causes, en un mot, de poursuivre le *comment* des choses, en laissant le *pourquoi* aux rêveurs, le positivisme s'inquiète peu des origines et de la raison première du monde. Il le prend tel qu'il est, sans avoir souci de ce qu'il a été, non plus que de la façon dont il a été formé. Il voit, sur la planète que nous habitons, une race prépondérante qui triomphe chaque jour des résistances de la nature, et qui plie à son

joug l'animalité domptée. Il y a là les signes d'une incontestable souveraineté. M. Comte remarque en même temps que cette race supérieure a le merveilleux privilége de lier par la mémoire le passé au présent, et par l'induction le présent à l'avenir. C'est assez pour constituer un Grand-Être collectif, une grande et vaste réalité. L'unité du genre humain s'accomplit sans effort dans notre pensée. Ne sentons-nous pas cette trame sacrée de la solidarité universelle qui nous lie à nos ancêtres comme à nos descendants? Ne sentons-nous pas en nous le poids du passé qui nous entraîne dans les voies préparées par les souffrances et les travaux de nos pères, comme nous sentons en nous la responsabilité de l'avenir, auquel nous devons le patrimoine agrandi de la civilisation ? On a travaillé pour nous, nous travaillons pour d'autres; mais ces autres ne sont-ils pas nous-mêmes, comme nous avons été nos aïeux? Ce fait, l'hérédité des générations, montre d'une manière assez claire la réalité et l'unité du seul Grand-Être que nous connaissions, le genre humain. C'est là l'idée très-générale de cette théodicée nouvelle. Nous avons tenu à l'exprimer de la manière la plus simple et la plus brève, pour aider le lecteur à comprendre les étranges détails dans lesquels nous allons entrer.

Pascal, Leibnitz et Condorcet ont préparé la con-

struction religieuse de M. Comte, le premier par sa magnifique comparaison de l'espèce humaine avec un homme universel qui grandit toujours, le second par la grande loi qui régit le système entier des monades et qui subordonne le présent au passé, l'avenir au présent, Condorcet enfin par sa conception simple et lumineuse du genre humain considéré comme un seul peuple. M. Comte reconnaît dans ces trois grands faits philosophiques les antécédents directs de sa doctrine. Il indique aussi aux esprits inexpérimentés, comme un secours à leur faiblesse, la méditation de ces deux idées, la famille et la patrie. Non pas qu'il y ait des éléments dans l'être essentiellement indivisible; mais l'idée de la famille et celle de la patrie sont, dit-il, les préambules successifs de l'humanité, c'est-à-dire des vues partielles par lesquelles l'intelligence s'habitue insensiblement à la notion du Grand-Être. Il est temps d'arriver à une définition, que nous emprunterons à M. Comte, pour nous garantir de toute altération involontaire.

« Le Grand-Être, dit-il, est l'ensemble des êtres, passés, futurs et présents qui concourent librement à perfectionner l'Être universel. Toute espèce sociale tend naturellement vers une telle convergence. Mais l'unité collective ne peut se réaliser, sur chaque planète, que chez la race prépondérante, dont l'essor collectif empêche nécessairement celui des animaux moins élevés. C'est pourquoi la

définition systématique de l'être composé n'a pas besoin de mentionner sa nature spécifique. D'une autre part la spontanéité du concours et sa destination extérieure sont évidemment indispensables pour sa consistance et sa perpétuité. Si donc on écarte tout ce qui peut se sous-entendre sans confusion, on se borne à définir le Grand-Être comme l'*ensemble continu des êtres convergents.* »

L'humanité, prise dans son ensemble, se décompose en deux classes d'êtres, que M. Comte appelle deux populations, — les vivants (population objective), et les morts, auxquels il faut joindre ceux qui sont à naître (population subjective). Les vivants travaillent pour leurs descendants, mais sous l'impulsion de leurs ancêtres. La population subjective qui est à naître est le but de notre activité, mais la source de cette activité est dans la population subjective des morts. C'est elle qui nous transmet les procédés de toutes nos opérations. Nous agissons par eux et avec eux. Écartons la population de l'avenir qui marque le but de l'activité universelle, mais qui n'a rien de précis, n'ayant pas encore de réalité; il reste en présence deux grandes populations, l'une objective dont la quantité ne varie pas sensiblement, l'autre subjective, qui s'accroît sans cesse. Ce sont là les deux faces, les deux aspects de l'indivisible Grand-Être. Les morts représentent la dignité du Grand-Être, les vivants en représentent l'efficacité. Les morts ne peuvent agir que par l'in-

termédiaire des vivants, ils en dépendent donc pour l'action; mais les vivants ne sauraient agir que sous l'empire et sous l'ascendant des morts; ils en dépendent pour l'influence. Les morts pèsent irrésistiblement sur les vivants par l'efficacité de l'exemple, par le concours des âges et la force des traditions.

Que si quelque curieux me demandait ce que signifient ces appellations étranges de population subjective et objective, rien de plus facile à expliquer, et ce sera même l'occasion de remarquer à quel point il est facile d'enfouir les idées les plus simples sous l'appareil des formules et d'obscurcir l'évidence, je dirai même les vérités trop vraies, comme pour leur donner l'apparence de la profondeur. La population des vivants est objective, parce qu'elle a une existence réelle, personnelle, déterminée, concrète; la population des morts est réduite au triste état d'une population subjective, parce qu'elle n'a qu'une existence abstraite, vague, indéterminée dans le souvenir des vivants. Leur vie n'est plus qu'un reflet d'elle-même dans la pensée des autres. Ils n'existent que subjectivement, parce qu'ils n'existent plus que par la grâce de ceux qui s'en souviennent.

Et pourtant, si l'on presse bien la pensée intime de M. Comte, on finira par s'apercevoir que c'est cette pâle population des trépassés qui seule con-

stitue le Grand-Être. Remarquez bien que M. Comte n'admet pas l'immortalité au sens ordinaire du mot, et que, pour lui, il n'y a d'autre immortalité que cette vie subjective dans la pensée des vivants. Il n'y a donc pas de réalité dans l'existence prolongée des morts. Cette existence n'est qu'une abstraction, ou mieux n'est qu'un souvenir. Et malgré cela, chose étrange, c'est cette population vague et flottante de souvenirs, de reflets et de fantômes, qui épuise toute la réalité du Grand-Être. Les générations futures ne comptent pas encore; les générations présentes ne sont pas encore jugées, et il faut avoir subi le jugement positiviste pour être incorporé à la sublime déesse. Nous sommes ici d'une exactitude littérale; nous mettons une sorte de point d'honneur à n'être qu'un rapporteur fidèle.

« Les vivants, dit M. Comte, se trouvent doublement placés sous le patronage croissant des morts, qui sont à la fois leurs protecteurs et leurs modèles. Ceux-ci peuvent seuls représenter l'humanité, qui consiste essentiellement dans leur ensemble; tandis que ceux-là, toujours nés ses enfants, deviennent ordinairement ses serviteurs, à moins qu'ils ne dégénèrent en parasites. Quand même la vie objective serait immédiatement jugeable, elle comporte rarement assez d'efficacité pour que son principal essor ne puisse pas s'effacer sous sa corruption ultérieure. Jusqu'à ce qu'elle soit achevée, les attributs humains ne sauraient suffisamment surgir même chez les meilleurs types, toujours altérés par les déviations inhérentes aux

nécessités corporelles. L'âme ne peut prévaloir que dans l'existence subjective, qui, sauf d'exceptionnelles réprobations, appartient uniquement aux fonctions associables, quand les phénomènes purement personnels ont irrévocablement cessé. »

Cela veut dire que les meilleurs parmi les vivants ne peuvent pas être définitivement incorporés au Grand-Être. Tant qu'ils vivent, l'épreuve n'est pas finie, et ils peuvent, à chaque instant, donner un cruel démenti aux espérances fondées sur leur vertu. Or, le Grand-Être ne veut être composé que des existences *suffisamment assimilables;* il exclut les autres. On ne doit jamais compromettre, par une admission hâtive des vivants, ce caractère suprême qui fait du Grand-Être un *ensemble continu d'êtres convergents.* Si, comme M. de Blainville, un être longtemps *convergent* devient, vers la fin de sa vie, *divergent*, il faut toujours se réserver le droit de l'exclure. Ce sera l'affaire du concile positiviste d'exclure ou d'admettre les existences accomplies et définitivement éprouvées. D'ailleurs sur les existences les plus parfaites il est bon que la mort ait passé. La mort épure nos meilleures qualités et fait oublier nos défauts. Le souvenir idéalise les morts comme il idéalise les absents. A mesure que la dernière heure s'éloigne, elle emporte avec elle, comme une dépouille funèbre, les infirmités et les misères de l'humaine nature. Le mort grandit ainsi par le lointain de la perspective; il s'idéalise dans notre

pensée : c'est alors qu'il devient membre, pour l'éternité, de la grande cité subjective que composent les nobles trépassés.

Le vrai, le seul Grand-Être, parce qu'il est le seul qui soit définitif, se compose des morts, mais des morts qui sont dignes de vivre dans le souvenir, c'est-à dire, selon la grande formule, de ceux seulement *dont l'essor objectif a laissé de dignes résultats*. Que deviennent donc les autres existences? que deviennent ou les parasites qui ont surchargé la terre d'un inutile fardeau ou les mécréants qui refusent de converger vers le Grand-Être? Ils meurent à tout jamais et sans rémission. M. Comte n'a pas pour eux assez de paroles de mépris. Il les abandonne à toutes les horreurs du néant; mais, en définitive, comme ce néant diffère peu du Grand-Être, qu'ils en prennent leur parti! Ils ne vivront pas sur les tables de commémoration de M. Comte; leur nom sera impitoyablement exclu de l'almanach positiviste. Voilà tout.

En revanche, ce paradis du Grand-Être, fermé d'une main avare aux mécréants, est ouvert d'une main libérale à d'autres individualités, répudiées à tort par les théologies aveugles. Le Grand-Être ouvre son large sein à toutes les races susceptibles d'adopter la commune devise des âmes supérieures : *Vivre pour autrui*. Or, quels êtres vivent

plus pour nous que le cheval, le bœuf et l'âne, que M. Comte appelle nos *libres auxiliaires animaux?* Quels êtres nous rendent de plus grands services dans cette ligue nécessaire, dans cette coalition de toutes les activités contre les résistances de la matière et les fatalités de la nature? Il faut les en récompenser, la chose n'est pas douteuse, et le positivisme le fait en les incorporant au Grand-Être. Caligula faisait son cheval consul; M. Comte, à supposer qu'il ait un cheval, en fait un dieu. Quelle glorieuse et nouvelle perspective pour tous ces nobles auxiliaires, qui usent leur vie à traîner leurs confrères! Après l'abattoir, l'Olympe.

Ce n'est que justice. Nous ne faisons que rendre ainsi aux animaux un peu de ce que nous leur avons volé. Si nous n'étions pas venus prendre leur place sur cette planète, ils y constitueraient un Grand-Être. Nous sommes venus leur ravir le droit à la divinité. Notre race prépondérante s'est substituée aux races inférieures. Toute espèce animale, dit expressément M. Comte, est un Grand-Être, plus ou moins avorté par suite de la prépondérance qu'a prise la race humaine. Il est donc juste que nous incorporions à l'humanité subjective ceux des animaux qui nous ont rendu le plus de services dans l'humilité de leur condition. A force de se rendre utiles, ils sont montés aux

rangs supérieurs de l'espèce humaine. Ils ont été nos bienfaiteurs obscurs ; qu'ils deviennent nos protecteurs et nos modèles !

Avec ce système commode de théodicée, on conçoit qu'il puisse y avoir une infinité de Grands-Êtres, puisque le Grand-Être n'est que la race prépondérante d'une planète. M. Comte l'avoue d'assez bonne grâce :

« La suprématie de notre vrai Grand-Être, dit-il, reste purement relative à nos recherches et à nos besoins. On peut sans doute concevoir que, même sans sortir de notre monde, il existe sur notre planète un organisme encore plus éminent ; mais, outre que nous n'en pouvons rien savoir, cette question demeurera toujours aussi oiseuse qu'inabordable, puisqu'un tel être n'affecterait aucunement nos destinées. Si nous n'avons pas vraiment besoin de toutes les notions qui nous sont effectivement accessibles, nous sommes, au contraire, certains de connaître tôt ou tard ce qui nous intéresse véritablement comme agissant sur nous, cette influence quelconque nous fournissant dès lors une base d'appréciation. Écartant donc toute vaine comparaison des divers Grands-Êtres qui peuvent exister, il nous suffit de reconnaître que le nôtre est supérieur à toutes les existences qui nous deviennent appréciables. Nous sentons d'ailleurs que nos destinées sont nécessairement subordonnées à la sienne, qui constitue aussi le principal objet de tous nos travaux. D'après cette double conviction, on peut aisément constater qu'une telle restriction de puissance devient la source directe de la supériorité générale, surtout morale et sociale, du règne de l'humanité sur celui de Dieu. »

Ainsi, voilà qui est bien entendu. Il peut y avoir

une infinité de Grands-Êtres; mais nils ous sont parfaitement indifférents, ils sont pour nous comme s'ils n'existaient pas. L'humanité seule nous intéresse, puisque nous appartenons à l'humanité.

Mais le Grand-Être, dira quelque sceptique, est bien éloigné de nous. Il se trouve au fond de nos consciences; c'est là qu'il réside dans le secret, dans le silence, dans l'ombre; c'est là qu'il le faut adorer. Mais ce sanctuaire est souvent d'un accès difficile. Le Grand-Être ne réside-t-il que dans cette abstraction presque insaisissable d'un souvenir idéalisé par la mort? J'ai bien peur alors qu'on ne laisse en repos le Grand-Être dans ce temple, qui ne ressemble pas mal à un tombeau.

M. Comte prévoit l'objection et y répond victorieusement, de manière à charmer les plus incrédules. Le Grand-Être a une gracieuse personnification ici-bas : c'est la femme. Le *sexe affectif*, voilà où peuvent se porter nos hommages et s'adresser notre culte. C'est l'agréable intermédiaire entre le Grand-Être et nous. Mais pour que la femme soit un intermédiaire suffisamment pur, M. Comte rêve en son honneur une révolution physiologique qui la rendra complétement indépendante de l'homme. Il croit devoir, dit-il, introduire une hypothèse hardie. Bien hardie, en effet, car nous n'o-

sons pas la transcrire. Nous renvoyons le physiologiste curieux à la page 68 et à la page 276 du quatrième volume. Qu'il nous suffise, à nous autres philosophes, de savoir que M. Comte établit dans l'avenir, au profit de la femme, une sorte d'hermaphrodisme artificiel qui est bien la plus bouffonne des inventions. La femme, définitivement affranchie de l'homme, deviendra un intermédiaire plus digne, et l'homme, affranchi des préoccupations brutales, devra un plus noble essor à sa chasteté nécessaire. Le Grand-Être y gagnera un plus grand nombre de serviteurs dévoués, et tout sera pour le mieux.

Telle est, dans ses linéaments principaux, la théorie fondamentale du Grand-Être. Il nous reste maintenant à entrer dans le détail de l'institution religieuse et dans l'organisation du culte.

III

L'originalité de l'athéisme de M. Comte, nous l'avons dit, c'est d'être un athéisme religieux. Que sa doctrine soit l'athéisme, c'est ce dont personne ne peut douter, sauf M. Comte, qui s'en défend avec plus de bonne foi que de raison. Il ne peut s'en défendre qu'en jouant sur les mots. Mais ce qui est vrai, c'est que le système de M. Comte se

distingue par un caractère tout particulier des autres formes que l'athéisme a revêtues à travers les siècles. Il se produit dans le monde avec des prétentions religieuses. Il a l'ambition singulière d'instituer un culte. M. Comte a essayé par là de mettre d'accord deux instincts qui jusqu'alors s'étaient livré de longs combats dans l'âme humaine, l'instinct religieux et un certain penchant à la révolte, à l'indépendance, au mépris de l'invisible autorité. Il semble vraiment que, pour certaines personnes, il soit plus difficile de renoncer au culte qu'à Dieu. C'est pour elles que M. Comte a voulu être tour à tour Aristote et saint Paul. C'est pour elles qu'il a écrit ces pages, pénétrées d'une onction mystique. Pour elles, enfin, M. Comte s'est fait le législateur des nouveaux rites, le chantre inspiré des nouvelles hymnes, tour à tour poëte et pape, hiérophante et théologien, prédicateur et maître des cérémonies. Il n'a négligé aucun détail ; tout est prévu, défini, réglé. Le culte est prêt à fonctionner ; il a même fonctionné pour quelques rares adeptes.

Le culte a pour objet d'améliorer l'homme par la contemplation assidue du Grand-Être. Or, nous savons que l'existence du Grand-Être est purement subjective. Le culte sera donc exclusivement subjectif dans son principe. Il consistera dans ce que M. Comte appelle l'*évocation cérébrale des êtres*

chéris. Nous ne pouvons évidemment contempler le Grand-Être que dans ses *personnifications*, sans quoi notre méditation se perdrait dans je ne sais quel effort abstrait. Ces personnifications, qu'il nous est donné de contempler, sont précisément celles qui nous touchent de plus près, qui nous intéressent plus immédiatement. Nous évoquerons *cérébralement* l'image d'un ami défunt ou d'une amante idéalisée par la mort. Oreste évoquera Pylade, Dante évoquera Béatrix, et c'est uniquement dans ces contemplations des êtres chéris que consiste le culte intérieur. Il faut employer toutes ses forces à ranimer l'image de l'être adoré, et pour atteindre ce but, M. Comte nous donne les règles les plus précises, qui toutes se résument en celle-ci : déterminer le milieu inerte avant d'y placer la vivante image. Cette détermination extérieure se décompose en trois parties essentielles, en procédant toujours du dehors au dedans, suivant le principe hiérarchique de l'école . il faut préciser d'abord le lieu, puis le siége ou l'attitude, et enfin le costume. Quoique le cœur puisse d'abord s'impatienter d'un tel retard, il en reconnaîtra bientôt l'intime efficacité, quand il verra l'image chérie acquérir ainsi graduellement une force et une netteté qui semblaient d'abord impossibles.

Mais ce que M. Comte recommande par-dessus

tout, dans la pratique du culte subjectif et de l'évocation cérébrale, c'est d'idéaliser de plus en plus le type préféré. Le mathématicien se révèle dans la manière dont il veut qu'on travaille à cette idéalisation progressive. *Il faut*, dit-il, *idéaliser presque toujours par soustraction et rarement par addition,* oublier les défauts des morts pour ne nous rappeler que leurs qualités. Dante avait pressenti cette loi, à ce que nous assure M. Comte, quand il imagina cette belle fiction, où, pour se préparer à la béatitude, on s'abreuve d'abord au fleuve de l'oubli, et ensuite dans l'Eunoë, qui rend seulement le souvenir du bien.

Le culte devient ainsi la consécration de cette réalité idéale qui est l'essence même du Grand-Être. Le Grand-Être est idéal, puisque nous épurons progressivement les types qui le représentent dans notre pensée. Il est réel, puisque ces morts chéris prolongent, grâce à nos évocations, une existence qui ne finira qu'avec notre souvenir. Ces êtres, que nous avons aimés, existent ainsi en nous et par nous. Ils sont affranchis des nécessités matérielles et des fonctions vitales, mais ils ne cessent pas de vivre. Leur vie est transplantée, implantée dans la nôtre. Écoutons M. Comte :

« Le doux échange de sentiments et d'idées que nous entretenions avec eux, pendan leur objectivité, devient à

la fois plus intime et plus continu quand ils sont dégagés de l'existence corporelle. Quoique la vie de chacun d'eux se trouve dès lors mêlée profondément avec la nôtre, son originalité morale et mentale n'en est aucunement altérée, lorsque son caractère fut vraiment distinct. On peut même dire que les principales différences deviennent plus prononcées à mesure que ce commerce intime se développe mieux. Cette conception positive de la vie future est certainement plus noble que celle des théologistes quelconconques, en même temps que seule vraie. »

L'évocation cérébrale des morts prépare l'acte qui est le dernier terme du culte, l'effusion ou la prière. Quand nous avons revu avec netteté l'image adorée, notre cœur s'ouvre, notre âme s'épanche, et la prière vient sanctifier les intimités de notre être. Le positiviste prie, avant tout, pour répandre ses meilleures affections, mais il peut aussi demander, pourvu que toutes ses demandes n'aient pour objet que le progrès de son âme et l'amélioration de ses sentiments.

Telle est la théorie du culte. Descendons maintenant aux applications.

Il faut tout d'abord distinguer le culte privé du culte public. L'un s'adresse à la famille, l'autre à l'humanité. Ou plutôt, l'un s'adresse à l'humanité par l'intermédiaire de la famille, l'autre s'adresse au Grand-Être directement et sans intermédiaire. M. Comte recommande avec insistance la pratique du culte privé, comme le préambule indispensable et la

garantie du culte public. « Notre déesse, dit-il, ne comporte d'adorateurs sincères que ceux qui se sont préparés à son culte auguste par une digne pratique des secrets hommages, journellement dus à ses meilleurs organes, surtout subjectifs et même objectifs. C'est surtout la pratique assidue du culte privé qui distinguera finalement les vrais positivistes d'avec les faux frères dont nous allons être encombrés aussitôt que la vraie religion prévaudra. » En quoi consiste donc le culte privé, si solennellement préconisé par le saint Paul du positivisme?

Là encore il faut distinguer. Le culte privé se décompose en deux parties, l'une personnelle, l'autre domestique.

Le culte privé *personnel* donne naissance à une grande institution *sociolâtrique*, l'institution des *Vrais anges gardiens*. Il est facile de deviner, d'après les tendances générales du système, que les vrais anges gardiens sont les femmes. Toute l'existence de l'Être suprême étant fondée sur l'amour, le *sexe affectif* constitue naturellement son représentant le plus parfait en même temps que son principal ministre. Chacun de nous, dans l'état normal, trouve ainsi autour de lui de véritables anges gardiens, qu'il doit invoquer comme ses protecteurs et ses modèles. La mère, l'épouse et la fille, personnifient en elles les trois modes de

la perpétuité humaine, le passé, le présent et l'avenir, comme aussi elles représentent, dans un symbole touchant, les trois degrés de la solidarité qui nous lie aux supérieurs, aux égaux et aux inférieurs. Que de choses dans une mère! Quelle profondeur de symbolisme dans l'épouse et dans la fille! Le culte des anges gardiens exige trois prières quotidiennes. La première, celle du lever, plus étendue que les deux autres, doit nous disposer au bon emploi de nos forces. La dernière exprime la reconnaissance que nous devons à cette protection quotidienne. Celle du milieu du jour est destinée à faire pénétrer au milieu de nos travaux *l'influence affective* dont nos occupations tendent toujours, plus ou moins, à nous écarter. La première et la seconde prière auront lieu à l'autel domestique. La dernière doit s'accomplir au lit et se prolonger autant que possible, *jusqu'à l'invasion du sommeil*, afin *de mieux assurer le calme cérébral*, à cette heure néfaste où nous sommes moins que jamais garantis contre *les tendances vicieuses.*

Le culte privé *domestique* se distingue du précédent par la grande institution des sacrements sociaux. L'ensemble de notre vie doit être considéré comme la suite des préparations destinées à nous incorporer finalement au Grand-Être, quand nous l'aurons dignement servi. Les neuf sacrements

sont destinés à sanctifier les phases générales de la vie privée, en les liant de plus en plus à la vie publique. Ce sont : *la présentation*, *l'initiation*, *l'admission*, *la destination*, *le mariage*, *la maturité*, *la retraite*, *la transformation*, enfin *l'incorporation*. « Leur invariable succession, dit M. Comte, constitue une suite de préparations, d'après lesquelles, pendant l'ensemble de sa vie objective, chaque digne serviteur de l'humanité tend graduellement vers l'éternité subjective qui doit l'ériger en organe propre de la déesse. » Ces neuf sacrements, dont la plupart sont un plagiat du christianisme, suivent ainsi l'homme depuis son berceau jusqu'à son dernier séjour. Le premier n'est pas autre chose qu'une sorte de baptême positiviste. M. Comte n'oublie même pas, dans la collation de ce sacrement initial, le parrain et la marraine, qu'il appelle avec une solennité légèrement comique, *un couple artificiel*. Le second sacrement marque le passage de l'éducation spontanée, que dirigeait la mère, à l'éducation systématique, émanée du sacerdoce. *L'admission* autorise le jeune homme, à vingt et un ans, à servir librement l'humanité, dont jusqu'alors il reçut tout sans lui rendre rien. *La destination* consacrera la fonction utile, définitivement choisie par le jeune serviteur du Grand-Être, après des essais librement tentés et suffisamment prolongés. Quand l'homme sera de-

venu capable de participer pleinement à l'existence sociale, en fondant une nouvelle famille, il recevra le cinquième sacrement, *le mariage*, qui ne comporte point une détermination d'âge très-précise, mais seulement une limite inférieure de vingt-huit ans pour l'homme, vingt et un pour la femme. Ce sacrement se complète par l'institution du *veuvage éternel*, et par l'engagement que prennent les conjoints, au cas où l'un des deux deviendrait veuf, de se vouer au *mariage subjectif*. Engagement solennel qui semble être, aux yeux de M. Comte, la suite naturelle de la monogamie. En effet, les secondes ou les troisièmes noces ne sont-elles pas une sorte de polygamie successive? Et pour n'être pas simultané, ce double ou triple mariage est-il plus légitime? — A quarante-deux ans, l'homme, arrivé au terme de son développement organique et de sa préparation sociale, recevra le sacrement de la *maturité*, qui doit marquer son apogée. A ce moment solennel, le sacerdoce notifie à l'homme l'inflexible responsabilité qui va commencer pour lui; les fautes, jusqu'alors réparables, deviennent désormais décisives et seront l'irrécusable texte d'après lequel on prononcera le jugement final. A soixante-trois ans, le fonctionnaire de l'humanité vient, dans le sacrement de *la retraite*, abdiquer son activité épuisée. Ce sacrement ne sera pas du goût de tout le monde. Les riches, par exemple,

seront tenus de livrer à un successeur désigné le capital qui leur a servi d'instrument. On leur permettra seulement de prélever sur la masse leurs provisions personnelles. Le reste doit rentrer dans la libre circulation *des fonctionnaires actifs.*

L'institution du huitième sacrement est pour M. Comte l'occasion de maudire un des plus augustes sacrements de l'Église catholique, celui qui vient consoler le mourant en lui montrant, en échange de la lumière terrestre, les splendeurs du jour qui ne finira pas. C'est, aux yeux de M. Comte, *une solennité monstrueuse où le catholicisme, oubliant sa destination pour rester fidèle à son caractère antisocial, érige la rupture de tous les liens humains en condition nécessaire d'une éternité non moins égoïste que chimérique. Au contraire, dans le sacrement de la transformation, le sacerdoce de l'humanité, mêlant les regrets civiques aux larmes domestiques, représente l'existence prête à s'ouvrir comme le perfectionnement subjectif des services objectifs qui l'auront méritée.*

Sept ans après la consécration extrême, le *sacrement subjectif* complète la série des préparations *objectives.* C'est l'*incorporation.* « Quand toutes les passions perturbatrices sont assez éteintes, sans que les meilleurs documents spéciaux soient déjà perdus, un jugement solennel, dont la sociocratie

emprunte le germe à la théocratie, vient irrévocablement fixer le sort de chacun. Le sacerdoce ayant prononcé l'incorporation, il préside au pompeux transport des restes sanctifiés, qui, jusqu'alors déposés au champ civique, viennent occuper leur place éternelle dans le bois sacré qui entoure le temple de l'humanité. Chaque tombe s'y trouve ornée d'une simple inscription, d'un buste ou d'une statue, suivant le degré de la glorification obtenue. » La condamnation simple d'une mémoire douteuse se borne à rendre irrévocable la sépulture municipale dans le champ civique. La condamnation double, la flétrissure complète consiste à transporter le fardeau funeste au désert des réprouvés, parmi les suppliciés, les suicidés et les duellistes; telle est la loi.

Nous avons exposé avec quelque détail le culte privé, parce que l'occasion nous a paru bonne de faire voir, dans toute sa pénurie, l'imagination des fondateurs de religions nouvelles. Eh quoi! vous bouleversez la métaphysique et la religion! vous proclamez la déchéance de Dieu! vous fondez sur de nouvelles bases la nature et l'humanité! vous refaites un culte, et tout cela pour aboutir à je ne sais quelle parodie monstrueuse des cultes consacrés. En vérité, ce n'était pas la peine de faire tant de bruit. Il suffisait de dire qu'à la place de Jésus-Christ vous mettiez l'humanité.

Le culte public exigerait une large exposition. Il nous suffira d'indiquer l'essentiel. M. Comte ne peut pas déterminer d'avance le genre d'architecture que la religion positiviste fera infailliblement éclore. En attendant, il logera son culte dans les temples catholiques. Mais il peut du moins marquer la place que doivent occuper les édifices positivistes et la direction qu'il conviendra de leur donner. Les édifices sacrés devront s'élever au milieu des *tombes d'élite* où reposent les nobles serviteurs du Grand-Être; ils devront aussi être dirigés vers la métropole générale, qui ne peut être que Paris. Quant à la distribution intérieure, elle ne comporte qu'une prescription immédiate; mais M. Comte y tient tout particulièrement. Il faut que le sanctuaire puisse contenir un septième de l'auditoire, pour que le grand prêtre, en officiant, se trouve entouré des femmes d'élite qui constituent la meilleure et la plus belle représentation du Grand-Être. Que d'inspirations ne puisera-t-il pas dans ce milieu sympathique et choisi! M. Comte n'a pas fixé une limite supérieure d'âge pour l'admission des femmes dans le sanctuaire. J'ai voulu réparer l'omission; j'ai balancé longtemps entre vingt-cinq et trente ans. Je me décide pour vingt-cinq ans. Pour les autres conditions esthétiques, ce sera l'affaire du grand prêtre. N'empiétons pas sur ses agréables attributions.

Une grave question est celle du signe usuel et de la formule positiviste à substituer au signe de croix et à la formule chrétienne qui l'accompagne M. Comte, étant phrénologiste, résout ainsi la difficulté. On posera successivement et rapidement la main sur les trois organes cérébraux de l'amour, de l'ordre et du progrès. Au lieu de dire : au nom du Père, on dira : *l'amour pour principe;* au lieu de : au nom du Fils, on dira : *l'ordre pour base*, et enfin *le progrès pour but* tiendra lieu de : au nom du Saint-Esprit; *Amen* sera supprimé.

Il serait trop long de parler des processions, des bannières à double face, des fêtes de toute espèce qui se célébreront périodiquement, et au nombre desquelles il ne faut pas oublier deux genres nouveaux et fort agréables, les *fêtes statiques* et les *fêtes dynamiques*. Mais nous ne pouvons passer absolument sous silence le fameux calendrier positiviste qui a paru au public une chose si réjouissante que cinq ou six éditions ont été épuisées en trois ans. Et cet excellent M. Comte, qui voit dans le prodigieux débit de son almanach la preuve irrécusable du succès de sa doctrine!

Nous avons dit le *calendrier*, il serait plus juste de parler au pluriel. Il y a deux calendriers positivistes, l'un définitif et consacrant le culte abstrait

de l'humanité, l'autre simplement provisoire et destiné à l'époque de transition. Le premier a pour but de représenter fidèlement soit la théorie fondamentale de la famille et de la société régénérées, soit l'évolution logique de l'initiation humaine. Les treize mois, car il y en a treize dans le positivisme, sont consacrés, les six premiers, aux liens fondamentaux, l'humanité, le mariage, la paternité, la filiation, la fraternité, la domesticité; les trois suivants, aux états préparatoires que le genre humain a traversés, comme le fétichisme, le polythéisme et le monothéisme; les quatre derniers aux fonctions normales de la société régénérée, la femme ou la vie affective, le sacerdoce ou la vie contemplative, le prolétariat ou la vie active, l'industrie ou le pouvoir pratique. Mais le culte abstrait ne comporte point une organisation immédiate; il suppose des convictions préalables qui n'existent pas encore, ou qui ne sont pas assez profondes. En attendant, il faut se contenter d'un calendrier moins abstrait, ayant pour but la *glorification concrète du passé,* c'est-à-dire la commémoration des grands ancêtres de la famille humaine et des plus nobles serviteurs de l'humanité. Mais parmi ces pères illustres dont il faut consacrer la mémoire, il y en a de différents degrés. Il y a, si je puis dire, les grands saints, les petits saints, les saints de moyenne espèce, qui fourniront trois

genres de types, mensuels, hebdomadaires et quotidiens. Les *treize types mensuels*, protecteurs et patrons des treize mois de l'année positiviste sont Moïse, Homère, Aristote, Archimède, César, saint Paul, Charlemagne, Dante, Guttemberg, Shakespeare, Descartes, Frédéric, Bichat. Dans chaque mois, il y a *quatre types hebdomadaires*, ce qui donne cinquante-deux pour l'année. Dans chaque semaine, il y a *six types quotidiens*, parce que le *type hebdomadaire* se localise le septième jour. On trouve quelque peu d'arbitraire dans la répartition des noms illustres qui composent ces trois catégories. Hercule est indigné d'être subordonné à Numa, et saint Jean-Baptiste rougit du voisinage incivil de Mahomet, qui est non-seulement son voisin, mais son chef de file. De son côté, Platon se demande pourquoi il n'a sous ses ordres qu'une seule et chétive semaine, pendant que l'orgueilleux Aristote étale son triomphe pendant un grand mois. Dans le mois de César, Démosthène est accolé à Philippe, et tous les deux voudraient bien être séparés. Beethoven marche sous les ordres de Mozart, et Joseph de Maistre obéit en frémissant au railleur David Hume. Quant au docteur Gall, il s'installe majestueusement dans une stalle d'orchestre, tandis que Kepler et Copernic sont au parterre, perdus dans la foule. Ce sont là de purs détails, mais qui rendent infiniment agréable la

méditation de l'almanach. N'oublions pas la nomenclature des jours de la semaine.

Lundi,	le mariage,	maridi.
Mardi,	la paternité,	patridi.
Mercredi,	la filiation,	filidi, etc., etc.

On nous donne ensuite : fratridi, domidi, matridi, humanidi, ce qui fait un ensemble tout à fait agréable. *Maridi*, le 15 *Alarcon Shakspeare* 67 sera une date fort piquante à inscrire au bas d'une lettre.

Nous voudrions, avant de conclure, donner un rapide aperçu sur la constitution future du clergé positiviste. Il y aurait là de curieuses révélations à faire. Un mot seulement sur les différents grades de la sainte milice. Elle se composera de trois ordres successifs, les aspirants admis à vingt-huit ans, les vicaires à trente-cinq et les prêtres à quarante-deux ans. Les premiers sont de simples novices; ils n'appartiennent pas encore au pouvoir spirituel; ils n'ont pas de résidence fixe et se contentent, en attendant le sacerdoce, de toucher un traitement de 3000 fr. Les vicaires appartiennent déjà irrévocablement au sacerdoce. Ils renoncent à leur patrimoine temporel et reçoivent, en compensation, un traitement annuel de 6000 fr. Leurs fonctions se bornent à l'enseignement et à la prédication. Ce n'est pas le mariage, c'est le célibat qui leur est interdit. Les

prêtres exercent le pouvoir spirituel dans toute sa plénitude; ils remplissent dans les familles et dans les cités le triple office de conseiller, de consécrateur et de régulateur, le tout à raison de 12 000 fr. par an, sans compter les indemnités de tournées diocésaines. Enfin, au sommet de la hiérarchie, nous trouvons le grand prêtre de l'humanité, qui résidera naturellement dans la métropole de l'Occident régénéré, périphrase positiviste qui signifie Paris. Son traitement personnel est de 60 000 fr., *outre les frais matériels qu'exigera son immense service.* Il sera assisté, dans l'exercice de sa vaste autorité, par *quatre supérieurs nationaux* dont le traitement équivaudra à la moitié du sien. On voit que tout est parfaitement prévu, et que la partie financière est traitée avec une touchante sollicitude. Dans le budget du positivisme, n'ayez garde que le budget des cultes soit oublié.

En revanche, rien n'égale la sainte fureur de M. Comte contre l'Université. Qu'il soit le maître un jour et elle disparaît.

« La restauration officielle de l'Université, dit M. Comte fut la principale faute du dictateur militaire. Malgré la bruyante influence des corporations métaphysiques, une dictature énergique peut aujourd'hui supprimer leur budget, sans susciter aucune résistance en faveur d'une institution abrutissante et corruptrice.... Ne satisfaisant aucun besoin profond, l'Université française peut moins

se passer qu'aucun clergé de la protection légale, que les libres sympathies ne sauraient aujourd'hui remplacer. Elle perdra toute existence collective avec son budget et son monopole, malgré l'attrait que semble encore inspirer l'étude des mots et des entités. Quant aux écoles spéciales elles pourraient toutes disparaître aujourd'hui, *sauf les écoles vétérinaires*, sans compromettre réellement aucun service public ou privé. »

L'Institut est enveloppé dans le même anathème; il disparaîtra dans la même tourmente. La dictature positiviste cessera de salarier ces *clubs théoriques*, ces émeutes permanentes de médiocrités contre toute supériorité, ces académies dégénérées, obligées d'instituer deux demi-Fontenelle, faute de comporter un Condorcet. Les décrets de l'avenir sont prêts ; il n'y manque plus que la signature de l'humanité.

Nous sommes arrivés au terme de cette longue exposition, et nous demandons quelle conclusion nous en devons tirer. On s'imagine bien que nous n'allons pas discuter dans le détail ces inventions qui défient toute polémique sérieuse par leur bizarrerie outrée. La seule critique que nous adresserons à M. Comte l'aurait étonné peut-être : nous l'accuserons de timidité, d'inconséquence, et, pour dire le gros mot, de capucinade.

Oui, quand on fait tant que de détruire, il ne faut pas s'arrêter en chemin. Tout point d'arrêt est une inconséquence. Voyez la logique rapide des

systèmes dans la gauche hégélienne. Feuerbach, comme M. Comte, déteste toutes les métaphysiques et toutes les religions ; il déclare, lui aussi, que l'homme pendant de longs siècles, s'est sacrifié aux sottes idoles d'une philosophie illusoire, et qu'il a honoré par un suicide imbécile de vaines abstractions. Il affirme que ce n'est pas Dieu qui a créé l'homme, mais que c'est l'homme qui a créé Dieu, en objectivant la conception qu'il avait de soi. C'est l'homme qui a détaché la plus noble partie de son âme, qui lui a naïvement attribué une existence distincte, et l'a nommée tour à tour Brahma, Jupiter, Jéhovah, Jésus. Que l'homme s'habitue enfin à se prendre lui-même pour terme suprême de son culte. Que le genre humain se sache Dieu ! C'était la conclusion du fameux livre de Feuerbach, *l'Essence du christianisme ;* mais cette conclusion fut dépassée. Voici venir M. Max Stirner, et, à ses yeux, Feuerbach n'est qu'un dévot, bien plus, un cafard ; il tend encore à la *transcendance ;* il admet un être étranger à l'homme et supérieur à lui. Il n'est pas encore le pur disciple de *l'immanence*, le libre philosophe qui, dégagé de tout préjugé, rend personnellement à chaque homme la possession de l'absolu.

M. Comte est un rétrograde de la même espèce que M. Feuerbach. Il détruit Dieu, fort bien ! mais il le reconstruit, quelle inconséquence ! Était-ce la

peine de faire tant de bruit pour si peu de chose ? Tous les arguments, savamment dirigés contre la religion ou le déisme philosophique par M. Comte et par M. Feuerbach, se retournent invinciblement contre leur système humanitaire. Chose étrange et qui prouve bien l'éternelle solidarité des systèmes dans l'erreur comme dans la vérité. La dialectique vive et serrée de Stirner contre Feuerbach s'applique avec un admirable à-propos à la doctrine de M. Comte. Qu'est-ce donc, pouvons-nous dire, nous aussi, au chef de la religion positiviste, qu'est-ce que cette idée de l'homme généralisé que vous mettez à la place de Dieu ? Qu'est-ce que ce pâle et gigantesque fantôme de l'humanité subjective, qui grandit sans cesse, qui se nourrit de mes larmes, de mon sang, de ma sueur, que vous prétendez honorer par de si étranges sacrifices, par tant de dévouements, de peines et de privations ? C'est encore là un Dieu extérieur, encore un fléau des siècles à venir, tyran futur de l'histoire, bourreau implacable de nos consciences, despote fort de nos faiblesses, puissant par nos misères ! L'humanité, encore une abstraction, encore une religion, c'est-à-dire encore une servitude ! Nous aussi, comme M. Stirner, nous pouvons demander à M. Comte : Qu'avez-vous donc prétendu faire? Changer un nom? Est-ce donc là tout? On disait Dieu, vous direz l'humanité. La belle conquête, le

beau triomphe ! Où donc est la vraie liberté, et quand cesserons-nous d'être dupes ? Et, comme le dernier hégélien, nous conclurons en disant que cette longue piperie, qui a duré plus de six mille ans, ne cessera que quand chacun de nous aura renversé toutes les abstractions, ruiné toutes les idoles, anéanti tous les cultes, le droit, le devoir, l'amour, la fraternité, l'humanité ; plus de Dieu, mais aussi plus d'humanité divinisée ! Autant de formes insidieuses sous lesquelles essaye de renaître la vieille idolâtrie. Comme Stirner, enfin, nous proclamerons qu'il n'y a rien en dehors de l'individu, que l'individu est le seul Dieu, que je suis pour moi-même le seul Dieu et le prêtre unique de ma solitaire divinité ; qu'en dehors de moi commence le pur néant, que l'absolu de l'être est en moi, en moi seul. Ici, au moins, il n'y a plus d'inconséquence pusillanime. Nous ne sommes plus des révolutionnaires timides de la métaphysique ; nous allons jusqu'au bout de notre insurrection gigantesque contre Dieu. Niez Dieu, et je vous défie de ne pas aboutir logiquement à cette effroyable et monstrueuse idolâtrie du mòi humain. Il y a quelque force d'esprit à pousser jusque-là ce grand délire.

M. Comte s'est arrêté à mi-chemin. Il nous donne un dieu de son invention, le dieu le plus pâle, le plus impuissant, la plus stérile abstrac-

tion, le reflet le plus décoloré de l'existence humaine. Il ne croit pas à l'existence d'une réalité supérieure et distincte du monde, d'une cause suprême qui contienne en soi la raison universelle et la dernière fin des choses. Et il met son esprit et celui de ses adeptes à la plus étrange des tortures pour leur faire imaginer cette existence abstraite, cette réalité subjective, mystérieusement réfugiée dans le souvenir des vivants, pâle divinité, silencieuse hôtesse de ces limbes intérieurs que chacun porte au fond de sa pensée, et dont nous nous nous plaisons, de temps en temps, à évoquer quelque image fugitive, quelque type effacé. C'est là, on en conviendra, un singulier séjour et un dieu étrange. Qui peut croire que l'impitoyable logique se payera d'un aussi candide symbole? Et quoi! vous lui avez appris à être sans illusion en face d'un type auguste et sublime, idéal suprême de notre raison, objet de notre immortel désir, et vous croyez naïvement qu'elle s'arrêtera juste aux limites que vous lui avez tracées, et qu'elle respectera vos puériles chimères! La plaisante illusion! Vouloir nous imposer le culte de la déesse Humanité quand on nous a ôté Dieu!

L'athéisme religieux de l'école positiviste restera comme une des plus bizarres inventions du siècle. Les positivistes l'ont bien senti. Ils s'efforcent de répudier cette partie de l'héritage de

M. Comte. Mais c'est précisément cette alliance qui faisait l'originalité de la doctrine. La doctrine épurée n'est plus que le scepticisme métaphysique, établi et réclamé au nom de la science positive.

QUATRIÈME ÉTUDE.

LA RELIGION DE L'AMOUR. — M. MICHELET.
M. TOUSSENEL.

Toutes ces formes diverses de l'idolâtrie humanitaire que nous venons d'analyser ont un trait commun : la plus aimable représentation de l'humanité étant la femme, l'amour est l'initiation à la fois la plus savante et la plus populaire, la plus intelligible assurément à tous ces nouveaux cultes. C'est ce qu'exprimait à sa manière M. A. Comte, formulant un de ses dogmes les plus chers : « Le culte systématique de la femme est le précurseur nécessaire de la religion de l'humanité. »

Cette religion de l'amour avait déjà trouvé, il y a de cela longtemps, dans l'école Saint-Simonienne et plus tard dans M. Pierre Leroux, des interprètes ardents et convaincus. Mais plus récemment elle a été renouvelée avec éclat ; elle est arrivée dans un livre célèbre de M. Michelet à sa plus brillante expression ; il ne faut pas omettre non plus, parmi les plus spirituels apôtres du nouveau culte,

M. Toussenel dont l'ingénieuse prédication me paraît injustement oubliée et que j'essayerai de remettre en lumière.

I

Dans le livre de l'*Amour*, de M. Michelet, je fais deux parts d'étendue bien inégale et de valeur inverse. Il me semble que je démêle deux livres, dont l'un se serait ajouté à l'autre; je distingue deux moments dans le développement de l'idée et comme deux degrés dans le talent de l'auteur. A l'origine, il y a l'idée excellente, saine, juste, dont le lecteur attentif peut recueillir çà et là quelques nobles et beaux débris; il y a l'écrivain ingénieux et sensé, le moraliste pénétrant, l'artiste délicat qui, dans telle page, a laissé un vestige reconnaissable de son passage. Mais, tout au travers, surviennent l'idée trouble, l'effort excessif qui étreint la nuée et ne la féconde pas, le lyrisme immodéré, la visée malheureuse de l'illuminé et du prophète social qui vient tout compromettre et tout perdre. Quel malheur que l'écrivain ne se soit pas satisfait de la première forme de son idée et arrêté au premier degré de son talent! Il tenait entre ses mains une de ces œuvres qu'un charme vrai consacre, qui fixent, en les résumant sous une forme durable, les meilleures aspirations d'une époque,

et qui, si elles ne guérissent pas d'un seul coup une maladie sociale, guérissent du moins et relèvent quelques âmes. Et c'est assez pour tenter une noble ambition. Mais, au lieu d'un livre simplement utile, aimable et profond, l'auteur n'a voulu écrire rien moins que l'Évangile des temps nouveaux. Je ne sais quel Messie voluptueux a tué dans M. Michelet le moraliste et l'artiste, en les exagérant l'un et l'autre, en les jetant violemment hors de leurs limites et de leur voie.

A quoi se réduisait, dans la pensée de l'auteur, l'idée primitive de ce livre de *l'Amour?* Si nous faisions ici de la critique par induction, nous serions assuré de ne pas trop donner à la conjecture, tant notre volonté a été loyale d'étudier de près cette œuvre et de nous rendre un compte exact des idées de l'auteur. Mais nous avons mieux qu'une hypothèse vraisemblable à présenter. Nous avons tout le plan du livre, sous sa première forme raisonnable, tracé en quelques coups de crayon dans une simple note.

L'auteur a saisi une des plaies, la plus vive peut-être et la plus profonde, de la vie parisienne, qu'il appelle spirituellement la *polygamie de l'Occident*, mais qu'il a tort d'étendre à la société française tout entière. M. Michelet partage cette erreur d'optique si commune aux Parisiens et qui leur fait voir toute la France dans quelques quartiers de

Paris. L'immense fond des mœurs provinciales est à peu près intact, et la contagion de la polygamie n'a pas encore entamé le sang de ces générations sérieuses et sobres, qui sont comme la réserve de la nation. Cette restriction faite, le mal n'est pas niable, pour la partie la plus en vue de la société française, pour celle qui s'agite tumultueusement sur le premier plan. Les symptômes abondent de toutes parts dans la littérature, dans le monde, et c'est l'œuvre d'un moraliste honnête de chercher remède aux progrès du mal. M. Michelet indique le mal d'un trait précis et fort.

« Nul besoin, dit-il, de société, d'amour, de famille. A la place, les mornes plaisirs d'une vie polygamique qui, n'imposant nulle charge à l'homme, ne garantissant pas la femme, est d'autant plus destructive, indéfinie, sans limite, stimulante et énervante par un continuel changement. On se marie de moins en moins (voir les chiffres officiels). Et, ce qui n'est pas moins grave, quand la femme est épousée, ce n'est que très-tard. A Paris, où elle est précoce et nubile de bonne heure, elle n'arrive au mariage qu'à vingt-cinq ans. Donc, huit ou dix ans d'attente, le plus souvent de misère, de désordres même forcés. Le mariage est peu solide et ne garantit pas de l'abandon. État sauvage où l'amour n'est qu'une guerre à la femme, profitant de sa misère, l'avilissant, et, flétrie, la rejetant vers la faim. »

Voilà le mal. En voici le remède :

« C'est l'amour qui refera tout.... Il te faut, jeune homme, un sérieux associé. Tu ne le trouveras pas tout

fait, mais ce livre t'apprend à le faire. La mère ne peut savoir d'avance quel sera le rôle actif de sa fille mariée, ni l'y préparer. Toute chose aujourd'hui est devenue personnelle. Dans certaines professions, la femme est *collaboratrice*; par exemple, dans le commerce. Dans d'autres, comme dans les arts, elle assiste et elle inspire, elle *s'associe de la pensée*. Enfin, dans les plus pénibles, les carrières d'hommes d'action, d'hommes d'affaires, elle est la *confidente* naturelle et la seule possible, le soutien moral, la consolation. Si tu ne la négliges point, si tu la tiens au courant, si tu établis avec elle une communication complète, tu verras combien la personne qu'en certaines professions on croit inutile y prête au contraire de force. Dans un monde où tout remue, il faut avoir un point fixe où l'on puisse bien s'appuyer. Or, ce point, c'est le foyer. Le foyer n'est pas une pierre, comme on dit souvent, c'est un cœur, et c'est le cœur d'une femme. »

Tout le livre était là, l'œuvre du moraliste, appelant la jeunesse, du fond de sa vie stérilement agitée et morne en ses tristes orgies, aux sources pures de l'amour sérieux et digne où elle devra retremper ses mœurs flétries et ses forces éteintes. Ajoutez à l'idée grande et saine du livre la grâce tour à tour naïve et savante, l'éclair d'une vive sensibilité, les jeux charmants d'une imagination rajeunie par le sujet même, la fantaisie d'un art aimable, l'élan d'une poésie vraie inspirée par le cœur, vous aurez l'idée du livre primitif que M. Michelet avait conçu, et dont il semble, par un soin cruel, nous avoir laissé ici et là des pages muti-

lées, d'adorables fragments, comme pour nous inspirer un plus vif regret de l'œuvre qu'il aurait pu faire et qu'il n'a pas faite.

Quelles espérances ce livre nous avait données, et comme il les a déçues ! L'œuvre primitive, l'œuvre d'une haute et saine raison a été envahie, de vive force, par le plus étrange et le plus ténébreux des illuminismes. Une originalité équivoque, l'exaltation dans le faux, est venue altérer toutes les harmonies de la pensée primitive, en fausser toutes les proportions, en détruire tous les résultats, la stériliser. M. Michelet ne s'est pas contenté de la gloire honnête et de l'influence modérée du moraliste. Il a voulu élever son sujet à des hauteurs nouvelles, faire non pas seulement la morale, mais la Religion de l'amour, tracer le plan d'un art et d'un culte nouveaux. C'est un Révélateur qui parle. Et voyez le résultat inattendu. Un livre qui aurait pu être si utile est devenu tout au moins le plus inutile des livres. Je doute qu'il guérisse une seule âme, et il en troublera plusieurs. C'est une Apocalypse dans son genre, dans un genre périlleux et tristement étrange. Le vertige mystique a tout emporté, en certains endroits de l'œuvre, le goût, le sentiment de l'harmonie et des convenances, la grâce. On sort de cette lecture, les yeux éblouis de lumière fausse, de couleurs discordantes et de proportions fantastiques, vues comme à travers un mauvais rêve.

L'illuminé agrandit tout outre mesure; devant son regard troublé la vraie proportion des choses s'exagère. Un effort douloureux du style pour se soutenir à ce niveau chimérique des objets, l'exagération et la bizarrerie du langage, voilà le premier signe et le premier résultat. Je prends quelques titres de chapitres au hasard dans le livre. Certes, s'il y a un endroit du livre qui semblerait devoir être inaccessible au mysticisme sensuel, c'est la table des matières. Lisez pourtant ces titres étranges, impossibles : *La Femme est une malade. Poésie de sa crise ordinaire. Elle n'est point capricieuse, mais barométrique. — Il faut que tu crées ta femme. Elle ne demande pas mieux. — Qui suis-je pour créer une femme? — La Maison du Berger. — De la Fécondation intellectuelle. Difficulté d'enseigner une Femme. Il ne faut pas lui donner d'aliments indigestes. — Mettre en elle des germes vivants. Trop de lecture tanne l'esprit. — Qu'elle garde le velouté de l'âme. — De l'Incubation morale. — La Papillonne. — La Mouche et l'Araignée. — La Tentation. — Une Rose pour Directeur. — Seconde jeunesse de la Femme. Elle administre et gouverne le régime et le plaisir. —Elle affine l'esprit ou rend l'étincelle,* etc., etc. Les amis de M. Michelet appellent cela une originalité charmante. J'y consens. Disons alors qu'il y a une adorable simplicité dans cette phrase qui ouvre le livre : « Cette question de l'Amour gît, immense et obs-

cure, sous les profondeurs de la vie humaine.... »
— Je sais bien que les exigences du sacerdoce qu'il s'est conféré lui imposent ces grandes attitudes de style ; je le sais et j'en gémis.

Tout ce qui touche à l'Amour deviendra nécessairement sacré. Rien n'égale la solennité de l'accent religieux du prophète quand il raconte la noce, pas trop mystique dans le détail, de son couple idéal. « Jeune homme, ceci c'est de la religion, de la pure, de la vraie. Si tu trouvais ceci un amusement, un sujet de plaisanterie.... j'aime autant que tu ries à la mort de ta mère. » — Ailleurs : « Qu'est-ce que le sein de la femme, sinon notre temple vivant, notre sanctuaire, notre autel où brûle la flamme de Dieu, etc., etc. » — A chaque page on pourrait recueillir de ces expressions religieuses détournées de leur sens au profit du culte nouveau. Ici, ce sont les gaietés de la femme (et quelles gaietés ! voir la page 324) qui sont le *secret Noël* du mariage. Là, c'est la grossesse, qui est l'*état de grâce.* Il faut se faire à cette langue qui étonne au premier abord. Grâce à ce pieux travestissement, les idées les plus vives reviennent sans cesse. On ne croirait pas combien la femme idéale du livre est dévote en ce sens et avec quelle complaisance l'auteur l'accompagne dans ses dévotions. Dès l'instant où les mystères de l'amour deviennent des rites sacrés, il faut que le rituel soit com-

plet. Que parlez-vous de chasteté? Il s'agit de culte ici.

Rien n'est médiocre dans le culte. Il y aura du mysticisme dans l'hygiène domestique, du mysticisme même dans le cabinet de toilette.

« Profonde, profonde communion que celle de la table!... L'homme nourrit la femme, apporte chaque jour, comme l'oiseau des légendes, le pain de Dieu à sa bien-aimée solitaire. Et la femme nourrit l'homme. A son besoin, à sa fatigue, à son tempérament connu, elle approprie la nourriture, l'humanise par le feu, par le sel et par l'*âme*. Elle s'y mêle, y met le parfum de la main aimée. Donc ils sont nourris l'un de l'autre. Chacun d'eux sent avec bonheur que pas un atome en lui n'est à lui, que jour par jour tout est renouvelé, ravivé par l'objet aimé. De la loi que nous trouvions dure et basse, de la fatalité du ventre, la nature sait nous faire le plus doux des liens, haute poésie du cœur, où l'union devient unité.... Cuisine, c'est médecine, donc c'est œuvre d'épouse. En tout ce qui est propre, et non répugnant pour elle, en tout ce qui ne grossit pas sa jolie main, en ce qui doit être touché de la main même (et, disons-le, nécessairement mêlé des émanations de la personne), il est désirable et charmant que ce soit elle qui agisse. Telles pâtes, tels gâteaux, telles crèmes ne peuvent être faits que par celle qu'on aime *et dont on est avide*, etc., etc. »

Le ménage étant un culte, tout est divin en ménage, et toute chose de nature est noble en la personne aimée. C'est là un des grands axiomes du livre. Le plus fier a bonne grâce à tout faire pour celle qu'il aime. Et elle, reine de la maison, quoi

qu'elle fasse, *fait œuvre royale.* — *Elle* fait les gâteaux. En revanche, *lui* serait fort mal avisé s'il ne faisait pas l'office de femme de chambre. Dans quels détails l'auteur nous initie, mon Dieu! Il faut lire tout le passage de la page 100 à la page 104. Ce passage sera cité un jour parmi les plus curieux morceaux qui aient été écrits dans ce siècle : « Objet sacré, ne craignez rien, vous êtes une religion, et si vous gardez vous-même le cœur digne et pur, vous le serez toujours. Vous ne perdrez point votre autel. Vous resterez Dieu. » C'est un mélange sans nom de mignardise enfantine et de luxure littéraire. O le brillant, le grand historien, qu'êtes-vous devenu? on nous l'a dit : *Un confesseur défroqué.* Et encore, faut-il ajouter : un confesseur tel que nous le peignait M. Michelet dans un livre trop fameux, lui attribuant ses propres instincts si vifs, sa curiosité du détail risqué, son imagination toujours en émoi.

Confesseur laïque, le titre ne déplairait pas trop, après tout, à l'auteur. Du moins, l'emploi semble-t-il avoir pour lui un vif attrait. C'est une des plus singulières prétentions de ce livre qui en est rempli, de représenter l'auteur comme un directeur de conscience, ayant charge d'âmes et composant son livre avec les confessions de ses pénitents, de ses pénitentes surtout, dont quelques-unes lui ont fait des récits bien étranges (voir la page 236, — voir

aussi la formule d'un incroyable remède contre la tentation, la discipline conjugale réclamée par la femme, p. 260) : « La source la plus riche où j'ai puisé, dit quelque part l'auteur, c'est la confiance avec laquelle mes amis, et beaucoup d'autres personnes, m'ont révélé leur vie intime. Ils étaient si sûrs de ma sympathie, qu'ils m'ont souvent fait connaître plus d'un détail délicat, qu'ils cachaient même à leur famille. J'ai profité de toute chose, bien entendu sans désigner personne par des signes trop précis. » La grande époque de sa carrière de confesseur fut l'année 1844. Cette année-là, « des hommes toujours fermés de défiance contre la dérision du monde s'ouvrirent sans difficulté devant lui. Des dames brillantes et mondaines, d'autant plus malheureuses, d'autres pieuses, studieuses, austères, des religieuses, franchirent les vaines barrières de convenance et d'opinion, comme on fait quand on est malade. »

Médecin de l'âme, médecin du corps aussi. Le prêtre de l'amour est doublé d'un physiologiste qui ne vous épargnera pas, en l'honneur de ses clientes, une syllabe de sa terrible science. Ce que poursuit M. Michelet, sur ce point, c'est l'accord des sciences morales et physiologiques, qui créera à ce qu'il nous assure, le plus fécond des arts, diamétralement contraire à l'influence morbide de la vieille casuistique, l'*art de vivifier par l'amour*. Et

dans son enthousiasme pour le grand art, il déploie une érudition qui serait magnifique si elle était à sa place, dans un traité spécial, et qui n'est rien moins, dans ce livre, qu'une profanation du titre et du sujet. Il faudrait s'entendre. Il ne s'agit pas le moins du monde d'un scrupule de *décence hypocrite*, comme le dit quelque part M. Michelet. Il s'agit uniquement d'une question de goût. Nous sommes bien peu à l'aise pour discuter cette question. Un mot suffira. J'admire les grandes découvertes et l'ingénieuse curiosité du scalpel ; mais j'en admire et j'en étudie le travail dans un amphithéâtre, non dans un salon. Un livre de littérature et de morale est un peu comme un salon ouvert à toute personne qui vient y chercher ou une noble distraction d'esprit ou une leçon de conduite. Avez-vous réfléchi à ce que ce titre de *l'Amour* aurait d'attrait et combien de personnes diverses et mêlées, invitées par le titre seul, parcourront ce livre d'une main furtive ou le méditeront à loisir ? C'est au directeur de conscience que je m'adresse, non plus au physiologiste. Croyez-vous que la lecture de ce bréviaire d'Amour, si mélangée de descriptions anatomiques, soit sans péril pour tous vos lecteurs ? J'ajoute que les résultats de la science, dans les traités spéciaux, sont exprimés sous la forme la plus simple et la plus exacte, la plus brève. Ici, chaque détail physiologique est chanté sur un ton lyrique.

Il est poétisé par des images d'une hardiesse inouïe. Là est le danger pour les imaginations faibles. J'admets la physiologie; mais qui pourrait souffrir la physiologie commentée par la volupté?

Résultat bien inattendu pour l'auteur! Les femmes (je parle des femmes honnêtes) ont regardé comme un outrage ce livre qui prétendait les réhabiliter devant la physiologie et devant la morale. Il y a longtemps que le bon sens éclairé des lueurs et des pressentiments de la science, avait rompu avec des préjugés barbares. D'ailleurs, c'est là une de ces causes, qu'il est au moins maladroit de plaider longuement. Tant insister sur certains arguments, c'est rappeler trop sensiblement l'humiliation et l'injure.

Ce que les femmes pardonnent le moins, c'est l'indiscrétion dans l'idolâtrie. Au fond de cette fastueuse adoration, de ce culte ardent, elles sentent confusément que quelque chose manque, le respect qui, surtout en certains sujets, se marque mieux par le silence que par des éclats bruyants. On dira de M. Michelet qu'il écrivit un dithyrambe en l'honneur des femmes honnêtes et que le livre n'est pas allé à son adresse. — Ce qui n'a pas empêché le succès, au contraire. Et voilà précisément le malheur et le châtiment de ce livre. Énormément lu, mais furtivement et la rougeur au front! Triste fortune pour l'œuvre de celui qui fut un de nos

plus charmants écrivains, des plus sympathiques et des plus aimés.

II

Voici le vaudeville après la grande pièce. Le livre d'un spirituel phalanstérien, M. Toussenel, *l'Esprit des Bêtes,* est consacré à la gloire du même culte, le culte de la femme, sous une forme moins lyrique, il est vrai, que le livre de M. Michelet.

Dès les premières lignes nous devons donner à nos lecteurs la célèbre *formule du Gerfaut.* Sans cette formule, pas de salut possible. Le gerfaut est le prophète emplumé de la religion nouvelle. Du haut de son perchoir, il prononce ses oracles.

Le gerfaut est de tous les êtres animés le premier qui ait dit : le bonheur des individus et le rang des espèces sont en raison directe de l'autorité féminine. Aussi, donnant à la fois l'exemple et le précepte, le gerfaut, qui laisse le sceptre à sa femelle, tient la tête dans l'ordre des oiseaux supérieurs, et porte la parole devant Dieu, dans toute occasion solennelle. Si l'humanité fait fausse route, si tant de bassesses et d'infamies souillent notre globe, si tant de crimes déshonorent la pensée et la main de l'homme, n'en doutez pas, c'est la faute des gouvernements qui n'ont pas encore compris

ni appliqué la formule du gerfaut. Le jour où cette formule servira d'épigraphe à une constitution nouvelle, le jour où la politique et la société adopteront cette législation du Lycurgue des airs, l'ordre par la force fera place à l'ordre par l'amour, la giberne du gendarme disparaîtra devant le carquois de Cupidon, et l'humanité sera sauvée.

Nous prions nos lecteurs de ne pas faire à M. Toussenel l'injure de croire que nous plaisantons. Tout ce qui précède est un fidèle extrait de son livre.

Ce livre est un traité d'histoire naturelle, et en même temps un code de morale. Les oiseaux y donnent des leçons aux hommes, et certes des leçons bien sévères. Ils sont heureux, ils sont contents, ils jouissent de toutes les satisfactions de l'esprit, de toutes les joies du cœur, de toutes les voluptés des sens : l'âge de l'harmonie est déjà un fait accompli chez eux : le phalanstère n'y est plus une utopie, et l'homme attardé dans la sphère nébuleuse du *limbisme* (*civilisation*) doit porter envie à ces frères, à ces sœurs ailées dont les mélodies et les libres amours sont un sarcasme perpétuel à nos tristesses et à nos misères. Soyons oiseaux à notre tour ! Aimons librement, et nous chanterons aussi.

On le voit, M. Toussenel est un fouriériste de haut titre. Il a la foi, il a le zèle du prosélytisme.

Son traité d'ornithologie n'est qu'un prétexte fallacieux pour insinuer la bonne doctrine. Il faudrait être *un vieux, un chauve* ou *un gendarme* (trois termes qui sont chez lui la dernière expression du mépris), pour se tromper un seul instant sur le véritable sens du livre. M. Toussenel est donc un prédicateur, un moraliste de l'école passionnelle. Mais soyons juste, et disons tout de suite qu'il n'appartient pas à cette école ennuyeuse des fouriéristes pédants qui marchent à la conquête du nouveau monde avec une grosse artillerie de syllogismes scientifiques. L'auteur est trop galant pour ne pas savoir qu'il perdra sa cause s'il ne se fait pas lire des dames ; et comment voulez-vous conquérir à votre doctrine les suffrages de Vénus, si vous chapitrez Vénus sur le ton d'un pédagogue ? Aussi, ne craignez pas, en ouvrant ce livre pimpant, de vous endormir comme vous l'avez fait tant de fois peut-être sur une page de Fourier, ou de quelqu'un de ses disciples. Ici tout est gai, tout est joyeux ; l'allure est libre et le ton leste, l'image légère. Vous rirez peut-être, mais vous ne bâillerez pas. Certes, le monde des moineaux n'est pas un monde collet-monté ; mais, en revanche, vous y trouverez de l'esprit et de la gaieté : c'est une bonne lecture de mardi gras. Chaque livre n'est-il pas fait pour chaque époque de l'année, et la librairie n'a-t-elle pas aussi son calendrier ?

Malheureusement le carnaval ne dure pas toute l'année. Nous serons donc tenus à quelques réserves dans l'exposition des points délicats, dût M. Toussenel nous traiter de *vestale*. Ce titre d'ailleurs ne nous déplairait pas trop, précisément parce qu'il sera très-rare dans le futur phalanstère. La rareté fait le prix des choses.

Ce ne sera pas là assurément le cas de l'amour. Si la chose se multiplie dans le phalanstère comme le mot dans le livre, les résultats seront effrayants; mais il faut bien s'y résigner. Ainsi le veut la formule du gerfaut; et M. Toussenel nous l'assure, se révolter contre cette formule, c'est nier la loi de Dieu, c'est nier le Dieu du phalanstère dont le gerfaut est le premier ministre. Revenons donc à la formule; aussi bien elle explique tout : elle contient toute la science et toute l'histoire de l'avenir, plus celle du passé, plus la solution immédiate et radicale de toutes les questions épineuses auxquelles cette pauvre humanité se déchire depuis six mille ans, religion, politique, beaux-arts et littérature. Deux autorités inattendues, un païen et un chrétien, viennent confirmer de leur vote la formule du faucon blanc. C'est Tacite et c'est Robert d'Arbrissel, l'un dans sa description des mœurs des Germains, où il constate l'influence presque divine des femmes; l'autre, que M. Toussenel ne semble connaître que sur une légende des

plus apocryphes. Voilà donc Tacite et Robert d'Arbrissel qui avouent avec le gerfaut que l'usage d'adorer la femme est la source de toutes les vertus et de toutes les vérités littéraires, politiques, sociales. Phalanstériens anticipés et par pressentiment, l'Église de l'avenir leur dressera des statues.

Savez-vous pourquoi la république est tombée? C'est, n'en doutez pas, parce qu'elle s'est constituée juste au rebours de celle des faucons blancs. La république de 89 n'a pas tenu parce qu'elle n'avait fait que décréter l'égalité des hommes, celle de Février a vécu *ce que vivent les roses*, parce que les députés de 1848 n'ont pas osé réparer l'iniquité de leurs pères. A la place de ces constituants qui n'ont su rien faire, si vous n'aviez mis que *des amoureux,* vous auriez décrété du même coup l'éternité de la république, qui fût devenue bien vite la république idéale, celle des femmes. Mais non, il y a eu je ne sais quelle conspiration occulte et stupide. Les *amoureux* ont été proscrits, vous savez le reste.

Cette pauvre république a eu deux autres torts que M. Toussenel ne lui pardonne pas, l'un d'avoir eu des ministres *trop vieux*, et qui avaient depuis longtemps passé l'âge des amours; l'autre (nous en demandons pardon à qui de droit) est d'avoir eu des ministres *trop laids*. Quand M. Toussenel a vu la république gouvernée par des têtes de Mé-

duse, il s'est voilé la face pour ne pas voir la leur. Quand un pays consent à se laisser gouverner par des hommes très-laids, il a perdu le sentiment du beau physique, et le sentiment du beau moral suit de près son confrère. Montesquieu a oublié de noter les progrès de la laideur parmi les causes de la décadence des Romains. M. Toussenel complète Montesquieu, et n'hésite pas à déclarer que, si le régime parlementaire est mort, c'est à cause de la laideur abusive des orateurs. Si ces jeunes premiers de la scène parlementaire avaient été réellement jeunes et beaux, la scène ne se serait pas fermée pour eux. Certes voilà des révélations inédites qui vont jeter un grand jour sur l'histoire de ces dernières années.

Continuerons-nous l'exposé de cette politique amoureuse? Nous connaissons le mal et la cause du mal. Que faut-il pour le réparer? Soyons de vrais et loyaux *faucons,* cédons le sceptre avec les droits à la femme, et nous verrons éclore des merveilles. Nous lui ouvrirons la tribune pour qu'on sache une fois ce que c'est que l'éloquence et la république : « L'institution du parlement féminin en France, c'est la renaissance des arts, des plaisirs, des fêtes éternelles ; c'est le règne de l'amour, dont la venue fera tressaillir les planètes d'allégresse. »

L'histoire est là qui nous démontre avec évidence

ces grandes lois de la politique de Vénus. Assurément nous ne connaissons pas de révolutionnaire aussi galant que M. Toussenel. Si depuis un demi-siècle la fortune de la France a tant de peine à s'affermir, c'est la faute de la loi salique, qui nous a ôté le droit d'avoir, comme les Anglais, une *grande Élisabeth*, et, comme les Russes une *grande Catherine*. Deux peuples sont entre eux comme leurs femmes. Aussi les Anglais et les Russes tiennent-ils la tête, à ce que nous assure M. Toussenel. Et, si nous n'y prenons pas garde, nous pourrions bien voir s'éterniser cette suprématie; car nos rivaux sont très-fins : convaincus de la supériorité de la femme, les Anglais et les Russes font tout, même l'impossible, pour lui ressembler, l'Anglais *en se rasant sans cesse*, le Russe *en se bombant la poitrine*.

M. Toussenel déteste l'Université, et certes, à cela il y a bien des raisons. Je crois d'abord qu'il soupçonne tous les professeurs d'être très-vieux et très-laids, et M. Toussenel, qui sans doute a joui durant sa vie d'un printemps et d'une beauté éternels, ne leur pardonne pas ce double grief de l'âge et de la figure. Mais il a bien d'autres motifs de colère, et il ne se fait pas faute de les dire avec force injures, dont quelques-unes sont trop spirituelles pour que je ne les rappelle pas avec bonheur : *Cuistres, pédants, savantasses qui portez des abat-*

jour verts, tout cela va de soi; et vraiment à voir s'étaler dans ce beau style cette grosse rancune contre les professeurs, ne dirait-on pas que M. Toussenel est un étudiant imberbe, frais éclos du lycée; mais nous n'avons pas été médiocrement surpris de retrouver, sous la plume de cet écrivain folâtre, une facétie de haut goût que nous avions parfois surprise sur les lèvres de ces jeunes phalanstériens de douze ans qu'on appelle vulgairement des gamins de collége. O mes maîtres! qu'avez-vous donc fait à M. Toussenel?

Ce que vous avez fait, grand Dieu! vous me le demandez! et d'abord vous avez empêché M. Toussenel de manger des *tartes aux cerises* (*sic*) dont était très-friand ce jeune estomac, fouriériste précoce par amour pour les gâteaux. Hélas! l'enfant était si heureux sur ces vertes pelouses ou dans les bois, faisant la guerre aux lapins ou dénichant les merles! Et vous l'avez condamné à la captivité entre quatre murs, au pain sec et au latin. C'est une lâcheté et une barbarie. Aussi M. Toussenel, fort de son expérience, pose-t-il en axiome que tout système d'enseignement national, qui ne débute pas par déférer à la femme le monopole, ne peut aboutir qu'à des monstruosités. Il ne se console pas de n'avoir pas fait ses humanités sous le régime féminin : il recommencerait volontiers ses classes, si la formule du gerfaut renouvelait le

personnel caduc et *masculin* de l'Université. Vous pouvez l'en croire sur parole.

Pauvre Université! il n'est que trop vrai, et M. Toussenel le dit avec une noble franchise, c'est depuis trente ans bientôt à qui lui jettera la pierre. Et lui aussi a suivi l'exemple de tout le monde. Il a fait chorus, le croirait-on, avec son ennemi intime, M. Veuillot, qu'il poursuit ailleurs de ses traits les plus acérés. Mais il a l'orgueil de croire que personne n'avait encore indiqué aussi traîtreusement que lui le côté vulnérable de la place. Ce qui tue l'Université, son mal secret, sa plaie intime, c'est la *formule du rudiment!* Comment voulez-vous que l'Université vive? elle enseigne le latin, et le latin n'est qu'un long blasphème contre Dieu et la femme. Elle apprend à ses écoliers le rudiment de Lhomond, et l'affreux bouquin proclame que *le masculin est plus noble que le féminin.* Que pouvez-vous espérer d'une institution qui se déclare par ses premiers enseignements en insurrection ouverte contre la charte de l'avenir, la constitution du phalanstère, la souveraineté de la femme?

Étonnez-vous après cela des colères que soulève le nom seul de Lhomond? M. Toussenel montre envers les noms propres une tolérance relative. Mais Lhomond est pour lui l'infâme. Il va même, en un passage décisif, à demander sa tête (la tête

de Lhomond !) pour décapiter en lui le rudiment tout entier. Il veut faire à tout prix justice de cette théorie scandaleuse qui a perdu tant de jeunes âmes, occasionné tant de pensums et couvert d'une cataracte si épaisse tant de magnifiques entendements.

L'Université va donc mourir parce que sa cause est liée à celle du rudiment. Cette alliance funeste la tue. Nous n'avons su faire que des jeunes gens *forts en thème* (plaisanterie à la mode depuis bientôt trente ans que M. Alphonse Karr l'a inventée), et Dieu sait quel avenir attend ces victimes dévouées au Minotaure de la grammaire latine. Le sort appesantit ses rigueurs sur ces pauvres jeunes gens qui ont trop cru à Lhomond, à ses œuvres et à ses règles.

Après cela, vous serez peut-être curieux de connaître les appréciations de M. Toussenel sur la littérature latine. Nous les résumons : le latin étant particulièrement répulsif à la femme qu'il met au second rang dans le classement des genres, n'a dû enfanter aucun chef-d'œuvre. Ce qu'on appelle improprement les comédies de Térence sont des œuvres bâtardes baignées d'une atmosphère glaciale qui vous donne l'onglée. Virgile, avec tout son talent de poëte, n'a jamais pu nous faire croire à l'amour de Didon pour le pieux Énée, un héros assommant qui se dit fils de Vénus, on ne sait

pourquoi, car sa principale occupation semble être d'occasionner du chagrin à sa mère. La littérature romaine est dans Sénèque, dans le *Digeste* et dans les *Pandectes*, pas ailleurs.

Au reste, M. Toussenel est trop bon fouriériste pour être inconséquent. Du moment qu'il blâme le latin d'avoir *subalternisé le féminin au masculin*, il s'affranchira du préjugé grammatical, et il écrira bravement cette phrase : l'*art et la poésie sont sœurs*, ajoutant qu'il aime mieux commettre trois fautes contre la grammaire que de se résigner à prononcer des mots qui blessent la pudeur. Cela nous promet des merveilles pour l'avenir, et nous entendons déjà retentir dans le phalanstère prochain ces phrases, charmants échantillons de la grammaire et de la morale nouvelles : *Toutes les femmes et tous les hommes sont fiancées par la nature*; ou bien encore : *Cette jeune fille et ce tendre adolescent sont d'ingénues amoureuses*; *le génie et la beauté sont faites l'une pour l'autre.*

Si une institution déplaît encore plus à M. Toussenel que l'Université, c'est l'Académie. Mais aussi comme l'Institut est impertinent envers le phalanstère! Croirait-on que M. Flourens a persisté cinq ou six ans à ne pas vouloir dire à M. Toussenel pourquoi les canards ont une plume frisée sur la queue? Croirait-on enfin que l'Académie n'accorderait pas seulement une prime d'un liard

à l'auteur de la meilleure histoire des *Institutions politiques de Saturne et de Jupiter?* Quant à M. Toussenel, il ne réclame rien, mais enfin il rappelle avec une ironie superbe la mésaventure arrivée à un de ces prétendus découvreurs de l'Institut, qui ne put jamais dire ni le nom, ni la couleur, ni l'odeur de sa planète, et qui ne saurait pas encore le premier mot de toutes ces belles choses sans M. Toussenel. Que voulez-vous? Il faut pardonner à l'Académie, car elle ne sait pas ce qu'elle fait : elle pourrait faire pourtant de grandes choses, si elle n'était pas trop généralement composée de *gens chauves*, et tout le monde sait que cet inconvénient *capital* (*sic*) pousse à la paresse et à l'esprit de vieillerie.

Nous sommes bien loin du monde des oiseaux et de l'*ornithologie passionnelle*. Pas si loin pourtant que vous le pourriez croire. Nous n'avons fait que dégager de sa formule abstraite la philosophie du gerfaut, la loi d'harmonie et d'amour qui n'a pas sur ce globe de sectateurs plus religieux que le moineau, le canari, l'hirondelle et les autres. Les oiseaux sont les précurseurs et les révélateurs de l'harmonie. On voit quel est le lien naturel qui rattache la théorie pure à l'observation ornithologique. Nous demandons pardon à nos lecteurs d'avoir couru tout de suite aux principes qui forment la moralité du livre, et d'avoir négligé les

détails qui sont pourtant des plus curieux et des plus instructifs, mais immenses, infinis, intarissables. Nous allons peut-être étonner quelques personnes en affirmant très-sérieusement que M. Toussenel joint au rare mérite de dire des extravagances avec esprit le mérite plus rare encore d'avoir observé avec une patience merveilleuse les trois cent soixante espèces d'oiseaux qui habitent la France. Il les connaît avec une grande exactitude, il les décrit avec goût. Tant que M. Toussenel n'est que naturaliste, il est le plus ingénieux, le plus agréable des naturalistes. Il sent vivement les beautés de la nature, et il a le don naturel de les peindre en quelques traits hardis. Mais, hélas ! le phalanstérien revient de temps en temps rendre visite à son ami le naturaliste, et le tic reprend aussitôt. Comme M. Toussenel compromet à plaisir de charmantes qualités avec cette monomanie de l'*analogie passionnelle*, qui retrouve dans le monde emplumé les lois les plus amoureuses du phalanstère et les principes les plus avancés de la galanterie de l'avenir ! Trois oiseaux pourtant font exception dans ce long dithyrambe ornithologïque. C'est le dindon, c'est le vautour, c'est le coq. Voyez le dindon, chauve comme tous les viveurs, épais Mondor de basse-cour, vermillonné par les excès de la table. Le vautour, image de Gobsek, se pare avec amour de ses grègues en lo-

ques. Le coq est l'ennemi personnel de M. Toussenel. Il livre au ridicule le plus mérité ces poses de matamore, ce verbe aigre et cassant, cette tenue et ces propos de salle d'armes qui ont fait la réputation des coqs auprès des *épiciers*. Or tout le monde sait que dans l'*humanologie passionnelle* (pardon de ce dernier barbarisme), l'épicier possède un capital intellectuel extrêmement faible.

De tout cela que faut-il conclure? Quoi, sinon que le gerfaut est un grand prophète, que Descartes et Kant ne sont que des radoteurs auprès du faucon blanc, que la femme est plus belle que l'homme, et par conséquent qu'elle doit être notre reine, l'amour étant le seul bien de la terre?

Soyons sérieux un instant même en jugeant un livre qui ne l'est pas. Si nous n'avions peur de passer pour un *pédant*, pour un *chauve*, pour un *fort en thème*, nous dirions que nous vivons dans une singulière époque où l'on voit se produire de telles œuvres. Tant d'esprit de détail dépensé d'une si folle manière! Une prodigalité de mots heureux dépensés pour un si petit résultat! Tant de verve compromise par tant d'extravagance! Il y a peu de livres plus amusants à lire et qui laissent une impression aussi triste. Est-il bien possible d'imprimer cinq cents pages pour démontrer la formule du gerfaut, la supériorité de la femme, et cette loi, morale et raison unique du phalanstère,

que les *galants* du dernier siècle chantaient sur un air connu : *C'est l'amour, l'amour, l'amour!* Est-ce donc là le dernier mot du mysticisme humanitaire? Ce serait à la fois trop plaisant et trop triste.

DEUXIÈME PARTIE.

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

PREMIÈRE ÉTUDE.

UN ÉPICURIEN LITTÉRAIRE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. — STENDHAL[1]. — L'HOMME. — SON LIVRE ET SA THÉORIE DE L'AMOUR.

I

J'ai peur que les amis de Stendhal n'aient compromis, par un excès de zèle, les intérêts de sa vanité posthume; il est des réputations qui ont besoin d'une sorte d'incognito littéraire, comme il est des femmes qui gardent un éclat équivoque dans la pénombre du boudoir. Qu'un seul rayon, vif et franc, perce dans ces ténèbres factices, et vous verrez tomber l'illusion de cette beauté artificiellement préservée. M. de Stendhal devenait insensiblement une sorte de gloire, à mesure

1. A l'occasion de l'édition complète de ses Œuvres en 1855.

qu'il devenait une énigme; son nom grandissait, dans un lointain déjà obscur, par la ferveur de ses prosélytes et la rareté de ses livres; il avait un public, mais très-restreint, et qui était presque un public d'initiés. On était disposé à croire sur parole les quelques lecteurs de ses livres presque disparus, qui ne se faisaient pas faute, on le conçoit, d'exalter les qualités exquises, la rare distinction, l'étonnante originalité de ce vif et libre esprit. Aux incrédules qui avaient lu, de rencontre, quelques volumes dépareillés de ses œuvres, et qui se récriaient contre l'éxagération de l'éloge, les fanatiques répondaient que le Stendhal des livres n'était rien en comparaison du Stendhal de la conversation et des lettres intimes. L'idolâtrie se réfugiait ainsi sur un terrain où les incrédules ne pouvaient plus la poursuivre. Aujourd'hui qu'on nous restitue, avec une libéralité presque prodigue, les œuvres complètes et la correspondance de Stendhal qui, de l'aveu de ses intimes, n'est pas autre chose que sa conversation écrite, nous pouvons juger en toute liberté l'homme et l'auteur, sans craindre les arrière-pensées ni les désaveux. Notre opinion définitive a pu s'établir. Un des amis particuliers de Stendhal, à la fin d'une notice qui a fait bruit en son temps, exprimait cet espoir que quelque critique du vingtième siècle découvrirait ses livres dans le fatras de la

littérature du dix-neuvième, et leur rendrait la justice qu'ils n'ont pas trouvée auprès des contemporains. C'est ainsi, dit-il, que la réputation de Diderot a grandi au dix-neuvième siècle; c'est ainsi que Shakspeare, oublié du temps de Saint-Évremond, a été découvert par Garrick. Nous craignons fort, à supposer que ces comparaisons soient justes, que l'amitié trop empressée n'ait pris les devants sur le vingtième siècle, et que cet essai de réhabilitation prématurée ne tourne au détriment de l'auteur réhabilité; nous craignons que son jour ne soit pas encore venu et que *ses hommes* ne soient pas nés; que dans ce siècle, encore imbu de préjugés, on ne puisse pardonner à Stendhal de n'en avoir respecté aucun; que le Stendhal, vu de près, ne fasse grand tort au Stendhal de la perspective; que ces exquises qualités de pénombre et de demi-jour ne se transforment en défauts qui n'auront plus rien d'exquis, l'originalité tant vantée en affectation pure, la distinction en recherche, la hardiesse en paradoxe, l'aimable licence en gravelure. Nous craignons, pour tout dire, que M. de Stendhal ne soit de ces hommes qui, pour garder leur prix, ont besoin d'être éternellement inédits. Le grand jour tue sans pitié les gloires et les beautés frelatées; il n'y a ni amitié ni amour qui tienne, c'est la loi, il la faut subir.

Avouons pourtant notre embarras à parler sévèrement de Stendhal; il a incontestablement quelques parties alertes et vives de l'esprit français, avec un mélange piquant des grâces négligées et sensuelles de l'Italie; puis, en homme habile, il a presque désarmé d'avance la critique par ses épigrammes burlesques contre les *gens graves*, puritains de doctrine ou de mœurs, professeurs titrés ou non de morale transcendante et d'esthétique, — *hâbleurs de haut étage, — charlatans décorés qui vivent de principes et s'en font de bons revenus*. L'ombre d'une idée morale le fait tressaillir, le soupçon d'un principe lui donne un accès d'hilarité folle, l'apparence d'un dogme, quel qu'il soit, lui inspire les plus amusantes colères. Mettez Stendhal en face d'une critique dogmatique et sérieuse, et vous le verrez dans tout le feu de son éloquence burlesque, vous l'entendrez crier à l'hypocrite et déclamer contre le déclamateur. Il a toujours au bout de sa plume cette syllabe britannique, si expressive, le *cant*; c'est là pour lui une sentence sans appel. Il a tout dit quand il a dénoncé le *cant* dans ses adversaires; c'est le crime irrémissible, c'est la comédie du bon ton, c'est l'hypocrisie des principes, c'est le mensonge de la perversité qui prêche et du diable qui se fait ermite. Est coupable de *cant* quiconque ose parler de règles et de principes, réclamer en faveur de la morale mécon-

nue, prétendre qu'il est bon parfois de combattre un désir et de sacrifier une sensation agréable, penser, sentir, vouloir autrement que M. de Stendhal et ses amis. Que s'il nous prend la fantaisie d'aller le troubler dans sa sécurité épicurienne, nous ne serons rien moins que d'abominables puritains, pervers comme les autres, mais, de plus, ennuyeux et hypocrites. Tartufe, dirait Stendhal pitoyablement copié par des écrivains de triste renom et de bas étage, a quitté la chambre d'Elmire, il s'est fait critique sérieux et moraliste. Résignons-nous à cet inévitable grief du *cant*, et que la peur d'un mot ne fasse pas de nous les transfuges d'une idée; osons parler esthétique et morale, s'il le faut, même en parlant de Stendhal qui a professé pour ces deux choses un si profond mépris.

Autre moyen non moins admirablement inventé par ce très-habile homme pour protéger sa mémoire littéraire : il l'a mise sous la sauvegarde de la vanité de chacun; il a fait croire, même à beaucoup d'honnêtes gens de nos amis, que l'admiration pour ses œuvres sera un jour un brevet infaillible de bon goût, et qu'il suffira d'être fanatique de la *Chartreuse de Parme* pour être classé parmi les connaisseurs rares et les juges les plus délicats. — M. de Balzac a, d'ailleurs, conspiré de toutes ses forces en faveur de cette immense du-

perie. — Les préfaces de Stendhal ne sont qu'un long aveu résigné, presque orgueilleux, de son impopularité. Il faut bien être impopulaire quand on n'a rien du peuple; pour plaire aux raffinés, il faut bien déplaire à ceux qui ne le sont pas, et qui sont le grand nombre; aussi confesse-t-il, avec une adorable ingénuité, qu'il écrit pour soixante personnes, cent au plus; pour le reste, il sera lettre close, il s'y résigne, il s'en fait gloire. Voyez l'ingénieux artifice, et comme il sera difficile de n'être pas pris au piége de cette industrieuse bonhomie! Qui donc, parmi ses lecteurs, ne se vantera de découvrir, dans l'habile écrivain, des profondeurs et d'incomparables beautés? On rougirait de ne pas entrer, du droit de son admiration, dans la phalange des cent connaisseurs qui forment comme l'escorte sacrée de la réputation de Stendhal. Quel plaisir de se dire qu'on est en avance de cinquante ans sur la génération à laquelle on fait l'honneur d'appartenir! Et qui serait assez ennemi de soi-même pour se refuser cet innocent bonheur? Voilà comment Stendhal a réussi à recruter autour de sa mémoire tant de vanités complices et d'admirations intéressées. Avant tout, personne ne veut être vulgaire; acceptons bravement ce nouveau grief. Nous nous résignions tout à l'heure au pédantisme esthétique et moral, résignons-nous à subir une sentence plus

dure encore : les roués de la littérature, les talons rouges de la critique nous relégueront dans la foule; qu'importe, si cette fois la foule est avec le bon droit, je veux dire le bon sens et le vrai goût !

Avant de juger les œuvres, nous voudrions marquer en quelques traits la physionomie de l'homme, la pente de son esprit, le tour habituel de ses idées et de ses sentiments.

Les documents ne font pas défaut. Outre la biographie de Stendhal, amplement et naïvement racontée par son parent, M. Colomb, nous avons une excellente notice de M. Mérimée, qui l'a tout particulièrement connu, sans compter quantité d'anecdotes imprimées ou non, sans parler enfin d'une curieuse notice nécrologique dont l'auteur est resté inconnu. Nous avons enfin la *Correspondance inédite* qui ne nous apprend rien de bien nouveau sur la vie intime de Stendhal, mais qui nous donne la note exacte et sincère de ses idées. Avec ces documents variés, scrupuleusement interrogés par nous, peut-être sommes-nous en mesure de donner une appréciation juste, même sans avoir connu personnellement Stendhal. Cette circonstance, au surplus, pourrait ne pas être désavantageuse. Nous sommes dans la meilleure condition pour être impartial, n'ayant souci que de la vérité. Ce n'est ni une oraison funèbre ni un

pamphlet que nous comptons faire, c'est un portrait.

Rappelons brièvement les principaux événements de la vie d'Henri Beyle, devenu célèbre sous le nom bizarre de Stendhal. Il a été mêlé indirectement à de grandes choses; il a côtoyé de grands événements et vu de profil la gigantesque histoire de Napoléon. Son existence n'a pas été celle d'un écrivain; quoique le fond de sa nature fût essentiellement littéraire, il a joué un certain rôle et rempli des fonctions publiques sous l'Empire et sous le gouvernement de juillet.

Né à Grenoble en 1783, d'une très-bonne famille de bourgeoisie, il eut le malheur de perdre sa mère à l'âge de sept ans. Il passa le temps de sa première jeunesse dans la maison de son grand-père, M. Gagnon, maison austère et triste où les ardeurs précoces de son tempérament et les révoltes de son caractère impétueux furent comprimées avec une sévérité peut-être excessive. Du moins, Beyle garda de ses premières années l'impression la plus morose. Il n'en rappelait plus tard le souvenir, que pour maudire les tyrannies qui avaient pesé sur son enfance. « Nos parents et nos maîtres, disait-il, sont nos ennemis naturels quand nous entrons dans le monde. » C'était un de ses aphorismes familiers. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'en parlant ainsi il parlait très-

sérieusement, gardait dans son cœur une incurable rancune contre certaines personnes de sa famille et ne pardonnait pas même à cinquante ans les larmes que lui avait coûtées, quarante ans auparavant, telle réprimande ou telle punition. La lutte d'un tempérament excessif et d'une volonté fougueuse contre les sévérités de la famille, non adoucies par la tendresse de la mère, développa sans doute cette susceptibilité excessive, cette haine de toute contrainte et de toute autorité, cette inclination à la défiance qui fut plus tard un des traits saillants de son caractère.

En 1799 Beyle vient à Paris avec des lettres de recommandation pour la famille Daru, à laquelle ses parents étaient alliés. Après une année passée un peu au hasard, il part pour l'Italie, où MM. Martial et Pierre Daru, inspecteurs aux revues, avaient promis de lui faire trouver un emploi. Une existence toute nouvelle commença pour lui : « J'ai eu un lot exécrable, disait-il, de sept à dix-sept ans; mais depuis le passage du mont Saint-Bernard, je n'ai plus à me plaindre du destin, mais au contraire à m'en louer. » L'Italie, c'était, pour cet adolescent avide de sensations, la liberté des aventures, l'imprévu de la vie, un roman perpétuel sous un climat enchanté. Il y contracta cette double passion qui fut le charme et le tourment de sa vie : la passion des femmes et celle du soleil.

Inconstant, capricieux, incapable d'une gêne et d'un ennui, nous le voyons tour à tour attaché aux bureaux de M. Pétiet, gouverneur de la Lombardie, puis sous-lieutenant au sixième régiment de dragons, aide de camp du général Michaud, brave soldat, duelliste heureux, amant plus heureux encore, profitant largement de sa jeunesse aventureuse et de ses droits de conquérant dans l'Italie devenue française. Un caprice lui fait donner sa démission. Nous le retrouvons à Grenoble, scandalisant sa famille par la liberté de son langage et soulevant contre lui de violents orages domestiques. Il fuit la tempête en partant précipitamment pour Paris où il entreprend de refaire son éducation, apprenant tout à la fois l'anglais et l'escrime, alternant les *Lettres persanes* avec les œuvres économiques de Say, lisant concurremment Cabanis et J. J. Rousseau, Montaigne et Destutt de Tracy, écrivant des ébauches de comédie, attendant la gloire et la fortune dans sa mansarde. Ni l'une ni l'autre ne viennent à son appel, et il passe toute l'année 1805 au comptoir d'un riche négociant de Marseille dont il tient les livres, consolé de ce métier prosaïque par l'attachement d'une jolie actrice. Qui fut infidèle du commis ou de l'actrice? L'histoire ne le dit pas : tout ce qu'on sait, c'est que l'épisode commercial et amoureux ne dura qu'un an. Il rentre dans le commissariat de la guerre, grâce à la

protection familière et indulgente de M. Daru, et prend part dans la mesure de ses fonctions aux rudes campagnes que Napoléon fait successivement contre la Prusse et contre l'Autriche. En 1810, Beyle voit la fortune lui sourire. Il devient coup sur coup auditeur de première classe et inspecteur des bâtiments de la couronne, obtient, un an après, un congé dont il profite pour revoir Milan et rechercher quelques traces de ses amours déjà bien oubliées par les belles Italiennes, et part en 1812 pour la campagne de Russie où il joue un rôle très-honorable et très-actif. Il en revint ennuyé de la vie, découragé de tout, las des hommes. En 1814, il accompagne en qualité d'adjoint, le comte de Saint-Vallier, commissaire extraordinaire à Grenoble, contribue à prendre des mesures qui restèrent inefficaces contre l'invasion, et considérant sa mission comme terminée, il repart pour Paris où il arrive le jour même que le Sénat proclamait la déchéance de l'Empereur. De 1815 à 1830, Beyle promène son humeur capricieuse et sa libre fantaisie de Paris à Milan et de Milan à Londres, dépensant largement sa petite fortune, intérêt et capital, jouissant de la vie, se créant les plus agréables et les plus intimes relations dans certaines loges de la *Scala* et certains salons de Paris, se faisant quelques amis et beaucoup d'ennemis par l'intempérance de

sa plaisanterie, critiquant les institutions et les partis, étudiant curieusement les hommes et passionnément les femmes, frondeur, sceptique, aimable et maussade à ses heures, écrivant beaucoup et réussissant très-peu, prenant l'existence à l'aventure et jouant librement avec l'imprévu. La révolution de 1830, qu'il n'avait pas prévue, lui profita et lui valut le brevet de consul à Trieste, et quelques mois après à Civita-Vecchia, qui fut sa dernière résidence officielle en Italie. Les dix dernières années de sa vie se partagèrent entre son poste de Civita-Vecchia, de nombreuses excursions à Rome et quelques congés passés à Paris. Ce fut là que la mort le surprit. Une attaque d'apoplexie l'enleva le mardi 22 mars 1842, à sept heures du soir, à la porte du ministère des affaires étrangères.

Nous avons cru qu'il ne serait pas inutile de marquer brièvement les principales circonstances de cette existence à chaque instant brisée et renouée, soit par le caprice des événements, soit par la fantaisie de l'homme. Même après la publication des nombreux documents que nous avons cités, Stendhal restait encore, pour un grand nombre, une sorte de mythe. La bizarrerie préméditée de ce pseudonyme, l'affectation à outrance de l'incognito, les précautions méticuleuses de Beyle pour dérober sa personnalité littéraire, sa défiance ex-

cessive du public, tout avait contribué à égarer les imaginations sur la nature du personnage. Une réalité marquée par des faits et par des chiffres cesse d'être un mythe et devient une personne.

Beyle n'était pas beau; c'était un de ses plus grands chagrins, ce fut parfois pour lui presque un désespoir. Voici le portrait très-exact que nous en donne M. Colomb : « Il était d'une taille moyenne et chargée d'un embonpoint qui s'était beaucoup accru avec l'âge. Il avait le front beau, l'œil vif et perçant, la bouche sardonique, le teint coloré, beaucoup de physionomie, le col court, les épaules larges et légèrement arrondies, le ventre développé et proéminent, les jambes courtes, la démarche assurée. Ce que Beyle avait de mieux, c'était la main, et, pour attirer l'attention sur elle, il tenait ses ongles démesurément longs. » Sans attacher plus d'importance qu'il ne convient à la physionomie, notons, à titre de renseignement curieux, que son portrait gravé décèle une forte dose d'ironie et de sensualité.

Être original était sa grande prétention. Nous voulons bien croire qu'il l'était naturellement, mais l'art ajouta à la nature. L'originalité vraie, l'*humour* britannique, tire son charme principal de cela même qu'il s'ignore. Celle qui se connaît et qui devient un rôle dans le monde nous paraît beaucoup moins

agréable. Aussi, même dans la désinvolture de Stendhal, il nous semble qu'il y a quelque chose d'apprêté, de *voulu*, qui nuit au charme. Nous voulons bien croire, puisqu'on nous l'assure, qu'il ne pouvait souffrir les sots et qu'il avait pour les gens qui l'ennuyaient une haine furieuse. Cela s'est vu et se verra souvent. Mais à qui fera-t on croire qu'il n'ait jamais su bien nettement distinguer un méchant d'un fâcheux? Comme boutade, cela passe; mais, de grâce, n'y cherchez pas autre chose. Sa *Correspondance* respire un sans-façon qui plaît d'abord et qui attire. Regardez-y de près et demandez-vous comment il se fait que cette libre et familière façon de dire les choses, cet imprévu dans l'anecdote, cette variété des sujets vous laissent froid, presque indifférent? N'est-ce pas que vous sentez la préoccupation constante, la mise en scène du *moi?* A la longue ce jeu devient insupportable, et je défie qu'on lise tout d'une traite cette *Correspondance*, où les pages agréables et les détails ingénieux abondent, mais dont l'ensemble vous laisse une impression pénible, une sorte de fatigue.

Original de cette façon préméditée et peu sincère, faut-il s'étonner si Stendhal manque de naturel? Ce qui est plaisant, c'est de l'entendre se récrier à chaque instant, dans ses lettres, contre l'affectation. Mais y a-t-il une affectation plus marquée que celle

de la simplicité? Ce fut la sienne. Il prétend au simple, au vrai; il veut être naturel, mais il ne le fut vraiment pas, en voulant trop l'être. Il passe sa vie à faire la guerre aux préjugés, au mensonge, à l'hypocrisie. Mais que de préjugés dans ce pourfendeur de faux principes! Que de servitudes secrètes dans ce libre esprit! Que de concessions à l'opinion, moins encore, à la mode! Il en suivait aveuglément les caprices, nous dit son biographe. A cinquante-neuf ans, il se coiffait et s'habillait comme un jeune homme. Sa susceptibilité pour tout ce qui composait sa toilette était extrême; une observation, quelque légère qu'elle fût, sur la coupe d'un habit ou d'un pantalon, pouvait le choquer sérieusement; car elle lui apparaissait comme une sorte d'épigramme *à l'adresse de son physique;* c'était chez lui la fibre délicate.

L'hypocrisie le mettait hors de lui; seulement, il étendait fort loin le sens de ce mot. Était hypocrite, à ses yeux, quiconque professait une autre conviction que la sienne sur tous les points qui touchent à la religion et à la morale. C'était une véritable monomanie, et qui datait de loin, à ce qu'il paraît, puisque, dès l'âge de quinze ans, il porta toute son ardeur intellectuelle sur les mathématiques, ayant horreur de l'hypocrisie et pensant, bien justement, qu'en mathématiques elle

est impossible. Cette raison est tout à fait péremptoire et ne laisse pas d'être assez piquante. Étudier les mathématiques par haine de l'hypocrisie, le plaisant sacrifice à la vérité ! Stendhal appartenait à cette catégorie d'intelligences très-difficiles sur les conditions de la certitude et qui n'admettent d'autre forme de démonstration que la démonstration géométrique, se défiant de toutes les autres, où l'imagination et le cœur peuvent avoir une certaine part. Mais avec des principes aussi rigoureux, où irait-on ? Combien y a-t-il de vérités au monde qui puissent passer sous le niveau de la démonstration mathématique ? Toutes les facultés de l'homme sont dès lors frappées d'impuissance, sauf la déduction pure. Le cœur n'a-t-il pas, lui aussi, une prise sur des vérités d'un certain ordre ? n'at-il pas sa lumière et ses clartés ? C'est ce que ne sentit jamais Stendhal, et c'est aussi ce qui le rendait si profondément injuste à l'égard des opinions d'autrui. Il professait un respect bizarre et affecté pour ce qu'il appelait *la logique*, mais il n'en reconnaissait qu'une, c'était la sienne. Il y a dans tout cela une certaine étroitesse d'esprit.

C'est assez dire qu'il était sceptique, et sur certains points sceptique presque passionné. Il n'avait aucune idée religieuse, mais son athéisme s'exprimait comme une rancune personnelle. « Il

niait Dieu, dit M. Mérimée, et, nonobstant, il lui en voulait comme à un maître. Jamais il n'a cru qu'un dévot fût sincère. Je pense que le long séjour qu'il avait fait en Italie n'avait pas peu contribué à donner à son esprit cette tournure irréligieuse et agressive qui se montre dans tous ses ouvrages. » Son impiété se traduisait sous les formes les plus bizarres. Ses amis admirèrent beaucoup cette théorie cosmogonique qu'il leur exposa un soir chez Mme Pasta : « Dieu était un mécanicien très-habile; il travaillait jour et nuit à son affaire, parlant peu et inventant sans cesse, tantôt un soleil, tantôt une comète. On lui disait : Mais écrivez donc vos inventions, il ne faut pas que cela se perde. — Non, répondait-il; rien n'est encore au point où je veux. Un beau jour, il mourut subitement. On courut chercher son fils unique, qui étudiait aux jésuites. C'était un garçon doux et studieux, qui ne savait pas deux mots de mécanique. On le conduisit à l'atelier de feu son père. — Allons ! à l'ouvrage ! Il s'agit de gouverner le monde. — Le voilà bien embarrassé : — Comment faisait mon père ? — Il tournait cette roue, il faisait ceci, il faisait cela. — Il tourne la roue, et la machine va de travers. » On le voit, l'allégorie se traîne, il y a de l'indécision, le trait n'est pas enlevé. D'autres fois, il était plus heureux, et il y a de l'originalité dans cette boutade qu'on a

retenue : « Ce qui excuse Dieu, disait-il, c'est qu'il n'existe pas. »

Il croyait à la morale juste comme il croyait à Dieu. Il se moquait parfaitement du sentiment moral, de la vertu désintéressée et autres chimères du spiritualisme, inventions lucratives des philosophes et des prêtres. Nourri de Cabanis et d'Helvétius, il réduisait à deux les mobiles des actes humains, l'intérêt et l'honneur. Mais l'honneur, comme il l'entendait, n'était qu'une autre forme de l'intérêt, une manière de capter l'opinion et de surprendre la faveur des hommes. Il aimait à se jouer dans l'analyse de ce qu'on appelle les belles actions, et il se plaisait à en faire ressortir les mobiles secrets qui n'étaient rien moins qu'admirables. Il recommençait avec une grande verve le travail de la Rochefoucauld, montrant partout l'intérêt derrière la vertu, et se plaisant à transformer l'héroïsme même en un égoïsme bien calculé. Il essayait de réduire en préceptes cette triste morale, et quelques-uns de ses aphorismes nous ont été conservés par la piété de ses amis. « Ne jamais pardonner un mensonge. — Ne jamais se repentir. — Prendre aux cheveux la première occasion de duel à son début dans le monde. » Voilà quelques-unes de ses maximes. Il en avait d'autres très-vives et très-familières, dans lesquelles il avait condensé toute une théorie de la séduction. M. Mé-

rimée les a traduites en style académique. Ainsi transformées, elles perdent beaucoup de leur couleur et de leur accent, mais le fond est fidèlement conservé. Il prêchait la témérité aux jeunes gens. « On réussit, disait-il, une fois sur dix; mettons une fois sur vingt; est-ce que la chance d'être heureux une fois ne vaut pas la peine de risquer dix-neuf affronts et même dix-neuf ridicules? » Cette morale de caserne avait le plus grand succès dans le petit cénacle.

Ce scepticisme explique assez bien les défiances continuelles et les inquiétudes de cet homme singulier. Sa plus grande crainte était d'être pris pour dupe, du malheur, de la vertu, ou de la gloire. Il craignait l'attendrissement comme la faiblesse, et considérait la pitié comme un signe d'infériorité intellectuelle. Il mettait je ne sais quel point d'honneur à passer pour un Machiavel de société et pour un raffiné de la diplomatie mondaine. Je n'aime guère cette occupation constante à se mettre en garde contre les surprises du cœur; cette défiance de soi-même est le résultat de la plus sotte des vanités, celle qui croit s'honorer par le sacrifice de tous les sentiments naturels, et qui trouve un signe de supériorité dans le silence des affections humaines. La fausse sensibilité est bien ridicule et bien niaise avec ses declamations et ses larmes, mais l'insensibilité factice ne vaut pas mieux.

Un homme aussi supérieur aux sentiments humains, c'est-à-dire vulgaires, ne devait pas être accessible à l'enthousiasme. Aussi, en dehors des arts, pour tout ce qui touche à l'humanité et à son histoire, Stendhal pratique-t-il une sorte d'indifférence frondeuse et d'impartialité ironique. Il avait une foi médiocre aux grands hommes et aux grandes choses. Il n'avait qu'une dose infiniment petite d'idéal et il la ménageait infiniment. Il racontait d'une manière plaisante et pittoresque des épisodes fort curieux des guerres auxquelles il avait assisté, et qui n'étaient pas toujours en l'honneur de la *grande armée*. Il aimait aussi à donner, en style cynique, quelques harangues militaires fort accentuées et qui tranchent énergiquement avec la solennité de l'histoire. Selon lui, l'histoire n'est qu'une sorte de travestissement gigantesque où les faits perdent leur caractère et les hommes leurs proportions. Pour Napoléon, qu'il avait vu de près et dont il avait subi la fascination, ses sentiments étaient assez contradictoires. « Presque toujours, dit M. Mérimée, il était de l'opinion contraire à celle qu'on mettait en avant. Tour à tour frondeur ou enthousiaste, quelquefois il en parlait comme d'un parvenu étourdi par les oripeaux, manquant sans cesse aux règles de la *logique;* d'autres fois, c'était une admiration presque idolâtre. » M. Colomb, avec son ingénuité ordinaire, s'étonne de

voir Beyle prendre si gaiement la chute de Napoléon, et de l'entendre, lui fonctionnaire de la veille, traiter l'Empereur de despote, l'accuser d'avoir volé la liberté de la France. Au fond de toutes ces contradictions, il y avait bien de l'indifférence et une sorte de dégoût de toute chose. De là cette ironie sincère ou affectée qui finit par prévaloir dans le ton ordinaire de ses dernières œuvres et de sa *Correspondance*, et qui, à la longue, cause un froid mortel. Ne croire à rien conduit à se moquer de tout. Stendhal était de ces railleurs impitoyables pour qui tout enthousiasme, tout dévouement, toute foi sont matière à sarcasme. Il ne croyait guère à la légitimité des gouvernements et aux droits des peuples. Il était libéral en paroles sous la Restauration, mais de ce libéralisme très-vague qui faisait gaillardement la guerre aux nobles et aux dévots, sans rien formuler sur l'avenir des peuples, sans rien déterminer pour le lendemain d'une révolution. Au vrai, Stendhal, tous ses amis en conviennent, était un pur aristocrate de manières, de goûts, d'habitudes. Son opposition frondeuse au gouvernement de la Restauration n'était qu'une rancune de voltairien contre l'Église. Le vrai libéralisme est autre chose ; il faut, tout d'abord, ne pas mépriser les hommes pour les vouloir sincèrement libres. C'était là le dernier fonds de Stendhal : il méprisait les hommes, et,

en fait de politique, je crois que s'il eût été à même d'en pratiquer une, c'eût été celle du *Prince* de Machiavel. Il a, dans sa fameuse création du comte Mosca, une sympathie visible, et plus d'un point de contact avec ce triste héros de la finesse et du scepticisme. Quand on ne croit à rien, l'humanité cesse d'être un but, elle n'est plus qu'un moyen.

Il y avait pourtant un point sur lequel Stendhal rendait hommage, et même avec excès, aux gouvernements, c'était la police. « Il était persuadé, dit l'auteur inconnu de la notice, que cet espionnage gigantesque, si fortement organisé par Fouché, avait conservé tout son pouvoir occulte. Aussi il n'est sorte de précautions dont il ne s'entourât pour les actions les plus indifférentes de la vie. Jamais il n'écrivait une lettre sans la signer d'un nom supposé, *César Bombet*, *Cotonnet*, etc. Il datait ses lettres d'Abeille au lieu de Civita-Vecchia, et souvent les commençait par une telle phrase : « J'ai reçu vos soies gréges et les ai emmagasinées en attendant leur embarquement. » Tous ses amis avaient leur nom de guerre, jamais il ne les appelait d'une autre façon. Personne n'a jamais su exactement quelles gens il voyait, quels livres il avait écrits, quels voyages il avait faits. » Il poussait jusqu'à des minuties puériles la manie de l'incognito. Il ne donnait jamais son vrai nom à ses

fournisseurs; c'était une idée fixe de dérouter la police, qui lui faisait une peur horrible. Il voyait partout des piéges et des trahisons; c'est de l'originalité, je le veux bien, mais mesquine et triste.

Ce serait donner de lui une idée incomplète que de ne pas indiquer au moins ce qui fut l'occupation principale de sa vie. Il était bien persuadé que le seul bonheur possible en ce monde est celui que donne l'amour, et il le recherchait avidement partout où il en trouvait l'occasion. Cette recherche obstinée du bonheur à sa manière lui avait valu un grand nombre d'aventures, les unes assez romanesques, les autres très-bouffonnes, et dont il aimait à faire le récit dans l'intimité. Ses amours étaient tout à fait celles d'un sceptique, pas du tout désintéressées, encore moins platoniques, médiocrement délicates. Le nombre même de ses passions dit assez qu'il n'était pas de ces âmes difficiles qui se donnent une fois et pour la vie. Il se donnait avec une générosité prodigue, et ne comprenait, du reste, l'amour que du côté le plus positif. Il lui fallait la preuve authentique; il se moquait beaucoup de l'amour pur. M. Mérimée a raconté avec bien de l'esprit quelques épisodes de ses nombreuses passions; mais la discrétion du ton académique nuit un peu à la couleur et à la vivacité du récit. Il y a bien

plus d'énergie et de vérité dans le récit de la notice anonyme ; on croit entendre parler Stendhal. Il avait incontestablement dans l'esprit une pointe de Rabelais. Cela se sent dans les nombreuses anecdotes dont il a parsemé ses ouvrages. On devine d'après sa conversation écrite ce que devait être sa conversation parlée dans l'entraînement du récit ou dans le feu de la discussion. Comme toute sa vie était tournée du côté des jouissances de l'amour, toute son imagination prenait naturellement cette teinte sensuelle. C'était le ton ordinaire et comme la note de son esprit.

Du reste, brillant causeur, aimable convive; tout le monde est d'accord sur ce point. Très-gai dans le monde, fou quelquefois, négligeant trop les convenances et les susceptibilités, souvent il était de mauvais ton, mais toujours original. Bien qu'il n'eût de ménagements pour personne, il était facilement blessé par des mots échappés sans malice. « Je suis un jeune chien qui joue, disait-il, et on me mord. » Il ne comprenait guère qu'on pût avoir d'autres opinions que les siennes sur les choses et les hommes, et Dieu sait ce qu'étaient ses opinions. Stendhal nous peint avec vivacité les cercles qui l'attiraient et ceux pour lesquels il se sentait une invincible répulsion : « Un salon de provinciaux

enrichis et qui étalent du luxe, est ma bête noire. Ensuite, vient un salon de marquis et de grands cordons de la Légion d'honneur, qui étalent de la morale. Pour moi, quand je vois un homme se pavanant dans un salon, avec plusieurs ordres à sa boutonnière, je suppute involontairement le nombre infini de bassesses, de platitudes et souvent de noires trahisons qu'il a dû accumuler pour en avoir reçu tant de certificats. Un salon de huit ou dix personnes aimables, où la conversation est gaie, anecdotique, et où l'on prend du punch léger à minuit et demi, est l'endroit du monde où je me trouve le mieux. Là, dans mon centre, j'aime infiniment mieux entendre parler un autre que de parler moi-même. Volontiers je tombe dans le silence du *bonheur*, et, si je parle, ce n'est que pour *payer mon billet d'entrée.* » D'autres fois, au contraire, il prenait une part brillante à la conversation, et lui-même aimait à se peindre dans cette attitude triomphante : « Ses traits étaient grands, point beaux, mais extrêmement mobiles. Les yeux exprimaient les moindres nuances de ses émotions ; et c'est ce qui mettait son orgueil au désespoir. Lorsqu'il craignait ce malheur, il était brillant, amusant, rempli des saillies les plus imprévues ; il électrisait ses auditeurs, et rendait le bâillement impossible dans le salon où il se trouvait. Dans ces moments, il inspirait les aversions

les plus vives ou des transports d'admiration. Il est impossible de se montrer plus brillant et plus homme d'esprit, disaient ses admirateurs. Mais la vivacité et l'imprévu de ses saillies effrayaient les gens médiocres, et lui valaient bien des ennemis.» On voit, qu'à l'occasion, il savait se rendre justice et hommage à lui-même, car sa modestie ne va, en ce passage, qu'à se peindre à la troisième personne.

Qu'il eût de l'esprit, on n'en peut douter; il en avait à revendre; mais c'est un genre d'esprit tout particulier, brillant et sec, pas très-naturel, trahissant un certain effort pour être singulier. Il y a de la verve sans beaucoup d'aisance. Le trait est cherché et ne vient pas toujours. Ce n'est pas l'agilité lumineuse et la grâce aisée de Voltaire; ce n'est pas davantage le tour piquant et libre, l'ironie molle et charmante des *Lettres persanes;* ce n'est pas non plus l'âpreté laborieuse et la verve savante de Courier; c'est quelque chose d'intermédiaire, fort malaisé à définir. De l'esprit, sans contredit, mais de l'esprit qui veut être gai et qui ne l'est presque jamais. Voilà l'impression bien sincère que nous a laissée la lecture attentive de la *Correspondance.*

J'attribue cette impression à l'absence de sentiments élevés, nobles, affectueux, et, pour tout dire, à une certaine sécheresse de cœur. Être éter-

nellement un homme d'esprit et n'être jamais un homme, c'est un rôle fatigant, à la longue, pour l'acteur et pour le public.

Stendhal avait incontestablement du courage. Il en donna plusieurs preuves remarquables dans la retraite de Russie. Il en donna un autre témoignage aux approches de la mort qui s'annonçait à lui par des attaques réitérées et un affaiblissement partiel de ses facultés. « Il ne craignait pas la mort, nous dit M. Mérimée, mais il n'aimait pas à en parler, la tenant pour une chose sale et vilaine, plutôt que terrible. Il a eu celle qu'il désirait, celle que César avait souhaitée : *Repentinam inopinatamque.* » Il est triste de voir mourir ainsi, sans un pressentiment, sans une espérance, sans un désir, un homme d'une intelligence si variée et si vive. Quelques mois avant le coup fatal, il écrivait à un de ses amis cette phrase : « Je me suis colleté avec le néant; c'est le passage qui est désagréable, et cette horreur provient de toutes les niaiseries qu'on nous a mises dans la tête à trois ans. » Est-ce donc là tout le secret de la vie et de la mort? La vie n'est-elle qu'une longue sensation, la mort un passage qui conduit au néant? Est-ce là le dernier mot de la philosophie de Stendhal et de ses amis? Encore est-il juste d'ajouter que Stendhal a eu le courage de dire ce mot, ce triste mot, tenu en réserve par d'autres plus pru-

dents. Il a eu la franchise de son ironie et de sa frondeuse indifférence. Il a été sincère dans son mépris universel des choses et des hommes. Sachons-lui gré de cette loyauté de caractère et de pensée. Je ne méprise rien tant que le scepticisme déguisé qui prend le costume officiel des convictions qu'il n'a pas.

L'homme que nous avons analysé dans sa vie intime est en parfaite harmonie avec l'auteur que nous allons juger dans ses livres. Ses œuvres ne semblent être qu'une continuation naturelle ou plutôt une édition revue et corrigée de ses entretiens familiers avec ses amis.

II

Le livre de l'*Amour* est, à nos yeux, le plus important des ouvrages de Stendhal; d'abord, à cause du sujet lui-même qui fournissait à l'auteur l'occasion d'y faire passer l'expérience de sa vie entière; puis, à cause du grand nombre d'observations, de théories aventureuses et de paradoxes qu'il contient. On nous permettra d'y insister d'une manière toute particulière. La plupart des idées de Stendhal s'y retrouvent, de sorte que l'on pourrait prendre, dans ce livre unique, une notion fort exacte de l'auteur. A lui seul, il dispenserait presque de tous les autres. Nous y ren-

controns, fortement marqués et comme en saillie, les défauts et les qualités de l'écrivain, la sagacité ingénieuse et l'exagération de l'observateur, les idées fixes et les manies intellectuelles de l'homme.

Un mot d'abord sur l'écrivain qui, dans Stendhal, a une physionomie toute particulière. Il y a, dans tous ces ouvrages, une absence de plan, de méthode, de suite dans les idées, une affectation d'irrégularité, une bizarrerie d'allures, et, pour tout dire, un décousu qui étonne désagréablement le lecteur. C'est la haine du pédantisme et le désir d'être homme du monde, c'est la prétention à une légèreté de bon ton, qui détermine Stendhal à écrire ainsi, à bâtons rompus. Sa propre nature, impatiente de toute règle, l'inclinait aussi à cette méthode paresseuse qui consiste à n'en point avoir. Tout, chez lui, visait à une sorte de désinvolture. Écrivain, il semblait qu'il eût honte de faire son métier et qu'il prît à cœur, par ses négligences préméditées, par ses brusqueries, par ses saccades, de déconcerter le public et de dénouer à chaque instant la trame de sa pensée. Il croit être plus homme du monde en étant moins écrivain. De là ce style rompu, haché, peu soucieux des lacunes, des incorrections et des obscurités. « J'écris comme on fume un cigare, » disait-il. Cela se voit de reste : à côté d'une phrase

juste ou piquante, à côté d'un mot profond se placent des phrases inachevées, des mots bizarres, assemblés comme à dessein par une sorte de coquetterie et de négligence. Voilà ce qui ressort de tout ce qu'il écrit : une préoccupation constante de l'étonnement qu'il va causer au lecteur. Il n'écrit pas une page, pas une ligne sans se demander : « Qu'en dira-t-on ? Est-ce assez *moi?* » Et pour que la page soit bien *lui*, il la torture, il la mutile, il la brise en mille manière différentes. Ajoutons qu'il vise souvent à une imitation puérile de Montesquieu, à la concision excessive de la phrase, à la brièveté du chapitre, à la multiplicité des points de vue et des subdivisions. Tout cela est chez lui une véritable manie, une sorte de *tic* littéraire.

Autre manie. Il a horreur de tout ce qui ressemble à une idée abstraite, générale, à une théorie philosophique. D'où résulte qu'il ne cherche pas à démontrer ses idées en généralisant d'une manière impersonnelle ses observations sur le cœur humain. Il n'admet qu'une sorte de démonstration, la démonstration par l'anecdote. Chaque fois qu'il avance un aphorisme, il l'appuie sur un récit vrai ou faux, qui lui sert d'explication et de preuve. Il a horreur du *vague* et du *vide* et tout ce qui est abstraction lui semble être ou une idée parfaitement incompréhensible ou un grand mot

complétement vide de sens. Il affecte de ne croire qu'aux faits; il ne veut montrer les sentiments qu'en action, et pour cela il donne à chaque définition, aphorisme ou précepte, l'appui d'un petit drame. C'est sa méthode constante. Le livre de l'*Amour* est un recueil d'anecdotes; l'*Histoire de la peinture en Italie* n'est pas autre chose qu'une biographie. Tout se tourne au récit; il est juste de dire que le récit est vif, alerte, animé. C'est un secret instinct qui avertit Stendhal d'éviter l'exposition des idées abstraites et en général de tout ce qui est dogmatique. Si, de rencontre, il s'aventure en ces matières, l'effort visible et la langueur de son style trahissent l'embarras et la stérilité, ou bien il devient ennuyeux, sec, pédant, ce qui eût été, pour lui, la plus mortelle injure. Essayons de présenter, dans ce qu'elle a d'essentiel, la théorie de l'*Amour* un instant dégagée des anecdotes.

Cette théorie elle-même est un cas particulier d'une théorie plus générale qu'il appliquait à tout, à la vie privée comme à la vie publique, au gouvernement de l'homme comme au gouvernement des sociétés. La vie n'a qu'un sens et qu'un but : le bonheur. Ceux qui assignent un autre terme à l'existence humaine, ceux qui imposent à l'homme les exigences du devoir, du sacrifice, de la douleur, sont de grands imposteurs qui torturent l'homme

par des idées imaginaires pour le dominer, exploitant ainsi le malheur public au profit de leur bonheur particulier, et prélevant sur les masses crédules un impôt de servitude intellectuelle, de larmes et de sang qu'ils transforment en jouissances secrètes d'orgueil ou de volupté. Cette idée est fondamentale chez Stendhal, et nous la retrouvons un peu partout, éparse, disséminée en allusions, en épigrammes, en anecdotes allégoriques, mais très-visible sous les voiles transparents dont il l'enveloppe, moins encore pour la cacher que pour faire croire que c'est là le grand secret du monde et qu'il serait imprudent de le divulguer à ciel ouvert. Les religions et les gouvernements ne sont qu'une vaste complicité d'hommes habiles, qu'une immense conspiration contre le bonheur simple, naïf, naturel des peuples, et pour dire le mot, un gigantesque escamotage de la félicité publique au profit de quelques ambitions démesurées et de quelques égoïsmes effrénés. Stendhal ignore absolument ce que veut dire le mot devoir, ce que signifient les mots décence, mœurs, vertu. Au moins prétend-il qu'on a fait d'idées très-simples à leur origine, des idées très-abstraites et très-compliquées. Le devoir n'était, dans la nature des choses, que ce secret instinct qui incline chaque homme à chercher son bonheur et qui lui en fait presque une loi. La décence, les mœurs, la vertu n'étaient

également qu'une manière particulière pour chacun de chercher son bonheur à sa guise, le bonheur de chacun de nous étant subordonné aux exigences particulières de son tempérament. — Tout le reste, l'idée altière et bizarre d'un devoir qui ne se rapporte pas à l'homme lui-même, mais à quelque chose d'abstrait et d'impersonnel, tout le reste comme la charité, la pitié, le dévouement, le sacrifice, l'honneur entendu dans le sens élevé du mot, pure duperie, invention des philosophes, mensonge lucratif des prêtres. La seule morale est celle qui dit à l'homme : la vie est courte, et après cette vie le néant. Profite bien de ton passage sur la terre. Fais ce qui te plaît, sois heureux à ta manière; tu n'as qu'une vie, sache en profiter. Voilà qui est bref, et l'on ne peut pas reprocher à ce dogme ses obscurités.

Sthendhal consacra très-sérieusement sa pensée et sa vie à cette science unique, la science du bonheur. Il rechercha, et par l'expérience comparée de ses sentiments propres et par ses méditations assidues, le secret de ce bonheur, fin suprême de notre destinée. Or, lorsqu'on supprime d'un seul coup les principes obligatoires et les espérances de la raison, on ne peut ni ajourner le bonheur à un avenir qui n'existe pas, ni le chercher dans les joies austères du bien accompli. Il n'y a plus qu'une

source de bonheur, la passion. C'est là qu'il faut aller puiser la félicité dont notre âme est altérée. La science de la vie cesse d'être aussi compliquée. Chacun se fera son bonheur à sa manière, à la guise de sa passion. Tous nos actes n'ont qu'un but sérieux: l'utilité, non pas collective et impersonnelle comme l'entend Bentham, qui relève au moins l'intérêt à la hauteur du principe en le généralisant, mais individuelle, immédiate, présente, en un mot, la sensation.

La sensation, voilà le dernier terme de cette théorie où quelques critiques ont voulu voir tant de profondeur. C'est l'unique ressort de ce bonheur que Stendhal recommande à chacun de nous avec tant d'insistance et de force. Il mesure exactement la valeur des peuples à l'intensité des sensations, et la valeur des gouvernements à la liberté qu'ils laissent au jeu de nos passions. — C'est là ce qui fait à ses yeux l'immense supériorité de l'Italie sur les autres pays du monde. Il n'a pas assez d'admiration pour cette franchise, pour cette énergie du sentiment, pour ces colères brusques et sauvages qui s'allument dans ces cœurs ardents et qui ne mettent rien moins que le crime, la mort, au service d'une passion contrariée ou d'un amour trahi. Le bonheur étant le seul intérêt ou plutôt le seul devoir de la vie, chacun de nous ne saurait trop hardiment le défendre. L'énergie, c'était pour

lui le caractère saillant de l'Italie, sa beauté morale, sa grandeur. Il faut l'entendre raconter quelques histoires italiennes où éclatent les ardeurs et les audaces de l'amour, les vengeances et les fureurs de la passion. Il admire le crime pour la cause qui l'a fait commettre, le poignard lui semble sublime au service de l'amour irrité. « Ce peuple est féroce, disait-il en parlant des Romains, tant mieux! il a de l'énergie. » Au contraire, il avait honte d'être Français, il n'avait pas assez de mépris pour ce pays, « où la plante, nommée amour, a toujours peur du ridicule, est étouffée par les exigences de la passion nationale, la vanité, et n'arrive presque jamais à toute sa hauteur. »

Toutes ces théories ont une sorte de hardiesse provocante et comme un certain air de crânerie superbe. Mais il faut les laisser à leur place. On conçoit fort bien qu'un homme complétement libre d'esprit et dégagé des préjugés, expose ces idées à ses amis, libres penseurs comme lui, le soir, après un dîner au café Anglais, en se promenant sur le boulevard, dans cet heureux état de demi-ivresse élégante, où le paradoxe et le vin de Champagne ont une part égale, et qui se manifeste par une sorte de gageure contre le bon sens. Tout cela peut être fort amusant et très-applaudi. Mais que toutes ces théories sont étroites,

fausses, mesquines, en face de la réalité! C'est fort bien dit, et quand on le peut, c'est bientôt fait de rechercher à tout prix et partout la sensation agréable, de donner un libre et plein essor à ses passions. Mais il faut pour cela, outre une grande bravoure d'immoralité, beaucoup de loisir et des rentes. Je vois là une fort jolie théorie de l'égoïsme mondain, pas autre chose. Appliquez ces idées à la vie sociale et au gouvernement des peuples. Dans quel chaos vous allez précipiter le monde, au nom du bonheur et de la passion! S'il n'y a plus qu'un intérêt pour l'homme, qu'un but et qu'un sens à sa vie, la jouissance, il faut qu'il se la procure à tout prix, et n'en doutez pas, il saura bien se la procurer. Vous lâchez le frein à ses passions. N'ayez garde qu'elles ne se donnent libre carrière. Vous livrez le monde à la concurrence des désirs contraires; vous en faites une lice ouverte aux convoitises sauvages. Vos idées, si agréablement caressées, sur la chimère du devoir, sur les douceurs infinies de la sensation, sur la légitimité du désir, sur la beauté de la passion, sur l'admirable grandeur de l'énergie conduiraient le monde à sa ruine et vos sectateurs les plus ardents à l'échafaud, si elles allaient un jour triompher. Mettez ces idées dans la tête d'un peuple et vous verrez avec quelle énergie il saura les appliquer. Direz-vous que toutes ces théories n'existent et ne peuvent exister qu'au profit des

riches et des heureux du siècle; que pour le reste de l'humanité, la morale bourgeoise, avec accompagnement du prêtre et du gendarme, est un mal nécessaire et une tyrannie indispensable? Fort bien, cela au moins est clair, cela est pratique. Mais à quel prix? Vous admettez deux catégories dans l'humanité, les privilégiés de la naissance ou de la fortune, et la grande masse de l'humanité, condamnée à perpétuer votre bonheur, à garantir votre sécurité au prix des plus avilissantes terreurs.

De pareilles théories révoltent la nature et la raison. Il faut bien que les égoïstes de tous les temps le sachent: il n'y a qu'une morale. Si c'est leur morale qui est la vraie, qu'ils s'attendent à voir leur bonheur envahi, leurs jouissances partagées, leurs trésors divisés entre les mains du peuple vainqueur et tout frémissant de ses souffrances passées. Si c'est la morale du devoir qui est la vérité, si l'honnête n'est pas un vain mot, leur sécurité est garantie; mais qu'ils subissent eux aussi cette morale qui comprime les convoitises, qu'ils sachent plier leurs désirs au niveau du devoir, et qu'ils n'insultent pas aux misères et aux larmes de l'humanité souffrante par l'étalage de leur égoïsme voluptueux.

De bien grands mots, dira-t-on, à propos d'une théorie tout individuelle, d'une boutade plutôt d'un

libre et charmant esprit ! — Soit ; mais c'est avec des boutades pareilles que l'on corrompt les sociétés. Il y a dans cette outrecuidance de l'égoïsme qui s'affiche, un prestige qui séduit les faibles. On croit se donner une sorte d'élégance hautaine et supérieure en faisant parade de ces vices qui ne sont pas à la portée du vulgaire. Il y a bien de la vanité, et vraiment niaise, dans cette fastueuse immoralité. J'entends d'ici les beaux esprits se récrier contre le pédant de morale qui vient mêler sa voix et son sermon aux fantaisies charmantes, aux hardiesses ingénieuses, aux grâces délicieusement libertines du plus aimable petit-fils d'Horace. — Eh ! mon Dieu ! nous les avons vus à l'œuvre ces spirituels sceptiques, ces égoïstes pleins de charme. Nous savons qu'on ne joue pas impunément avec ces paradoxes de la corruption élégante qui provoquent tôt ou tard de terribles explosions de rancunes et de colères presque légitimes. Nous savons enfin qu'il est toujours mauvais de mépriser l'humanité, de nier tout ce qui la relève, et de professer une morale qui serait un sensualisme distingué au café de Paris, et qui s'appellerait le communisme dans la rue Mouffetard. Le principe est le même, légitimité du désir, beauté de la passion, grandeur sauvage de l'énergie. Refuserait-on de reconnaître le même principe parce qu'il porte un costume différent dans

les quartiers de l'élégance et dans ceux de la misère?

Laissons ce sujet, quoique ce soit là toute la philosophie de Stendhal. Son livre de l'*Amour* est le corollaire naturel, le complément obligé de sa morale. Il se rattache essentiellement à sa philosophie, empruntée à Cabanis et à Helvétius.

Stendhal a voulu nous donner une description exacte des symptômes, des phases diverses et des nuances les plus caractérisées de l'amour. « J'ai appelé cet essai, dit-il, un livre d'idéologie. Mon but a été d'indiquer que, quoiqu'il s'appelât l'*Amour*, ce n'était pas un roman, et que, surtout, il n'était pas amusant comme un roman. Je demande pardon aux philosophes d'avoir pris le mot idéologie : mon intention n'est certainement pas d'usurper un titre qui serait le droit d'un autre. Si l'idéologie est une description détaillée des idées et de toutes les parties qui peuvent les composer, le présent livre est une description détaillée et minutieuse de tous les sentiments qui composent la passion nommée *amour*. Je ne connais pas de mots pour dire, en grec, discours sur les sentiments, comme idéologie indique discours sur les idées. »

Il y aurait un beau livre à faire sur ce sujet : mais pour le faire comme nous l'entendons, il eût

fallu une réunion bien rare de qualités exquises, délicatesse de pensée, finesse d'observation, profondeur de sentiment, et sur tout cela un souffle de Platon. Sentir profondément l'amour, mais le sentir avec respect, car le respect est la condition de la délicatesse; joindre à la vivacité des impressions une sagacité pénétrante, une heureuse subtilité d'esprit habile à saisir les moindres nuances et les détails les plus fins; avoir dans l'intelligence cet élan de l'idée qui sait rapporter tous les faits humains à leur source la plus élevée, et qui va puiser dans les causes les plus hautes l'explication des plus délicats mystères de notre nature ; à tous ces dons de l'âme unir le privilége d'une langue choisie, pure, à la fois élevée et limpide, pour qu'elle puisse monter jusqu'aux idées supérieures, sans peine et sans effort, et redescendre avec la même grâce jusqu'aux profondeurs du cœur humain, qu'elle laisse apercevoir dans sa merveilleuse transparence ; que de perfections ! Et tout cela n'est pas assez encore : j'ajouterai qu'il faudrait n'avoir vécu que dans un milieu naturellement élevé, je ne dis pas tant par la distinction du rang que par celle du cœur; il faudrait avoir eu cette fortune rare et particulière de ne connaître intimement et autour de soi que des femmes ayant toutes les grâces, mais aussi toutes les pudeurs de leur sexe, sensibles et réservées, de ces femmes qui provoquent les ten-

dresses confuses et les élans secrets du cœur sans éveiller une seule idée de volupté, et dont on croirait profaner par un désir la ravissante et fière image. Il faudrait cela pour parler dignement de l'amour. L'idée que chacun se fait de l'amour se modèle exactement sur l'idée des femmes que l'on a connues. Si vous avez été trop engagé dans ces sociétés faciles où l'amour ressemble beaucoup à la galanterie, puisqu'il n'a plus ni les troubles du sentiment moral, ni les angoisses du remords, n'espérez pas le connaître jamais par ses côtés sublimes. Vous le connaîtrez peut-être dans ses troubles extérieurs, dans ses défaillances ou ses ivresses physiques. Vous l'analyserez avec finesse dans toute l'étendue de la sensation, vous n'atteindrez pas à la région sacrée du sentiment. Analyste pénétrant de la volupté, peintre aimable de ses enchantements et de ses mystères, renoncez à rien comprendre à ces luttes saintes d'une âme contre la passion envahissante, à ces élans presque divins de l'espérance ou de la douleur, à ces troubles soudains du cœur, à ces tristesses sublimes de la pureté qui s'effraye, à ces joies ineffables des cœurs réunis dans de légitimes amours. N'approchez pas de cette partie intime et réservée où une âme vierge sent pour la première fois l'aiguillon du sentiment naissant, et voile, si je l'ose dire, de ses ailes repliées les

troubles délicats et le premier effroi de sa pudeur.

Ce livre, tel que nous l'imaginons, ce n'est pas Stendhal qui pouvait le faire. Il n'a pu décrire que l'amour appris à l'école des Italiennes faciles qu'il avait connues, un délire de l'imagination et des sens, une fièvre. C'est précisément cette ardeur emportée et presque sauvage, cette rapidité de la possession, ce *coup de foudre* qui l'enchante et qui le ravit d'aise. C'est là ce qui fait pour lui l'incomparable supériorité des Italiennes sur toutes les autres femmes du monde. Qu'elles rencontrent par hasard, dans une maison de campagne, un homme à bonnes fortunes qu'elles ne voudraient pas recevoir chez elles; s'il sait son métier, il peut les rendre folles en une soirée. « Qu'avez-vous donc? disais-je à une jolie femme. — Je suis blessée au cœur, me dit-elle franchement; ce mauvais sujet me plaît. » — La nuit, elle réveilla son mari : « Emmenez-moi, lui dit-elle, ou je ferai quelque folie. » Il ne se le fit pas répéter, et dix minutes après, ils étaient sur la route de Venise. » Si c'est là de l'amour, on m'accordera que ce n'est pas du plus exquis. C'est le seul pourtant que Stendhal glorifie. Cette brusquerie du dénoûment l'enchante. Il y voit une preuve de sincérité; il y admire le *divin imprévu*. Que lui parlez-vous des

luttes, des combats intérieurs, des troubles de la vertu qui se débat contre le désir et qui sort de la lutte, épurée par le douloureux triomphe ou attristée par la défaite? Que lui parlez-vous des délais et des attermoiements, des résistances et des effrois de l'âme qui a peur d'aimer, qui a peur de se le dire et de se l'avouer à elle-même? Tout cela est pure coquetterie, pure vanité. La vanité fait les cinq sixièmes de l'amour en France. En Italie, c'est tout autre chose : l'amour est bien l'amour, et quand un homme plaît à une femme, elle ne lui fait pas un long mystère de son bonheur. En France, les sottes convenances exigent des délais infinis et une discrétion, une dissimulation profonde. L'Italienne se pare de son amour nouveau comme d'un ornement. La Française, tyrannisée par l'usage et la crainte du ridicule, cache son amour comme une honte. Conclusion : L'amour en France est glacé, et c'est ce qui lui permet d'être hypocrite; l'amour en Italie est ardent et vrai, et c'est ce qui lui permet de braver le ridicule, l'opinion, les convenances. C'est une défaite chez nous; c'est une gloire, un bonheur là-bas. Toute la question est là, et de cette différence résulte qu'en Italie seulement on sait aimer.

Si c'est là l'idéal des femmes que Stendhal a connues, s'il ne veut pas croire à la sincérité de ces âmes pudiques qui se refusent encore en se

donnant et chez qui la lutte survit à la défaite, s'il ne veut voir dans ces résistances que la tyrannie de la vanité et la peur du ridicule, quoi d'étonnant qu'il n'ait compris qu'un seul côté de l'amour, et qu'il en ait méconnu les divines délicatesses?

Le principe universel de l'amour, c'est la beauté. C'est la vue de la beauté qui détermine en nous ces secrets mouvements et ces délicieuses agitations, frisson mystérieux de nos âmes, prélude de l'amour futur. Mais encore faut-il s'entendre sur ce mot si vague et si indéfini, la *beauté* Qui nous rendra les merveilleuses leçons où Diotime nous enseignait la dialectique secrète de l'amour et les mystères de la beauté auxquels notre âme s'initie comme par degrés, à mesure qu'elle s'épure de la sensation? Qui nous fera saisir comme elle ces évolutions successives de l'âme attirée d'abord par la beauté des figures harmonieuses, puis cédant à l'attrait plus délicat de la beauté intérieure des âmes, et s'élevant de cette beauté intellectuelle au suprême idéal du beau en soi, dernier terme de cette vivante ascension? Laissons là ces oracles lumineux et ces fiers enseignements de la sagesse de Platon. Stendhal nous en tient trop éloignés. Mais au moins constatons, avec le sentiment universel des hommes, qu'il y a deux sortes de beautés qui parlent bien diversement à notre âme :

l'une sollicitant le désir, invitant la sensation, hardie, provocante, fascinant notre imagination et s'offrant à nous comme pleine d'engageantes promesses; l'autre, se composant à dose égale d'âme et de corps, ou plutôt expression visible de l'harmonie intérieure, rayon de l'âme dans le corps transfiguré, reflet sensible et splendeur de l'intelligence et de la bonté. Celle-ci peut exciter aussi d'irrésistibles amours; mais, remarquons-le bien, elle ne les excite que dans les âmes nobles et qui comprennent le désintéressement jusque dans la passion; elle excite l'amour, elle repousse le désir. C'est là le suprême effet de la suprême beauté. Elle n'attire dans son charme que la meilleure partie de notre âme, la partie qui aspire à monter; elle éloigne cette autre partie inquiète et troublée qui n'aspire qu'à descendre. Elle produit ainsi en nous un divorce heureux et comme une scission entre le sentiment pur et le sentiment égoïste. Ceux-là seuls ont connu dans sa plénitude la vraie beauté qui ont pu la contempler sans le trouble physique de la sensation et sans la préoccupation du désir. Ceux-là seuls ont été les vrais, les grands amoureux. Le désintéressement dans l'amour, c'est le plus noble effort auquel puisse se monter l'âme humaine. C'est la forme supérieure de la passion; cette forme supérieure et désintéressée de la passion

est à l'amour ce que l'héroïsme est à la vertu, l'adorable exception des âmes d'élite; elle se produit rarement, d'accord, mais elle existe; le nier, ce serait découronner l'âme humaine de ce qu'elle a de plus saint, de plus pur, de plus élevé dans ses affections terrestres; la nier, ce serait être un athée de l'amour.

Stendhal fut cet athée. Il se serait fort raillé de ces abdications du désir, de ce désintéressement de l'amour, qui ne lui aurait paru qu'une immense niaiserie. Il ne sentit jamais que cette forme très-humaine mais inférieure de la beauté qui parle à notre imagination et qui éveille nos sens. Ses définitions sont curieuses à connaître. On y verra paraître, dans un relief vigoureux, ce sensualisme : « Qu'est-ce que la beauté? C'est une aptitude à vous donner du plaisir. Les plaisirs de chaque individu sont différents et souvent opposés : cela explique fort bien comment ce qui est beauté pour un individu est laideur pour un autre. Pour découvrir la nature de la beauté, il convient de rechercher quelle est la nature du plaisir de chaque individu.... La beauté de la maîtresse d'un homme n'est autre chose que la collection de toutes les satisfactions et de tous les désirs qu'il a pu former successivement à cet égard.... Pourquoi jouit-on avec délices de chaque nouvelle beauté que l'on découvre dans ce que l'on aime? C'est que

chaque nouvelle beauté vous donne la satisfaction pleine et entière d'un désir. » Tout cela est parfaitement juste et ingénieusement observé au point de vue positif et *réaliste* de l'amour. Ailleurs, Stendhal trouve dans la même veine d'idées ce mot charmant: « La beauté est une promesse du bonheur. » — Quelquefois sa théorie se formule avec une sécheresse algébrique qui veut passer pour de l'originalité et qui n'est que de la bizarrerie. Il faudrait citer tout le chapitre intitulé : *La Beauté détrônée par l'Amour*, et dont le sens général est qu'il n'y a pas de beauté absolue, chacun interprétant la beauté dans le sens de son désir, ou mieux de son plaisir individuel. Nous en extrairons seulement ces lignes caractéristiques : « M. Albéric rencontre dans une loge une femme plus belle que sa maîtresse (je supplie qu'on me permette une évaluation mathématique), c'est-à-dire dont les traits promettent trois unités de bonheur au lieu de deux (je suppose que la beauté parfaite donne une quantité de bonheur exprimée par le nombre quatre). Est-il étonnant qu'il leur préfère les traits de sa maîtresse, qui lui promettent cent unités de bonheur? Même les petits défauts de sa figure, une marque de petite vérole, par exemple, donnent de l'attendrissement à l'homme qui aime et le jettent dans une rêverie profonde lorsqu'il les aperçoit chez une autre femme; que sera-ce chez

sa maîtresse? C'est qu'il a éprouvé mille sentiments en présence de cette marque de petite vérole, que ces sentiments sont pour la plupart délicieux, sont tous du plus haut intérêt, et que, quels qu'ils soient, ils se renouvellent avec une incroyable vivacité à la vue de ce signe, même aperçu sur la figure d'une autre femme. Si l'on parvient ainsi à préférer et à aimer la laideur, c'est que dans ce cas la laideur est beauté. » Oui, sans doute, on peut aimer même la laideur et la préférer à la beauté ; mais ce n'est pas, comme le prétend Stendhal, parce que le désir ou l'espérance d'un certain plaisir transforme cette laideur en beauté. Cette laideur peut laisser passer un rayon d'intelligence, de bonté; c'est assez pour que des âmes élevées se sentent invinciblement attirées par le charme intérieur de cette âme devenue visible; la laideur, en ce cas, s'efface sous l'impression de la beauté intellectuelle ou morale; ce sont là des occasions de certaines amours très-nobles, très-pures, les plus solides, peut-être, parce qu'elles sont plus désintéressées dans leur principe.

Nous avons maintenant la clef du livre. Pénétrons plus avant dans cet ouvrage curieux, bizarre, profondément médité, au demeurant si triste.

Stendhal procède à la façon de son maître Ca-

banis. Il traite de l'amour comme un physiologiste traiterait d'une maladie. C'est le même luxe de divisions et de subdivisions, une affectation de méthode, un étalage d'érudition presque technique, qui fait un effet assez singulier en si délicate matière. Il y a quatre amours : 1° l'amour physique, celui des bêtes, des sauvages et des Européens abrutis; 2° l'amour-goût qui, pendant le dix-huitième siècle, a amusé les Français, et que Marivaux, Crébillon, Duclos, Mme d'Épinay, ont esquissé avec tant de grâce ; 3° l'amour-passion, celui d'Héloïse pour Abeilard, de Julie d'Étange pour Saint-Preux ; 4° l'amour de vanité, celui qui faisait dire à la duchesse de Chaulnes, au moment d'épouser M. de Giac : « Une duchesse n'a jamais que trente ans pour un bourgeois. » Puis vient la description fort exacte, piquante au fond, mais horriblement entachée d'affectation, des symptômes successifs et des phases de l'amour. Stendhal distingue sept époques : 1° l'admiration ; 2° quel plaisir de lui donner des baisers, d'en recevoir, etc.; 3° l'espérance; 4° l'amour est né; « aimer, c'est avoir du plaisir à voir, toucher, sentir par tous les sens un objet aimable et qui vous aime; » 5° la première cristallisation commence; 6° le doute paraît; 7° seconde cristallisation. « Il peut, dit Stendhal, s'écouler un an entre le numéro 1 et le numéro 2. Un mois entre

le numéro 2 et le numéro 3 ; si l'espérance ne se hâte pas de venir, l'on renonce insensiblement au numéro 2, comme donnant du malheur. Un clin d'œil entre le numéro 3 et le numéro 4. Il n'y a pas d'intervalle entre le numéro 4 et le numéro 5. Ils ne sauraient être séparés que par l'intimité. Il peut s'écouler quelques jours, suivant le degré d'impétuosité et les habitudes de hardiesse du caractère, entre les numéros 5 et 6, et il n'y a pas d'intervalle entre le 6 et le 7. » Cette plaisanterie arithmétique, très-vantée par les amis de Stendhal, nous a toujours paru d'un goût équivoque. Tout cela recouvre, sous beaucoup d'affectation, beaucoup de brutalité.

Il a été trop souvent parlé de la *cristallisation* pour que nous ne laissions pas l'inventeur s'expliquer sur ce point : « Laissez travailler la tête d'un amant pendant vingt-quatre heures, et voici ce que vous trouverez : aux mines de Saltzbourg, on jette dans les profondeurs abandonnées de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver, deux ou trois mois après on le retire couvert de cristallisations brillantes ; les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants mobiles et éblouissants ; on ne peut plus reconnaître le rameau primitif. Ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui se

présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles pérfections. On se plaît à orner de mille perfections une femme de l'amour de laquelle on est sûr; on se détaille tout son bonheur avec une complaisance infinie. Cela se réduit à s'exagérer une propriété superbe, qui vient de nous tomber du ciel, que l'on ne connaît pas, et de la possession de laquelle on est assuré. » Observation juste, condensée dans une métaphore originale, c'était de quoi assurer le succès du mot et de l'idée; le mot, qui est charmant, recommandant l'idée, et l'idée, qui est juste, recommandant le mot. La *cristallisation* a fait fortune, et c'est justice. Stendhal a de temps en temps de ces bonheurs d'expression. On a exagéré le nombre de ces rencontres brillantes et de ces mots qui sont un trésor. Mais il suffit qu'il y en ait un certain nombre dans les vingt volumes de Stendhal, pour qu'il prenne rang dans les esprits distingués. On pourrait glaner dans ce livre quelques phrases particulièrement heureuses, comme celle-ci : « Je tremble toujours de n'avoir écrit qu'un soupir, quand je crois avoir noté une vérité. » Mais c'est précisément le reproche contraire que nous ferions à Sendhal : il se juge mal. Il a noté trop de vérités, surtout trop de vérités physiologiques.

On sent le matérialisme médical dans ce livre qui ne devrait être consacré qu'aux grâces sévères

et chastes. A chaque instant ce sont des phrases dans le goût de celles-ci : « Ce phénomène, que je me permets d'appeler la cristallisation, vient de la nature qui nous commande d'avoir du plaisir et *qui nous envoie le sang au cerveau*, etc., etc.... » — « Il faut à Del Rosso une femme qui souffre quelques mouvements hasardés, et qui, par ses sourires, autorise des choses fort gaies ; une femme qui, à chaque instant, tienne les plaisirs physiques devant son imagination, et qui excite à la fois le genre d'amabilité de Del Rosso et lui permette de le déployer. » — « Il y a, dès le commencement de l'amour, une cause physique, un commencement de folie, une affluence du sang au cerveau, un désordre dans les nerfs et dans le centre cérébral. Voir le courage éphémère des cerfs et la couleur des pensées d'un soprano. En 1922, la physiologie nous donnera la description de la partie physique de ce phénomène. Je le recommande à l'attention de M. Edwards. » Ailleurs c'est je ne sais quelle explication tirée du fluide nerveux qui, chez les hommes, s'use par la cervelle, chez les femmes, par le cœur.

Est-il étonnant, après cela, que Stendhal n'ait rien voulu comprendre aux origines secrètes, aux causes morales de la pudeur ? Dieu me garde de rappeler ici quelle est la *base naturelle* qu'il donne à la pudeur. Il n'en admire pas moins les effets, qui sont de

donner la vie à l'amour en lui prêtant le secours de l'imagination, et de doubler l'ivresse des plaisirs. Il n'y voit pas autre chose; mais c'est assez, c'est tout pour lui. La pudeur est la mère de l'amour, on ne saurait le contester. L'amour, grâce à la pudeur, est le miracle de la civilisation. On ne trouve qu'un amour physique et des plus grossiers chez les peuples sauvages ou trop barbares. « Les trois quarts de la pudeur, dit-il, sont chose apprise. C'est peut-être la seule loi, fille de la civilisation, qui ne produit que du bonheur. » — Il faut croire à l'âme pour bien expliquer la pudeur; il faut en chercher l'origine dans les plus délicats mystères de l'union de l'âme et du corps, dans les hontes ingénues de la virginité qui rougit d'aimer et qui meurt de confusion à la seule pensée d'un aveu; enfin, dans ces instincts supérieurs, dans ces répugnances presque divines de l'âme de la femme, qui tremble et s'épouvante aux premières atteintes du désir, qui s'isole et s'attriste dans l'exaltation des sens, et qui voudrait, en redoublant les voiles, les mystères et les ombres, se dérober à elle-même les dernières humiliations de sa défaite. Tout cela est pure chimère et jeu de phrases pour qui ne voit dans l'âme qu'une fonction supérieure de l'organisme.

C'est dans le même ordre d'idées que rentre la grande théorie qui couronne le livre, et qui n'est

autre chose qu'une combinaison des idées de Cabanis sur l'influence du physique avec celles de Montesquieu sur l'influence des climats : « Tous les amours, toutes les imaginations, prennent dans les individus la couleur des six tempéraments : le sanguin, ou le français, ou M. de Francueil; le bilieux, ou l'espagnol, ou Lauzun ; le mélancolique, ou l'allemand, ou le don Carlos de Schiller ; le flegmatique, ou le hollandais ; le nerveux, ou Voltaire; l'athlétique, ou Milon de Crotone. » Supposez que tous les amours puissent se rapporter aux quatre variétés que Stendhal a notées : amour-passion, amour-goût, amour physique, amour de vanité ; faites passer ces quatre amours par les six variétés dépendant des habitudes que les six tempéraments donnent à l'imagination ; combinez le tout avec les différences qui dépendent des gouvernements ou des caractères nationaux, à savoir : le despotisme asiatique, la monarchie absolue, l'aristocratie masquée par une charte, la république fédérative, la monarchie constitutionnelle, un État en révolution, et vous aurez une idée à peu près complète des profondeurs physiologiques, politiques et morales de la théorie de Stendhal. Il impose aux sentiments du cœur les classifications de l'histoire naturelle. Il y a plus de bizarrerie que de force dans ce luxe de combinaisons. Le tout est, d'ailleurs, pour démontrer ce grand principe, qu'en

Italie seulement on sait aimer. En France, la vanité, en Allemagne les chimères mystiques et une philosophie *folle à mourir de rire,* en Angleterre, un orgueil timide, souffrant, rancunier, la torturent, l'étouffent ou lui font prendre *une direction baroque.*

Parmi la foule des pensées diverses que Stendhal a jetées dans le courant du livre ou de celles que l'éditeur a rassemblées à la fin, on en trouverait un grand nombre qui ont alimenté le drame et le roman modernes. La littérature réaliste a largement puisé dans ce trésor de sensualité raffinée. Nous ne citerons que cette phrase, dont un grand nombre de nos romans semblent être le commentaire passionné : « Une femme appartient de droit à l'homme qui l'aime et qu'elle aime. » C'est net, court et pratique. Nous déclarons que nous aimons mieux cet aphorisme dans sa crudité que le lyrisme faussement sentimental sous lequel la même idée se déguise ailleurs.

Nous croyons avoir donné une idée exacte de la théorie de Stendhal. On nous dira que nous l'avons mutilée en la résumant, que nous avons calomnié ces idées elles-mêmes en les formulant; que tout ce qui est chez Stendhal imprévu, grâce piquante de l'anecdote, charme railleur, intention passionnée, a disparu dans notre commentaire; qu'il est resté des généralités sèches, froides, et

que la ravissante et légère immoralité de l'auteur est devenue, entre nos mains, un code épais et lourd du libertinage. Tout cela est bien possible ; mais nous voulions faire un exposé fidèle de la philosophie de Stendhal et nous croyons au moins n'avoir pas trahi une seule de ses idées.

J'entends dire souvent que Stendhal valait mieux que ses principes. On nous assure que, par horreur pour le lieu commun, il se faisait méchant à plaisir, poursuivant d'une haine immortelle la banalité dans la morale, comme il la poursuivait de ses sarcasmes dans la conversation. Il avait une aversion si passionnée pour l'hypocrisie, qu'il se faisait Tartufe de vice comme les autres se font Tartufes de vertu. Il appliquait ainsi de consciencieux efforts à grimer sa nature et à jouer l'immoralité, prenant plaisir à effaroucher l'honnêteté niaise et la moralité bourgeoise. Au fond, on prétend que c'était le plus honnête homme, la conscience la plus scrupuleuse, l'amitié la plus fidèle, le naturel le plus sincère. Je ne sais pas trop si l'on ne va pas jusqu'à dire que c'était l'amant le plus tendre et le plus constant. — L'aimable plaisanterie ! J'admets qu'il y ait eu bien de la forfanterie dans l'immoralité de Stendhal ; mais on conviendra que cette vanité est d'une triste espèce et que la corruption affichée, la corruption rédigée en axiomes, formulée en dogmes, est une fanfa-

ronnade qui ne va pas sans une grande sécheresse de cœur. Voilà ce que dit le simple bon sens, en dehors des subtilités d'une casuistique nouvelle qui prétend affranchir le caractère d'un homme de toute solidarité avec ses principes, si bien qu'à en croire ces docteurs étranges, on peut impunément professer des doctrines sataniques et faire de sa vie une seconde édition de *la Morale en actions*. — On cite les affections auxquelles Stendhal est resté fidèle et qui lui sont restées fidèles durant le cours agité d'une vie disséminée à travers l'Europe. Qu'est-ce que cela prouve ? Je ne crois guère, pour ma part, à la méchanceté absolue, et je suis loin de prétendre que l'immoralité, même doctrinale, anéantisse la nature humaine au point de l'affranchir de ce besoin, le plus impérieux de notre être, le besoin d'aimer quelqu'un ou quelque chose. Stendhal aima et fut aimé. Il eut des amis, et il eut le bonheur, plus grand encore, de les garder. Il obéit, en aimant, à une des lois les plus inévitables de la nature. D'ailleurs, l'égoïsme a-t-il jamais conçu l'étrange pensée de se refuser les affections, qui sont à la fois un des charmes les plus vifs de la vie, un trésor de bons conseils, un appui, un asile ? Quand l'amitié ne se retrouverait pas dans le cœur de l'égoïste, elle se retrouverait au moins dans ses calculs. La question n'est donc pas de savoir si Stendhal céda plusieurs fois à cet instinct,

si doux et si fort, qui nous porte aux affections humaines. Il y a trop de plaisir à la fois et d'utilité à aimer et à être aimé pour qu'il y ait lieu de s'étonner de cette particularité de la vie de Stendhal, et les amitiés qui honorent aujourd'hui sa mémoire ne sont pas une contradiction à son système. La question serait de savoir s'il sut pratiquer l'amitié, non pas dans ses plaisirs, mais dans ses petits ou grands sacrifices. Ici, nous rencontrons un témoignage d'autant plus précieux qu'il part d'une âme plus ingénue, M. Colomb, l'ami le plus persévérant de Stendhal. « L'amitié, nous dit-il, a ses droits et ses devoirs ; Beyle en a plus particulièrement connu les droits, non certainement qu'il fût dépourvu d'obligeance, mais son imagination vive, passionnée, n'aimait guère à s'occuper des égards, des soins, des prévenances que l'amitié impose journellement. Beyle n'a rendu que peu de services relativement au nombre de ceux qu'il a reçus. Ceci a moins tenu à un mauvais vouloir qu'à une fâcheuse disposition de son esprit, dont l'extrême mobilité ne lui permettait pas toujours de suivre ses bons penchants. Au moment de faire une démarche utile à un ami, si un plaisir s'offrait, il oubliait l'ami et courait au plaisir. La nature ne lui avait pas départi ce sentiment divin qui remplissait le cœur de Montaigne pour La Boétie ; elle lui avait refusé le bonheur de con-

naître *cette amitié qui possède l'âme et la régente en toute souveraineté.* »

Au surplus, pour la postérité, l'homme, c'est l'auteur. Si Stendhal a pris plaisir à se faire plus méchant qu'il n'était, qu'il porte la peine de sa vanité! Il a voulu détruire les plus nobles croyances de l'âme, la croyance au devoir, au désintéressement, à l'amour pur; il a réduit tout le secret de la vie heureuse à une recette parfaitement simple, à une sorte de machiavélisme voluptueux; il a semé ses ouvrages de paradoxes contre la vertu, qu'il ne considère que comme un calcul heureux; contre la pudeur, qui n'est pour lui que l'assaisonnement du plaisir; contre la morale, qui n'est qu'une sorte de gendarmerie invisible et immatérielle inventée par les gouvernements; contre la religion, qui n'est rien qu'une lucrative hypocrisie. Chacune de ses pages est un hymne à la sensation et un sarcasme contre l'esprit pur. Toute sa philosophie se réduit à cet axiome fondamental : le plaisir pendant la vie, le néant après. Que maintenant on vienne nous dire que tout cela n'est qu'une pure coquetterie de vice, l'amusement d'un bel esprit qui a l'horreur du pédantisme, l'ironie d'un raffiné contre les banalités solennelles de la morale, l'excuse nous semblera détestable, et nous tiendrons l'homme pour responsable de ses délits littéraires. L'homme répond

de ses idées comme de ses actions, et si cette responsabilité échappe, par la nature immatérielle du délit, aux sévérités du Code, elle n'échappera pas au jugement de la conscience. Stendhal rirait bien de nous entendre parler ainsi; mais, à coup sûr, il ne rirait pas plus des indignations de la probité vulgaire que des apologies posthumes de ses maladroits défenseurs, soutenant gravement que ce grand railleur a vécu pour autre chose que pour le plaisir.

DEUXIÈME ÉTUDE.

STENDHAL (SUITE). SES ROMANS ET SA CRITIQUE D'ART.

I

Les romans de Stendhal, dont quelques-uns ont acquis une certaine célébrité, ne sont guère que la mise en œuvre de ses théories, incarnées dans des personnages fictifs et jetées dans le mouvement invraisemblable d'intrigues laborieusement bizarres. Les théories sont tristes, monotones malgré l'agitation bruyante des personnages et la variété romanesque des incidents. Tout y est d'une aridité désespérante. On y sent avec la sécheresse du cœur une certaine pénurie d'imagination. Stendhal n'a jamais su ce que c'est qu'un roman, et, malgré le mérite de quelques pages, le lecteur ne revient pas sans une grande lassitude de ses excursions à travers ces steppes désolés. On ne peut pas faire un roman seulement avec des théories et de l'es-

prit. Il y faut autre chose, un vif sentiment de la réalité, une aisance naturelle d'allures, le don inné de peindre, l'art du récit animé sans effort, coloré sans excès, une méthode instinctive qui groupe, comme en se jouant, les personnages et les scènes autour de la figure et de l'action principale, conservant dans la variété la plus contrastée des effets accessoires l'unité vivante du sujet, qui est l'âme du roman. Rien de tout cela dans Stendhal. Ses personnages s'agitent et ne vivent pas, ce sont des théories plutôt que des personnages, des abstractions plus que des hommes. Le roman s'enchevêtre laborieusement, ne s'engage qu'avec effort et se traîne avec lenteur au dénoûment à travers une multiplicité fatigante d'événements secondaires et fortuits qui naissent on ne sait pourquoi, si ce n'est pour ralentir l'action, pour distraire l'intérêt et fatiguer l'attention du lecteur. Rien ne diffère plus de la véritable imagination, qui agrandit chaque détail et ajoute à chaque scène une perspective variée, que cette stérile abondance d'événements surchargés d'incidents mesquins, d'aventures péniblement romanesques reliées entre elles par un fil qui s'emmêle et se noue à chaque instant. Tout, dans ces œuvres étranges et laborieuses, est juxtaposé plutôt que composé. Rien ne marche d'un pas libre et d'une franche allure. Ce sont des sinuosités infinies, des

retours et des détours, des dédales inextricablement mêlés de voies obliques et de sentiers perdus. On arrive au dénoûment sans qu'il y ait de raison suffisante. Le terme de ce laborieux voyage pourrait être aussi bien rapproché qu'éloigné d'une distance infinie. Comme il arrive dans toutes les œuvres confuses et mal composées, il n'y a de motif ni pour s'arrêter, ni pour aller plus loin ; le seul motif est le caprice de l'auteur. Il arrête le roman quand il est las de ses personnages, et alors il les condamne à mort sans pitié, pour mener à fin l'entreprise. Remarquez que presque toujours, au lieu de saisir dans la vie de son héros une époque décisive, un moment de crise, et de relier les scènes diverses à ce point fondamental auquel s'attache tout l'intérêt, Stendhal, ignorant ce grand art de la composition, qui rassemble toute la force dramatique en une période rapide, compose péniblement des biographies étendues et surchargées, éparpille l'intérêt à travers les divisions infinies de l'espace et du temps, et mène avec lenteur son héros dans le monde, sans le quitter d'un pas depuis sa naissance, ou peu s'en faut, jusqu'à la crise suprême qui dénoue sa vie et clôt l'histoire. On ne saurait trop le redire, ce sont des biographies romanesques, ce ne sont pas des romans.

Un mot encore avant de passer à l'analyse détaillée de ces œuvres. Nous avons dit qu'on ne

faisait pas seulement un roman avec de l'esprit, il y faut du cœur ; il y faut quelques sentiments vrais, nobles, affectueux, élevés ; il y faut aussi de l'idéal. Le roman est œuvre d'art. A travers ces tableaux mouvants et variés qui ont la prétention de représenter la vie, les yeux veulent de temps à autre se reposer sur quelque point lumineux, sur quelque sommet baigné des pures clartés ; le cœur veut s'attacher à quelques-unes de ces grandes âmes qui semblent paraître dans le monde pour marquer plus haut le niveau de la vie humaine. Ne demandez à Stendhal ni ces clartés supérieures de l'idéal, ni cette noblesse native des âmes d'élite. Il a bien essayé de relever ici et là ses peintures ternes et grises et de les éclairer d'un reflet lumineux ; mais ce reflet, à peine apparu, va s'éteindre dans les brouillards. Il a bien essayé, parfois, d'animer de son pinceau aride quelques nobles figures, disséminées de loin en loin sur sa toile morne. Mais, je ne sais pourquoi, ces figures grimacent, et il y a toujours même sur ces physionomies privilégiées comme une secrète convulsion.

Son premier essai, dans ce genre de compositions, fut un essai particulièrement malheureux *Armance* ou *Quelques scènes d'un salon de Paris en* 1827. L'espérance de l'auteur fut complétement trompée : il avait compté sur un scandale, et le

scandale n'arriva pas. Il l'avait pourtant bien préparé.

C'est une chose délicate que d'avoir à rendre compte d'un roman fondé tout entier sur certaines monstruosités physiques; mais nous avons promis de dire sur Stendhal toute la vérité; nous poursuivrons notre tâche jusqu'au bout, à travers des obstacles de tout genre. Nous aurons au moins cette récompense de notre courage, la conscience d'une entière sincérité, et c'est chose assez rare à cette époque de demi-nuance, où la critique n'est trop souvent qu'une transaction avec la vérité.

Avez-vous lu *Mademoiselle de Maupin*, de M. Théophile Gautier? Avez-vous lu *Olivier*, de M. de La Touche? Si vous me répondez non, je vous en félicite. Mais enfin, il n'est peut-être pas sans intérêt, pour l'histoire des mœurs littéraires au dix-neuvième siècle, de savoir que les plus étranges caprices ont passé par la tête de nos romanciers. A bout d'inventions violentes, quelques-uns ont eu la pensée d'aller chercher une source nouvelle d'émotion et d'intérêt dans les jeux bizarres de la nature, déguisée comme chez Mlle de Maupin, incomplète comme chez Olivier. C'est à cette singulière fantaisie d'une imagination épuisée et pervertie que se rattache le roman d'*Armance*. Stendhal n'eut même pas la triste gloire de l'in-

vention du sujet; M. de La Touche est le véritable inventeur du genre.

Le vrai titre du roman serait *Octave*, puisque c'est Octave qui en est le lamentable héros. Intelligence élevée, caractère généreux, âme ardente et profonde, il se trouve, par une bizarrerie cruelle de la nature, ou plutôt par une invention cynique de l'auteur, qui a mis cela sur le compte de la nature, que le malheureux vicomte de Malivert traîne avec lui, à travers le roman, le ridicule et la honte d'une monstrueuse anomalie. Octave est beau, il est brave, il a du talent, presque du génie, il est amoureux; avec tout cela, Octave est un monstre, et tout l'intérêt, s'il peut y en avoir là où il y a dégoût, se concentrera sur cette lutte de la passion d'Octave avec l'abominable sentiment de ce ridicule qui le navre et le tue. Octave aime, et il trahit en aimant le serment terrible qu'il s'est fait à lui-même dans le secret de son cœur. Il recherche et fuit obstinément la passion fatale qui s'est emparée de lui pour le dévorer à la fois de ses ardeurs et le désespérer par les scrupules les plus affreux. Il effraye et déconcerte à chaque instant par ses bizarreries, par ses soubresauts, par ses violences soudaines et ses mornes désespoirs, mêlés à des heures rapides d'entraînement et d'oubli, Armance, une excellente fille, un peu dame de compagnie, un peu pédante, exaltée et

froide, légèrement esprit fort et bel esprit. Il l'épouse pour être honnête homme, et s'empresse de se tuer après son mariage pour être plus honnête homme encore. Il n'a voulu tromper ni son amante en ne l'épousant pas, ni sa femme en l'épousant. Il n'a rien de plus pressé que de lui rendre la liberté après lui avoir donné son nom, et Armance va confier au couvent son veuvage et sa virginité. La Méditerranée, qui garde le cadavre d'Octave, ensevelit le honteux secret sous ses flots. Je regrette que le roman n'ait pas suivi le héros dans la mer.

A cette intrigue pénible, obscure pour tous, inintelligible pour beaucoup, joignez quelques scènes prétendues d'un grand salon de Paris en 1827, et quelques portraits satiriques d'hommes et de femmes du monde, du même temps. La plupart des personnages sont odieux, comme le chevalier de Bonnivet, qui, ayant fait son éducation aux Jésuites, ne saurait être qu'un affreux petit scélérat, ou M. de Soubirane, qui, étant commandeur, doit être un grand coquin. D'autres ne sont que fats, comme M. de Créveroche. Toutes les femmes, étant du grand monde, sont des intrigantes ou des écervelées. L'âme de ce brillant salon, c'est la *congrégation*. On voit naître et grandir cette terrible bête noire du *Constitutionnel* d'alors, sous les traits perfides et doux du petit Bonnivet.

Il y a déjà là une esquisse légère de ce qui deviendra une toile d'histoire dans le *Rouge et le Noir*, le grand monde sous la Restauration, asile inviolable et sacré, selon Stendhal, de tous les vices élégants, de toutes les infamies déguisées, de toutes les hypocrisies et les bassesses. Ce temps est déjà si loin de nous, que toutes les colères de Stendhal avortent dans l'esprit de son lecteur. Il veut exciter notre indignation et n'excite que notre indifférence. Ce livre, écrit avec tout le fiel de l'esprit de parti, est devenu pour nous, dans beaucoup de ses intentions, de ses allusions, de ses épigrammes, une sorte de logogriphe. Stendhal a voulu peindre le grand monde de 1827 comme on se l'imaginait dans un certain monde de feuilletonistes et de romanciers. Il l'a peint avec ses rancunes et ses défiances, qui, n'étant plus les nôtres, nous agacent les nerfs. Toute cette partie archaïque du roman fait l'effet d'un premier-Paris vieux d'un quart de siècle.

Tel est ce roman, odieux dans le sujet, suranné dans les détails. Le fond en est une anomalie impossible ; car la nature ne se trompe pas au point de jeter une âme ardente dans un monstre; anomalie insupportable, car l'imagination, à chaque instant attirée vers ce qui fait l'idée fixe d'Octave et de l'auteur, y rencontre la répugnance à la place de l'intérêt absent.

Stendhal avait des idées si délicates sur le goût des femmes, j'ajoute des femmes distinguées, qu'il espérait un succès de salon et de boudoir pour son triste héros. Sa seule crainte était de n'avoir pas mis assez de passion et d'ardeur dans son roman. Il écrivait à M. Mérimée, auquel il en avait communiqué l'ébauche : Mon livre a-t-il assez de chaleur pour faire veiller une jolie marquise française jusqu'à deux heures du matin? *That is the question.* » Il insistait : « Je reviens à la question de chaleur ; vous ne me dites rien. Est-ce mauvais signe? Si ce roman n'est pas de nature à faire passer la nuit, à quoi bon le finir? » Le reste de la lettre est consacré à une étude historique et psychologique sur le *babilanisme* (mot italien pour le cas d'Octave).

Nous avons trop insisté peut-être sur cette œuvre, cynique malgré le mystère, et justement oubliée malgré le mérite de quelques analyses. C'est que tout Stendhal est là avec ses préoccupations sensuelles, ses arrière-pensées libertines, ses bizarreries d'entretiens interrompus et de brusques saillies, ses négligences travaillées et son décousu plein de prétention. Aussi *Armance* resta son œuvre de prédilection, et il voulut consoler son roman et peut-être se consoler lui-même de son échec absolu, en mettant cette œuvre infortunée au premier rang dans son cœur. C'est une habitude,

chez les auteurs, d'avouer leurs préférences secrètes pour ceux de leurs ouvrages que le public semble dédaigner. Admirable et simple procédé pour réussir toujours, même quand on échoue. On réussit du moins pour soi quand on ne réussit pas pour les autres. C'est une consolation.

Le Rouge et le Noir, chronique du dix-neuvième siècle, parut quelques années après *Armance* et avec plus de succès. Ce titre a beaucoup intrigué la critique, et vraiment il n'y a pas de quoi. Stendhal a voulu tout simplement indiquer par ce titre, emprunté à la langue des tripots, les chances aléatoires de la vie de son héros, et, en général, les hasards effrayants de la fortune, qui met aujourd'hui un homme au pinacle et demain le jette à l'échafaud. Quant au sujet du roman, M. Colomb nous raconte que Stendhal l'a puisé dans un procès criminel qui eut beaucoup de retentissement en Dauphiné, dans l'année 1828. Le séminariste Berthet, en proie à une atroce jalousie, tira deux coups de pistolet sur Mme M.... au milieu de l'église du village de Brangue; cette dame en fut quitte pour une blessure, et Berthet fut exécuté à Grenoble. La cause, très-dramatique par elle-même, offrait à Stendhal un intérêt particulier : Mme M... était parente d'un conseiller à la Cour royale de Grenoble, portant le même nom, et ami d'enfance de Stendhal.

Je viens de relire ce roman, pour en renouveler l'impression dans mon souvenir. Le commencement est plein d'engageantes promesses; il y a une certaine jeunesse de sensations, une certaine fraîcheur de paysage, quelque vérité d'observation, et, malgré le machiavélisme précoce de Julien qui sonne faux dès les premières pages, on ne saurait contester que les scènes d'exposition offrent beaucoup d'intérêt. Cette simplicité relative, que l'on est tout surpris de rencontrer dans un écrivain aussi compliqué que Stendhal, excite et soutient pendant quelques instants l'attention. Malheureusement cela ne dure pas, et l'effet disparaît vite avec la cause. A mesure que l'on avance dans le livre, les teintes s'exagèrent, le fond s'obscurcit, les caractères sont surchargés; tout devient faux, impossible, outré. L'invraisemblable et l'odieux irritent tour à tour et repoussent l'esprit du lecteur. La dernière partie du livre est décidément insupportable d'exagération et de bizarrerie. Il y a comme un parti pris d'horreur qui laisse dans l'âme l'impression vague et pénible d'un cauchemar.

Le roman s'engage d'une manière vive et piquante qui rappelle quelques scènes de la vie de province de Balzac. Nous sommes à Verrières, petite ville de la Franche-Comté, dans les dernières années de la Restauration. Dans cette grande rue de Verrières, « qui va en montant depuis la rive du

Doubs jusque vers le sommet de la colline, » nous rencontrons un grand homme à l'air affairé et important. A son aspect, tous les chapeaux se lèvent rapidement. Ses cheveux sont grisonnants, et il est vêtu de gris. Il est chevalier de plusieurs ordres, il a un grand front, un nez aquilin, et au total sa figure ne manque pas d'une certaine régularité. Mais à la réflexion on est choqué d'un certain air de contentement de soi et de suffisance mêlé à je ne sais quoi de borné et de peu inventif. Tel est le maire de Verrières, M. de Rênal, le chef des ultras, l'adversaire déclaré des libéraux et des jansénistes, le rival d'influence et d'autorité d'un autre gros personnage, M. Valenod, directeur du dépôt de mendicité, un ci-devant beau de la localité, lovelace joufflu, dévot et marié. Ce jour-là M. de Rênal est plus préoccupé que jamais. Pour faire crever de dépit son cher Valenod, il va se donner le luxe d'un précepteur pour ses enfants. Le fils d'un madré paysan, Julien Sorel, fera l'affaire. On se passera la fantaisie d'un professeur à domicile pour cent écus par an, la nourriture et l'habillement. Toutes ces grosses vanités de petite ville, ces rivalités haineuses et mesquines, ces luttes sourdes de ruse et d'intrigue, sont posées d'une main hardie et habile dès le début du livre. Nous respirons à pleins poumons l'air de la province. Nous sommes à mille lieues de Paris. Tout est étroit et passionné,

et sur ce théâtre microscopique la lutte s'engage avec fureur entre les intérêts rivaux.

Une scène heureuse et fraîche vient faire diversion à cette iliade de petite ville. Je veux parler de la rencontre de Mme de Rênal et de Julien Sorel, qui vient remplir ses fonctions de précepteur.

« .... Mme de Rênal aperçut près de la porte d'entrée la figure d'un jeune paysan presque encore enfant, extrêmement pâle et qui venait de pleurer. Il était en chemise bien blanche, et avait sous le bras une veste fort propre de rétine violette. Le teint de ce petit paysan était si blanc, ses yeux si doux, que l'esprit un peu romanesque de Mme de Rênal eut d'abord l'idée que ce pouvait être une jeune fille déguisée, qui venait demander quelque grâce à M. le maire. Elle eut pitié de cette pauvre créature, arrêtée à la porte d'entrée, et qui évidemment n'osait pas lever la main jusqu'à la sonnette. Mme de Rênal s'approcha; Julien, tourné vers la porte, ne la voyait pas s'avancer. Il tressaillit quand une voix douce dit tout près de son oreille : « Que voulez-vous ici, mon enfant? » — Julien se tourna vivement, et, frappé du regard si rempli de grâce de Mme de Rênal, il oublia une partie de sa timidité. Bientôt, étonné de sa beauté, il oublia tout, même ce qu'il venait faire. Mme de Rênal avait répété sa question. — « Je viens pour être précepteur, madame, » lui dit-il enfin, tout

honteux de ses larmes, qu'il essuyait de son mieux. »

Ce petit paysan au teint si blanc, aux yeux si doux, que l'on prend pour une jeune fille déguisée, porte déjà, sous son extérieur si poétique et si frêle, un cœur dépravé par une ambition furieuse et par une vanité presque féroce. Il a juré de faire fortune, et à tout prix il tiendra son serment. Toutes les corruptions sont déjà en germe dans cette jeune âme. Incrédule et hypocrite, il a appris le latin et la théologie chez le bon vieux curé Chélan, qu'il trompe indignement, et il se destine à entrer dans les ordres. Mais sa vocation a été chez lui l'effet d'un profond calcul. Ce Machiavel enfant s'est dit, dans le secret de son âme, que les voies de l'ambition changent avec les époques. Sous Napoléon, il eût été soldat, avec quel enthousiasme, avec quel feu ! Sous Charles X, il veut être prêtre, et il calcule qu'après tout le traitement d'un évêque vaut bien celui d'un général. Il cache, comme un secret honteux, son idolâtrie pour Napoléon ; il enfouira plus tard, dans sa paillasse, le portrait du grand homme. Il l'adorera à la dérobée, mais devant le monde il se signera avec horreur quand on prononcera ce nom détesté. C'est, avec sa mine de fillette, le plus infâme petit roué qu'il y ait au monde. Il le montrera du reste dans la suite de l'histoire. Il y a dans la peinture de

cette scélératesse précoce, de cet aplomb dans l'hypocrisie, de cette candeur infâme, une invraisemblance criante. Eh quoi! ce jeune garçon ne connaît rien de la vie et du monde, et vous en faites déjà un monstre par l'imagination et par le cœur! Ajoutez que Stendhal a la ferme intention de faire admirer ce jeune drôle et de nous intéresser, de gré ou de force, à ses succès dans le monde. Il lui donne, sans s'inquiéter de la contradiction, une âme de feu, une fierté ombrageuse, une dignité intraitable. Dans le même cœur tant de fierté et tant de bassesse, tant d'hypocrisie et tant de dignité! Est-ce donc de la profondeur que d'assembler ainsi des contraires?

Voilà son héros lancé dans le roman. Il n'a que dix-huit ans, et c'est déjà un vieillard par la gravité affectée, par l'austérité des dehors, par la sécheresse effrayante de ses calculs. Il ne perd pas de temps pour arriver à ses fins. Il est seul, sans appui dans cette riche maison. Il veut s'y créer des alliances, des protections, ou plutôt il veut y devenir le maître, et ce jeune roué entreprend de séduire cette belle et vertueuse femme, Mme de Rênal; il ne l'aimera que plus tard, et déjà il médite de la perdre. Lui, un pauvre abbé qui sort de sa chaumière, elle une grande dame; lui presque un enfant, elle déjà mère de plusieurs enfants! Est-ce vraisemblable?

L'été arrive, on prend l'habitude de passer les soirées sous un immense tilleul à quelques pas de la maison. Julien touche un soir, par hasard, dans l'obscurité, une main qui se retire bien vite. Son parti est pris. Il pense aussitôt qu'il est de *son devoir* d'obtenir que l'on ne retire pas cette main, quand il la touchera. L'idée d'un devoir à accomplir, et d'un ridicule à subir s'il n'y parvient pas, éloigne tout plaisir de son cœur. Il se prépare à cette grande tentative avec un sang-froid effrayant : ce n'est pas la passion qui le pousse, c'est la vanité. Cette vanité intraitable, lui dicte sa sentence : au moment précis où dix heures sonneront, il exécutera ce que, pendant toute la journée, il s'est promis, ou il montera chez lui se brûler la cervelle. A dix heures sonnantes, il étend la main, et prend celle de Mme de Rênal, qui résiste en vain et qui cède. La séduction commence. Bientôt Mme de Rênal est la maîtresse de ce vaniteux petit abbé, qui a bien le front de faire à tout propos des scènes de dignité blessée au mari outragé. Les lettres anonymes arrivent; la médisance fait son œuvre, le mystère est divulgué; il faut partir. Julien entre au séminaire avec la protection du bon abbé Chélan. La seconde partie du roman commence.

Il y avait, dans la première partie, de l'intérêt, des scènes vives et variées, de l'entrain. Le récit

était vif, et se soutenait dans des conditions suffisantes, sinon de vraisemblance, du moins de possibilité. A dater de l'entrée de Julien au séminaire, tout change, tout est hors du ton et de la couleur. Stendhal esquisse, dans une peinture effroyable, l'intérieur d'un séminaire, et nous explique par le menu les moyens raffinés dont se sert le pouvoir occulte de la congrégation pour corrompre ces jeunes âmes et leur inoculer les poisons secrets des pernicieuses doctrines. L'imagination de Stendhal, qui toute sa vie fut préoccupé d'une idée fixe, la police, applique ses idées fantastiquement lugubres à la politique des jésuites qui devient quelque chose de gigantesque et de terrible. Julien ne fait que traverser ces sombres régions, livrées à l'épouvante et au mystère, et nous passons avec lui du séminaire dans le salon d'un des plus nobles hôtels du noble faubourg, chez M. de La Môle. Là encore même exagération, même raffinement dans le faux. C'est tout un monde d'évêques corrompus, de prêtres simoniaques, de messalines dévotes, de cafards scélérats, de diplomates dignes de la corde, avec accompagnement obligé de fats, d'imbéciles et d'écervelés. L'intrigue se débat péniblement dans ce prétendu grand monde qui, pour Stendhal, n'est jamais que le monde de l'infamie décorée et du libertinage dévot. Julien, par son intelligence haute et froide, par son grand art de la

dissimulation, par ses ménagements infinis arrive à s'emparer de la confiance du vieux marquis de La Môle, qui l'emploie aux missions les plus délicates de la diplomatie secrète. Le secrétaire intime voit de près et presque sur un pied d'égalité les grands seigneurs, et s'initie aux secrets de la haute fatuité. Il fait si bien que l'orgueilleuse Mathilde, la fille du marquis, la plus fière beauté de la cour, s'éprend d'un caprice pour le pauvre secrétaire, et se donne à lui. Mais quand Julien croit avoir tout gagné, il s'aperçoit que tout est perdu. La fière jeune fille le traite comme un laquais avec lequel on s'est oublié. Une lutte terrible s'engage dès lors entre ces deux orgueils intraitables. Julien est le plus fort, et Mathilde reconnaît son maître. Après des crises violentes, cette fille impérieuse va obtenir de son père un consentement tardif à ce mariage presque impie. Une lettre de Mme de Rênal, dictée par son confesseur et adressée à M. de La Môle, vient détruire toutes ces espérances renaissantes, et ce grand bonheur, construit avec tant d'efforts, s'écroule. Julien part silencieux et résolu. Il se rend à l'église de Verrières, le dimanche, et d'un coup de pistolet il étend à ses pieds Mme de Rênal. Sa vengeance est accomplie. Le reste du roman devient du pur mélodrame : scène de cour d'assises, scènes de la prison, passion folle de Mme de Rênal pour son assassin, jalousie furieuse de Mathilde de

La Môle qui réclame ses droits d'épouse, exécution, scène posthume, dans le genre des scènes de charnier de Frédéric Soulié, délire amoureux de Mathilde, qui dérobe au cercueil la tête mutilée de Julien et la couvre d'effroyables baisers.... C'est assez.

Stendhal a mis tout son art à faire de l'instrument du supplice un véritable piédestal pour son héros. Julien meurt avec des phrases, et la dernière impression que nous laisse ce singulier livre, c'est celle de la guillotine devenue presque romanesque et de l'échafaud poétisé.

On dit que l'auteur a voulu se peindre, moins l'échafaud, dans Julien. Cela ne m'étonnerait pas. Julien est peint avec amour. On voit que Stendhal a caressé avec un soin tout particulier cette étrange conception. Nous savons qu'il a rêvé toute sa vie de faire peur aux honnêtes gens par la profondeur de ses vices et les raffinements de son immoralité. Rien ne l'enchantait comme de prendre des airs sataniques et de porter sur son front la sinistre majesté de l'abîme. Il jouait au don Juan incrédule et athée, avec un indicible plaisir. A ce rêve il en joignait un autre, le rêve du don Juan libertin, adoré des femmes. Il lui manquait pour cela bien des choses, entre autres, la beauté : il n'eut garde de la ménager à Julien, et il put ainsi se consoler de ce qu'il n'était pas en peignant ce qu'il

aurait voulu être. Un scélérat de salon, spirituel, athée, irrésistible pour les femmes du grand monde, beau et fier, quel idéal pour ce pauvre Stendhal, qui ne fut jamais qu'un athée très-laid et un médiocre don Juan !

Ce roman semble être le pandémonium de la méchanceté et de la fourberie humaine. Quel type effroyable que cet abbé Frilair et cet abbé Castanède et cette maréchale de Fervaques ! Parlerons-nous de ce père ignoble dont Julien, son fils, fait taire les dernières remontrances, la veille de l'échafaud, en lui promettant quelques milliers d'écus pour le lendemain de sa mort, et qui, un dimanche, après dîner, montrera son or à tous ses envieux de Verrières ! « *A ce prix, leur dira son regard, à ce prix, lequel d'entre vous ne serait pas charmé d'avoir un fils guillotiné ?* » L'horrible, poussé à ce point, devint du grotesque dans le genre de Robert Macaire.

Il y a deux caractères de femmes sur lesquels Stendhal a évidemment compté pour relever un peu le niveau moral de son roman. Nous ne prétendons pas nier que Mme de Rênal n'attache le lecteur par une secrète sympathie. Il y a du charme dans cette grande dame de petite ville, délicieusement gauche, ignorant tout de l'amour, étrangère à toute coquetterie, à toute affectation. Nous ne dirons pourtant pas avec M. Colomb, qui s'extasie

devant elle : *Pauvre femme! vertueuse et adultère!* Nous aimons beaucoup Mme de Rênal dans les premières pages du roman. Mais notre intérêt diminue et notre surprise augmente à mesure que le roman se développe. Mme de Rênal perd beaucoup de son charme en perdant sa vertu. Eh quoi! c'est cette femme si foncièrement pieuse, si bonne mère, qui cède si facilement et si vite aux séductions effrontées de ce petit garçon, moitié paysan, moitié abbé? Pas une résistance sérieuse, pas de lutte; une fascination complète! Et quelle passion folle, quel délire dans le reste du livre! Quelles scènes d'amour convulsif dans la prison, lorsque cette pauvre femme affolée vient oublier ses remords, ses expiations dans les bras de son assassin! Que tout cela est faux! Dans cette âme qui a perdu toute réserve et toute pudeur, puis-je reconnaître cette ingénuité rougissante, cette grâce modeste, cette timidité vertueuse que l'on nous avait retracée d'un pinceau presque délicat au début du roman? Stendhal se plaît ainsi à ces jeux de contradiction violente dans les caractères. Julien est un monstre d'hypocrisie, et, en même temps, c'est un héros de noblesse, de fierté, de vaillance virile. Mme de Rênal est la pudeur même, et la passion en fait une dévergondée qui court les prisons pour y chercher son infâme amant. Et Mlle de la Môle! Quelle

étrange figure elle fait dans ce roman! Stendhal a cru faire une œuvre de maître en nous peignant cette fille noble, hautaine et belle, l'orgueil incarné dans la beauté. Mais à qui fera-t-il croire que ce soit là un personnage humain, une figure vivante? Elle commence par mépriser Julien comme un domestique de son père, puis cette âme impérieuse cède au charme; elle aime Julien, lui ouvre sa fenêtre, le cache dans une armoire. Comme tout cela est noble, vraisemblable! Une fille de race, qui a dans son sang l'orgueil intraitable de tous ses ancêtres et qui se livre, comme elle le dit, *au premier venu*, et qui, lorsque Julien lui demande des garanties de ce terrible amour auquel il n'ose pas se fier, répond comme une héroïne de mélodrame: « *Déshonorez-moi, ce sera une garantie!* » Quel mot dans cette bouche si fière et dans cette âme si haute! Et plus tard, quand après des crises violentes de mépris et de passion, après des alternatives dramatiques de fierté et d'amour, elle se laisse aller, sans plus de résistance, aux entraînements de son cœur, comme les invraisemblances s'accumulent! C'est cette fille noble qui se laissera maltraiter, avilir, mépriser par Julien, dans sa prison, comme une ancienne maîtresse qu'on veut éconduire: et toutes les énergies de son âme ne se réveilleront pas devant tant d'injures! Et cette reine descendra de son trône pour une espèce de

domestique, couvrira de baisers humiliants cette main qui la meurtrit! Encore une fois, c'est un parti pris chez Stendhal d'étonner le lecteur par les évolutions contradictoires des caractères qu'il fait jouer sous ses yeux. Il croit atteindre ainsi à ce *divin imprévu*, qui, selon lui, est la grande loi de l'art comme la règle suprême de la vie. Il n'atteint qu'à des effets bizarres, choquants, scandaleux. Il croit donner des preuves d'une sagacité effrayante dans l'analyse des passions, il n'aboutit qu'à prouver son inexpérience dans l'art de conduire les caractères et de mener un roman. L'extrême inconséquence n'est pas plus dans la nature humaine que l'extrême logique, et un caractère qui se donne à chaque instant des démentis violents me choque autant que pourrait m'ennuyer l'uniformité convenue d'un personnage qui ne changerait jamais d'idées ni de langage. Je veux de la variété dans le roman, comme dans toute œuvre d'art, mais la variété n'est pas la contradiction.

J'y voudrais aussi quelques caractères purs, sur lesquels pût se porter, en toute sécurité, l'affection du lecteur. Je n'en trouve jamais dans Stendhal. Le caractère aimable et vraiment pur du roman, c'est Mme de Rênal, une femme coupable. On remarquera quelle idée Stendhal se fait des femmes. Aucune de ses femmes n'est honnête. Elles se livrent toutes, un peu plus tôt, un peu plus tard; il n'y a

de différence que dans le temps qu'elles y mettent, et même la plus vertueuse, qui est Mme de Rênal, est celle qui cède le plus vite et sans phrases. Stendhal n'eut jamais, on le sait, d'autre morale que celle de Julien. Il a résumé toutes ses doctrines dans cette fameuse oraison funèbre que Julien s'adresse à lui-même, dans sa prison, la veille de sa mort : « A mesure que j'aurais été moins dupe des apparences, se disait-il, j'aurais vu que les salons de Paris sont peuplés *d'honnêtes gens* tels que mon père, ou de coquins habiles tels que ces galériens.... Il n'y a point de droit naturel : ce mot n'est qu'une antique niaiserie. Il n'y a de droit que lorsqu'il y a une loi pour défendre de faire telle chose, sous peine de punition. Avant la loi, il n'y a de naturel que le besoin. Les gens qu'on honore ne sont que des fripons qui ont eu le bonheur de n'être pas pris en flagrant délit.... Où est la vérité? Dans la religion? Oui, dans la bouche des Frilair et des Castanède? Peut-être dans le christianisme primitif? Les apôtres n'ont pas été payés. Eh quoi! saint Paul ne fut-il pas payé par le plaisir de commander, de parler, de faire parler de soi?... Comment, dès qu'on sera trois ensemble, croire à ce grand nom *Dieu*, après l'abus effroyable qu'en font nos prêtres? Vivre isolé, quel tourment!... Je deviens fou et injuste, se dit Julien en se frappant le front. Je n'ai pas vécu isolé sur la terre; j'avais la puis-

sante idée du devoir. Le devoir que je m'étais prescrit a été comme le tronc d'un arbre solide auquel je m'appuyais pendant l'orage ; je vacillais, j'étais agité. Après tout, je n'étais qu'un homme.... mais je n'étais pas emporté. » Il faut bien s'entendre sur ce que Stendhal-Julien entend par le devoir. Ne soyons pas dupes d'un mot. Le devoir, pour Julien, n'a rien d'analogue à ce que le bon sens vulgaire entend. Ce n'est ni cette voix intime du sentiment, ni cet oracle auguste de la raison qui nous prescrit de respecter le droit, la propriété, l'honneur, la femme du prochain. Rien de semblable dans le devoir que Julien conçoit, et auquel il a soumis inflexiblement les derniers détails de sa vie et tous les battements de son cœur. Le devoir est pour lui la règle stricte de l'intérêt, le moyen le plus sûr et le plus prompt de faire fortune, le calcul médité de son égoïsme, ou encore l'inspiration de son orgueil et la vengeance raffinée de sa vanité meurtrie. Tout le caractère de Julien s'explique à la lumière du devoir, défini de cette étrange manière. C'est ce *devoir* qui lui impose, un soir, l'obligation stricte de s'emparer, sans passion, sans désir, de la main de Mme de Rênal, encore innocente, mais déjà troublée. Par un engagement tacite envers lui-même, il osera, ou il se tuera. Il veut à la fois faire son chemin par cet amour calculé, et se venger des dédains de M. de

Rênal. Ce même devoir lui conseille les plus honteuses hypocrisies pour réussir et devenir évêque. Séminariste, il ne croit pas en Dieu, mais il s'impose le précepte de tromper tout le monde. Secrétaire intime de M. de la Môle, il faut qu'il séduise la fille de ce noble vieillard, et il y réussira par des prodiges de stratégie. Trahi, au moment où il touchait à la fortune, par les révélations terribles de Mme de Rênal, il faut qu'il se venge, et ce même devoir qui lui a conseillé tour à tour l'hypocrisie, l'adultère, la séduction, va lui prescrire l'assassinat. Et il se rendra cette orgueilleuse justice, au fond de son cachot, que s'il succombe sous le concours imprévu des circonstances plus fortes que sa volonté, il n'a du moins rien négligé pour se pousser dans le monde ; il n'a rien abandonné au hasard, il n'a jamais violé cette loi impérieuse de son orgueil ou de son égoïsme ; il a pu chanceler parfois devant les exigences de ce devoir qui comprimait les entraînements de son cœur, et l'arrachait aux niaiseries sentimentales de la probité vulgaire ; il a pu chanceler, parce qu'il était homme ; mais il n'a pas été emporté hors de sa voie. Il a pu hésiter sur sa route ; il n'est pas tombé ; il a marché toujours vers ce but inflexible, sa fortune ou sa vengeance. Il meurt avec cette consolation suprême d'avoir été toute sa vie un impassible scélérat. Voilà le devoir tel que Ju-

lien l'a entendu et pratiqué. C'est le plus étrange abus de mots qu'un écrivain puisse commettre.

Même défaut de sens moral dans la *Chartreuse de Parme*, le dernier roman de Stendhal et son plus célèbre ouvrage. Nous insisterons pourtant moins sur cette œuvre, d'abord parce qu'elle nous semble très-inférieure, en dépit de l'opinion commune, au *Rouge et Noir*, et surtout parce qu'elle est connue dans ses principaux détails par l'analyse emphatique de Balzac. Le *Rouge et Noir* est un roman souvent cynique, effronté. Mais il y a une incontestable puissance de conception dans l'idée de cette lutte gigantesque entreprise par un homme seul, un fils de paysan, contre le monde qui le repousse et dans lequel il veut se faire une place en dépit de tous les obstacles conjurés de la fortune et de la société. Il y a même, à travers mille exagérations insensées, un certain sentiment des périls et des tentations de la civilisation moderne. C'est sans doute la calomnie du siècle : mais dans cette calomnie tout n'est pas faux, et l'idée vraie, quoiqu'à chaque instant surchargée et dénaturée, donne à ce roman, malgré ses digressions, un certain intérêt, non d'émotion, mais de curiosité. Dans la *Chartreuse de Parme*, je me demande où est l'intérêt. C'est une accumulation de scènes, sans aucun plan, sans l'ombre d'unité ; c'est la chronique intérieure de toutes les intrigues et de tous les scandales

qui défrayent la petite cour d'un monarque imaginaire, le *fameux* prince de Parme, Ranuce-Ernest IV.

A qui s'intéresser dans ce carnaval d'événements mesquins, bizarres, grotesquement tragiques? Ce ne sont que des prodiges de diplomatie pour des résultats infiniment petits. Il y aurait de quoi suffire à défrayer la politique secrète de l'Europe dans ces inventions laborieusement subtiles, dans ces stratagèmes raffinés, dans ces marches et ces contre-marches de la ruse et de la finesse, et cela pour faciliter l'évasion d'un prisonnier ou préparer la chute d'un de ces petits ministres qui peuplent cette petite cour. Tout cela peut être vrai et observé avec sagacité; mais tout ce qui est vrai n'est pas matière à roman, et cet effort perpétuel de l'écrivain qui tend à la profondeur, fatigue et irrite le lecteur. Si vous êtes un Montesquieu, écrivez l'histoire, mais laissez là le roman. Un beau paysage, un sentiment vrai, l'emporteront toujours en intérêt sur vos prodiges de finesse et de stratégie.

L'infatuation politique rend cet ouvrage insupportable. Le grand homme c'est le comte Mosca, le diplomate de la petite cour, compliqué d'athéisme et doublé de passion. Accumulez dans une seule tête toutes les idées qui courent par le monde sur l'art de mentir et de dissimuler, d'exciter adroite-

ment dans l'esprit du prince une passion pour combattre une passion contraire, de provoquer à propos un désir pour le distraire d'un intérêt, de le tromper en le flattant, de le flatter en le méprisant, et d'arriver à ses fins secrètes sans les trahir jamais d'un mot, d'un regard; mettez ensemble M. de Metternich et M. de Talleyrand, tels que l'imagination vulgaire se les imagine, ne parlant que pour mentir, et quelquefois même osant dire la vérité pour mieux tromper; placez cet *immense caractère* et cet *immense génie*, comme parle M. de Balzac, au milieu des toiles d'araignée d'une cour microscopique, vous aurez le *grand*, le *sublime* Mosca, premier ministre du prince de Parme. Le grand, le sublime ministre aime passionnément la comtesse Gina Pietranera, Milanaise très-romanesque et très-facile, comme toutes les femmes de Stendhal. La Gina est veuve; par malheur, Mosca se souvient qu'il est marié, et la bigamie est un cas pendable, même pour un premier ministre. Qu'à cela ne tienne! Mosca marie la comtesse au duc Sanseverina, un joli petit vieillard de soixante-huit ans, gris pommelé, bien poli, bien propre, immensément riche, mais pas assez noble. Sanseverina, enchanté du marché, donne cent mille écus, un magnifique douaire et son palais à la Gina, et il a la délicatesse de partir, dès le lendemain des noces, pour son ambassade (prix convenu), après avoir

promis de ne reparaître jamais chez lui ou chez elle, comme vous voudrez ; et la nouvelle duchesse trône à la cour de Parme, entre Mosca, son heureux amant, et le prince, qui voudrait bien le devenir et qu'on a la politesse de ne pas trop décourager.

Voilà les petites infamies qu'on nous donne de l'air le plus naturel, sous prétexte de couleur italienne et de mœurs locales. Mais un charmant petit démon paraît sur l'horizon : c'est Fabrice, neveu de la Gina, et pour qui la Gina voudrait bien être autre chose qu'une tante. Ce Fabrice est une tête folle, un aimable mauvais sujet, un coureur, un viveur; rien de plus naturel que d'en faire un archevêque, un cardinal, — qui sait? un pape, peut-être : c'est tout à fait la manière de voir de Stendhal. Tous les prêtres sont des Fabrice quand ils ne sont pas des Julien. Vous voyez d'ici l'intrigue. Le prince court après la Gina, que Mosca ne retient qu'à grand'peine, la Gina ne demandant pas mieux que de courir après Fabrice. Et Fabrice, après qui court-il? Après une baladine d'abord, dont il tue l'amant, puis après Clélia, la fille d'un général idiot et méchant. Tout cela s'emmêle et se démêle, se noue et se dénoue à travers les incidents les plus incohérents et les épisodes les plus inutiles, dans un récit interminable, qui prend Gina à l'âge de treize ans et la conduit à la plus

respectable maturité. C'est moins un roman qu'un inextricable dédale de romans touffus et diffus surajoutés les uns aux autres, commençant au hasard et se terminant plus au hasard encore. Le tout s'achève par les amours très-peu platoniques de l'archevêque Fabrice et de la belle Clélia, devenue marquise de Crescenzi, enfin par la mort de Clélia et la retraite de l'archevêque démissionnaire à la *Chartreuse de Parme*, qui n'est nommée qu'une fois dans les dernières lignes, bien que, par une bizarrerie prétentieuse de l'auteur, elle ait donné son nom au roman. On n'a pas d'idée de ce fouillis d'événements qui avortent, d'incidents qui n'aboutissent pas, de développements qui ne servent à rien. C'est un monde vu à l'envers de tout bon sens et de toute vraisemblance. Qu'il y ait dans ce livre des nuances bien italiennes, je ne le nie pas. Mais quand ces sortes d'analyses se prolongent trop, elles produisent une langueur et une satiété mortelles. D'ailleurs, rien ne devient faux comme une observation vraie poussée à outrance et développée sans mesure. Cette sobriété, cette tempérance dans l'analyse, qui n'est qu'une des formes du tact et du goût, Stendhal ne s'en douta jamais, et c'est là une des causes qui donnent à tous ses romans un air de pure fantaisie et de contre-vérité.

Or, quand on fait de la fantaisie, il faut qu'elle soit courte et qu'elle soit amusante, et les romans

de Stendhal sont tout le contraire. Ils sont interminables et ennuyeux. C'est la sentence que tout lecteur sincère portera particulièrement sur la *Chartreuse de Parme*. Ce mouvement désordonné de personnages sans consistance et d'événements sans but produit un incroyable effet d'accablement, Stendhal aura eu beau faire, il aura eu beau imaginer les amours les plus libres, les fantaisies les plus piquantes de l'amour sensuel, les événements les plus étranges et les plus variés, il n'a pas fait naître l'intérêt puissant de la plus simple fiction, soutenue par un sentiment vrai. Il n'a pas produit, dans la *Chartreuse de Parme*, ce roman unique qu'il aurait voulu écrire, et qui tient éveillée dans son lit une *jolie marquise* jusqu'à deux heures du matin. La justesse et la mesure, cette condition de la vérité dans l'art, lui ont toujours manqué. L'exagération tue l'intérêt, et l'on sait ce que Mme de Staël a dit des romans : à tout prix il y faut de l'intérêt ; c'est, comme le disait Cicéron de l'action dans l'orateur, la condition trois fois nécessaire.

On a loué beaucoup et souvent un épisode de la *Chartreuse* qui est digne de tous ces éloges, pourvu qu'on n'oublie pas, qu'il s'agit d'un épisode complétement inutile au roman. Je veux parler de la bataille de Waterloo, prise d'un point de vue individuel, tout à fait sincère, par Fabrice, qui se trouve y assister comme volontaire. Cette peinture

est charmante, comme épigramme à l'adresse de tous ces illustres stratéges, lieutenants, capitaines, voire même généraux, qui ont été mêlés aux grandes batailles, mais en sous-ordre, et qui n'ont pu évidemment en saisir qu'un côté imperceptible dans un horizon très-borné, ce qui ne les empêche pas de vous expliquer dans le plus menu détail toutes les marches et les contre-marches, les évolutions, les tours et les détours, les changements de front et de flanc, tous les développements divers de la bataille, que le général en chef saisit à peine dans leur infinie variété, lui qui les ordonne et les suit avec une sollicitude unique, aidée d'excellents télescopes et d'aides de camp infatigables. Pour Fabrice, la bataille n'a été que beaucoup de bruit et d'agitation, une cavalcade incohérente et accidentée, de la boue qui vole sous le choc des boulets, des états-majors qui traversent les champs au galop, des mouvements sans suite, un immense désordre, des fuyards, des pillards, des routes encombrées de caissons et de blessés, des chevaux qu'on vole. La bataille est finie et perdue, que Fabrice se demande si elle va commencer, et toute sa vie il se demandera s'il était vraiment à Waterloo. Fabrice en a vu et en a fait autant que beaucoup de héros vantards; mais, plus modeste, il dit la vérité, et c'est cette sincérité, si rare quand on revient du feu, qui donne un accent particuliè-

rement original et une couleur piquante à tout ce récit. Si Stendhal avait toujours été aussi simple, il aurait trouvé dans cette simplicité animée une veine d'admirables récits et de vifs succès. Le début de *Rouge et Noir* et l'épisode de *Waterloo* marquent ce qu'il pouvait faire et ce qu'il n'a pas fait en ce genre.

Les nouvelles insérées dans les Revues françaises de 1826 à 1829 reproduisent, dans un cadre amoindri, les qualités et les défauts de cet écrivain ingénieux mais compliqué. Nous ne citerons que les principales : *Vanina-Vanini. — Le Coffre et le Revenant. — Le Philtre. — Vittoria Accoramboni. — Les Cenci. — La Duchesse de Palliano. — L'Abbesse de Castro.* La plupart de ces nouvelles, comme le raconte Stendhal dans sa correspondance, sont empruntées aux chroniques romaines du seizième siècle ; ce sont en général des récits courts et tragiques dont l'amour est tout le ressort. Stendhal prenait le sujet de ces nouvelles dans de vieux manuscrits qu'il fit copier dans les bibliothèques italiennes en 1834 et 1835 ; son travail commençait par une sorte de traduction littérale de l'italien en français ; ce premier travail achevé, il rédigeait l'histoire en la francisant un peu de style et d'idée, tout en conservant, disait-il, autant que possible la naïveté primitive du texte.

Nous avons cru devoir donner une attention toute

particulière aux romans de Stendhal. L'homme se retrouve tout entier dans ses fictions ; c'est toujours la même haine fanatique contre le christianisme, un mépris furieux pour la religion et pour les prêtres, une défiance instinctive pour tous les nobles penchants et les affections désintéressées du cœur, une guerre ouverte contre toutes les idées reçues en morale, qui toutes ne lui semblent qu'une hypocrisie ou une niaiserie, une désinvolture d'égoïsme sensuel et de sans-façon qu'on nous donne pour de la couleur italienne, une grande prétention à la profondeur des vues, à la pénétration politique, au machiavélisme ; c'est toujours cet air d'Alcibiade-Talleyrand qu'il prête à ses héros, comme à Julien, comme à Mosca, et qu'il aurait si bien voulu prendre pour lui-même ; c'est une affectation d'esprit fort et un parti pris de sarcasme contre tous les principes, et de mépris pour les hommes. Ajoutez-y une imagination stérilement abondante qui appauvrit le roman en accumulant les incidents, au lieu de tirer d'un événement tout ce qu'il contient, et qui embrouille à chaque instant la trame du récit en la compliquant de digressions et d'épisodes ; ajoutez enfin un style très-lent, malgré sa prétention à la vivacité, un style qui semble toujours courir et qui s'arrête à chaque instant, comme s'il avait l'haleine courte, des procédés bizarres de narration tortueuse et

oblique, n'expliquant qu'imparfaitement les choses et laissant beaucoup au sous-entendu ; de l'esprit, mais voulu, souvent contourné, parfois inintelligible ; beaucoup de *manière* et d'apprêt dans le dialogue où chaque personnage veut dire des mots profonds. Je ne parle pas de certaines incorrections frappantes et de quelques négligences qui ne peuvent être que préméditées et qui dès lors sont une assez triste coquetterie. En somme beaucoup d'esprit dans le détail, un pesant ennui dans l'ensemble; telle est la vérité sur les romans de Stendhal, la vérité brutale, mais vraie, telle que presque tout le monde la pense, mais telle aussi que presque personne n'ose l'exprimer, de peur d'être exclu de l'illustre coterie des raffinés.

II

Stendhal n'avait pas assez d'esprit de suite pour composer un ouvrage complet. Son livre de l'*Amour* se traîne jusqu'à la dernière page avec des efforts infinis. Ses romans semblent être composés de pièces de rapport péniblement ajustées les unes aux autres. Il n'a pas cette puissance de souffle qui anime une idée ou une fiction à travers les développements accessoires et qui la soutient d'une

extrémité à l'autre de l'ouvrage. Sa fiction, quand il s'agit d'un roman, s'embarrasse à chaque instant dans les détails secondaires. Quand il s'agit d'un ouvrage dogmatique ou historique, son idée chancelle plusieurs fois dans la route, elle a comme des obscurcissements et des défaillances. Stendhal avait un talent incontestable, mais insupportable de décousu. Il avait le génie de la note rapide, jetée sur un carnet de voyage, et du fragment inscrit à la hâte sur une feuille volante. C'est de cette manière heurtée et imprévue qu'il a composé ses meilleurs ouvrages.

A cette catégorie appartiennent tout d'abord ses notes de voyage comme *Rome, Naples et Florence*, ses *Promenades dans Rome* et les *Mémoires d'un Touriste*. Ces trois ouvrages, d'une valeur inégale, ont été composés de la même manière, au courant de la plume et selon le caprice de la pensée, qui tantôt saisit un trait de mœurs, tantôt une anecdote piquante, d'autres fois une impression d'art. C'est une libre et familière conversation de voyage avec ses négligences qui sont un charme de plus et qui n'ont pas l'air, en pareil cas, d'être une coquetterie d'esprit. Il y a de la vérité, de l'*imprévu* naturellement amené, et comme il y a du naturel, l'intérêt ne manque pas. On pourrait désirer quelque chose de plus net, de plus consistant, de plus décisif. Mais il faut prendre Stendhal dans

son véritable genre, qui est, comme il le dit lui-même, d'écrire ses voyages en peignant les objets par la sensation, et la sensation a toujours en soi quelque chose de rapide et de flottant qui ne permet guère d'en saisir nettement les contours.

De pareilles œuvres ne s'analysent pas, on ne peut en donner qu'une impression très-générale.

Deux de ces ouvrages sont spécialement consacrés à l'Italie; c'est là qu'il faut chercher une foule d'idées quelquefois justes, toujours piquantes sur l'art, sur la manière de vivre, sur la méthode pour être heureux. Il ne se lasse pas d'admirer l'Italie, son climat enchanté, ses amours faciles, ses mœurs voluptueuses. Il n'a pas assez d'enthousiasme pour le caractère des Italiens, dont la grande, l'unique affaire est d'aimer. La douce volupté, nous dit-il, civilisa l'Italie, la volupté, mère des arts, et unique source du bonheur. Il a raison, quand il montre les Italiens, uniquement occupés de leurs passions vivant de l'amour et sacrifiant le reste. Il a tort quand il envie pour la France cette civilisation toute consacrée au plaisir. C'est un autre idéal dont les nations viriles ont besoin. Je ne souhaiterais pas davantage pour ma patrie cette civilisation, utilitaire à outrance, dans laquelle s'absorbent de jour en jour davantage les États-Unis. Mais n'y a-t-il donc rien entre la civilisation de la volupté et la civilisation du dollar?

Stendhal ne comprit jamais rien au delà des idées sensibles. Tout ce qui n'était pas une sensation était pour lui une abstraction, et toute abstraction une énigme.

Mais, dans les limites des idées sensibles, il avait une sagacité rare, et comme un flair d'observation particulièrement heureux; personne n'a mieux pénétré le caractère italien dans ses nuances si contrastées avec le caractère français. Il revient continuellement à cette comparaison qui est chez lui comme une idée fixe : l'Italien, uniquement occupé de son amour et tout à fait indifférent au *qu'en-dira-t-on;* le Français, toujours sur ses gardes, toujours défiant, réglant toute sa vie sur les inspirations de la vanité; l'Italien osant être heureux, quand il l'est, et avouant ses infortunes quand il a subi un échec ou une disgrâce; le Français n'osant jamais se montrer ni heureux, ni malheureux, de peur de prêter à rire. De là aussi une différence essentielle sur laquelle Stendhal insiste tout particulièrement : l'Italien, osant être soi, et se livrant à toute la vérité de ses impressions, a le génie naturel des arts, qui est l'opposé de l'artificiel et du convenu; en France, nous anéantissons en nous le génie de l'art en n'osant pas être nous-mêmes, et en craignant toujours de n'être pas de l'avis de tout le monde, ce qui tue l'originalité. — Il y a du vrai dans ces observations, en ne les pre-

nant que dans un sens très-général, et si cela ne s'entend que de la masse de la nation, car les exceptions individuelles abondent, et il n'est peut-être pas de pays qui produise un plus grand nombre d'esprits inventifs; mais l'observation subsiste pour la généralité de la nation. Stendhal, je crois, ne voulait pas dire autre chose, et dans cette limite il a raison.

Personne non plus n'a mieux saisi et n'a peint plus au vif la société italienne dans son attitude naturelle et dans son charme; c'est surtout à Milan, dans la loge de M. de Brême, qu'il a fait son éducation, de ce côté des mœurs italiennes, négligé ou ignoré de nos voyageurs de passage. Cette loge de M. de Brême était, de 1816 à 1820, le rendez-vous des hommes les plus distingués de Milan. Stendhal y connut le poëte Monti, M. Borsieri, M. Visconti; il y rencontra un soir lord Byron, et nous a conservé les détails de son entrevue. Mais c'est surtout le monde féminin que Stendhal étudie avec bonheur, et qu'il dépeint avec ravissement : « Qu'on juge de mes transports, nous dit-il, quand j'ai trouvé en Italie, sans qu'aucun voyageur m'eût gâté le plaisir en m'avertissant, que c'était précisément dans la bonne compagnie qu'il y avait le plus d'imprévu. Ces génies singuliers ne sont arrêtés que par le manque de fortune et par l'impossible. — Les femmes, en Italie, avec l'âme de feu que le ciel

leur a donnée, reçoivent une éducation qui consiste à peu près uniquement dans la musique et une quantité de *momeries religieuses;* le point capital, c'est que, quelque péché qu'on commette, en s'en confessant il n'en reste pas de trace.... Les femmes ne vivent pas ensemble; la loge de chacune d'elles, au théâtre, devient une petite cour; tout le monde veut obtenir un sourire de la reine de la société; personne ne veut gâter l'avenir. Chaque femme a des manières à elle, des idées à elle, des discours à elle. D'une loge à l'autre, vous trouverez un autre monde, non-seulement d'autres idées, mais une autre langue. Les moyens de plaire aux femmes par la conversation sont donc très-différents; il n'y a de ressemblance qu'en deux choses, et l'essence de ces choses, quand elles sont libres, est d'être essentiellement différente : c'est l'imagination et l'amour. »

Cela n'empêche pas Stendhal de nous donner des préceptes généraux pour plaire aux belles Italiennes; il nous les donne avec beaucoup de gaieté et d'esprit :

« Tout homme qui conte clairement et avec feu des choses nouvelles est sûr des applaudissements des femmes; peu importe qu'il fasse rire ou pleurer, pourvu qu'il agisse fortement sur les cœurs, il est aimable. Vous pouvez leur conter la fable de la comédie du *Tartufe*, ou la manière barbare avec

laquelle Néron vient d'empoisonner Britannicus; vous les intéressez autant qu'en leur contant la mort du roi Murat; il s'agit d'être clair et extrêmement énergique. — L'essentiel de l'esprit ici à l'égard des femmes, c'est beaucoup d'imprévu et beaucoup de clair-obscur, et dans la personne beaucoup d'air militaire; le moins possible de ce que l'on appelle en France l'air *robin*, ce ton de nos jeunes magistrats, l'air sensé, important, content de soi, pédant; c'est leur bête d'aversion.... Rien n'est plus rare, et surtout moins durable, que de voir une femme en recevoir une autre; il faut pour cela des circonstances extrêmement particulières, par exemple qu'elles soient toutes deux jolies, et qu'en aimant beaucoup l'amour elles se soucient peu de l'amant. »

Dans ce pays idéal de l'amour libre et de la volupté facile, la médisance n'est pourtant pas inconnue; Stendhal nous avoue que rien n'est plus petite ville que la grande société de Milan. Il se forme comme une espèce d'aristocratie des deux cents femmes qui ont une loge à la Scala et de celles qui vont tous les soirs au *Corso* en voiture; dans ce cercle, qui est celui de la mode et des plaisirs, tout est connu. Le premier regard qu'une femme donne à la salle, en arrivant dans sa loge, est pour en passer la revue, et si elle remarque la moindre irrégularité, si M. un tel n'est pas vis-à-

vis de Mme une telle, elle se tourne vers son amant, qui va au parterre et de loge en loge, pour savoir *cos'è dé neuf;* on arrive, en une demi-heure, aux dernières précisions.

Voilà de quel crayon vif et léger Stendhal nous peint cette aimable et frivole société. Quel naturel dans les manières, s'écrie-t-il à chaque instant, c'est la vérité même, c'est la bonhomie; c'est aussi le grand art d'être heureux; et ici il est mis en pratique avec ce charme de plus, que ces bonnes gens ne savent pas que ce soit un art et le plus difficile de tous; leur société me fait l'effet du style de la Fontaine. Comme tous les soirs la loge d'une femme aimable reçoit les mêmes personnes, et cela dix ans de suite, on se comprend parfaitement, on se connaît de même et l'on s'entend à demi-mot; de là peut-être le vrai charme de la bonne plaisanterie; de là aussi le naturel. Comment essayer de jouer la comédie devant des gens que l'on voit trois cents fois par an depuis dix ans?

C'est dans ces peintures légères que Stendhal excelle; il y aurait ainsi à glaner, à travers sa correspondance et ses notes de voyage, une centaine de pages vraiment exquises en ce genre agréable et aisé; on aurait un aperçu plein de vivacité et de finesse sur la société de Milan en 1820. Stendhal serait là résumé et condensé dans la fine fleur de son esprit, dans la grâce négligée de son

laisser-aller épicurien; autant il est subtil et maniéré ailleurs, autant en ces matières agréables il a de l'abandon et du charme; ce n'est plus le même homme, il semble ne plus penser à l'effet qu'il va produire, et il l'atteint sans y penser. Aussi l'attrait est-il loin de manquer dans ces livres recueillis au jour le jour et composés par le hasard d'une main capricieuse qui se joue en mille sujets variés. Mais la note principale de ces deux ouvrages, celle qui revient à chaque instant, c'est l'éloge de l'Italie et de ses mœurs aisées, heureusement affranchies de la gêne des *préjugés*. On sait, de reste, ce que le préjugé signifie pour lui.

Les *Mémoires d'un touriste*, écrits dans les dernières années de la vie de Stendhal, n'ont pas, à beaucoup près, l'entrain et le coloris varié des *Promenades en Italie*. Profitant du loisir que lui laissait un congé obtenu vers 1836, il parcourut plusieurs provinces du midi et de l'ouest de la France, et c'est à la suite de ce voyage qu'il écrivit ces *Mémoires d'un Touriste*, en se déguisant, comme toujours, sous un nom et sous une profession d'emprunt. C'est le journal de M. L..., commis voyageur pour le commerce des fers, libre penseur et esprit fort, précédé d'une introduction assez inutile sur la vie imaginaire de ce prétendu commis voyageur, qui n'offre rien de saillant, et qui, par

conséquent, pouvait dormir dans les cartons de l'auteur. Ce journal offre incontestablement moins d'intérêt que les autres voyages de Stendhal, et bien qu'il y ait de jolies pages, quelques paysages lestement croqués, deux ou trois épisodes agréables, ce petit nombre de détails heureux ne sauve pas la froideur et la monotonie de l'ensemble; il y a trop de politique et pas assez sérieuse. Ce que le commis voyageur reproche au gouvernement constitutionnel, c'est d'avoir remplacé, par des préoccupations maussades d'intérêt public, d'élection, d'administration, l'aimable esprit français du dix-huitième siècle, tout pétri de grâce et de frivolité. Ce sont, à chaque instant, des réflexions chagrines sur les mœurs ennuyeuses de notre *belle France;* elle est belle *au moral*, sans doute, c'est le pays de l'univers où les hommes se rendent le moins malheureux par leur action mutuelle les uns sur les autres; c'est le pays du monde où le gouvernement fait le moins de mal aux gouvernés, et leur assure le mieux la sûreté sur les grandes routes, et la justice quand ils se disputent entre eux; mais le ton des demi-manants, demi-bourgeois est raisonnable et froid; il a cette pointe de malice et de plaisanterie qui annonce à la fois l'absence des grands malheurs et des sensations profondes. Ce ton railleur n'existe pas en Italie, il est remplacé par le silence farouche de la passion,

par un langage plein d'images, ou par la plaisanterie amère. Tout cela, paraît-il, est la faute du gouvernement, d'après Stendhal : il assure trop aux peuples la *sécurité matérielle* pour laisser du ressort et du jeu aux grandes passions. Aussi, plus de passion, plus de bonheur; le peuple français perd sensiblement sa gaieté; c'est pour l'année 1860 que Stendhal prédit le complet abrutissement de la France, oubliant, avec une singulière étourderie, que c'est à la même date qu'il a fixé ailleurs le succès posthume de ses œuvres et de ses idées. Quel dommage que la patrie de Marot, de Montaigne et de Rabelais perde cet esprit naturel, piquant, libertin, frondeur, imprévu, ami de la bravoure et de l'imprudence! On ne sait plus vivre en France ; l'idéal unique de la vie, c'est un souper gai avec du vin de Champagne, les femmes aimables et des hommes d'esprit qui font des contes dans le goût du *Décaméron;* passé cela, la vie est une sotte affaire, et la France ne connaît plus la gaieté, toujours par la faute du gouvernement. Chaque ville de province est invariablement, pour lui, une collection de gens vertueux, de bons citoyens, d'excellents pères de famille, de bons négociants, mais c'est tout; le peuple français est un peuple ennuyeux.

C'est là le refrain du livre. Ajoutez-y, pour égayer le fond du tableau, quelques anecdotes vi-

vement enlevées; mais, en somme, l'ouvrage est maussade et chagrin. Stendhal n'est lui-même que quand il s'amuse, et la France l'ennuie avec ses mœurs graves. Autre cause d'irritation perpétuelle, le gothique. Le gothique est la bête noire de Stendhal; d'abord c'est de l'architecture *religieuse*, puis c'est de l'architecture *laide et triste.* M. Mérimée remarque finement que, en dépit de la *logique*, ce n'était pas sa raison qui jugeait dans les arts, mais son imagination. Et que ne lui représentait pas cette terrible imagination sous ces voûtes pleines d'ombre et de mystère! Nos églises, sombres et lugubres, ont été inventées, disait-il, par des moines fripons qui voulaient s'enrichir en faisant peur aux gens timides. Il n'y voit pas autre chose, bien qu'il prodigue à tout propos les termes techniques que lui avait enseignés M. Mérimée. Il aime, en s'en moquant un peu, à faire montre de son érudition de fraîche date : le *roman*, le *roman fleuri*, le *gothique*, le *gothique fleuri*, le *style flamboyant.* Mais dans ces descriptions d'églises et de monuments, il reste froid, impersonnel, si je puis dire; c'est sa mémoire qui parle, ce n'est pas son sentiment. Une église gothique lui rappelait le moyen âge, la domination du prêtre, les *bêtises superstitieuses et féodales*, l'*invention du diable et de l'enfer*, c'était assez pour qu'il la détestât.

On se demande comment, avec ces dispositions haineuses à l'égard du christianisme, de toute son histoire et de toutes les idées qui s'y rapportent de loin ou de près, Stendhal put admirer les arts en Italie. Presque tous ses ouvrages, en particulier ses voyages à Rome et à Florence, contiennent les formules les plus vives d'enthousiasme et d'admiration à l'égard des grands maîtres et des chefs-d'œuvre de l'art. Un ouvrage tout entier témoigne de cette admiration, l'*Histoire de la peinture en Italie*. Comment concilier son enthousiasme pour des écoles pénétrées du sentiment chrétien, avec ses répugnances et ses rancunes religieuses? D'abord il y a bien de l'arbitraire dans sa manière d'interpréter les chefs-d'œuvre. M. Mérimée n'admet qu'avec beaucoup de réserve la critique d'art de Stendhal. Il lui reproche d'expliquer les arts du dessin par la langue dramatique, la seule qu'il connût ou qu'il crût intelligible à ses lecteurs. « Admirateur passionné des grands maîtres des écoles romaine, florentine et lombarde, il leur a prêté souvent des intentions dramatiques, qui, à mon avis, leur furent étrangères. Lorsqu'il découvre, dans une vierge de Raphaël ou du Corrége, son maître de prédilection, une foule de passions ou de nuances de passions que la peinture ne saurait exprimer, on se demande s'il a compris les intentions et le but de

ces grands maîtres. Mais il raconte à sa manière les émotions qu'il a ressenties devant leurs ouvrages; il décrit l'effet dans l'impuissance d'en expliquer la cause. Probablement, s'il avait essayé d'écrire à différentes reprises ses impressions devant un même tableau, il aurait été surpris lui-même de leur variété. » Cette observation nous semble excellente; ce n'est pas la seule que nous suggère la lecture des jugements critiques de Stendhal. Cet esprit, si avide d'aventures et de hardiesses, ennemi si passionné du banal et du convenu, n'est pas toujours exempt des faiblesses communes. Il aurait rougi de ne pas admirer les grandes peintures de l'Italie, ce thème éternel sur lequel depuis trois siècles s'exerce l'enthousiasme de l'humanité. Les admirant, il voulait les admirer à sa manière, et se créait ainsi bien souvent des motifs fantastiques et arbitraires de son admiration. J'ai peur qu'il ne vante un peu trop ce qu'il n'aime que médiocrement au fond, comme M. Mérimée, qui l'a si bien connu, le lui reproche pour Michel-Ange. Il me semble quelquefois saisir comme un effort secret pour admirer, ce qui me gâte le charme de quelques belles pages où je sens quelque chose d'artificiel et de systématiquement enthousiaste. Sa véritable pensée, celle qu'il cachait d'ordinaire avec tant de soin dans le fond le plus intérieur de sa conscience, sa

pensée éclate parfois, comme par accident, dans quelques boutades que je regarde comme des explosions presque involontaires de sincérité. Je ne citerai à l'appui de cette opinion qu'un jugement et une critique. Stendhal prétend, en un endroit de son livre sur la *peinture en Italie*, que l'Enfant Jésus de la *Vierge à la chaise* manque d'élégance et ressemble à un enfant du peuple. Stendhal était de mauvaise humeur ce jour-là, et il est à croire que la mauvaise humeur ne sait pas feindre. Ailleurs il écrit cette phrase vraiment incroyable et après laquelle il aurait dû déchirer son livre : « La plupart des sujets donnés par le christianisme sont plats ou odieux. » De pareilles boutades donnent à réfléchir sur la sincérité de son admiration, exprimée ailleurs avec tant d'éclat et de bruit.

On me dira, je m'y attends, qu'on peut sentir admirablement l'art chrétien, sans être chrétien soi-même, et que pour comprendre Raphaël il n'est pas besoin de réciter le *Credo*. On me dira que l'admiration esthétique est tout à fait indépendante du sentiment religieux, que l'art se suffit à lui-même, que Raphaël, le peintre inspiré de la Vierge, menait une vie assez peu édifiante, et que, pour comprendre, pour admirer ses œuvres, il n'est pas besoin d'être meilleur chrétien que l'amant de la Fornarina. J'admets parfaitement l'objection, et je crois volontiers qu'on peut sentir

profondément les beautés de l'inspiration chrétienne sans être dévot, ni même croyant. Ce serait réduire ridiculement et méconnaître les droits de l'art que de le subordonner d'une manière étroite à la foi qui l'inspira. Cette sottise est loin de ma pensée ; mais on m'accordera bien que, pour comprendre l'art chrétien dans sa grandeur, il faut pouvoir se former, théoriquement au moins, un certain idéal de majesté, de pureté, d'élévation chrétiennes. Il ne faut pas professer un mépris systématique pour le christianisme. Il faut croire qu'il a été capable de grandes choses et qu'il a marqué très-haut le niveau de la pensée humaine. On peut être indifférent à la vérité du christianisme et goûter sincèrement l'art qui s'y est inspiré; mais c'est à la condition de le sentir esthétiquement au moins, de le sentir dans ses beautés par l'imagination, si on ne le sent pas dans sa vérité par le cœur ; c'est à la condition de voir autre chose dans la religion qu'une immense duperie organisée contre le repos et contre la bourse des hommes par *quelques fripons*, comme les moines du moyen âge, ou par quelques ambitieux qui voulaient *faire parler d'eux*, comme saint Paul ; c'est à la condition enfin de ne pas penser que le christianisme ne puisse guère donner aux arts que des sujets *plats ou odieux*. Voilà ce qui fait que je n'admets qu'à grand'peine

et sous bénéfice d'inventaire, la sincérité de l'enthousiasme de Stendhal. Ce serait tout un procès à reviser par le détail et qui nous mènerait trop loin. J'indique mes soupçons et je les motive, rien de plus; mais j'apprends d'ailleurs et par des témoins qui ont particulièrement connu Stendhal, que ses admirations et ses goûts le portaient d'un tout autre côté, du côté de ces petits chefs-d'œuvre d'art exquis et d'obscénité raffinée, qui sont la légende honteuse de l'antiquité et la gloire équivoque des musées secrets. On m'assure que toutes ses prédilections étaient là, que devant ces camées et ces figurines, sa verve, sincère cette fois, s'éveillait; son imagination sensuelle s'excitait et se montait à un ton extraordinaire d'enthousiasme. Or, je croirai difficilement qu'il y ait dans un homme une *compréhension esthétique* assez grande pour admirer à la fois, avec une passion égale, les infamies secrètes et les splendeurs idéales de l'art. Dès lors mon soupçon se confirme, je ne doute presque plus; j'oserais affirmer qu'en admirant les merveilleux détails de *la Cène* de Léonard de Vinci, la pensée de Stendhal et sa préférence se portaient ailleurs.

L'*Histoire de la peinture en Italie*, qui se réduit, à peu de chose près, à la biographie de Léonard de Vinci et de Michel-Ange, contient, en quelques chapitres extrêmement multipliés mais très courts,

une sorte de théorie et d'histoire de l'*idée du beau* dans l'antiquité et dans les temps modernes. Cette théorie est assez étrangement placée entre la biographie de Léonard de Vinci et celle de Michel-Ange. Elle vient on ne sait pourquoi et à quel propos; mais c'est là une de ces bizarreries apprêtées qui sont la manie de Stendhal, il n'y faut pas prendre garde.

Nous avons lu dans quelques critiques un éloge emphatique de ce morceau. Nous nous sommes demandé si les critiques en question avaient lu ce qu'ils louaient si fort. Il n'est pas possible de donner une idée exacte à nos lecteurs de cette obscurité qui vise à la profondeur, de cette sécheresse qui vise à la concision, de ce défaut d'ampleur qui vise à la netteté du trait, de cette prétention à l'aphorisme du génie et de ce laborieux effort vers des effets qui n'aboutissent jamais. Aucun lien, aucune méthode, pas une idée vraiment saillante. Il y a pourtant, pour être juste, quelques idées nettes et quelques idées neuves; mais les idées neuves ne sont pas très-nettes, et je les déclare, quant à moi, inintelligibles; en revanche les idées nettes ne sont pas neuves, par exemple celle-ci qui est à peu près l'idée fondamentale du morceau: le beau antique, c'est la force; — le beau moderne, c'est la grâce. N'oublions pas non plus ce qui fait le fond de la philo-

sophie de Stendhal, à savoir que la beauté n'a rien de fixe et d'absolu, que, ne se concevant en nous que par une sensation, elle dépend exclusivement des tempéraments et des climats, que le beau enfin, dit Stendhal, n'est que la *saillie de l'utile.* Voilà toute l'esthétique de Stendhal débarrassée des obscurités prétentieuses et des épisodes inutiles. J'avoue, par compensation, que si les idées manquent d'originalité, le titre des chapitres n'en manque pas. Stendhal est un des inventeurs de cette littérature nouvelle, qui a fleuri de nos jours, et qui s'amuse à concentrer ses plus ingénieux efforts dans la rédaction des titres, qui deviennent dès lors de petits chefs-d'œuvre de grâce piquante et d'imprévu. Je prends au hasard quelques têtes de chapitre : *Dieu est-il bon ou méchant? — Douleur de l'artiste. — Le prêtre le console. — Donner une physionomie aux muscles, tel est l'unique moyen de la sculpture. — De mémoire de rose, on n'a jamais vu mourir de jardinier. — Lequel a raison? — Art de voir. — Les toiles successives. — L'antiquité n'a rien de comparable à la Marianne de Marivaux.*

Nous ne parlerons qu'en passant des études de Stendhal sur la musique et sur les musiciens. C'est de toutes ses œuvres la partie qui a le plus vieilli. M. Mérimée, que je ne saurais trop citer, nous en donne la raison : « Beyle a beaucoup écrit sur les beaux-arts, et a eu des idées à

lui, dans un temps où tout le monde acceptait sans examen les opinions les plus fausses, pourvu qu'elles fussent autorisées par un auteur célèbre. On pourrait dire qu'il a découvert Rossini et la musique italienne. Les contemporains se rappelleront les assauts qu'il eut à soutenir pour défendre l'auteur du *Barbier* et de *Sémiramis* contre les habitués de l'Opéra-Comique d'alors. Dans les premières années de la Restauration, le souvenir de nos revers avait exaspéré l'orgueil national, et l'on faisait, de toute discussion, une question patriotique. Préférer une musique étrangère à la musique française, c'était presque trahir le pays. De très-bonne heure, Stendhal s'était mis au-dessus des préjugés vulgaires, et sur ce point il lui arriva peut-être quelquefois de dépasser le but. Aujourd'hui que la civilisation a fait tant de progrès, on a peine à se représenter le courage qu'il fallait avoir, en 1818, pour dire que tel opéra italien valait mieux que tel opéra français. Il faut se reporter aux grandes querelles du romantisme et du classicisme pour s'expliquer les précautions oratoires dont Beyle accompagne quelques-uns de ses jugements en matière d'art. Hardis et téméraires même lorsqu'il les publia, ils semblent à présent des vérités de M. de la Palisse, des *truisms*, selon l'expression favorite de leur auteur. Sans être musicien, Beyle avait un sentiment très-vif de la

mélodie, cultivé et perfectionné par une certaine érudition qu'il devait à ses voyages en Italie et en Allemagne. » Nous n'ajouterons qu'un mot à ce jugement décisif de M. Mérimée. La *Vie de Rossini* parut en 1824, c'est-à-dire avant la grande époque de Rossini, avant *le Siége de Corinthe*, avant le *Moïse*, presque entièrement récrits pour la scène française, avant *Guillaume Tell*, la plus grande page, la plus héroïque de Rossini. Je voudrais savoir si Stendhal comprenait Rossini dans ses parties élevées et fortes, comme il l'a compris dans sa mélodieuse sensualité. Je voudrais savoir si ces harmonies vraiment épiques, dans lesquelles s'expriment si fièrement la force et la majesté de la Bible, le patriotisme et la liberté des temps modernes, ont trouvé dans Stendhal un appréciateur aussi sympathique, aussi ému que les chants enjoués et voluptueux qui sont la première manière de Rossini, avant son voyage à Paris.

Nous ne ferons que nommer, pour mémoire, les *Vies de Haydn*, *de Mozart* et *de Métastase*, qui composent, sans contredit, un livre d'une lecture facile et agréable, mais nullement originale, n'étant qu'une compilation bien faite de quelques auteurs italiens et allemands, comme Joseph Carpani et Schlichtegroll. Par une de ces singularités prétentieuses auxquelles Stendhal nous a habitués, il a relégué sa dédicace à la fin du volume.

Il nous resterait à étudier l'attitude militante que prit Stendhal dans la littérature vers 1823. Ce fut le rôle d'un romantique très-hardi de ton à l'égard de la tragédie classique et du vers alexandrin, très-indécis sur tout le reste. Il veut en finir avec la tragédie épuisée et le vers français dont il ne comprit jamais la mâle beauté. Mais ses idées de réforme ne s'étendent pas plus loin, et c'est dans ce champ limité du théâtre qu'il prétend restreindre l'innovation littéraire. Lui-même a pris soin de nous tracer le programme de ses réformes. Le voici en substance :

Rien ne ressemble moins que nous aux marquis couverts d'habits brodés et de grandes perruques noires, coûtant mille écus, qui jugèrent vers 1670 les pièces de Racine et de Molière. Ces grands hommes cherchèrent à flatter le goût de ces marquis, et travaillèrent pour eux. Il faut désormais faire des tragédies pour nous, *jeunes gens* raisonneurs, sérieux et un peu envieux, *de l'an de grâce* 1823. Ces tragédies-là doivent être en prose. De nos jours, le vers alexandrin n'est le plus souvent qu'un cache-sottise. Les règnes de Charles VI, de Charles VII, du noble François Ier, doivent être féconds pour nous en tragédies nationales d'un intérêt profond et durable. Mais comment peindre avec quelque vérité les catastrophes sanglantes narrées par Philippes de Comines, et la chronique

scandaleuse de Jean de Troyes, si le mot *pistolet* ne peut absolument pas entrer dans un vers tragique? — Tout porte à croire que nous sommes à la veille d'une révolution semblable en poésie. Jusqu'au jour du succès, nous autres défenseurs du genre romantique, nous serons accablés d'injures. Enfin ce grand jour arrivera, la jeunesse française se réveillera ; elle sera étonnée, cette noble jeunesse, d'avoir applaudi si longtemps et avec tant de sérieux, à de *si grandes niaiseries.* — La question se pose nettement en ces termes : Pour faire des tragédies qui puissent intéresser le public en 1823, faut-il suivre les errements de Racine ou de Shakspeare? — *Le romanticisme* est l'unique salut du théâtre aux abois. — *Le romanticisme* est l'art de présenter aux peuples les œuvres littéraires qui, dans l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances, sont susceptibles de leur donner le plus de plaisir possible. — *Le classicisme* (pardon de ces mots barbares, ils sont de Stendhal) leur présente la littérature qui donnait le plus grand plaisir possible à leurs arrière-grands-pères.

Tel est le sens général de deux brochures, plus tard réunies sous un titre unique : *Racine et Shakspeare.* Tout cela était fort piquant et fort leste en son temps; mais ce sont de ces beautés d'à-propos qui vieillissent vite et qui n'ont qu'un rapide instant. Nous sommes si loin de M. Dussault et de

M. Auger ! Toutes les épigrammes de cette petite guerre nous font maintenant l'effet d'épigrammes fossiles. C'est presque une Iliade antédiluvienne. Et pourtant il y a quarante ans à peine !

Au terme de cette longue étude, nous voudrions résumer notre jugement et le condenser dans une impression définitive. Cette impression, nous l'emprunterons à Stendhal lui-même : « L'auteur, dit-il quelque part, a un grand désavantage; rien ou presque rien ne lui semble valoir la peine qu'on en parle avec gravité. » Voilà, réduite à son expression la plus nette, toute la vérité. Rien ne parut à Stendhal valoir la peine qu'on le prît au sérieux et qu'on en parlât sérieusement. Que pourrions-nous ajouter à ce jugement de Stendhal sur lui-même ? Peu de chose, si ce n'est que la postérité pensera peut-être de Stendhal ce qu'il pense des sujets divers qu'il a traités.

On sent trop que rien ou presque rien dans le monde et dans la vie ne lui a paru valoir la peine qu'il y attachât un certain prix. Il gardera la réputation d'un homme d'infiniment d'esprit, mais d'un esprit desséché et comme stérilisé par la recherche exclusive du plaisir et à qui ont manqué ces deux choses sans lesquelles rien ne se fait de grand ni de durable : le sens de l'idéal et le cœur.

TROISIÈME ÉTUDE.

UN CHAPITRE DES MŒURS CONTEMPORAINES AU THÉÂTRE. — LA COURTISANE ET LA QUESTION D'ARGENT SUR LA SCÈNE (1850-1857).

C'est vers 1850 environ, un peu plus tôt un peu plus tard, il n'importe, que la courtisane a envahi la scène française, avec ses deux acolytes habituels, au théâtre et dans la vie, l'argot et l'argent. Pendant quelques années, ç'a été une véritable invasion dont, grâce à Dieu et au bon sens public, nous commençons à être délivrés.

J'ai noté ici les symptômes et les phases successives de cette épidémie. Je donne ces notes recueillies au jour le jour, comme un fragment de mémoires personnels sur le temps présent, plutôt que comme une étude définitive.

Au point de vue de l'observateur, le théâtre a de grands avantages sur le roman. Sans doute un roman qui réussit agit plus longtemps et porte plus loin qu'une comédie, mais il fait son chemin moinsvite, il s'empare moins rapidement des es-

prits; son succès ou sa chute ne trahissent pas d'une manière aussi marquée les goûts ou les répugnances de l'opinion. Il y a parfois de l'incertitude dans le résultat. Il n'y en a pas au théâtre. Le résultat est vif, instantané, décisif. Si la pièce échoue, tout est dit. Si elle réussit, elle met presque toujours en lumière un instinct plus ou moins vague, une préoccupation plus ou moins confuse de la société actuelle. Il y a bien des enseignements et des révélations dans cette mise en contact immédiat d'une pensée nettement formulée sur la scène avec un immense public, chaque soir renouvelé. La fortune d'une pièce a parfois sa raison d'être moins dans le talent de l'auteur que dans la conformité de ses idées et de ses sentiments avec les sentiments et les idées de son époque. Dans ce cas, le spectacle le plus intéressant n'est pas celui qui se joue sur la scène, mais celui qui se joue dans la salle et dont le grand acteur, inconnu à lui-même, est le public.

I

« Que peut la pudeur publique contre un fait reconnu? Or l'existence de ces demoiselles en est un. — Elles composent tout un petit monde folâ-

tre qui a pris son rang dans la gravitation universelle. Elles se voient entre elles; elles reçoivent et donnent des bals; elles vivent en famille, elles mettent de l'argent de côté et jouent à la bourse. On ne les salue pas encore, quand on a sa mère ou sa sœur à son bras; mais on les mène au Bois en calèche découverte et au spectacle en première loge.... De votre temps, ce nouveau monde était un marais; il s'est desséché, sinon assaini. Vous y chassiez bottés jusqu'à la ceinture; nous nous y promenons en escarpins. Il s'y est bâti des rues, des places, tout un quartier, et la société a fait comme Paris, qui, tous les cinquante ans, s'agrége ses faubourgs; elle s'est agrégé ce treizième arrondissement. Pour vous montrer d'un mot à quel point ces demoiselles ont pris droit de cité dans les mœurs publiques, le théâtre a pu les mettre en scène. »

C'est à Montrichard, dans *le Mariage d'Olympe*, que nous empruntons cette définition assez brutale d'un fait très-malaisé à définir en langage honnête : l'avénement de la courtisane à l'existence sociale et littéraire.

La Vie de Bohême, *les Filles de Marbre*, les trois premières pièces de M. Dumas fils, *le Mariage d'Olympe*, voilà les œuvres principales qui ont révélé ce monde nouveau sous ses plus curieux aspects.

Bien que *la Vie de Bohême* remonte à une date relativement éloignée, elle appartient trop directement à notre sujet pour que nous puissions nous dispenser d'en parler. Au premier abord, on serait tenté de croire que les noms pittoresques de Mimi, de Musette, de Phémie, et les petites personnes si familières qui les portent ne peuvent être du monde de Marguerite Gauthier, d'Olympe Taverny ou de la baronne d'Ange. C'est une erreur. S'il y a quelque difficulté, c'est tout au plus pour les noms; il n'y en a pas pour les personnes. Guérissez Mimi, la grisette sentimentale; elle pourra fort bien mourir un jour dans les dentelles de la dame aux camélias; c'est le même type de courtisane amoureuse et poitrinaire. Les mauvaises manières de Phémie la retiendront toujours dans un rang secondaire; mais ne faut-il pas toujours des Prudence autour de la lorette en vogue? De Musette, ne soyez pas inquiets. Elle a des goûts qui, avec l'âge et l'expérience, la feront monter en grade. On l'appellera comtesse de quelque chose; elle sera veuve d'un colonel mort en Crimée, et tiendra sa place, tout comme une autre, dans le salon de Mme de Vernières. Il n'y a là qu'une nuance de langage et de toilette, c'est-à-dire une affaire de temps. La Bohême est l'obscur théâtre où s'exercent les premiers sujets de la vie galante, à leurs débuts. C'est le Conservatoire des

grâces faciles. M. Murger en a écrit les légères annales.

Il y a dans *la Vie de Bohême* deux pièces qui se développent à côté l'une de l'autre, avec un succès bien différent : une comédie et un drame. La comédie est ingénieuse et vive; elle touche parfois à la véritable comédie de mœurs. Le drame est des plus vulgaires et ne s'élève pas au-dessus du vaudeville sentimental, qui fit couler tant de larmes bourgeoises, aux anciens jours du Gymnase. Premier grief, aggravé de maladresses et de naïvetés inimaginables. La lutte de la grande dame et de la grisette amoureuse se poursuit dans des rencontres d'une invraisemblance qui serait choquante si elle n'était risible. L'oncle Durandin, le millionnaire féroce de la pièce, est une mauvaise caricature. On pourrait aisément supprimer la maladie et la mort de Mimi, qui jettent une teinte inutilement lugubre sur une comédie qui ne demande qu'à être gaie. Je ne sais pas trop ce qu'on y perdrait et je vois clairement ce qu'on y gagnerait. Ce fardeau de moins, la pièce se relèverait joyeusement, et resterait comme une amusante peinture de cette Bohême, qui n'est pas précisément le pays de Cocagne, mais qui se console de ne pas l'être en pratiquant le joyeux communisme de la misère et de la gaieté, région ignorée des géographes de l'Institut et bien connue des étudiants de dixième

année, des écrivains qui débutent et même de quelques-uns qui n'en sont pas à leur début, mais qui aiment à s'attarder dans cette vie libre, où la fantaisie abonde, où la pièce de cent sous est rare, *où l'on dîne à la table d'hôte du hasard.* On pourrait se demander si M. Murger, par excès de patriotisme, n'a pas idéalisé quelque peu ce pays et ses habitants ; s'il n'y a pas souvent plus de paresse que de goût désintéressé pour l'art dans cette vie abandonnée à tous les caprices, s'il y a beaucoup de dignité et de sentiment vrai dans ces libres amours, tant de fois retrouvées et perdues ; si ce monde de mœurs faciles n'abrite pas bien des égoïsmes lâches et des désordres peu poétiques à l'ombre de la fantaisie ; si le travail consciencieux est le tombeau du talent et s'il est vrai que ces existences insouciantes, irresponsables, qui flottent du premier au dernier jour de l'année entre la détresse et l'orgie, soient les privilégiées de l'art, plutôt que ces activités viriles, vouées au culte de la chaste pensée et préparant l'avenir par le travail et la méditation. Mais cette morale serait au moins intempestive en si folle compagnie. Marcel, Schaunard et le philosophe Colline lui-même nous traiteraient de Prudhomme. — Ce qui donne à cette pièce un certain caractère, en dépit de son inexpérience et de ses faiblesses dans les parties sentimentales et dramatiques, c'est le style. Non pas

que l'auteur ait un goût bien pur et bien délicat. Il oublie trop souvent sa langue pour l'argot de l'atelier. Mais il y a, de temps en temps, dans l'expression, une certaine vérité pittoresque; il y a d'heureuses fortunes de mots; la plaisanterie rencontre des tours qui ne sont pas vulgaires, l'esprit ne manque pas, à défaut du naturel.

La Dame aux Camélias est la suite naturelle de *la Vie de Bohême.* M. Murger et M. Dumas fils sont le Christophe Colomb et l'Améric Vespuce de la société galante. Mais cette fois, comme l'autre, Colomb est éclipsé. Où M. Murger n'a trouvé qu'un succès, son heureux rival a rencontré le triomphe, avec récidive. Il a baptisé ces contrées nouvelles d'un nom qui est resté : le Demi-Monde.

Quel rapport ces œuvres tant applaudies peuvent elles avoir, soit avec la réalité sociale que l'auteur a voulu peindre, soit avec le public auquel il s'est adressé? Nous ne pouvons songer à raconter ces pièces si connues, dont chacune, à son heure, a été l'entretien de tout le monde. Mais il reste à faire une enquête sur les causes de ce succès inouï, et ces causes, nous les trouvons aussi bien dans une libre analyse de la conscience publique que dans l'étude d'un talent original.

Comment s'est produit, de nos jours, ce fait incontestable et nouveau de l'avénement du mauvais monde à la notorité publique, à une sorte d'exis-

tence régulière, définie, qui n'a pas son analogue dans l'histoire morale des autres siècles? Par quel attrait ce monde peut-il attirer et retenir un si grand nombre de dupes? Par quelle étrange fascination provoque-t-il de si ardentes curiosités, même chez les honnêtes gens? La réponse à ces différentes questions peut être instructive. Une partie du succès de M. Dumas fils tient, sans contredit, à la sagacité d'esprit avec laquelle il les a posées et résolues.

Nous aurons l'air d'avancer un paradoxe, et ce pendant nous serons strictement dans la vérité sociale, en affirmant qu'une des causes du fait nouveau que nous étudions est dans un certain respect, sinon dans l'amélioration réelle des mœurs domestiques. Dieu nous garde des illusions puériles! Nous ne prétendons pas que notre siècle soit un siècle consacré à la vertu conjugale et que chaque maison renferme une Lucrèce, filant la laine au coin de son chaste foyer. Mais nous ne croyons pas nous tromper en soutenant que la vie intérieure de famille est moins compromise aujourd'hui, moins livrée aux séductions faciles qu'elle ne l'était autrefois, au dernier siècle par exemple. L'hésitation ne serait possible que pour ce dix-septième siècle, dont nous nous faisons une si fausse image d'après la grande éloquence, la grande poésie et la vie officielle de ce temps-là.

Mais si l'on pénètre sous cette trompeuse surface, si les indiscrétions de Tallemant des Réaux et de Bussy-Rabutin ont un sens et sont autre chose que la calomnie d'une société, on conviendra bien vite avec nous que le mariage était chose dont on se jouait au moins aussi légèrement qu'aujourd'hui et que l'adultère était l'accident le plus commun du monde. Molière en riait tout le premier, pour faire comme ses contemporains, bien qu'il en souffrît dans le secret de son âme jusqu'à en mourir. Ce mot même, ce mot si grave, l'adultère, n'existait alors que dans le langage de la direction spirituelle et de la chaire. Ailleurs, au théâtre et dans le roman comme dans la conversation des salons, on y substituait de légers synonymes qui ne réveillaient que des idées gaies. Aujourd'hui, ceux mêmes de nos écrivains qui ne prennent qu'un médiocre souci des intérêts de la famille, ne plaisantent pas des infractions à ses lois. Ils essayent de les excuser, de les absoudre par la passion; ils n'en font plus rire. C'est l'émotion qui, de nos jours, peut être la complice de l'adultère; ce n'est plus cette facile gaieté d'autrefois qui semblait presque l'amnistier. Le mal qui fait rire n'est-il pas plus irrémédiable que le mal qui fait déclamer?

Chose singulière ! Ce respect peut-être hypocrite mais très-apparent de la famille, cette considéra-

tion plus sérieuse des devoirs qu'elle impose dans l'enceinte du foyer domestique sinon au dehors, ont profité à la courtisane et agrandi sa position. Le vice ne s'est pas converti, il s'est déplacé. Quand le goût des aventures trouvait à s'exercer librement dans le monde, et que les mœurs privées laissaient plus de prise à la galanterie, il n'y avait pas pour cela moins de courtisanes; mais du moins elles existaient en dehors de la société, sans constituer une société rivale et parallèle. Elles ne prétendaient pas occuper et remplir la vie d'un homme; elles n'étaient que le caprice et la distraction du libertinage. Aujourd'hui, les choses ont changé d'aspect. Je ne vais pas jusqu'à prétendre que la famille soit un sanctuaire. Elle n'est pas plus qu'autrefois une sauvegarde contre la passion; mais elle est devenue un abri respecté, contre le vice sinon contre la passion, et le vice a dû émigrer. Il s'est arrangé une existence à part dans ce monde irrégulier, où les convenances ne viennent plus gêner ses fantaisies, et qui au prestige du plaisir libre a su joindre les raffinements de la corruption élégante. C'est dans ces régions douteuses que don Juan, un peu déchu, cherche fortune et va satisfaire cette soif de nouveauté qui, en d'autres temps, le poussait à l'adultère, et qui maintenant le conduit aux aventures faciles. Aurefois il ne faisait que traverser ces impurs bou-

doirs; il ne perdait ni le goût, ni les manières, ni le langage de la bonne compa nie. Aujourd'hui, il fixe son séjour de prédilection dans cette société où il se sent plus à l'aise et qui sait le retenir en flattant ses goûts, en amusant son oisiveté, en le débarrassant de toutes les entraves. C'est ainsi que s'est formé le mauvais monde; c'est ainsi qu'il est arrivé à conquérir tout ce qu'il a aujourd'hui : une existence reconnue, des frontières nettement marquées, un empire assuré, une population fixe. Cette belle création était réservée à notre siècle. On a dit souvent que la Providence fait sortir le bien du mal. Cela est vrai; mais par un inexplicable dessein, le contraire a souvent lieu. Ici, le mal est sorti du bien. Un certain respect de l'intérieur de la famille a produit, par l'émigration forcée du vice, un monde rival. — Il y a à cela un avantage. On sait du moins où l'on va et à quoi l'on s'engage quand on met le pied sur la frontière qui sépare cette société de celle des honnêtes gens.

Ce qui est le vrai mal, c'est moins l'établissement définitif de cette société nouvelle, que l'incroyable prestige qui l'entoure et qui attire dans ses piéges tant d'esprits faux et d'imaginations naïves. Là est le péril. On sait par cœur tous ces paradoxes qui circulent en l'honneur de ces régions mystérieuses et répandent dans les âmes la fièvre des mauvais désirs et des curiosités

insensées. C'est, par exemple, l'idée d'une sorte de passion délirante, qui surexcite certaines imaginations et les emporte dans une course insensée à travers les ravins et les fondrières de cette élégante forêt de Bondy. La passion, telle que nous la représente une littérararature exaltée, peut-elle se rencontrer dans les zones tempérées où fleurit la famille? Peut-elle s'épanouir ailleurs que sous cette température tropicale qui brûle le sang et fait bouillonner le cerveau? Est-elle même autre chose, si la peinture en est fidèle, que l'ivresse de la sensation? C'est dans ces régions torrides qu'on ira la chercher, quitte à y laisser les plus précieux trésors de sa raison et de son cœur. Plus d'une noble intelligence égarée longtemps à la poursuite des fantaisies folles qu'elle prenait pour de la passion, plus d'une âme bien née, après les dernières défaillances et les dernières chutes, n'a rapporté de ces contrées maudites que le remords de sa dignité et de son honneur perdus.

Il ne faut pas oublier une classe intéressante de jeunes gens naïfs, que je pourrais appeler les missionnaires de l'amour et qui s'en vont, sur la foi des théories à la mode, à la recherche des Madeleines que la force bienfaisante d'un sentiment vrai peut retirer de l'abîme et conduire au désert. C'est là une belle idée, qui fait travailler beaucoup les

jeunes têtes. Depuis le vers célèbre qui nous apprend comment Marion Delorme se refaisait une virginité, il est de bon goût de célébrer la *rédemption* de la courtisane. C'est à qui sera l'heureux rédempteur. Mais à force de réhabiliter des femmes perdues qui n'ont rien de plus pressé que de s'aller perdre encore, quand leur caprice est passé, à force de relever des anges déchus qui retombent toujours, le cœur s'use; on s'attarde dans ces régions malsaines, et quand on s'en aperçoit, il est trop tard. La contagion a pénétré jusqu'aux os, et l'on se résigne, n'ayant pu convertir le vice, à lui tenir compagnie. Le rédempteur incompris de la courtisane devient son hôte à perpétuité; l'ange libérateur prend la chaîne et devient forçat.

Un des attraits les plus vifs de ce monde, il faut bien le dire, c'est qu'il offre le plaisir, sans le faire acheter au prix d'aucun devoir. A aucune autre époque plus qu'à la nôtre, on n'a aimé et cultivé la vie libre : jamais, peut-être, il n'y a eu, dans la jeunesse, plus d'éloignement qu'aujourd'hui pour cette forme de l'amour, la seule respectable, après tout, qui engage la vie; jamais plus de répugnance pour les devoirs et les charges de la famille. A cela, je le sais, on peut trouver une raison plausible qui se tire de l'état économique de la société actuelle : au train dont marchent les choses, le mariage est devenu difficile, on dit même presque

impossible : il faut être bien amoureux ou bien riche pour se donner le luxe d'une famille. Mais il y a plus qu'une raison économique dans cette répugnance générale pour le mariage; le vrai motif, c'est un égoïsme déterminé, qui redoute le joug d'une obligation à l'égal du plus grand malheur. Quelques-uns colorent cet égoïsme des plus beaux prétextes. On dit que la vie libre est seule favorable à l'inspiration, que les grandes muses n'aiment pas à descendre dans les âmes livrées aux vulgaires soucis de la vie d'intérieur, que le travail de la pensée ou de l'art veut des aiguillons plus vifs que le stimulant allangui de l'amour domestique et qu'à tout Raphaël il faut une Fornarine. On dit même tout bas qu'il en faut plusieurs, et qu'on sera d'autant plus Raphaël qu'il y aura plus de Fornarines. Croit-on qu'il soit utile de réfuter sérieusement de pareils sophismes? La véritable source de l'inspiration est-elle ailleurs que dans ces profondeurs de l'âme où s'élabore le secret idéal de l'artiste? Le silence et la paix conviennent à ce mystérieux travail, et l'œuvre aura d'autant plus d'harmonie que l'artiste en aura mis lui-même dans son âme et dans sa vie. Nous en sommes encore à attendre les grandes œuvres, les poésies sublimes qui doivent jaillir du feu de l'orgie. Ce monde-là n'a guère produit, jusqu'à présent, que les tristes chefs-d'œuvre d'un argot insensé.

Mais c'est là en revanche, que le luxe déploie ses plus insolentes fantaisies. N'est-ce pas une compensation? Ici se rejoignent ces deux questions, mises à la mode par le théâtre contemporain, la question de la courtisane et la question d'argent. Rien de plus naturel. Quand la fortune est le fruit du travail lentement accumulé, quand elle représente une ou plusieurs vies de labeur et de patiente industrie, elle acquiert aux yeux de celui qui la possède un prix sérieux, presque sacré. Souvent même l'économie, cette vertu nourricière du capital, s'exagère; tentation trop naturelle pour ceux qui savent de combien de privations se compose la richesse. Mais depuis que l'on a inventé de nouveaux procédés pour s'enrichir et qu'une fortune fabuleuse peut éclore du matin au soir, l'impatience de jouir et la vanité s'emparent des imaginations affolées par les faveurs du hasard, cette scandaleuse providence de la Bourse. L'opulence improvisée en un tour de roue n'a de cesse qu'elle ne se soit manifestée par des jouissances effrénées et par un luxe insensé. C'est la double manière dont elle prétend s'assurer d'elle-même, se prouver à elle-même sa réalité. Quoi de plus commode, pour cela, que ces Vénus de l'agiotage, faites tout exprès pour orner l'orgie et servir d'étalage à la richesse qui veut éblouir? De là ces folies, ces extravagances, qui dévorent tant de patrimoines

d'honnêtes gens, tant de dots d'honnêtes filles. Qu'on ne s'y trompe pas; ce n'est pas l'amour qui met un cadre d'or à ces Messalines plébéiennes, c'est la vanité. Ces femmes ne sont pas autre chose, pour les parvenus du million, que l'affiche vivante de leur prospérité. Ce luxe, dont elles sont stupidement fières, c'est pour ces messieurs du monde de la finance, le bilan de la caisse.

Tel qu'il est, ce monde a son prestige. Tant de luxe, une vie si folle et si prodigieusement jetée à tous les hasards, cette existence incidentée comme un conte des *Mille et une Nuits*, cette liberté de la fantaisie qui semble défier toutes les tyrannies de l'ordre social, le bruit de quelques grandes passions qui ont traversé ce monde, enfin la renommée de quelques-uns de ces boudoirs qui, grâce à la licence de tout dire, ont su se faire une sorte de spécialité d'esprit, toutes ces causes réunies ont eu pour résultat de créer dans l'imagination publique je ne sais quel Eldorado fatal et enchanté, où doivent se passer des drames merveilleux, où l'extraordinaire est le train des choses, où s'accomplissent d'étranges mystères, quelque chose comme les mystères de la Bonne Déesse, remis au goût du temps. Une ardeur étrange s'est emparée des esprits. Le monde a fait au mauvais monde l'honneur de vouloir ravir ses secrets; et quand un jeune et vigoureux esprit, profondément initié aux mystères

de cette société, s'est présenté avec l'intention avouée de la peindre dans ses intrigues et dans la lutte de ses caractères, le succès a pris les proportions d'un événement. Il y a eu, autour de ces vives peintures, comme une émeute de curiosité. Les plus honnêtes gens en ont été complices. Les plus honnêtes femmes n'y sont pas restées étrangères. Elles ont cédé à l'attrait tout-puissant des choses mystérieuses et défendues. Ève, cette fois encore, a goûté au fruit fatal. Mais cette fois, la peine, comme la faute, a été moins grave. La curiosité d'Ève n'a été châtiée, espérons-le, que par une petite honte secrète d'avoir voulu trop voir et un certain dégoût d'avoir trop vu.

Il n'est que juste, après avoir fait la part du public dans le succès de M. Dumas fils, de faire sa part aussi, très-légitime, au talent de l'auteur. Si nous voulions le caractériser avec précision, nous ne pourrions nous en tirer avec deux mots, comme la critique courante aime tant à le faire à l'égard des réputations contemporaines. Nous n'avons pas cette merveilleuse aisance, cette facilité de synthèse. D'ailleurs, sans donner à M. Dumas fils une importance exagérée dans la littérature nouvelle, nous croyons qu'il mérite mieux que ces qualifications vagues, où les traits particuliers et distinctifs se perdent. Dirons-nous que M. Dumas fils possède cette puissance de

réalisme qui fait illusion et qui donne aux situations qu'il retrace, aux caractères qu'il peint, une couleur de vie saisissante? Nous serons dans le vrai, sans doute, mais dans le vrai incomplet, comme il arrive presque toujours, quand on veut faire tenir un homme dans une formule toute faite. Cette définition est commode et courte; elle peut servir à caractériser aussi bien trois ou quatre écrivains de ce temps. Mais quel compte tient-elle du soin patient et scrupuleux qui se révèle à chaque détail dans les compositions de M. Dumas? Que fait-elle de cette science étudiée du mot, préparé de longue main, mis en relief par une question longtemps suspendue, et tombant au milieu de la scène comme le résumé d'une situation ou le dénoûment d'une énigme; de cette habileté à remplir les intermèdes de l'action par des épisodes que l'on ne peut se résoudre à nommer des hors-d'œuvre, tant ils se présentent avec un air de vraisemblance? Enfin et surtout, de cette gradation mesurée de l'intérêt, qui tient en haleine un immense public, pendant toute une soirée, et ne laisse pas un seul instant se ralentir l'ardente curiosité? Tout cela ne relève guère, on en conviendra, du réalisme contemporain, qui se tient pour satisfait quand il reproduit servilement la nature, la société, la vie, mettant tout son art à se passer de l'art. Au contraire, chaque pièce

de M. Dumas fils est fortement ordonnée en vue de l'émotion ou de l'intérêt. Rien ne va au hasard : tout a, chez lui, sa cause finale et son effet prévu : il y a un but, il y a du choix. Et qu'est-ce donc que cela, si ce n'est de l'art?

La juste mesure dans laquelle s'allient en M. Dumas fils ces deux facultés instinctives ou acquises, le réalisme et l'art, voilà ce qui donne à son talent une physionomie originale. Il a le sens exact et net de la réalité, mais il choisit, il combine, il dispose. Et voyez ce que peut l'activité réfléchie, l'habitude du soin dans les œuvres de l'esprit. M. Dumas fils n'était pas d'instinct écrivain ; il l'est devenu. Mesurez la distance qui sépare, à ce point de vue, ce livre plus que bizarre, *les Aventures de quatre femmes*, et *le Demi-Monde*. Dans le style de ce dernier ouvrage, les juges les plus difficiles reconnaîtront une sorte de verdeur, d'âpreté même, aux endroits où la situation est tendue, un tour pittoresque ailleurs, quelque chose de brusque, de familier, d'imprévu, l'accent enfin. L'accent ! tout n'est pas là sans doute, mais ce seul mot résume ce qu'il y a de plus rare à notre époque : les qualités d'un style qui s'appartient, d'une voix qui est autre chose qu'un écho, d'une pensée qui trouve elle-même son expression, sa forme individuelle.

Je sais ce qu'on peut dire de cette parole iné-

gale, saccadée, qui va par impulsions intermittentes, où l'on sent à la fois de la sécheresse et de l'ardeur, une gaieté nerveuse et forcée, une excitation maladive. — Que voulez-vous ? On ne traverse pas impunément les Marais-Pontins. Cette parole a la fièvre et la donne. Mais elle vibre, elle frappe souvent juste, toujours fort; elle agite, elle émeut. Quand M. Dumas aura tout à fait émancipé son esprit des habitudes de ce monde qu'il a voulu peindre et qu'il a trop connu, je ne doute pas qu'il n'acquière ce qui lui manque encore, l'égalité du ton, qui n'est que la force plus également dispensée dans les différentes parties de l'œuvre, la mesure, la sûreté du goût, et cet art suprême des élégances de l'esprit qui renouvelle l'idée par un tour piquant, sans lui donner l'allure suspecte du paradoxe. L'esprit éminemment perfectible de l'écrivain nous est un gage de ce qu'il pourra faire, s'il veut ne pas se laisser circonvenir par les courtisans de sa réputation, ni se faire de ses défauts un genre privilégié [1].

Les pièces de M. Dumas ont une qualité rare: elles passionnent. On peut les critiquer par bien des côtés, on n'y reste pas indifférent. Une des causes de ce vif intérêt qu'il sait si bien exciter

1. Le lecteur voudra bien se souvenir de la date à laquelle se rapportent ces pages. Elles ont été écrites en 1855.

et retenir est dans la variété des situations et dans la foule animée des personnages qu'il produit. Chacun d'eux, même le plus subalterne, a un trait qu'on n'oublie plus. La scène n'est jamais vide. Pas une parole qui n'ait un sens, une démarche qui n'ait un but, un rôle qu'on puisse supprimer sans supprimer un contraste ou un ressort utile. Il y a là, sans contredit, le signe d'une faculté dramatique qui n'est ni commune ni médiocre.

Ses types vivent, et d'une vie qui leur est propre. Bien que la plupart soient empruntés au même milieu social, ils diffèrent profondément entre eux. Aucun d'eux n'est la contre-épreuve d'un autre, et si j'osais me servir d'un mot qu'autorise le jargon à la mode, je dirais que l'*individualité* de l'auteur se marque fortement dans les types qu'il a créés. comme Marguerite Gauthier et la baronne d'Ange.

Certes, s'il y a un lieu commun du théâtre et du roman, un motif usé par les orgues de Barbarie de la littérature, c'est bien la réhabilitation de la courtisane. L'auteur de *la Dame aux Camélias* a conjuré le péril par l'art du détail, par la passion, par la volonté soutenue de rester dans le ton naturel et vrai. Ce que j'aime dans la manière dont il a conçu sa Marguerite Gauthier, c'est qu'il n'a pas essayé de l'idéaliser en déclamant. Elle garde, pendant toute la pièce, son langage, les habitudes de

sa vie, sa manière personnelle de voir et de juger les choses. Elle ne se fait aucun scrupule de demander au comte quinze mille francs, dont elle a besoin pour aller vivre avec Armand. Plus tard, lorsque M. Duval exige qu'elle se sépare d'Armand, elle conçoit le dévouement comme une honnête femme ne le concevrait jamais, et c'est une preuve de tact de la part de l'auteur : l'amour et le dévouement de ce monde-là ne doivent en rien ressembler au dévouement et à l'amour des honnêtes gens. Elle abaisse son sacrifice, pour le rendre plus irrémédiable, jusqu'à prendre un M. de Varville, un amant rebuté. C'est le châtiment des mauvaises mœurs, qu'elles avilissent le cœur jusque dans ses générosités et qu'elles donnent, même au sacrifice, l'apparence de l'infamie. Armand s'y trompe. Beaucoup d'autres s'y tromperaient à sa place. — Une seule fois, Marguerite est sur le point de sortir du ton, et sa parole effleure la déclamation. Il lui échappe, dans son entretien avec M. Duval, quelques phrases comme celles-ci : « C'est Armand qui m'a transformée ainsi ; il m'a aimée, il m'aime. *Un peu d'amour rend à une femme sa chasteté perdue.* » Mais il faut considérer que la circonstance est solennelle ; que d'ailleurs, c'est une chasteté relative, pour Marguerite, que de n'avoir plus qu'un amant et surtout de l'aimer ; que la violence de la passion immolée excuse un

peu d'emphase; enfin que les phrases de cette espèce ne sont que des dissonances dans le ton général de la pièce. Marguerite est bien réellement amoureuse; mais elle reste bien franchement aussi courtisane, et je préfère qu'il en soit ainsi. La pièce serait insupportable, odieuse même, si cette nuance n'était pas observée et si, en voyant les derniers actes de *la Dame aux Camélias*, on pouvait un seul instant se tromper sur la nature du monde qu'on a sous les yeux.

J'aime beaucoup moins *Diane de Lys*, précisément parce qu'on ne sait trop dans quelle zone du monde civilisé nous promène la fantaisie de l'auteur. Je vois bien paraître un comte, un duc, une ou deux marquises, des attachés d'ambassade, de beaux noms qui sonnent la noblesse, et le théâtre représente des salons *très-élégants*. Mais ce qui précise le lieu de la scène, bien mieux que ne peuvent le faire des noms de fantaisie et des décors qu'on trouve partout, c'est le ton. Or, de ce côté-là, on est à chaque instant dérouté. On m'assure que Diane est une grande dame, j'y consens; mais il ne suffit pas de me l'assurer; c'est l'action qui doit me le montrer. Diane est élégante, trop peut-être. Elle a de l'esprit, mais un esprit à faire peur. Elle a de l'imprévu dans ses actes et dans sa parole, mais cet imprévu qui blesse et qui brise. Elle a une hardiesse d'attitude et

de conversation qui est à renverser les gens. Ne sortirait-elle pas, d'aventure, de ce pensionnat qui a si mal élevé Mme de Rouvres, la grande dame de *la Vie de Bohême?* Rodolphe veut baiser les mains de Mme de Rouvres. On lui répond qu'*on a ses fournisseurs.* Tout de même, le duc déclare assez brutalement à Diane, qu'il l'aime.... On lui répond, en inscrivant son nom sur un carnet, qu'*il a la cent trente-huitième contre-danse.* Je ne nie pas que ces mots n'aient été très-jolis dans leur temps, avant d'avoir traîné dans les coulisses. Mais enfin, chaque mot a sa spécialité, et l'on conviendra que ceux-là n'ont pas la spécialité des salons honnêtes. Je crains que Diane ne fasse ses dévotions à Notre-Dame-de-Lorette. C'est une *Traviata* qui a volé une couronne de comtesse, ou si vous l'aimez mieux, c'est une comtesse qui n'est pas à sa place. Elle a des curiosités et des impatiences, des ardeurs et des colères fringantes, des indiscrétions d'allure et de langage qui ne sont pas de son monde. On prévoit qu'elle n'y restera pas, et Paul Aubry une fois mort, j'ai peur que le noble blason n'aille s'égarer bien loin, dans les quartiers perdus. Le comte aurait bien dû prendre un pistolet à deux coups.

Si Diane de Lys est la grande dame courtisane, la baronne d'Ange est la courtisane grande dame. Ce type est sans contredit le plus fortement conçu

du théâtre de M. Dumas fils, comme *le Demi-Monde* est son chef-d'œuvre dans la première phase de son talent, que cette pièce est venue clore avec éclat. Suzanne est d'une vérité effrayante. Son sang-froid surtout, cette calme possession d'elle-même, dans ces crises où le cœur d'un homme éclate devant elle, cette incomparable stratégie d'un faux amour, joué avec des nerfs si complaisants, des larmes si faciles, des cris si naturels, cette lutte engagée et soutenue sans pâlir avec l'honneur de Nanjac et la probité d'Olivier, avec la réalité terrible qui, à chaque instant, se dresse devant elle et renverse ses plans, tout cela, c'est le véritable drame du mauvais monde, dont *la Dame aux Camélias* n'était que l'élégie. La vraie courtisane, après tout, n'est-elle pas là? Est-ce qu'après avoir usé sa vie à des amours de rencontre, il peut rester dans le cœur d'autre passion que celle de l'intrigue? Voilà ce monde où tant de choses sinistres et infâmes s'agitent sous un air de fête éternelle. Ce monde, il est là tout entier avec ses ambitieuses, comme Suzanne, avec ses folles, comme Mme de Santis, ses aventurières déchues, épaves d'un meilleur monde, comme Mme de Vernières, ses ingénues hardies, comme Marcelle, ses chevaliers du lansquenet, comme ce M. de Latour, qu'on aperçoit à l'horizon, ses dupes, comme de Nanjac, ses rares honnêtes gens qui ont égaré par là, et plus ou moins flétri

leur jeunesse, comme Ollivier, enfin, ses vieux clients ou protecteurs, comme le marquis de Thonnerins, une des figures les mieux accentuées du théâtre moderne. On ne pourrait faire qu'une critique, au point de vue de la vraisemblance, à cette pièce si vigoureusement menée à travers des périls de toute sorte, sur la facilité avec laquelle Suzanne tombe dans le piége que lui tend Olivier. Mais il fallait un dénoùment. Et puis, par une singulière Providence, n'arrive-t-il pas que ces grands Machiavels, hommes ou femmes, traversent sans broncher les plus terribles difficultés, et périssent par les plus inattendues, comme ces généraux victorieux qu'une balle égarée vient tuer, quand le combat est fini?

Nous croyons avoir donné une idée exacte de la manière et du procédé de M. Dumas fils. Mais tout est-il dit? et devons-nous accepter, sans réclamation, le choix des sujets qu'il lui a plu de nous imposer? C'est au nom de l'art que je parle [1].

1. Nous ne pouvions traiter ici en passant la question de la morale au théâtre. Cette question a été reprise plus tard par M. Dumas fils lui-même dans les célèbres *Préfaces* qu'il a mises en tête de ses drames. On s'est étonné de voir un moraliste si rigoureux éclore dans l'auteur dramatique et tendre de plus en plus à faire prédominer l'intention morale, la *thèse*, dans ses pièces nouvelles.

(*Note de la troisième édition.*)

Que devons-nous penser, à ce point de vue, de ces œuvres qui spéculent sur les curiosités malsaines du public? — On nous dira : La faute est à tout le monde; l'auteur étudie les goûts de son public, et, dans la mesure de son talent, il essaye de les satisfaire. — Mauvaise excuse. L'art consciencieux (et pour M. Dumas fils le théâtre est un art) doit-il se mettre à la remorque des fantaisies du public? Doit-il donner le goût de ce qui est noble et vrai ou satisfaire les mauvaises convoitises? Et ne se méprend-il pas sur son principe, quand, au lieu d'offrir à l'esprit une délicate jouissance, une récréation exquise de la pensée, il ne présente à l'imagination que l'occasion d'une élégante débauche? Tout est là, et c'est au goût que je m'adresse pour résoudre la question, puisqu'on ne veut pas que la conscience soit de la partie. On ne saurait trop vivement, dans l'intérêt de l'art sérieux, combattre ce genre de littérature excitante et malsaine. Les effets en sont des plus fâcheux. Le premier et le plus déplorable, c'est que cette réalité trop émouvante absorbe, chez le public, toute préoccupation littéraire. Il y a peu de jeunes gens qui, en sortant du théâtre, pensent à autre chose qu'à envier le sort d'Armand, et qui n'éprouvent le secret désir d'aller voir s'il n'y a plus une Marguerite Gauthier, dans quelque boudoir mystérieux, où elle attend son libérateur. Il y en a

bien peu, quand Suzanne sort en drapant dans son cachemire sa courte honte, qui n'aient la tentation d'aller offrir leurs consolations à cette charmante baronne, dont l'infamie a tant d'esprit. Il n'y en a peut-être pas un seul, s'il veut être sincère, qui ne sente s'éveiller en lui je ne sais quelle vague curiosité de pénétrer dans ce demi-monde, si plein d'attrayants périls, quand ce ne serait que pour constater si le peintre a été vrai et si le portrait est ressemblant. On ne saurait trop le redire, ce n'est pas là le but de l'art. Il se compromet, quand il se fait le complice de nos dépravations secrètes et l'entremetteur des imaginations. Il s'humilie trop quand il se fait oublier pour la réalité qu'il met en scène, et pour quelle réalité!

Je n'excepte pas de cette sentence, des pièces comme *les Filles de Marbre*, *Madame Lovelace* ou autres, qui prétendent flageller la courtisane. On a dit que *les Filles de Marbre* étaient la contre-partie de *la Dame aux Camélias*, et comme la protestation de la pudeur publique. L'aimable plaisanterie! M. Barrière, l'auteur principal des *Filles de Marbre*, est le même qui a collaboré avec M. Murger dans *la Vie de Bohême*. Il faut donc admettre que M. Barrière, comme Sosie, se donne la réplique à lui-même, ou que, comme les anachorètes, il s'applique la discipline sur ses propres épaules? Ne voit-on pas que si cette pièce est une protestation, elle

manque de portée, parce que dans ce cas elle manquerait de sincérité? D'ailleurs M. Barrière a fondé son succès sur les mêmes mobiles que M. Dumas fils. Comme lui, il a sollicité les curiosités mauvaises. Qu'importe après cela qu'il ait ajouté quelques tirades et apostrophes à effet? L'intérêt n'est pas là. La preuve en est que le public bâille outrageusement à l'ingénuité de Marie, à la vertu de Mme Didier, aux sermons de Desgenais, et ne s'éveille qu'au nom de Marco. Il restera de cette pièce un titre heureux et l'air des *louis d'or;* rien de plus, pas même une bonne intention. M. Barrière a de quoi s'en consoler avec les quatre cents représentations des *Faux Bonshommes*. Mais j'incline à croire que l'auteur a été quelque peu faux bonhomme lui-même, en écrivant son vertueux drame des *Filles de Marbre*.

Or, voyez comme les pièces ont leur destin. En dépit de notre critique rétrospective, cette pièce a eu, de son temps, un certain succès, et si les recettes étaient la mesure exacte du mérite, elle tiendrait son rang au répertoire contemporain. En voici une autre qui n'est pas un chef-d'œuvre sans doute, mais qui est loin d'être sans valeur et sans portée. Je veux parler du *Mariage d'Olympe*. Allez-en demander des nouvelles aux échos de la place de la Bourse. Pourtant l'idée était hardie, originale. Elle sort du lieu commun. Il ne s'agissait de rien

moins que de donner une suite, et cette fois une véritable contre-partie au *Demi-Monde*, de représenter la baronne d'Ange, sous le nom d'Olympe, introduite, à force d'intrigue, dans ce vrai monde qui a été si longtemps l'objet de toutes ses ambitions. Elle y a réussi. Toutes les circonstances sont devenues les complices de son désir. Une noble famille, habilement trompée, lui fait une place honorable dans son sein, et cette grande comédienne a pu, jusqu'à présent, jouer le rôle le plus difficile, celui d'une honnête femme. Mais voici l'ennui qui commence le châtiment. De vagues inquiétudes, des regrets, des aspirations étranges, ce que M. Augier caractérise d'un mot heureux, *la nostalgie de la boue*, viennent la saisir. Son imagination et ses sens souffrent également des habitudes régulières et des idées saines qui l'entourent. Elle est déclassée à sa manière. La fièvre de la satiété, une terrible fièvre, une sorte de délire troublent sa raison, et à la première occasion, la tentation de l'orgie emporte la comtesse de contrebande. — Voilà toute la pièce. Pourquoi est-elle tombée? je ne saurais trop le dire, si ce n'est que le public, auquel je ne croyais pas des nerfs si délicats, s'est offensé de cette orgie où la mère d'Olympe, une Irma quelconque, traîne sa hideuse maternité. Le dénoûment, aussi, a semblé violent. Le marquis de Puygiron tue Olympe comme il tuerait une bête dangereuse. Mais le pu-

blic supportait patiemment le coup de pistolet qui débarrasse le comte de Paul Aubry, à la fin de *Diane de Lys*, et il applaudit tous les soirs celui qui termine *la Fausse Adultère*. Pourquoi donc se montrer si sévère à l'égard du marquis de Puygiron? — Sans nous inquiéter de cette inconséquence, nous n'hésitons pas à blâmer l'emploi de ces moyens violents, trop semblables à un crime pour ne pas soulever de justes répugnances. Le pistolet devient une sorte de *deus ex machinâ* à l'usage des auteurs dans l'embarras. Et pourtant cela ne donne aucune satisfaction à l'esprit du spectateur, parce que cela ne conclut rien. Un coup de pistolet est un dénoûment dans une pièce, comme un coup de poing serait une solution dans un débat. Ces sortes de dénoûments ne sont, après tout, que des assassinats, et le marquis de Puygiron nous donne rendez-vous aux prochaines assises, quand il s'écrie, au moment où la toile tombe: « Je n'ai jamais déserté mes actes; on me jugera. » En général, les auteurs dramatiques en prennent trop à leur aise avec la vie humaine. Quand un personnage les gêne, ils le condamnent à mort. Procédé commode, mais qui ne prouve rien. On termine la pièce, mais on ne la conclut pas en faisant feu.

Dans le cas particulier dont il s'agit, nous sommes tenté d'amnistier cet argument brutal. Espérons que le marquis a tué pour longtemps la cour-

tisane sur le théâtre. La voilà morte et bien morte. Que la terre lui soit légère et surtout que personne ne s'avise de la ressusciter !

II

L'argent a partagé pendant quelque temps, avec la courtisane, les faveurs du théâtre contemporain, comme il partage avec elle les préoccupations d'une certaine société.

Je ne connais pas de texte plus dangereux que l'argent, parce qu'il n'en est pas de plus propice à la déclamation. Nous essayerons, à tout prix, d'éviter ce péril, quoique le spectacle qui se joue autour de nous soit bien fait pour excuser toutes les colères. Mais que peut-on dire de nouveau sur ce sujet après les moralistes et les satiriques de tous les temps? Les idées justes que le théâtre contemporain a mises en scène sont déjà dans Aristophane et ont plus de deux mille ans d'âge. *Plutus*, à proprement parler, n'est pas une comédie ; mais quelle admirable allégorie et quels beaux plaidoyers pour et contre la richesse ! Tout ce qu'on a pu trouver de plus sensé sur le rôle civilisateur de l'argent, sur la fonction sociale de la pauvreté, se rencontre déjà, résumé avec une éclatante pré-

cision, dans les vers du grand comique. C'est à décourager les modernes. — A Rome, tous les satiriques poursuivent à l'envi l'or et la cupidité. N'est-ce pas Juvénal qui a frappé d'une épithète si hardie Sa Majesté le Capital: *obscena pecunia?* Nous ne ferons pas l'histoire de la satire de l'argent, on le pense bien; mais nous sommes effrayé pour nos auteurs contemporains, en voyant qu'ils affrontent, de gaieté de cœur, la concurrence de toute l'antiquité. — Il en est une autre bien plus terrible à subir, celle de tout le monde. Qui n'a dit au moins son mot, qui n'a lancé, en un jour de verve, sa tirade contre l'abus de la spéculation, contre la fureur du jeu? Qui n'a fait, à son tour, sa petite *question d'argent?* Or, si tout le monde a plus d'esprit que Voltaire, à plus forte raison tout le monde a-t-il plus d'esprit que nos auteurs, dont pas un, je suppose, ne prétend égaler Voltaire. Quels traits nouveaux pourront-ils imaginer? La conversation de chaque jour, le journal de chaque soir, qui n'est que la conversation écrite, laissent peu de ressources à l'originalité inventive, sur cette matière qui semble épuisée.

Un Mauvais Riche, *Ceinture dorée*, *la Pierre de Touche*, *l'Honneur et l'Argent*, *la Bourse*, *Mercadet*, *la Question d'Argent*, que de pièces dont les auteurs se sont proposé le même problème! La plupart de ces pièces n'ont abordé la question que de côté, inci-

demment, si je puis dire, dans ses conséquences sur le bonheur, sur la considération, sur la vie privée, sur les sentiments. La question morale semble avoir surtout préoccupé MM. Serret, Émile Augier, Ponsard; Balzac et M. Dumas fils, plus hardis, ont affronté de face la redoutable question, soit sous la forme économique et sociale, soit dans la personne du spéculateur qu'ils ont essayé de représenter avec le trait distinctif de son époque et la physionomie de son idée fixe. Nous devrons particulièrement insister sur ces tentatives, auxquelles ni l'audace ni le succès n'ont manqué.

Il y a peu de chose à dire, avec la meilleure volonté du monde, d'*Un Mauvais Riche*. Toute la moralité de la pièce se résume dans le second titre: *Bonheur passe richesse*, et c'est un proverbe trop respectable pour que nous songions à contester la pureté des intentions de l'auteur. Mais est-ce là, en vérité, tout ce que le spectacle de notre société enfiévrée de convoitises a pu inspirer au jeune poëte? Si Lionel ne revenait pas de la Californie, la pièce n'appartiendrait pas plus à notre époque qu'à une autre. Elle se passe dans cette sphère indécise de la sagesse des nations, qui ne comporte ni lieu, ni temps fixe. Elle n'a de caractère que celui que peut donner à une œuvre une probité sincère, traduite dans des vers faciles et négligés.

Dans *la Pierre de Touche* et dans *Ceinture dorée*,

M. Émile Augier a essayé de résoudre deux problèmes de psychologie morale. La première de ces pièces, écrite en collaboration avec M. Sandeau, a pour objet de démontrer que la richesse est l'épreuve infaillible des bonnes et des mauvaises natures, la pierre de touche des cœurs. Une fable intéressante sert à développer cette moralité. On nous montre deux artistes, un musicien et un peintre, tous deux jeunes et mettant leur pauvreté en commun. Mais tous deux ne supportent pas de la même manière cette commune pauvreté. Le peintre Spiegel représente, comme l'indique expressément une ingénieuse préface, les sentiments honnêtes, le travail patient, la pauvreté contente, *læta paupertas*, la soumission aux lois éternelles. Il devient riche, lui, mais l'argent ne le corrompt pas. Le musicien, au contraire, Frantz Wagner, personnifie les mauvaises passions de notre temps, l'envie, l'impuissance orgueilleuse, les déclamations de la paresse, la révolte des ambitions souffrantes. L'auteur a voulu montrer, dit-il, que ces réformateurs de bas étage, qui ont la prétention de refaire le monde, le feraient pire qu'il n'est s'ils le faisaient à leur image. Pauvre, Frantz s'exhale en invectives contre les riches et la société; riche, il donne l'exemple de toutes les duretés, de toutes les ingratitudes, de toutes les vanités. — Le sens et la portée de cette pièce se résument en deux mots: l'argent ne crée

pas les mauvais instincts, mais il les développe. Sur ce thème viennent s'adapter quelques épisodes agréablement inventés. Une charmante enfant, Frédérique, cousine de Frantz et longtemps compagne de sa pauvreté, donne à la pièce un juste degré d'émotion. Les figures accessoires ne manquent pas d'une certaine originalité, surtout le baron de Berghausen, qui a un bon air de noble intrigant et ruiné. Le dénoûment, médiocrement goûté du public, nous semble pourtant, comme à M. Augier, d'une moralité neuve et forte. Frantz trouve son châtiment dans son propre vice. Il voit partir ses anciens, ses seuls amis, Spiegel, Frédérique, et reste seul entre la margrave et le baron qui, tous les deux, le dominent par sa vanité. Il va épouser Dorothée, la fille de la margrave, et la punition de son mauvais cœur commence au dernier mot de la pièce. On annonce M. Conrad de Stolzenfeld. — « *Un de nos amis*, mon cher Frantz, » s'écrie le baron. Ce M. Conrad est un ami du baron, mais il est surtout l'ami de Dorothée, et la petite cousine Frédérique sera bientôt vengée. — Il y a une pensée au fond de cette pièce, et c'est un mérite trop rare pour que nous n'en félicitions pas les deux auteurs. Mais c'est encore là une pensée qui appartient plutôt au domaine un peu vague de la morale générale qu'à cet ordre d'idées et de sentiments que doit provoquer chez un écrivain ob-

servateur le spectacle des mœurs contemporaines.

Ceinture dorée voudrait se rapprocher davantage de la réalité actuelle, du milieu social dans lequel nous aimons qu'un auteur puise directement son inspiration. L'idée mère de la pièce est celle-ci : l'argent donne beaucoup de choses, mais il est impuissant à donner la considération, même à notre époque, où il semble que la préoccupation unique soit de s'enrichir. Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. Roussel n'est pas de cet avis : « Vous vous appelez M. de Trélan et je m'appelle M. Roussel tout court; mais nous ne sommes plus au temps de la féodalité; il n'y a plus qu'un gentilhomme en France, c'est l'argent! qu'un homme, puissant, l'argent! qu'un honnête homme, l'argent! » Tirade un peu brutale, à laquelle M. de Trélan répond avec une grande dignité : « Vous avez raison, monsieur; le monde est à vos pieds. Mais debout, là, dans un coin, il y a un gentilhomme pauvre qui ne s'inclinera pas..... Ce gentilhomme, monsieur, c'est la conscience publique. » Toute la comédie, qui essaye d'être une comédie de caractère, est dans ce contraste entre Roussel, l'homme riche qui croit que tout est là et que rien ne peut manquer à celui qui a des millions, et Trélan, un gentilhomme qui joue dans la pièce le rôle de don Quichotte, en ce sens qu'il raidit trop sa vertu et

qu'il lui donne des allures presque agressives. On peut être honnête homme sans être provocant, et si je déteste cordialement ces gros orgueils, gonflés d'or, je n'aime guère non plus ces probités guerroyantes qui lancent leur morale à travers le monde, panache sur tête et lance au poing. J'ajoute que l'auteur pense trop de bien de son époque. Il n'est pas vrai que la considération se refuse aux millions. M. Augier a peint ce qui devrait être, non ce qui est. Où a-t-il vu discuter l'origine de ces fortunes fabuleuses qui promènent leur faste dans les salons de Paris[1]? On les accepte comme des faits palpables, irrésistibles; on les reconnaît comme des puissances qu'il n'y a plus à contester. L'opinion est d'une susceptibilité rigoureuse à l'égard des fortunes qui cherchent à se faire; elle glorifie celles qui sont faites. Un million a-t-il besoin d'excuse? Vraiment Trélan est par trop naïf, c'est le revenant d'un autre âge; il parle à Roussel comme aurait parlé son trisaïeul à un traitant quelconque: « Grâce au ciel, le respect ne s'achète pas avec de l'argent, il ne s'achète qu'avec de l'honneur, et c'est la seule loi qui retienne un peu de vertu sur la terre. » J'aime à croire qu'il y a d'autres

1. Ai-je besoin d'avertir le lecteur de l'intention ironique de cette page? Il le faut bien, puisqu'on a pu s'y tromper. On ne saurait prendre trop de précautions.

(*Note de la troisième édition.*)

lois qui retiennent ici-bas cette illustre étrangère; car Trélan se trompe, et le respect même s'achète avec de l'argent, à la seule condition qu'il y en ait beaucoup. Pure question de quantité. La morale de la probité n'a qu'un poids, la morale de l'opinion en a deux.

Nous n'insistons pas, mais nous rencontrons un auxiliaire vigoureusement armé, M. Ponsard, qui démontre à son ami M. Augier la fausseté de son optimisme. Le sujet de *l'Honneur et l'Argent* est précisément cette idée qu'il n'y a malheureusement pas de divorce, en ce monde, entre les deux parties de ce titre devenu célèbre. Où va l'argent va l'honneur; où la richesse n'est plus, adieu la considération. C'est cette erreur, ou plutôt cette prostitution de l'opinion que le poëte flétrit de ses rimes les plus énergiques. Il rétablit la limite qu'efface trop souvent entre l'honneur et l'argent la complaisance, j'allais dire la complicité publique.

Il serait parfaitement inutile d'analyser une comédie que tout le monde connaît. Mais il y a lieu peut-être de présenter à cette occasion un jugement d'ensemble sur la valeur de M. Ponsard, considéré comme poëte moraliste, dans ces deux œuvres qui ont popularisé son nom.

J'ai appelé M. Ponsard un poëte moraliste; c'est son vrai nom. Poëte comique, il ne l'est pas. Il

lui manque pour cela bien des choses, cette vivacité de réparties et de mots, ce tour aisé de plaisanterie, cette fertilité d'expédients et de situations où se joue l'art ou plutôt l'instinct des maîtres. Il ne lui manque pas l'esprit, comme ses adversaires l'ont trop répété (il en a parfois et qui n'est ni sans justesse, ni sans portée), mais la gaieté de l'esprit, ce qui est bien différent, la légèreté du trait, et ce don suprême de l'originalité à la fois familière et hardie qui enlève l'éclat de rire du public. Les amis mêmes du poëte doivent reconnaître qu'il manie sans beaucoup d'aisance ni de grâce le vers familier, et qu'il se traîne péniblement là où d'autres feraient jaillir la veine de la vraie comédie. Quand il n'est pas monté au ton grave, presque solennel, il n'évite pas le prosaïsme ; son style ne se soutient pas dans les régions moyennes de la pensée et de la vie. Tout cela est vrai. En faut-il conclure que les œuvres de M. Ponsard, même *la Bourse*, si vivement critiquée, soient des œuvres méprisables ou seulement médiocres? Non certes! Ce ne sont pas des comédies, si l'on veut, mais des satires ou épîtres morales fortement conçues, éloquemment écrites, et prenant l'occasion et le prétexte du théâtre pour s'adresser au grand public. C'est de la poésie *gnomique;* elle a tous les caractères du genre, elle est austère, grave, très-élevée de sentiment et de ton. Elle a l'accent de l'honnête

homme que le bien émeut, que le mal irrite, qui trouve dans son cœur de généreuses indignations. A ce point de vue, M. Ponsard a une valeur réelle. Il excelle à exprimer en beaux vers les sentiments nobles, le devoir, le travail résigné, la vertu patiente, les secrètes joies de la conscience, les dévouements ignorés, toutes les généreuses parties de la nature humaine. Il ne réussit pas moins à flétrir d'un vers énergique les convoitises qui dégradent, les défaillances du caractère, les honteux compromis, la corruption de la conscience par l'or, les effrayants silences du sens moral dans le tumulte des convoitises.—Voilà où M. Ponsard aime à puiser ses sympathies et ses colères, tout ce qui fait son inspiration.—Lieux communs! s'écrient à l'unisson ces messieurs de la haute fantaisie; l'industrie de M. Ponsard consiste à orner de césures et de rimes la pensée de tout le monde, et l'applaudissement du public ne prouve qu'une chose, la joie naïve de la paternité. Chacun étant le collaborateur de M. Ponsard, se doit à lui-même d'applaudir l'éditeur responsable des idées de tout le monde. On est charmé d'avoir pensé tout cela et l'on est reconnaissant au poëte de n'en avoir pas pensé davantage. — Ce sont là des plaisanteries plus que des arguments. Il est assez clair que la muse sobre de M. Ponsard n'est pas la fantaisie. Cela suffit-il pour que M. Ponsard ne sache ni

penser, ni écrire? La morale a ce grand inconvénient littéraire, qu'elle ne permet guère les surprises ni les découvertes. On ne crée pas un nouveau devoir comme on crée un paradoxe et il n'y a guère lieu d'innover dans ces drames intérieurs dont la conscience est le témoin. Mais ce qui peut être nouveau, si ce n'est la matière, c'est la forme; si ce n'est le sujet, c'est le style; si ce n'est l'idée générale du bien, c'est la manière particulière d'en ressentir l'émotion et de l'exprimer. Or, n'en déplaise aux glorieux sultans du paradoxe et de la métaphore, il y a, dans les dernières œuvres de M. Ponsard, surtout dans *l'Honneur et l'Argent*, un courant naturel de nobles pensées, dont le fond appartient à la raison de tout le monde, mais dont la forme individuelle et l'expression n'appartiennent qu'au poëte et à son talent. Il y a des tirades tout entières (puisque le mot est consacré), franchement belles et d'un grand effet; il y a de ces vers qui s'emparent irrésistiblement de la mémoire du public, tant ils sont l'expression directe, spontanée, de sa conscience. Je n'en donnerai qu'une preuve : Quand George commence à se lasser de ce stérile honneur qui le ruine et le fait mépriser de tout le monde en le ruinant, Rodolphe affermit sa résolution ébranlée et lui montre ce qu'est le véritable sacrifice :

« Tu fis bien de payer les dettes paternelles;
Mais c'était obéir aux règles éternelles;
Tu serais méprisable, ayant autrement fait;
Puis du premier instinct c'était le prompt effet :
Un sacrifice fier charme une âme hautaine;
La gloire en est présente, et la douleur lointaine.
— Je ne méconnais point un acte noble en soi;
Tu fis bien; mais beaucoup auraient fait comme toi.
La vertu, qui n'est pas d'un facile exercice,
C'est la persévérance après le sacrifice;
C'est, quand le premier feu s'est lentement éteint,
La résolution qui survit à l'instinct,
Et seule, devant soi, paisible, refroidie,
Par un monde oublieux n'étant plus applaudie,
A travers les besoins, l'injure et le dégoût,
Modeste et ferme, suit son chemin jusqu'au bout.
Voilà mon vrai héros! voilà mon homme rare! »

Ce sont là des vers francs et fermes. La métaphore n'y abonde pas, je l'accorde, et je ne trouve pas une seule de ces rimes inattendues et sonores qui éclatent comme une fanfare : mais en revanche, j'y trouve un sentiment fier, traduit dans des vers chaleureux et simples, et la compensation est plus que suffisante.

J'estime qu'il faut être moins difficile, moins raffiné sur la nouveauté des idées et tenir plus de compte de l'élévation de la pensée et de la sincérité de l'émotion. L'émotion est sincère chez M. Ponsard, elle devient souvent éloquente, et l'éloquence est une forme de la poésie aussi légitime que l'imagination. Sans que le rapprochement im-

plique comparaison, Corneille est poëte, sans doute, et sa poésie qu'est-elle autre chose que de l'éloquence ?

Je n'insiste pas; mais je tenais à défendre l'auteur de *l'Honneur et l'Argent* contre d'injustes mépris et de superbes dégoûts. Je tenais à bien marquer la place de cette œuvre dans l'estime et la sympathie des honnêtes gens, en dehors de tout système, de toute coterie et de tout parti. En faisant cela, nous ne nous sommes pas écarté de notre sujet, l'influence morale de l'argent sur la conscience privée et sur la considération publique étant précisément le thème oratoire de M. Ponsard. Ce qui manque à cette pièce, comme à celles de M. Augier dont nous parlions tout à l'heure, c'est la décision. Ni l'un ni l'autre n'ont osé aborder franchement la question de l'argent dans la société contemporaine. Une fois seulement, on a pu espérer que M. Ponsard allait se jeter dans ce glorieux péril, fait pour tenter un talent courageux. Le premier acte de *la Bourse* nous ouvre le cabinet d'un agent de change et nous dévoile quelques-uns de ses piquants mystères. Mais cet acte n'était qu'une introduction à la grande lutte, au drame véritable dont l'argent devait être l'âme. M. Ponsard a esquivé son sujet. Il semble en avoir eu peur; on peut le croire, au moins, en voyant la pièce se réduire presque aussitôt à une idylle amoureuse à

trois personnages, nouée et dénouée autour d'un événement aléatoire : un coup de baisse ou de hausse. Le poëte, au premier acte seulement, aborde le sphinx et ose l'interroger. Mais le sphinx ne répond pas, et l'auteur se réfugie dans la morale générale qui déjà, une fois, l'avait inspiré. Il recommence sa première comédie avec une verve diminuée et des accents un peu affaiblis.

Mercadet et la dernière pièce de M Dumas fils méritent un examen à part, pour la hardiesse vigoureuse avec laquelle ces deux pièces ont abordé de face le redoutable sujet. Outre le talent, Balzac et M. Dumas fils ont eu ce qui met si bien le talent en relief, le courage de l'*actualité*. Il n'a pas dépendu de leur volonté que chacune de ces comédies, fortement empreinte d'observation, ne reproduisît les caractères réels, les physionomies vivantes que ce monde, de création récente, a mis particulièrement en relief. Il y a là un sincère effort vers la véritable comédie de mœurs, et comme un retour à une littérature vraiment sociale, trop longtemps désertée pour les vulgarités violentes du drame, les niaiseries sentimentales du vaudeville ou la comédie de convention. L'observation des mœurs contemporaines dans ce qu'elles ont de plus nouveau et de plus marqué, telle est la véritable source d'inspiration pour le théâtre. C'est sa condition suprême d'intérêt durable et d'originalité.

Balzac n'envisage qu'une phase de la question d'argent, mais avec quelle verve incisive et quelle vigueur de coloris! Mercadet restera incontestablement comme un de ces types que l'art incruste dans l'histoire d'une époque. C'est le spéculateur subalterne aux abois, disputant à la détresse qui arrive, au déshonneur qui frappe à sa porte, les derniers restes de sa fortune et de son crédit, ressaisissant, du bord de l'abîme où il va disparaître, quelques lueurs d'espoir, ajournant sa chute suprême par des efforts convulsifs d'imagination, par des expédients inouïs, dépensant un talent hors ligne, presque du génie, pour vivre encore un jour, pour vivre une heure, et cramponnant son agonie à tous les plus faibles débris de son naufrage. La volonté opiniâtre de l'homme est un spectacle si dramatique, même quand cette volonté s'applique mal, que cette pièce qui n'est remplie que de ruses, d'intrigues financières et d'expédients hasardeux assez semblables à des escroqueries, émeut, attache, passionne. — On a prétendu démontrer, par l'organisation intellectuelle de Balzac, que jamais l'auteur de la *Comédie humaine* n'aurait pu réussir au théâtre. Ce *jamais* me semble au moins étrange après *Mercadet.* Je suis frappé, pour mon compte, de la vigueur et de la puissance dramatique qui se déploient sur un thème si restreint et si simple. La force de concentration

de Balzac et cette faculté incroyable d'assimilation qui est un des caractères de son génie le rendaient capable de tous les progrès et de toutes les métamorphoses. Il avait commencé par des tâtonnements au théâtre, comme autrefois dans le roman, étant de ces esprits vigoureux et incomplets qui ont besoin de se reprendre à plusieurs fois pour se mettre en marche et tenir la voie droite. Mais une fois lancés, il n'y a qu'un péril, c'est qu'ils ne dépassent le but par excès de force et que l'élan trop vigoureux ne les emporte au delà. — Si Balzac avait pu mettre la dernière main à *Mercadet*, effacer ou adoucir quelques teintes trop crues, fortifier certains passages, ajouter quelques traits aux personnages secondaires, il aurait laissé une œuvre rare. Telle qu'elle est, avec ses imperfections et ses lacunes, il n'est que juste de la placer dans les rangs les plus élevés du théâtre contemporain.

Connaissez-vous beaucoup de scènes comparables, pour l'énergie et la vérité du ton, à cette scène d'exposition, qui n'est qu'une conversation de domestiques :

Justin. — Oui, mes enfants, il a beau nager, il se noiera ce pauvre M. Mercadet.

Virginie. — Vous croyez?

Justin. — Il est brûlé!... et quoiqu'il y ait bien des profits chez les maîtres embarrassés, comme il nous doit

une année de gages, il est temps de nous faire mettre à la porte.

Thérèse. — Ce n'est pas toujours facile.... Il y a des maîtres si entêtés! J'ai déjà dit deux ou trois insolences à madame, elle n'a pas eu l'air de les entendre.

Virginie. — Ah! j'ai servi dans plusieurs maisons bourgeoises; mais je n'en ai pas encore vu de pareilles à celle-ci!... Je vais laisser les fourneaux et me présenter à un théâtre pour jouer la comédie.

Justin. — Nous ne faisons pas autre chose ici.

Virginie. — Tantôt il faut prendre un air étonné, comme si l'on tombait de la lune, quand un créancier se présente : « Comment, monsieur, vous ne savez pas? — Non. — M. Mercadet est parti pour Lyon. — Ah!... il est allé? — Oui, pour une affaire superbe; il a découvert des mines de charbon de terre. — Ah! tant mieux!... Quand revient-il? — Mais nous l'ignorons. » Tantôt je compose mon air comme si j'avais perdu ce que j'avais de plus cher au monde.

Justin (*à part*). — Son argent.

Virginie. — « Monsieur et sa fille sont dans un bien grand chagrin. Mme Mercadet.... pauvre dame! Il paraît que nous allons la perdre.... Ils l'ont conduite aux eaux!... Ah! »

Thérèse. — Et puis, il y a des créanciers qui sont d'un grossier! Ils vous parlent... comme si nous étions les maîtres!...

Virginie. — C'est fini.... Je vais demander mon compte et me faire régler mon livre de dépense.... Mais c'est que les fournisseurs ne veulent plus rien donner sans argent! Eh donc, je ne prête pas le mien.

Justin. — Demandons nos gages.

Virginie et Thérèse. — Demandons nos gages.

Virginie. — Est-ce que c'est là des bourgeois? Les bourgeois, c'est des gens qui dépensent beaucoup pour leur cuisine.

JUSTIN. — Qui s'attachent à leurs domestiques.

VIRGINIE. — Et qui leur laissent un viager.... Voilà ce que doivent être les bourgeois relativement aux domestiques.

Et la scène continue, brutale comme la vérité, mais saisissante. — C'est de la réalité vulgaire, dira-t-on. Soit; pourtant l'art est là. Il y a des vases d'argile grossière qu'a touchés le doigt d'un habile sculpteur, et qui gardent la vive empreinte des maîtres.

Où il faut voir Mercadet, c'est aux prises avec ses créanciers. « Il y en a qui domptent les chacals, dit Justin; lui dompte les créanciers, c'est sa partie. » C'est le même jeu, toujours répété, avec Goulard, avec Pierquin, avec Violette. Ils entrent furieux et sortent adoucis, exploités; ils y passent tous. Songe-t-on à trouver cette triple scène monotone et à se plaindre de l'uniformité? Pas un instant. La fertilité des ressources de Mercadet, sa vivacité, son entrain, ce magnifique aplomb surtout, enlèvent le spectateur. On prend plaisir à cette lutte désespérée d'un homme seul avec la réalité qui l'écrase. Et que de mots superbes, semés à travers la lutte! Un créancier lui reproche de plaisanter au lieu de payer:

GOULARD. — Vous ne m'avez pas appelé, je pense, pour me donner des preuves de votre esprit!... Je sais que vous en avez plus que moi, car vous avez mon argent.

MERCADET. — Il faut bien que l'argent soit quelque part.

Un autre créancier félicite Mercadet du riche mariage que va faire sa fille ; mais il ne croit pas le premier mot de ce mariage, et le considère comme une intervention nouvelle. Mercadet se fâche :

Mercadet. — Mon gendre, monsieur, est M. de la Brive, un jeune homme....

Pierquin. — Il y a un vrai jeune homme? combien payez-vous le jeune homme?

Chaque créancier a son type. Il y a Pierquin, le créancier sceptique. Il y a Violette, le créancier mendiant. Il y a Verdelin, qui a été l'obligé autrefois, qui est resté l'ami, mais qui commence à juger que l'amitié de Mercadet est à titre onéreux. N'oublions pas Goulard, le créancier féroce. La galerie est complète. Sur le premier plan s'agite et gesticule l'incomparable Mercadet, l'âme de la pièce, Mercadet inventant et parlant toujours, s'élevant, à chaque obstacle, au-dessus de lui même, répandant sur chaque scène sa verve intarissable, ses plans, ses mots, grand dans sa débâcle, comme les hommes de son espèce peuvent l'être. Tout l'accable, il ne fléchit pas ; pied à pied, pouce à pouce, il dispute le terrain à la fatalité. On sent que lui aussi, quand il sera tué sur ce rude champ de bataille de la spéculation, il faudra le pousser pour qu'il tombe. — Et notez, en passant, un trait

juste et profond, Mercadet n'est pas un méchant homme ; ce n'est même pas un malhonnête homme, de parti-pris au moins et d'intention, sinon de fait. Les circonstances seules le dépravent. Quand la richesse reviendra, elle ramènera la probité. Les bons sentiments ne sont pas morts en lui ; ils sont compromis par les nécessités de la lutte, et dans plus d'un mot touchant, quand Mercadet est seul, ils reparaissent. C'est là ce qui fait que Mercadet nous intéresse à son malheur et même à ses expédients. Sans ce trait, il serait odieux, répugnant ; il tomberait au rang de Robert Macaire. Ce trait sauve tout, évite le péril de la caricature, maintient la comédie à son juste niveau et retient la sympathie du spectateur, à travers les plus difficiles circonstances où cette sympathie puisse être mise à l'épreuve. — Mais un enseignement, qui est la moralité vraie de la pièce, sort de ce conflit entre les bons sentiments de Mercadet et les impérieuses nécessités de sa situation. Il aime Verdelin, il en est aimé et ne voit plus dans cette vieille affection qu'une facilité de plus pour exploiter un homme. Il aime sa femme, il voudrait la respecter, il connaît la délicatesse de sa conscience, et, de gré ou de force, il la rend complice de ses mensonges. Il aime sa fille et voudrait la voir heureuse ; mais les circonstances sont plus fortes que sa tendresse, et il l'immole à l'espoir de ressaisir

son crédit. Ainsi de tous ses bons sentiments, pas un qui ne soit atteint, pas un qui ne sorte de cette lutte, profané, flétri. On ne fait pas à la spéculation sa part. Qu'on livre à un engrenage une main, un bras, le corps tout entier y passe et sort mutilé. Tout de même pour l'âme. Livrez-en une partie seulement à la roue fatale, votre âme tout entière sera saisie, et la terrible machine vous rendra en débris le cadavre de ce qui fut une âme.

La scène maîtresse, une scène digne de Molière, pour l'intention au moins, est celle où Mercadet vient à découvrir que son gendre futur, de la Brive, est un élégant gentilhomme, légèrement fripon, qui a spéculé sur le patrimoine du beau-père pour payer ses dettes, comme le beau-père a spéculé sur la fortune du gendre pour désintéresser ses créanciers. Ce châtiment des deux friponneries, de l'une par l'autre, est une idée simple, comme toutes les idées vraiment comiques, mais excellente, et qui donne matière aux plus amusantes récriminations. Qu'y a-t-il de plus réjouissant que de voir deux probités également équivoques récriminer l'une contre l'autre, sans s'apercevoir que la situation est exactement la même des deux côtés? Le public s'en aperçoit, les personnages ne s'en aperçoivent pas, et il résulte de ce contraste un effet d'un comique irrésistible :

Mercadet. — Entre nous, monsieur, votre moralité me semble....

De la Brive. — Assez....

Mercadet. — Hasardée !

De la Brive (*se fâchant*). — Monsieur !... (*se calmant*). Si ce n'est qu'entre nous !

Mercadet. — Vous mettez votre mobilier sous le nom d'un ami, vous signez vos lettres du nom de Michonin, et vous ne portez que le nom de la Brive.

De la Brive. — Eh bien ! monsieur, après ?...

Mercadet. — Après ?... Je pourrais vous faire un fort méchant parti....

De la Brive. — Monsieur, je suis votre hôte !... D'ailleurs, je pouvais tout nier.... Quelles preuves avez-vous ?

Mercadet. — Quelles preuves ?... J'ai dans les mains vos quarante-sept mille francs de lettres de change....

De la Brive. — Souscrites ordre Pierquin ?

Mercadet. — Précisément.

De la Brive. — Et vous les avez depuis ce matin ?

Mercadet. — Depuis ce matin.

De la Brive. — En échange d'actions sans valeurs, de titres sans dividendes ?

Mercadet. — Monsieur !

De la Brive. — Et pour cimenter le marché, Pierquin, l'un de vos moindres créanciers, vous a donné un délai de trois mois.

Mercadet. — Qui vous a dit cela ?

De la Brive. — Qui ? Pierquin lui-même quand j'ai voulu, tantôt, entrer en arrangement.

Mercadet. — Diable !

De la Brive. — Ah ! vous donnez deux cent mille francs à votre fille, et vous avez cent mille écus de dettes !... Entre nous, vous vouliez escroquer un gendre, monsieur.

Mercadet (*se fâchant*). — Monsieur !... (*se calmant*). Si ce n'est qu'entre nous !

Le *si ce n'est qu'entre nous* vaut presque dans son genre le *qu'il mourût* du vieil Horace. C'est le même mot à l'envers, tel que cela doit être dans nos mœurs industrielles. — Et plus tard, après avoir pendant toute la pièce leurré ses créanciers du retour de Godeau, l'associé qui s'est *sauvé avec la caisse*, quand Mercadet apprend que Godeau est bien réellement revenu, et avec la caisse encore, son esprit se refuse à tant d'invraisemblances, et il lui échappe des mots sublimes : « Qui, Godeau?... quel Godeau? — Mais Godeau qui revient des Indes. — Des Indes ! — Et qui paye toutes vos dettes. — Allons-donc ! est-ce que je donne dans ces Go.... deau-là ! » Et quand il ne peut plus douter de cet événement inespéré, quand sa femme lui rappelle que Godeau attend : « Oui, allons, s'écrie-t-il.... J'ai montré tant de fois Godeau.... que j'ai bien le droit de le voir. Allons voir Godeau ! » Et la toile tombe sur une des plus tristes et des plus fortes comédies de l'époque. Il ne faut rien exagérer. *Mercadet* n'est que la peinture de l'homme d'affaires subalterne, du coulissier nécessiteux aux prises avec la meute acharnée de ses créanciers. C'est une scène détachée de la comédie de Molière et assombrie ; c'est la scène de M. Dimanche transportée dans nos mœurs actuelles. Ce n'est pas encore le vrai drame de la spéculation.

Mercadet est un tableau de genre, vivement enlevé, également vigoureux de dessin et de coloris. *La Question d'Argent* aspire à être un tableau d'histoire. Il n'y a qu'un personnage dans Mercadet; il y a toute une société dans la pièce de M. Dumas fils.

La critique s'est-elle lassée d'un succès trop persévérant? Je ne sais trop; mais cette fois elle s'est départie, à l'égard de l'auteur, de ce ton d'excessive faveur et d'enthousiasme prémédité, qui avait signalé l'appréciation de ses premières œuvres. Il y a là une de ces petite comédies de feuilleton, dont mieux vaut ne pas chercher le secret. Sans nous en préoccuper davantage, nous nous plairons à reconnaître que, dans un genre très-différent, *la Question d'Argent* est une étude sérieuse, approfondie, qui est loin de manquer d'intérêt et d'agrément, digne, à tous égards, de l'applaudissement public. Sans doute, il n'y faut pas chercher la passion ardente de *la Dame aux Camélias*, ni la curiosité dramatique du *Demi-Monde*. Le sujet ne comportait pas la vivacité de cet intérêt ni les luttes ardentes qui animent le drame de la courtisane. Mais il faut féliciter M. Dumas fils d'avoir osé quitter ces sphères, malsaines même pour l'art, au risque de s'aventurer d'un pied plus incertain sur un terrain moins connu. Il faut lui savoir gré d'avoir tenté un genre plus

élevé, la véritable comédie de mœurs, non plus limitée à ce monde exceptionnel où son talent semblait s'attarder, mais élargie à la mesure du monde réel.

La transition n'est pas facile sans doute. On ne peut, tout d'un coup, transformer sa manière et quitter ce tour particulier de parole ou de pensée, ces habitudes de l'esprit que donne forcément un long séjour dans une société aussi marquée que celle de la baronne d'Ange. Il ne faut donc que médiocrement s'étonner si les personnages de *la Question d'Argent*, même ceux qui appartiennent au meilleur monde, semblent avoir comme un air de parenté lointaine avec d'autres types que M. Dumas nous a fait connaître ailleurs. Il a des idées heureuses, des touches charmantes; mais quelque chose manque ou surabonde. Un trait de plus ici, un trait de moins là, et il arriverait à cette juste mesure qui est la vérité. — La comtesse Savelli est trop visiblement la sœur de Diane, et Diane elle-même n'est-elle pas la cousine de la baronne d'Ange? Dieu me garde de prétendre que toutes les comtesses soient vertueuses et qu'il n'y ait que des vestales dans le grand monde! mais celles de ces dames qui sont le moins scrupuleuses dans leur conduite, le sont dans leurs manières et n'ont pas de ces témérités risquées qu'on applaudirait dans le salon de Mme de Vernières. Elles gardent le

ton de leur monde, même dans leurs écarts. — Je ne parle pas des exceptions qui ne sont pas la matière habituelle de la comédie. — Ainsi, cette comtesse qui a tant d'esprit et de grâce, n'a pas dans son langage cette réserve nécessaire, ce purisme qui n'est pas étranger à ce que les Anglais appellent le *cant*, mais qui entre, pour une bonne part, dans le ton de la bonne compagnie, et dont les femmes surtout ne se départissent qu'avec de grands risques. Elle a des plaisanteries légèrement aventurées. René lui demande si le comte Savelli était un jeune homme : « Il avait soixante ans. — De quoi est-il mort? — De jeunesse. » René rit et il a bien raison, n'en déplaise à la comtesse. Elle a des confidences qui ne sont pas moins aventurées que ses plaisanteries.

La Comtesse. — Si je vivais dans la solitude où vous m'avez retrouvée, il y avait une raison, comme vous le pensez bien... j'accomplissais un vœu qu'on m'avait fait faire.

René. — Qui? on?

La Comtesse. — Quand une femme de mon âge dit : *on*, il ne faut jamais lui demander qui!... *On*, c'est tout le monde et ce n'est personne... Eh bien, on était à Londres, et j'attendais patiemment, moi, qu'on revint à Paris... on m'écrit qu'on est malade et qu'on est forcé de retarder son départ de quelques jours... j'écris que je vais partir... on m'écrit de n'en rien faire... je pars.

La définition de ce pronom, à la fois si commode et si compromettant, est tout à fait agréable;

mais est-elle bien à sa place dans la bouche de la comtesse, s'adressant à un jeune homme? René est son confident, je le veux bien; c'est précisément pour cela qu'à lui, moins qu'à tout autre, elle ne doit rien dire. Il faut tout prévoir, et le confident pourrait changer de rôle. Pourquoi gâter l'avenir? — Mathilde a de la fantaisie, de l'originalité, de l'imprévu. On sent que l'auteur a caressé cette gracieuse idée d'une jeune fille vive, franche, mettant une sorte d'espièglerie jusque dans les choses les plus graves de sa vie, et sacrifiant son amour sans cesser de rire. Mais pourquoi lui avoir donné quelques-unes de ces hardiesses qui étaient si bien à leur place dans le caractère de Marcelle, de cette pauvre enfant élevée dans le mauvais monde, corrompue d'esprit avant de l'être de cœur, et mêlant une science précoce de la vie à son ingénuité? Mathilde a des mots effrayants. Elle feint, pour mieux cacher le jeu de son dévouement, de consentir à un mariage avec un homme vieux et riche. Son père, étonné de tant de raison, l'interroge : « Tu consentiras, toi, à vivre toute ta vie avec un homme de cinquante-cinq ans? — Toute ma vie, non, mais toute la sienne... ce n'est pas la même chose. » Ailleurs encore, toujours à propos d'un prétendant : « Mais il a une tante, dont il est l'unique héritier, et qui est très-malade. — Il n'y a plus d'espoir, répond la terrible ingénue, elle

est sauvée. » C'est à faire frémir. — Elle aimera beaucoup son mari, je l'espère. Mais quand on a tant d'esprit!....... — Élisa de Roncourt est l'héroïne de la pièce. Elle a toutes les grandeurs de la pauvreté noblement supportée, du sacrifice résigné et silencieux, toutes les dignités d'un cœur délicat et fier en contact avec les préjugés et les impertinences que crée l'inégalité de la fortune. Elle supporte tout avec une sorte de courage calme et simple. Elle est de ces âmes vraiment nobles que le hasard des événements a jetées hors de leur place, qui souffrent profondément de tous les froissements et de tous les chocs de la vie, et qui étouffent par une sorte de pudeur le cri de leur souffrance, pour ne donner à personne sur elles le droit humiliant de la pitié. Mais quelque chose de mystérieux plane sur elle : elle a aimé. Est-elle encore digne de l'amour d'un honnête homme? On ne sait, et l'on souffre de ne le pas savoir. On le sait plus tard par l'effet d'un interrogatoire très-habilement conduit, mais dont l'idée seule est blessante et ne fait pas honneur à la délicatesse paternelle de M. de Roncourt. Cette pauvre Élisa est malheureuse. Le soupçon qui pèse vaguement sur elle refroidit l'intérêt, et quand elle est justifiée, c'est par une épreuve qui est presque une offense. — Elle reçoit une compensation à tant de malheurs. Elle trouve un excellent mari; mais il est

trop tard, et cette figure souffrante jette sur la pièce un indéfinissable malaise.

Je me hâte d'arriver au sujet même de la pièce. Il n'y faut pas chercher d'action : ce sont des mœurs et des caractères que l'auteur étudie. C'est un tort, sans doute, mais plutôt au point de vue du succès qu'au point de vue de l'art. *Le Misanthrope*, non plus, n'a pas d'autre action que le développement d'un caractère, et l'exemple de Molière peut bien, sur ce point, justifier M. Dumas.

Durieu, c'est l'argent bourgeois, timide, craintif, tyrannique dans son intérieur, esprit étroit, probité suffisante, mais sans délicatesse, sans générosité, sans grandeur. — De Roncourt, c'est l'argent grand seigneur, ne connaissant qu'une voix, celle de l'honneur, et prêt à suivre jusqu'au bout les ordres impérieux que lui donne cette voix écoutée. — De Cayolle, c'est l'argent à grandes vues, à grands projets, légèrement teinté de socialisme, et représentant assez bien le saint-simonisme réfugié dans les chemins de fer, acceptant provisoirement la société à condition de la mettre en sociétés industrielles, et rêvant encore, mais seulement en petit comité et quand les portes sont closes. — Jean Giraud, c'est l'argent spéculateur, agioteur, se lançant à corps perdu dans toutes les entreprises, pourvu qu'elles soient bonnes, au point de vue, non de la conscience, mais du divi-

dende. — Par contraste, René de Charzay, l'honnête homme de la comédie de Molière, Clitandre transformé comme il doit l'être dans la société moderne, est là pour montrer à tous les types divers que peut revêtir l'argent, à l'argent bourgeois, à l'argent utopiste, à l'argent agioteur, non pas comment on peut en gagner, mais ce qui est bien plus difficile, comment on peut s'en passer.

L'intérêt principal se porte sur Jean Giraud. C'est autour de lui que la comédie s'agite. Qu'est-ce que ce Jean Giraud? C'est un nouvel enrichi, dit Mme Durieu, un enrichi de l'autre jour; de sorte que ce n'est pas tout à fait un homme comme il faut. — On le voit de reste; dès son entrée en scène, il parle de sa voiture de chez Ehrler et de ses chevaux de chez Drake. Il commet un grand nombre de maladresses et dit une bonne quantité de sottises. C'est la première fois qu'il paraît dans le monde; mais il comprend vite, il est intelligent et se remet à un ton plus simple. Il tombe alors dans un autre excès. Le voilà qui se vante de son père, jardinier, ne s'apercevant pas que la faute est la même de se vanter de son humble naissance ou d'en rougir. Ce qui lui fait défaut, c'est ce tact qui ne s'acquiert que dans les relations distinguées. A chaque instant, il dit trop, et quand par hasard il a bien parlé, il gâte son ef-

fet. Mieux que personne, il s'aperçoit de ce qui lui manque et veut l'acquérir. Il se rend nécessaire à la comtesse et à Durieu en manœuvrant leurs capitaux. Il veut s'ouvrir définitivement l'entrée de ce monde qu'il n'a fait qu'entrevoir, et, par d'excellents raisonnements, il se décide à épouser une fille simple qui devra être heureuse de tout lui devoir, et qu'il ira découvrir dans son obscurité, une fille comme Mlle de Roncourt. C'est là son but, qu'il poursuit pendant presque toute la pièce : et quand son plan matrimonial échoue, il essaye de faire sa rentrée dans cette société où il n'a pu se marier, en intéressant les principaux personnages à un coup de Bourse qui leur rapportera de gros bénéfices. Il ne se porte plus pour prétendant, il se borne au rôle de capitaliste; évincé, même à ce titre, par des scrupules inattendus, il se retire, et sa retraite, humiliée par la froide politesse de l'assistance, sert de dénoûment et de conclusion à la pièce.

Est-ce enfin là le vrai type du spéculateur ? Il est permis d'en douter. Sauf le coup de Bourse de la fin, obtenu par une friponnerie des plus vulgaires, Jean Giraud pérore, mais n'agit pas. *La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ?* Tout se passe en discussions très-spirituelles, mais cela ne suffit pas. Des théories économiques et sociales ne remplacent pas le spectacle de l'agioteur à l'œuvre, et dans les pé-

ripéties terribles de sa lutte quotidienne avec le hasard, Mercadet est plus intéressant, plus dramatique Jean Giraud est-il au moins le type de l'enrichi, tel que nous le rencontrons autour de nous, sur le boulevard, dans les salons, partout? C'est un enrichi, ce n'est pas l'enrichi. Giraud manque de confiance en lui-même. Il garde trop les allures d'un domestique qui vient de déposer sa livrée; il a toujours l'air de demander pardon de la liberté grande, quand il se présente quelque part. Les millions forment vite un homme, et rien n'est tel pour donner de l'assurance que la conscience d'une grande fortune. Cela n'empêche pas de dire et de faire beaucoup de sottises; mais cela empêche le riche de s'en apercevoir, et le monde d'en rire tout haut.

Le monde où se présente Jean Giraud, pour son début, est assez singulier. Sauf Durieu, on y a des scrupules sur l'origine des fortunes, et l'on professe le plus froid dédain pour la richesse. On ne ménage pas à l'heureux spéculateur la sévérité de l'accueil. On n'a pas plus de roide impertinence que de Cayolle, ni d'élégante et froide ironie que de Charzay. Il y a là malheureusement quelque invraisemblance au point de vue des mœurs actuelles. Où vit-on millionnaire si froidement accueilli, si rudement tancé? Ce n'est pas la peine de faire un homme si riche pour le traiter d'une

si cavalière façon. — M. Dumas ne s'est pas assez souvenu, il a imaginé. Les types du vrai Giraud abondaient ; il n'avait qu'à choisir.

Cette critique n'empêche pas *la Question d'Argent* d'être, à nos yeux, une œuvre remarquable. C'est une comédie profondément étudiée, et il y a quelques scènes d'un effet saisissant, moins par l'émotion que par l'art du style et par la vérité du détail. J'indiquerai la scène si délicate de l'interrogatoire, bien que l'idée se fasse difficilement accepter ; celle du contrat où Élisa se révèle dans tout l'éclat de sa fierté indignée, la dernière scène enfin, courte et dramatique, où l'on explique si clairement à Giraud qu'il doit se retirer. La comédie est surtout dans les mots, qui sont charmants. Il y en a une foule d'heureux, de naturels et de vifs, qui semblent courir à travers la pièce. Il faudrait citer aussi plusieurs de ces petites tirades qu'affectionne M. Dumas et qui sont une véritable innovation au théâtre. L'auteur excelle dans ces épisodes où il aime à faire ressortir quelque idée plus ou moins neuve par le soin du style, par la vivacité du trait, par la variété de la forme, qui est tantôt un récit, comme l'histoire du dîner manqué de Neuilly, tantôt une anecdote, tantôt une image qui sert de moralité et de leçon. Il n'y a qu'un péril, c'est qu'il ne laisse un peu trop se développer cette tendance au monologue, déjà bien marquée

dans *le Demi-Monde.* Chaque personnage fait son petit traité ou raconte sa petite histoire. De Cayolle n'ouvre la bouche que pour exposer des théories, comme la conscription civile et la suppression prochaine du capital. Giraud est lui-même très-enclin à la dissertation sur les différents moyens de s'enrichir ou sur les avantages de l'argent. De Charzay dogmatise longuement. Quand l'action est ardente comme dans *le Demi-Monde*, on souffre plus aisément ces épisodes qui reposent agréablement de l'émotion. Mais l'action n'a pas besoin d'être ralentie dans *la Question d'Argent*, et bien que tous ces morceaux soient amenés avec beaucoup d'art et d'à-propos, ils contribuent à jeter de la froideur sur la scène.

M. Dumas fils ne peut pas croire, sans doute, qu'il a épuisé ce grand sujet. Mais il en a exprimé avec force quelques côtés nouveaux. Le type principal ne nous semble pas à l'abri de tout reproche. Mais Durieu, de Cayolle, le bourgeois trembleur et l'utopiste sont finement saisis et il se mêle à la question d'argent deux caractères de femmes auxquels il manque peu de chose pour être des types d'originalité gracieuse et d'héroïsme délicat.

C'est encore la question d'argent qui s'agite indirectement dans deux pièces de M. Augier et de M. Legouvé, *le Gendre de M. Poirier* et *Par droit de conquête.*

M. Émile Augier et M. Legouvé, dans ces deux pièces, ont abordé la même idée, bien moderne, mais en la prenant chacun sous un côté spécial, et ne se rencontrant que dans la donnée générale : l'alliance des sacs et des parchemins. Chacun a entendu, développé à sa manière le sujet commun, et gardé la couleur propre de son esprit jusqu'aux nuances mêmes de son opinion. L'opinion est plus impartiale chez M. Augier, parce qu'elle est un peu sceptique. Il accepte la société telle qu'elle est, sans enthousiasme et sans regret. La pensée de M. Legouvé se révèle avec une teinte assez marquée de démocratie, mais dans la mesure délicate où un esprit lettré doit la laisser paraître sur le théâtre, et bien en deçà de la déclamation. C'est de la démocratie tempérée et encore très-académique.

J'aurais bien envie de faire une grosse querelle à M. Augier, à propos du *Gendre de M. Poirier*. Il y a deux causes plus actives, plus sensibles qu'on ne le croit, d'affaiblissement et de décadence pour le théâtre contemporain : l'emprunt du sujet à des romans déjà connus et la collaboration. On ne saurait trop regretter, au point de vue de l'art, cette manie économique, cet emploi d'une seule idée en partie double, sous forme de roman d'abord, de pièce ensuite, quand le succès est épuisé, comme si chaque genre n'avait pas son caractère propre, sa méthode d'exposition et de développe-

ment, ses conditions bien tranchées d'intérêt et d'émotion, comme si une idée qui est la matière d'un excellent roman où tout peut être lent, minutieux, analysé, pouvait passer impunément sur la scène, où tout doit être vif, rapide, pressé. J'aurais bien à dire aussi contre cette habitude de communisme littéraire, où les deux auteurs, sous prétexte de collaboration, courent risque de s'user et de se neutraliser l'un par l'autre, de telle sorte que l'association de deux talents originaux, et par conséquent contraires, ne produit le plus souvent que des œuvres mixtes, incolores, frappées d'impuissance en naissant. — Ce n'est pas le lieu de développer mes deux griefs. La comédie de MM. Augier et Sandeau se trouve être charmante. Mais comme je ne veux pas avoir tort, je soutiens, *jusqu'à ce qu'un ordre exprès du roi ne vienne*, que M. Sandeau, en fait de collaboration, n'a guère fourni que son roman, et que M. Augier a écrit seul presque toute la pièce. Reste l'objection du sujet emprunté. Mais la logique est plus infaillible qu'on ne le croit, et je persiste à ne pas vouloir m'être trompé. L'œuvre de M. Sandeau n'était pas de ses meilleures. L'idée ne convenait pas au roman. Elle convenait au théâtre; elle a produit une ingénieuse comédie. La critique est justifiée. Mais que M. Sandeau ou M. Augier essayent donc de faire une pièce avec ce roman si plein de douleurs

et de larmes, cette analyse navrante d'une âme, *Marianna!* Je mets ces deux beaux-esprits au défi, seuls ou en collaboration, à leur choix.

Le Gendre de M. Poirier est la spirituelle revanche de Georges Dandin, de la société du dix-neuvième siècle contre celle du dix-septième. Georges Dandin a bien grandi depuis deux cents ans! Il a fait la révolution de 89, les grandes guerres de l'Empire, et depuis, il a gagné une grosse fortune à la Bourse, si grosse qu'il peut à son tour marier sa fille aux descendants des croisés et voir ses petits-fils porter les plus beaux noms de la France. Mais il y a des types innombrables de Georges Dandin, et M. Poirier en est un bien curieux et bien amusant dans son genre. Il est doucereux, mielleux, d'une humilité parfaite à l'égard du brillant marquis de Presles, qui lui a fait l'honneur d'accepter ses millions avec sa fille par surcroît. Ne vous y fiez pas : notre bourgeois est rusé et quelque peu sournois, et quand son gendre le marquis excédera la mesure, quand il trahira Antoinette pour quelque comtesse de son monde, quand il persistera à ne vouloir rien faire ni pour lui ni pour son beau-père, Dandin-Poirier saura bien reprendre dents et griffes, ressaisir l'autorité dans sa maison un peu trop traitée en pays conquis, humilier le grand seigneur et le mettre quasiment à la porte. En quoi il a grand tort, comme le lui dé-

montre avec une familiarité pittoresque l'autre Dandin de la pièce, l'ami Verdelet, un excellent type de spirituelle bonhomie, bourgeois un peu vulgaire de manières et d'habit, mais plein de cœur, et qui est la preuve vivante, à côté de l'hostilité sournoise et rogue de Poirier, qu'il y a une manière plus noble et plus sûre de se venger des grands seigneurs, dont on a recherché l'onéreuse alliance, c'est d'agir mieux qu'eux, avec plus de délicatesse, de générosité et, pour dire le mot dont ils sont si fiers, avec plus d'honneur.

Ainsi va cette ingénieuse comédie, pleine de verve et d'entrain, opposant, par un contraste des plus heureux, Gaston, le gentilhomme oisif et un peu libertin, à Poirier, le vieux travailleur enrichi, mais égoïste et ambitieux, Hector de Montmeyran, une figure aimable et fière, véritable gentilhomme de cœur comme de naissance, à Verdelet, l'excellent et malicieux bonhomme; développant ce charmant caractère d'Antoinette où la tendresse se rencontre dans une si juste mesure avec une exquise dignité, et trouvant, chemin faisant, l'occasion de plusieurs scènes neuves et fines, où l'auteur s'approche bien près du but de la vraie comédie, de celle qui fait jaillir une irrésistible gaieté du conflit des caractères. Un style franc, naturel, aisé, rehausse l'art de cette pièce. On est amusé, on est charmé; à peine a-t-on le temps de s'aper-

cevoir que Poirier tourne parfois à la caricature, que le style a du penchant à la plaisanterie trop marquée, enfin, que le goût n'est pas toujours aussi pur que la verve est sincère et l'observation piquante.

Une mésalliance sert encore de prétexte à la comédie de M. Legouvé. C'est par droit, non de naissance, mais de conquête que Georges Bernard, l'ingénieur, entre dans la noble famille de Rochegune. Triple conquête de l'amour, du talent et de la fortune.

Il a eu tout à conquérir dans la vie, le vaillant jeune homme, depuis sa bourse de collégien jusqu'à sa femme. C'est une création heureuse et bien moderne que ce Georges, l'énergique enfant du peuple dont le travail a surmonté tous les obstacles accumulés à l'entrée de sa carrière, et dont l'amour ingénieux va lutter maintenant contre les obstacles les plus redoutables de tous, ceux qu'il rencontre au seuil de son bonheur, les préjugés. Ce que j'aime de Georges, c'est que, tout plébéien qu'il est et tout froissé qu'il peut être des insolences préliminaires de la noble famille, il ne déclame pas. Il ne se vante pas de la bassesse de son origine, pas plus qu'il n'en rougit. Il est dans le ton vrai de la bonne compagnie, à laquelle il appartient par l'intelligence et par le cœur. Il ne renie pas le peuple, il n'insulte pas l'aristocratie; il est

dans la mesure où est l'art, parce que là est la vérité. Et quand la marquise, la tante d'Alice, lui propose cet injurieux ultimatum : changer son nom et prendre le titre d'une terre qu'il a achetée, j'aime cette réponse, si fière à la fois et si réservée : « Non, non, je ne le peux pas ! Un tel courage est au-dessus de mes forces ! Non ! dussé-je en mourir de douleur, je ne quitterai pas le nom qu'a honoré mon père et que ma mère porte encore, car j'estime trop le peuple pour le trahir, et je respecte trop la noblesse pour l'acheter. » Voilà le cri de l'honnête homme, et j'applaudis avec le public. J'aime aussi ce marquis de Rouillé, ce véritable noble qui veut garder sa place à la tête de la société, mais par la science et l'industrie, puisque le temps des grands faits d'armes est passé, qui veut retremper la vieille aristocratie dans une noblesse nouvelle, la noblesse du travail et de la pensée, et qui s'écrie avec une tristesse virile : « Ah ! lorsque, me promenant dans ma galerie de Rouillé, je regarde les portraits de mes pères, et que je me dis : celui-ci a doté son pays de deux ports ; celui-là a fertilisé vingt lieues de landes ; cet autre était président des États ; ce quatrième, maréchal de France !.... Et toi, qu'est-ce que tu es ? marguillier !... Alors, la rage me prend.... la rage du travail.... je rêve mille projets scientifiques pour relever mon nom. » L'excellente Mme Georges, la fermière, la mère res-

pectée et adorée de Bernard, est peut-être de trop sur la scène. Elle devrait rester dans la coulisse. Sa présence rend le dénoûment invraisemblable.

On fait porter, en la montrant en chair et en os, un poids trop lourd à l'orgueil des Rochegune. La distinction de l'intelligence amène celle des manières. La distinction du cœur n'y suffit pas. Alice à force d'amour, peut bien contraindre sa vanité patricienne à une mésalliance avec Bernard, mais non pas (immédiatement au moins) avec Mme Georges. Il faut lui laisser le temps de s'y préparer. A part cette invraisemblance, la comédie de M. Legouvé a de l'intérêt et du charme. Elle touche avec discrétion un des points les plus délicats de la société moderne, la caste survivant à la classe, les mœurs plus fortes que la loi.

Nous devions insister, comme nous l'avons fait, sur ces deux traits caractéristiques des mœurs contemporaines. que le théâtre a mis en relief, l'avénement de la courtisane à une sorte d'existence officielle, et la question d'argent.

Mais il serait injuste de voir là toute la société. La vie sociale a d'autres formes, et plus d'un écrivain ingénieux a essayé de les saisir sans y avoir encore réussi. La plupart de ces auteurs n'ont envisagé la société actuelle que sous un point de vue tout spécial, trop limité.

C'est cependant un bien curieux spectacle et dont la comédie peut faire son profit, que ce prodigieux mouvement de la démocratie moderne, étendant son impérieux niveau sur toutes les classes, transformant les caractères et les idées, portant en haut, par d'irrésistibles impulsions, des activités, des intelligences, des destinées nouvelles, et rejetant en bas de grands noms prédestinés à l'influence, au pouvoir, et atteints tout à coup de cette sorte de mort civile dont les sociétés laborieuses frappent sans pitié les brillantes oisivetés. Que d'observations à faire dans cet incroyable pêle-mêle de la société contemporaine, d'où résultent tant d'harmonies imprévues et de saisissants contrastes! Et, chose singulière, la démocratie qui s'établit dans les idées et dans la loi ne s'établit pas dans les mœurs. Le goût des élégances, du luxe et du bien-être, au lieu de se restreindre de plus en plus par la suppression des classes privilégiées, ne fait que s'étendre de jour en jour. Que de vanités inquiètes et souffrantes, de douleurs ignorées, de privations secrètes au fond de cette société si brillante, si parée à la surface! que de misères réelles et poignantes dans cette concurrence effrénée du luxe! La pauvreté, la médiocrité même est un état mille fois plus cruel aujourd'hui qu'il ne l'a jamais été. On en souffre comme d'une honte ou tout au moins

comme d'un malheur humiliant. On voit de plus près qu'autrefois ce luxe, ces splendeurs qui jettent de si folles convoitises dans les âmes, et auxquelles le courant de la vie vous mêle à chaque instant. L'envie impuissante, le désir inassouvi, la fièvre des inutiles convoitises, voilà des traits bien frappants de la psychologie sociale. — Un autre effet de ce mouvement tumultueux de la société moderne qui brise et qui emporte tant de choses dans son aveugle rapidité, c'est la perturbation apportée dans l'ordre de certaines existences qui, laissées à leur place dans l'obscurité natale, auraient pu rencontrer un bonheur relatif dans le sérieux emploi de leurs forces, et au sein desquelles d'imprudentes et dangereuses curiosités ont déposé le germe d'une incurable souffrance. Rien de plus triste que ce désaccord d'une intelligence développée au hasard avec la médiocrité d'une destinée vulgaire. De là les colères, les irritations sourdes ou les déclamations violentes de ces déshérités de la vie sociale qui, victimes de quelque fatalité et rejetés à chaque effort nouveau dans l'ombre dont ils voudraient sortir, vouent à la mort et à la ruine une société qui ne veut pas ou qui ne peut pas leur faire une place au soleil. Et de fait, le grief est souvent injuste; la faute est bien moins à la société elle-même qu'à ces âmes maladives dans lesquelles le

ressort de la vie pratique manque ou se brise au premier choc. Elles ont des désirs ardents, des passions violentes; mais tout cela n'est pas la volonté. Elles n'ont pas cette vigueur de résolution, cette énergie concentrée, cette invincible patience qui seule, dans la grande lutte sociale, assure le succès et fraye la route à travers l'obstacle et la foule. Elles cherchent dans l'envie la triste consolation de leur impuissance.

Il y a là une matière inépuisable pour la comédie moderne. Quel spectacle que celui des vices et des ridicules contemporains, cette fièvre du succès à tout prix, du succès d'argent surtout, et de la jouissance immédiate, du luxe sous toutes ses formes? Pendant dix ans et plus, nous avons assisté à une folle-enchère de la vie, des affaires et des plaisirs, à la curée des convoitises, au jeu d'une spéculation effrénée, à la concurrence exaspérée de tous les aventuriers de la finance et de l'industrie. Nous avons vu tous les scandales des intelligences vénales, l'exploitation du talent obscur par quelques industriels éhontés, le changement de certaines opinions selon les indications du thermomètre politique. Nous avons vu à l'œuvre « ces hommes de joie et de proie » dont parle quelque part un éloquent moraliste. La courtisanerie à tous ses degrés, celle d'en haut et celle d'en bas, celle qui enveloppe de mensonges le

souverain et le peuple, les formes variées de la servilité, celle qui dépend d'un homme et celle qui s'attache à la multitude; l'âpre poursuite des honneurs et la recherche non moins ardente de la popularité à tout prix, voilà des maux tout modernes qui offrent bien des ressources à l'observateur et au théâtre contemporains. Espérons que la comédie nouvelle, délaissant enfin la courtisane dont elle a singulièrement abusé, osera s'inspirer du spectacle vrai et complet de ce monde et de cette société, non plus restreints à un seul aspect, mais considérés dans son mouvement total, et, comme on dit aujourd'hui, dans sa synthèse. La démocratie de Paris a ses misères et ses ridicules comme celle d'Athènes; elle mérite d'avoir son Aristophane.

QUATRIÈME ÉTUDE.

UNE NOUVELLE ÉCOLE LITTÉRAIRE. — LE LYRISME EN PROSE. (FRAGMENT.)

« Ce qui ne peut pas être dit simplement ne vaut pas la peine d'être dit. » Voilà un axiome d'ingénieuse et saine critique où beaucoup de nos livres à la mode et de nos auteurs à succès trouveraient leur condamnation. La maladie littéraire du temps où nous vivons, c'est l'enflure du style, l'hypertrophie de la phrase. Si, de rencontre, on a une pensée juste, un sentiment vrai, on n'ose exprimer ni cette pensée, ni ce sentiment dans sa justesse et sa sincérité originelle. On aurait honte de dire quelque chose de simple, de naturel et d'humain. A tout prix, on veut créer de l'extraordinaire. On fatigue son imagination, on la surmène jusqu'à ce qu'elle se monte à un ton d'exaltation fébrile et d'enthousiasme factice. On tourmente son style, on en brise l'élan, on en surcharge la simplicité primitive, on lui donne des allures mystérieuses et grandioses. Il semble que chaque phrase doive porter l'infini et retentir pour l'éter-

nité. Et quels sont ceux des auteurs contemporains qui soutiennent le plus longtemps ce grand effort de l'hyperbole à bras tendu? Ce sont précisément les écrivains qui prétendent relever parmi nous la tradition de Voltaire. Qu'ils s'inspirent mal de l'esprit de leur maître! Ce nom les condamne : quelle imprudence de l'évoquer! A chaque page qu'ils écrivent, ne voient-ils pas l'ombre du grand railleur inclinée sur le manuscrit? Regardez : elle sourit, elle semble leur dire : « Voulez-vous bien ne pas être si sublimes que cela! N'enviez pas à un père le plaisir de comprendre ses enfants. »

Cette école, pour lui donner son vrai nom, est celle du lyrisme en prose. Ces écrivains paraissent avoir conspiré contre le génie traditionnel de la prose française, je veux dire la simplicité élégante, la précision lumineuse et cette clarté analytique qui lui ont permis, depuis deux siècles, de se prêter si merveilleusement à l'expression de la pensée abstraite, à la traduction des idées générales et des vérités scientifiques. Ils tiennent en médiocre estime ces humbles qualités. Ils ont ordonné à la langue française d'être pompeuse, brillante, sublime, de s'avancer, à travers les plus hardies métaphores, vers les grands effets, d'étonner l'oreille, de confondre l'imagination, de ravir l'enthousiasme. Ils ont battu, étiré, torturé dans tous les sens ce métal divin de la prose, et ils l'ont forcé,

entre leurs mains, à prendre des formes nouvelles, à rendre des sons inconnus. Lisez leurs livres ; ils semblent bien moins être écrits pour traduire une idée que pour surprendre le lecteur. C'est un feu d'artifice de style, c'est une fantasmagorie d'images ; c'est l'apostrophe en permanence, c'est l'hyperbole à perpétuité. Vous ne trouverez pas une ligne pensée avec simplicité, écrite avec naturel. Partout un effort visible à l'étonnant ou au grandiose ; un grand mouvement de phrases, une inquiétude perpétuelle de pensée, un tapage étourdissant de mots, un effroyable vacarme d'épithètes sonores. Hélas ! tout cela n'est pas le sublime, c'en est tout au plus le mirage. Chose étrange ! il résulte de tant de mouvements passionnés une singulière monotonie. Il faut croire que l'esprit humain n'est pas de trempe à supporter le grandiose continu. L'enthousiasme trop prolongé l'accable, et il demande grâce devant ces magnificences qui n'ont ni mesure ni fin.

Précisons notre critique dans un exemple. Prenons M. Michelet. Comparons ce qu'il est devenu et le style qu'il s'est fait à ce qu'il était naturellement et au style qu'il possédait il y a vingt ans. Il nous sera permis de dire que, moins qu'un autre, nous sommes suspect de partialité contre ce nom célèbre, si bruyamment mêlé à la lutte des partis. M. Michelet a été l'une des passions intel-

lectuelles de notre jeunesse, et l'on sait qu'il reste toujours quelque chose de ces vives sympathies, si franches et si spontanées. Mais enfin, quelle étrange et violente manière il s'est faite depuis ces vingt dernières années! Est-ce donc là l'auteur de ces belles pages d'histoire saisissantes et dramatiques, sans cesser d'être précises, raisonnables, sensées? Tout était alors chez lui lumière, mouvement et vie, mais lumière habilement distribuée, mouvement harmonieux, réalité de la vie retrouvée par intuition, mais reproduite avec la sagesse d'un art bien entendu. Que de sobriété alors, même dans ces effusions du poëte qui se contenaient assez pour n'être qu'une grâce nouvelle du récit et un charme imprévu de l'histoire! Quelle admirable économie dans l'emploi de ces trésors de style, qui ne faisaient qu'enrichir la pensée sans l'étouffer! Quel équilibre industrieusement ménagé entre les riches et ardentes facultés de l'artiste et les exigences austères de l'historien! Depuis longtemps cet équilibre est rompu. La poésie a tout pris. Mais en prenant tout, elle a changé de ton. Ce n'est plus cette harmonie, cette grâce limpide, cette sérénité, ce moelleux abandon d'autrefois. C'est une âpreté, une amertume, une mélancolie passionnée, une rancune maladive. C'est de la poésie encore, mais c'est une poésie qui a la fièvre et qui la donne. Avez-vous lu ce livre

étrange, la *Renaissance?* Quel style heurté, quel coloris discordant, quels tons criards! Je ne parle pas de l'idée du livre, qui n'est rien qu'une protestation pénible de l'écrivain contre les admirables pages où il nous avait raconté le moyen âge avec ses misères et ses splendeurs, ses grandeurs et ses ignorances. Non; je ne considère que la forme littéraire, et je m'en afflige. Ce n'est plus là de l'histoire, c'est un symbolisme délirant, c'est une vision magique. Tout flamboie et tournoie autour de vous. C'est la manière du *second Faust* appliquée à l histoire du seizième siècle. Le talent est prodigieux encore, mais vous n'en jouissez plus. Une douloureuse pitié vous gagne. Vous n'admirez plus, vous souffrez.

Ce style fiévreux a fait école. Nous pourrions citer plusieurs écrivains très-connus qui appliquent une remarquable industrie d'esprit et des ressources considérables d'imagination à tourmenter la langue française pour lui imposer leurs extravagances impérieuses. Ils la surchargent d'images violentes, jusqu'à la faire plier sous le poids. Chaque pensée, même la plus simple, est mise dans un relief saisissant. Tout est gravé, buriné, tout est marqué, par un effort continuel et puissant, en creux et en saillie. Ces écrivains sont des artistes sans doute, mais des artistes idolâtres d'eux-mêmes. Tantôt ils cisèlent une période avec

le même soin religieux que les grands artisans inconnus du moyen âge mettaient à ciseler un vase sacré pour les saints mystères. Ils arrivent ainsi à donner à leur style une sorte de beauté plastique qui n'est plus la beauté littéraire. Leur manière d'écrire est quelque chose d'intermédiaire entre le style proprement dit et l'art du joaillier. Tantôt ils s'abandonnent aux fantaisies de la passion la plus capricieuse, aux écarts de l'imagination la plus emportée. C'est une sorte de délire, un rêve, une hallucination. Mais examinez les choses de près, et vous verrez que, dans cet abandon d'eux-mêmes, ils conservent le sang-froid de la phrase : c'est un délire qui soigne l'épithète, c'est un rêve qui calcule le mot à effet, c'est une hallucination qui prépare une grande surprise de style; c'est la comédie de la grande inspiration ; c'est le jeu simulé de la sibylle. Il semble que l'écrivain frémisse sur le trépied, et que l'oracle échappe avec convulsion de sa plume. Que le naïf lecteur se rassure ! Tous les frissons de l'inspiration sibylline sont comptés d'avance, et toutes ces convulsions de style sont des artifices prémédités.

Faut-il s'étonner si ces écrivains déclament ? Déclamer, c'est parler au-dessus du ton de sa pensée. La déclamation vient d'un défaut d'accord entre le style et l'idée. Or, il est clair qu'avec de pareilles habitudes, ces écrivains doivent à chaque

nstant fausser l'accord. On peut bien enfler le mot et gonfler la phrase; mais l'idée ne s'élargit pas au gré de ces volontés impérieuses. Elle reste ce qu'elle est; simple ou banale, on n'en fera jamais une pensée extraordinaire et sublime. C'est là que vient perpétuellement échouer l'effort de ces grands artisans de la phrase. Ils ont beau faire, l'idée résiste à tous ces procédés artificiels. Si elle est pauvre et chétive, sa pénurie perce à travers la pourpre menteuse, et rien n'est aussi navrant que cette royauté d'emprunt, cette splendeur d'oripeaux, cette mascarade de l'indigence. Cette dissonance entre l'idée et la forme est un des vices les plus communs de la nouvelle école. L'hyperbole continuelle, l'image outrée, l'effort puissant, mais monotone, la violence des tons, l'irrégularité calculée des allures, les inégalités préméditées du style, l'apostrophe familière, tels sont les caractères à peu près infaillibles auxquels vous reconnaîtrez les adeptes de cette école, véritable école de la décadence. Vous ne serez plus étonnés si nous disons que ces écrivains déclament presque toujours. L'idée ne peut se soutenir au ton sublime de cette phrase éternelle, et bientôt il arrive que la sonorité du mot accuse le vide de la pensée.

Nous autres, revenants littéraires d'un autre âge, nous demeurons quelque peu surpris devant ces tours de force et ces convulsions, devant cette

gymnastique violente du style et ce lyrisme forcené. Nous pensions que la prose était la prose, c'est-à-dire qu'elle n'était pas la poésie, et que pour écrire convenablement la prose, il fallait, avant tout, être de sang-froid, réservant pour le dithyrambe la figure énergique, les brusques saccades, les écarts, les surprises du style, les hyperboles effrénées et les brûlantes apostrophes; nous nous trompions, la mode a tout changé. Par une métamorphose inattendue, la prose est devenue figurée, passionnée, hyperbolique comme devait l'être autrefois le vers lyrique; mais aussi, par une compensation providentielle, le vers a regagné sur la prose tout le terrain que la prose lui a pris; il est devenu d'une platitude timide, si bien que, selon une ingénieuse observation, les vers qui s'écrivent aujourd'hui ressemblent, s'ils sont bien lus, à de la prose un peu rocailleuse. Puisqu'il y a compensation, qui donc songerait à se plaindre?

Malgré tout, lorsque nous lisons ces pages où nous sommes loin de nier l'éclat, mais où déborde hors de tout propos le dithyrambe, notre pensée s'attriste, et nous songeons involontairement à ces belles qualités littéraires que notre siècle ne semble plus goûter, le naturel et la simplicité. N'exagérons rien pourtant; nous savons qu'il y a en France, à l'heure qu'il est, des écrivains aisés,

harmonieux, qui ne se croient pas déshonorés pour exprimer simplement leur pensée, et qui trouvent de grands effets sans les demander aux efforts d'une rhétorique désespérée. Ils ne mettent à la torture ni leur imagination, ni la langue; ils sont coulants et naturels, quand leur pensée se tient dans un certain milieu; ils sont éloquents et chaleureux, comme ne s'en doutant pas, quand leur pensée s'élève et s'échauffe. Le style suit le mouvement intérieur de l'idée, ou plutôt ils n'ont pas *de style*, dans le sens où ce mot s'emploie aujourd'hui, car le style, pour eux, n'est que l'idée rendue visible par l'intermédiaire du mot. Ils écrivent comme ils parlent, pour penser tout haut; vous n'êtes, devant eux, ni prosternés d'enthousiasme, ni terrassés d'admiration; vous n'avez ni surprise à craindre, ni ravissement, ni extase, ni vertige Ils ne vous enlèvent pas brusquement et d'assaut à vous-mêmes; seulement, par une action lente et insensible, paisible et continue, ils gagnent votre sympathie après avoir gagné votre confiance, ils s'introduisent dans l'intimité familière de votre âme, ils vous dépossèdent doucement de vous-mêmes sans effort, sans violence, presque à votre insu. Ils vous attirent à eux par l'irrésistible magie de la vérité; ils ne vous fascinent pas, ils ne vous éblouissent pas, ils vous persuadent; ils ne prodiguent à leurs adversaires ni l'hyperbole ni l'outrage, ce

qui est toujours une mauvaise manière d'avoir raison, ou plutôt ce qui est une manière assurée de se donner tort, puisque l'exagération met l'esprit en défiance; ils se contentent d'avoir raison, avec ce calme qui est la dignité de la force, et cette sérénité qui est la grâce de la victoire. Ils ne connaissent ni les frissons sublimes de la sibylle, ni les frémissements du trépied prophétique, ni les secousses du dieu inconnu. Mon Dieu non! ce sont des hommes, seulement des hommes, qui ont gardé l'expression noble sans emphase, simple sans banalité. La mode n'est pas avec eux; ils le savent et s'en consolent; ils ont pour eux, ce qui vaut mieux que la mode, le goût.

Nous avons cru devoir insister sur le caractère littéraire de cette école. Ce caractère nous indique d'avance quelles doivent être les tendances de l'école. Un style aussi hyperbolique ne peut convenir qu'à une philosophie violente. Quand l'expression est aussi tourmentée, soyez sûrs que vous chercheriez en vain le calme dans la pensée ou la modération dans les opinions. Cette chaleur factice, cet enthousiasme artificiel, ce délire de parti pris, ce lyrisme systématique dans ses emportements, prémédité dans ses plus grands écarts, tout nous annonce que nous sommes en face d'un système excessif; tout nous révèle des esprits résolus à pousser une idée à ses extrémités les plus déses-

pérées. Dieu nous garde d'accuser la sincérité de ces tendances extrêmes! Mais enfin, il nous sera permis de dire que des opinions plus modérées ne chercheraient pas à faire tant de bruit, qu'elles s'appuieraient moins sur les secours extérieurs de l'image et de l'hyperbole, qu'elles auraient plus de confiance dans la force de la vérité que dans ces ressources toujours un peu artificielles d'une rhétorique enflammée. Nous sommes, quant à nous, du parti de ceux qui aiment à frapper juste. Nos adversaires aiment mieux frapper fort. Il y a là plus qu'une différence de mots.

CINQUIÈME ÉTUDE.

DE LA NÉCESSITÉ D'UNE LITTÉRATURE POPULAIRE EN FRANCE A PROPOS DE CHANNING.

I

Nous venons de lire le recueil des *Œuvres sociales* de W. E. Channing[1]. Channing est un de ces hommes qui, à vrai dire, n'ont pas d'histoire; leur biographie est dans leurs livres, dans leur parole familière, dans leurs actes intimes. C'est le privilége de ces êtres doux et pacifiques de traverser ce monde sans y laisser d'autres traces que celles de leurs calmes vertus ou de leurs bienfaisantes idées.

C'est à Newport, dans l'État de Rhode-Island, au milieu d'une population turbulente de marins et de marchands, que naquit, le 7 avril 1780, Williams Ellery Channing. Il n'y a, comme nous l'avons dit, d'intéressant dans sa vie que des événements d'idée; on nous dispensera donc d'insister sur les détails de cette paisible biographie, retra-

1. Traduites de l'anglais et précédées d'une introduction par M. Laboulaye.

cée par son neveu avec une sorte de piété filiale qui veut donner du prix aux moindres choses, mais avec une diffusion qui noie les faits les plus vulgaires dans un océan de mots. Nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter à son traducteur une page simple comme la vie qu'elle résume : « Après des études brillantes à l'Université de Cambridge, en Massachussets, Channing résolut de se vouer au saint ministère; il avait à peine vingt-trois ans qu'une église de Boston lui offrit un établissement, on sait qu'en Amérique la plupart des communautés sont indépendantes, et que ce sont les fidèles qui choisissent leur pasteur; cette église, dont le nom dit assez tout ce qu'il y a de local dans la religion aux États-Unis, c'était la *Société chrétienne de la rue de la Fédération*, réunion où dominaient les doctrines unitaires, déjà favorites parmi les théologiens de Cambridge, et que le jeune Channing avait embrassées avec une ardeur qui ne s'affaiblit jamais. Depuis 1803 jusqu'à sa mort, arrivée en 1842, Channing a été le ministre de cette église dissidente, et, malgré l'opposition décidée, et même la répulsion que rencontraient les unitaires dans une ville qu'on pourrait nommer la Genève du nouveau monde et le sanctuaire du calvinisme, il leur a conquis une position considérable, et que chaque jour a rendue plus forte et plus respectée. Durant ces quarante années, tout

entier à ses devoirs, usant une santé délicate à répandre ses doctrines religieuses et sociales, Channing n'a connu d'autres événements que l'émotion causée par ses écrits, ceux surtout où, avec un courage admirable, il a poursuivi l'abolition de l'esclavage et demandé la liberté des noirs, au nom de l'Évangile; en deux mots, sa vie est tout entière dans les idées qu'il a propagées et défendues. »

On rencontre deux hommes et comme deux personnages dans Channing; il y a le théologien et le moraliste, il y a le sectaire et le philosophe chrétien : je voudrais faire comprendre ma pensée et ne laisser prise à aucun malentendu. Tout le monde sait que le christianisme comprend deux parts, profondément unies sans doute par des liens naturels et nécessaires, mais pourtant faciles à distinguer, le dogme et la morale. Le dogme parle expressément à l'intelligence, la morale s'adresse au cœur et à la volonté; le dogme règle la foi, la morale règle nos sentiments et dirige nos actes. Ce sont là des vérités élémentaires sans doute, mais qu'il n'est pas inutile de rappeler à propos de Channing. Le dogme a souvent divisé les hommes, la morale les réunit. Les théories religieuses de Channing répugnent à l'orthodoxie catholique; au contraire il n'y a presque pas une page de ses *Œuvres sociales* à laquelle ne puisse souscrire le plus rigide défenseur de la tradi-

tion et des droits de l'Église. C'est surtout sur cette morale sociale de Channing que je voudrais insister et sur cet art de parler au peuple que nul n'a possédé au même degré.

Qui pourrait ne pas applaudir à ces nobles paroles par lesquelles Channing annonce l'esprit de vérité opérant sous toutes les formes et dans toutes les communions?

« Il y a, dit-il, il y a une Église plus grande que toutes les églises particulières, quelle que soit leur étendue. L'Église catholique ou universelle s'étend sur toute la terre, et ne fait qu'une avec l'Église céleste.... On n'entend plus parler d'Église grecque, romaine, anglicane, mais seulement de l'Église du Christ. Mes amis, ce n'est pas une union imaginaire. Quand l'Écriture parle ainsi, ce n'est pas une vaine rhétorique, c'est l'expression de la vérité. Tous ceux qui ont part à la vertu du Christ sont essentiellement unis. Dans l'esprit qui les anime, il y a une puissance d'union plus forte que tous les liens du monde. Séparés par les mers, il y a entre eux des sympathies énergiques et indestructibles. La voix claire et puissante d'un seul chrétien inspiré vole par toute la terre, et va dans un autre hémisphère faire vibrer des cordes inconnues d'un cœur ami. Les paroles d'un homme tel que Fénelon, par exemple, touchent les âmes d'un million d'hommes épars dans le monde; ne sont-ils pas tous ensemble d'une même Église? Je tressaille de joie au nom des saints qui ont vécu il y a bien des siècles. Le temps ne nous sépare pas; je les vénère davantage à cause de leur ancienneté. Ne sommes-nous pas d'un même corps? cette union n'est-elle pas quelque chose de réel? Me voici dans une enceinte vouée au culte; je suis assis près d'un

de mes semblables, assez près pour le toucher, mais il n'y a entre nous nul sentiment commun; cette vérité qui m'émeut intérieurement, il s'en rit comme d'un rêve ou d'une imagination; le désintéressement que j'honore, il l'appelle faiblesse ou folie. Que nous sommes loin l'un de l'autre, quoique en apparence si voisins! Nous appartenons chacun à un monde différent. Combien suis-je plus près de quelque âme généreuse et pure de l'autre continent dont la parole a pénétré mon cœur, dont les vertus m'ont enflammé d'émulation, dont les saintes pensées passent dans mon esprit, pendant que je suis dans la maison de prières! C'est celui-là qui est de mon Église! »

Plus loin, dans une page que j'abrége à regret, il s'écrie : « Qui donc me séparera d'hommes tels que Fénelon, Pascal, Borromée, de l'archevêque Leighton, de Jérémie Taylor, de John Howard? Qui rompra le lien spirituel qui existe entre ces hommes et moi? Est-ce que je ne les chéris pas? Est-ce que l'esprit qui sort de leurs lèvres et de leur vie n'a pas pénétré mon âme? Ne sont-ils pas une portion de mon être? Une âme pure est indépendante de l'univers : elle appartient à l'Église, à la famille des âmes pures dans tous les mondes. C'est la vertu qui est le lien de l'Église universelle. Nul homme ne peut être excommunié que par lui-même, en laissant la piété mourir dans son cœur. »

Admirables paroles! Touchants élans de l'âme auxquels personne n'applaudit de meilleur cœur

que nous ! L'Église de Channing, c'est la société mystique de toutes les âmes pures, vœu sublime du philosophe, rêve du chrétien. Ce sont les effusions d'une belle âme, le lyrisme d'une grande pensée qu'inspire l'amour.

L'amour! c'est par là plus que par sa doctrine que Channing fut vraiment chrétien. Ce que Channing veut pour le dogme, n'est possible que pour la morale. Il n'y a pas de christianisme doctrinal sans certains dogmes essentiels, immuables, rigoureusement définis, sévèrement maintenus contre les caprices de l'exégèse individuelle. Mais il y a un christianisme des cœurs, un christianisme implicite qui lie entre elles, par une chaîne mystique, les grandes et saintes âmes de tous les temps et de tous les pays. La pureté des intentions, la bonne volonté, l'amour de Dieu, l'amour des hommes, la charité, enfin, voilà de quoi se compose ce christianisme primordial, éternel, contemporain de tous les âges, celui de Socrate et de Cicéron, de Platon et de Sénèque, de Marc-Aurèle et de saint Augustin. Channing est vraiment un héros pacifique du christianisme de l'amour. Il a créé un genre de prédication populaire qui méritera de rester comme un modèle d'élévation de pensée et de tendresse de sentiment.

Channing était une âme essentiellement aimante. Du christianisme, il n'a vraiment bien compris

qu'un mot et qu'une idée, la charité. Mais ce mot, n'est-ce pas presque tout? Il aime Dieu, il aime les hommes. Il établit dans les cœurs cette unité brisée dans les intelligences. Ce fut là sa force, son originalité, sa grandeur. Peu lui importe que tel homme se sépare des autres hommes par la singularité de sa pensée, s'il ne s'isole pas de la grande communauté humaine par la recherche exclusive de son bien-être, par l'égoïsme et par l'oubli de ceux qui souffrent. La société ne vit que par la solidarité qui en unit tous les membres; c'est là le fait, mais il faut maintenir et, si je puis dire, consacrer le fait par un sentiment : il faut que la solidarité matérielle des intérêts devienne la solidarité sacrée des âmes. Et ce n'est pas là croyez-le bien, une pure effusion de sensibilité vague, qui aime à se dispenser des petits sacrifices de la vie de chaque jour par l'amour immense et commode du genre humain; ce n'est pas là cette philanthropie banale et déclamatoire dont les partis aiment trop souvent à se faire une affiche ou un drapeau. C'est une philanthropie agissante, c'est une sensibilité pratique, c'est un sentiment défini, réglé par un devoir. Voilà quelle est la source vive où s'inspirèrent ces admirables pages, recueillies avec un soin pieux. L'unité de ces œuvres, c'est le sentiment vif et profond des devoirs de l'homme envers la société et particulièrement

envers les classes souffrantes de la société. Channing fut le prédicateur inspiré des ateliers et des faubourgs. C'est une belle gloire, aux yeux de ceux qui comprennent vraiment le devoir chrétien de l'aumône spirituelle, comme aux yeux de ceux qui, prenant la chose au point de vue pratique, conçoivent les nécessités des temps.

II

Rien n'est rare et difficile comme de savoir parler au peuple. En France, on ne l'a presque jamais su, et moins que jamais on le sait à notre époque, qui prétend néanmoins avoir créé une littérature populaire. La question est assez grave pour que nous nous y arrêtions un moment.

La seule littérature populaire qui ait réussi de nos jours, c'est un genre tout particulier de romans et de drames qui ont poussé la violence des émotions jusqu'à une sorte de démence et d'épilepsie littéraire. Quelle désastreuse influence dans ces lourdes et grossières pièces que les théâtres des boulevards distribuent chaque soir en pâture à la foule ! C'est de la *réalité*, sans doute, mais quelle réalité ! celle de la cour d'assises, celle du bagne. Les pièces de feu Pixerécourt n'étaient que bergeries auprès de ces drames épais et ter-

ribles, où les crimes les plus raffinés se développent majestueusement en six actes et dix-huit tableaux. Qu'un de ces forfaits extraordinaires, honte d'une société civilisée, vienne à se produire dans la pleine lumière de la justice du pays; qu'une intrigue infâme, ourdie dans l'ombre d'une pensée criminelle, vienne se dénouer dans le verdict d'un jury, aux galères ou sur l'échafaud, soyez assuré que, dans un mois, deux tout au plus, quelque faiseur habile vous aura charpenté une lourde machine où vous ne chercherez ni invention, ni style, mais où, en revanche, on aura prodigué l'horreur. Tout grand crime monte ainsi sur les planches pour l'édification du public.

Que ces pièces sollicitent vivement l'attention du peuple, qu'elles le prennent par les yeux, par l'imagination, par l'étonnement et la peur, qui le nie? Nous-mêmes qui blâmons ces sortes d'œuvres, nous sommes les premiers à en reconnaître l'empire sur les imaginations et sur les sens. L'effet en est souvent irrésistible; nous ne ferons pas difficulté d'avouer que quelques pièces réalistes nous tirent plus fortement en dehors de nous-mêmes que les plus belles tragédies classiques; nous dirons que plus d'une scène, dans ces pièces étranges, arrête notre sang dans nos veines et inonde notre front d'une sueur glacée. Mais nous demanderons si tel est le but de l'art. *Cela tord la peau*, disait en par

lant de je ne sais quel roman le fameux Duclos, ce spirituel cynique des salons du dernier siècle, ce Diogène d'après-dîner. Nous dirons la même chose des œuvres réalistes; mais n'en pourrions-nous pas en dire autant, et bien davantage, d'une scène réelle dont le théâtre serait l'hôpital ou l'échafaud? Si vous cherchez des effets d'art dans ces émotions violentes, impuissant rival de la nature, brisez votre plume! rien n'égalera les vraies horreurs de l'agonie. Que sont vos vaines parades au prix de la réalité? Je sais bien que cette actrice, qui va mourir, ressuscitera derrière le rideau. Je sais bien qu'elle n'est si pâle que parce que son fard est tombé; je sais que ces convulsions et ces crises sont feintes, que ces poses funèbres sont des poses étudiées, que je n'ai devant moi que les coquetteries préméditées d'une comédienne; je sais aussi que ce pistolet qui part sur le cœur du héros ne fait que du bruit, et que tous ces cadavres qui jonchent la scène réaliste vont se relever pleins de vie pour aller finir une soirée si lamentable dans la fête d'un joyeux souper. Quoi que vous fassiez, si vous ne parlez qu'à mes sens, vous les frapperez peut-être, mais bien moins, à coup sûr, que cette terrible héroïne qui visite une demeure désolée et qui s'appelle la mort. Aussi faisaient-ils sagement, ces aïeux du théâtre, nos Corneille et nos Racine, qui n'essayaient pas une lutte inégale

avec la réalité, et qui s'adressaient non aux sens, pour les glacer d'effroi ou les solliciter par des curiosités dépravées, mais à l'imagination pour l'agrandir par de vastes pensées, et au sentiment pour l'émouvoir dans ses intimes profondeurs. Leur poésie parlait à l'âme, non au corps. Ils éveillaient aussi la terreur et la pitié; mais c'étaient, si je puis dire, des terreurs et des pitiés *morales*. Ils montraient à nu le jeu terrible et le choc effroyable des passions; ils remuaient l'âme dans son fond, ils n'excitaient pas la sensation. Dans le théâtre réaliste, l'intérêt physique est tout, et le comble de l'art est de matérialiser l'émotion en la faisant descendre de l'âme dans les sens, et de renvoyer le spectateur éperdu, sanglotant, pâle d'effroi. Le peuple se rue à ces spectacles. Qu'arrive-t-il nécessairement? A de pareils exercices, la sensibilité du peuple s'use vite. Voyez cet ouvrier qui va se délasser de son âpre travail de la journée en repaissant son âme de cette nourriture malsaine. Il a des pleurs, il a des cris pour ces situations déchirantes qui se déroulent dans ce monde factice, devant ce soleil fumeux allumé chaque soir par la main de l'homme; mais quand il rentre dans la vie réelle, le soir dans sa mansarde, le lendemain dans son atelier, il y rapporte une imagination surexcitée, un cœur blasé. Au sortir de ces émotions terribles, il se trouve sans force devan

les réalités de la vie, sans pitié pour les maux sincères, sans sympathie pour les vraies douleurs. Comment voulez-vous qu'il s'intéresse à cette pauvre mère ou à cet enfant malade, quand hier il a pleuré toutes ses larmes sur le sort d'une héroïne romanesque, succombant sous le poids des plus effroyables catastrophes? Il n'est plus en frais de sensibilité. La misère réelle est si fade auprès de cette poésie terrible de la scène livrée au mélodrame!

L'ouvrier, dont il faudrait ménager les instincts délicats, épuise ainsi tout ce qu'il a de tendresse au profit de ces infortunes imaginaires : il dissipe dans ces puériles horreurs ce trésor des larmes qui ne fructifie en nous qu'à la condition que nous en soyons économes; les sentiments se dessèchent, et l'excès de l'émotion factice finit par le rendre insensible aux maux sérieux, aux *douleurs qui souffrent*. Sa main ne connaît plus l'aumône, son cœur ne connaît plus la pitié, cette aumône de l'âme, plus sainte encore, et qui enrichit celui qui la distribue.

Qu'arrive-t-il encore dans cette littérature violente? Le peuple voit s'étaler sur le théâtre ou dans le roman des crimes gigantesques, d'épouvantables trahisons, qui ne se dénouent qu'à grand renfort d'intrigues abominables, de poignards, de poison. Est-ce donc ainsi qu'on prétend régénérer

les classes illettrées? Le peuple frémit, cela est vrai, devant ce hideux spectacle; mais savez-vous bien quelle impression il en rapporte? Le dramaturge a créé des monstres; le peuple les couvre de ses anathèmes, mais en les maudissant il fait un retour complaisant sur lui-même, il se compare à ce qu'il a vu et cette comparaison le rassure. Que sont ses vices, à lui, près de ces crimes énormes? Des faiblesses à peine; et, charmé de se trouver presque innocent en face de ce monde étrange où la nature est outrée dans le mal, il se console de ses fautes, il s'absout, il s'applaudit peut-être, et voilà ce qu'on a gagné à faire passer devant ses yeux, mornes de terreur, les spectres hideux qui agitent le rêve haletant du mélodrame.

Heureux encore le peuple, quand il ne sort pas de ces spectacles avec de mauvaises passions dans le cœur, la haine, l'envie et une sorte de mépris furieux pour les heureux du siècle, pour les riches. On a flatté le peuple bassement et sottement en l'habituant au contraste éternel du vice, voire même du forfait sous l'habit, et de la vertu immaculée sous la blouse. Le public n'ignore pas que ce sont là de pures fictions littéraires; mais qui ne sait que les fictions exercent à la longue une influence secrète sur notre manière de voir, de sentir, de juger? Que de pièces n'a-t-on pas vues

étaler sur les théâtres du boulevard cette méchante et fausse antithèse qui n'est bonne qu'à troubler les âmes et à remuer les sanglants souvenirs? Ces courtisans du peuple sont ses plus perfides ennemis. On ne flatte pas ce qu'on aime; on ne caresse pas les mauvais instincts de son ami; on ne se fait pas un jeu criminel d'irriter ses secrètes rancunes et d'ameuter ses passions. Si cela est toujours détestable, combien plus encore cela le sera-t-il quand il s'agit du peuple, cette portion souffrante, aigrie, irritable de l'humanité; quand tous ces déclamateurs s'adressent en hyperboles à cette sensibilité fiévreuse, à cette imagination naïvement crédule, à ce bon sens dont la rectitude naturelle, mal dirigée par une raison ignorante, s'égare si aisément, se trouble et tombe à chaque piége dressé sur sa route? Ce n'est pas ainsi que la vraie morale entend l'éducation du peuple, elle ne veut pas qu'on le corrompe en le trop vantant, en lui persuadant que la bonne foi, la justice, les affections généreuses, exilées d'en haut, n'ont plus de refuge que dans son cœur. Elle ne veut pas que l'on sème ainsi la haine entre les classes; son effort est tout au contraire de réconcilier les âmes par l'estime mutuelle, de ramener les classes les unes aux autres par la solidarité du devoir, de persuader aux déshérités cette grande vérité, si fort

calomniée, de la résignation et de l'épreuve, en présentant aux heureux du siècle cette autre face de la même et immortelle vérité, à savoir qu'ils ne peuvent justifier leurs richesses que par le bon usage. Sans doute, ces vérités sont mieux à leur place dans une chaire qu'au théâtre, et nous serions mal venus de convertir le drame en sermon. Mais si le drame ne doit pas être une prédication, il ne doit pas être non plus un pamphlet. Si le roman ne doit pas être une homélie, il ne doit pas être un cri de haine. Je fais grâce aux auteurs de ma morale; mais qu'ils me fassent grâce de leurs déclamations contre la richesse et de leurs anathèmes contre la société. Nous serons quittes et tout rentrera dans l'ordre.

C'est là pourtant, c'est dans ces romans, c'est dans ces mélodrames que se trouve de nos jours, en France, la seule littérature que le peuple accueille avec plaisir et lise avec avidité. En dehors, il n'y a plus que des œuvres au-dessus et au-dessous de l'intelligence populaire. Tel est, en effet, le double écueil de la littérature destinée aux classes laborieuses; elle demande à ses lecteurs prolétaires trop de sacrifices ou trop d'efforts ; elle les *abêtit* par de puériles banalités, comme celles dont regorge la balle du colporteur, ou bien elle les tire trop violemment de la sphère de leurs habitudes et du train ordinaire de leur vie.

M. Charles Nisard nous a donné, dans son intéressant ouvrage, l'effrayante nomenclature des œuvres idiotes qui ont servi et qui servent encore de pâture à l'esprit du peuple. Faute de mieux, les pauvres gens se font passer de main en main ces almanachs ignares et ces imbéciles facéties qui défrayent les veillées de la semaine et les loisirs du dimanche. C'est là, on en conviendra, une littérature hébétante, et, s'il est vrai, comme on le prétend, que des écrivains connus aient prêté plus d'une fois une collaboration anonyme à la rédaction de ces lucratives inepties, il fallait pour cela être doué d'infiniment peu de dignité personnelle et d'infiniment de mépris pour le public.

D'autres écrivains, mieux inspirés, ont assez estimé le peuple pour lui parler un meilleur langage et pour élever son esprit plus haut. Mais, par une singulière fatalité, il est arrivé que ces écrivains ne mettaient pas précisément au service de leurs bonnes intentions les qualités propres à les faire réussir. Ils parlaient, si je puis dire, au-dessus du peuple. Non pas que je sois de ces dédaigneux qui s'imaginent qu'il faut parler à des ouvriers comme on parle à des enfants; mais encore faut-il, pour se faire bien comprendre d'un pareil auditoire, avoir dans la parole ou dans le style certaines qualités plébéiennes qui manquaient essen-

tiellement à ces écrivains. Je n'en citerai qu'un exemple. M. de Lamartine a dépensé plusieurs années de bonne volonté à se créer un auditoire populaire. Où sont, aujourd'hui, *le Conseiller du Peuple*, *les Foyers du Peuple*, *le Civilisateur?* Mais où sont les neiges d'antan? Si *Geneviève* vit, ce n'est pas dans les classes populaires, et *le Tailleur de pierres de Saint-Point* n'a trouvé des adeptes de son mysticisme que parmi certaines imaginations rêveuses que l'on ne trouve pas sous la rude écorce du bon sens populaire. M. de Lamartine, dans ses œuvres plébéiennes, est resté un pur aristocrate par le talent, et la littérature qu'il avait voulu fonder n'est pas parvenue à son adresse. Notre Franklin est encore à naître.

Ou une littérature violente de romans sensualistes et de drames corrupteurs, ou une littérature idiote qui abêtit le peuple, ou une littérature pseudo-plébéienne, qui n'a rien de populaire que le titre, telles sont, chez nous, les ressources intellectuelles de la multitude laborieuse, et certes, ce n'est rien que la pénurie même. Il n'y a pas, en France, de littérature populaire digne de ce nom.

III

Il faut aller la chercher en Angleterre ou aux États-Unis, dans cette noble race saxonne, si patiente, si obstinée au travail, si sérieuse d'instinct, si robuste de bon sens. La gravité du peuple a mérité d'avoir une philosophie et une littérature populaires, auxquelles d'éminents esprits n'ont pas dédaigné de payer leur tribut. Au premier rang de ces œuvres, destinées aux prolétaires et vraiment sociales, puisqu'elles ont pour but de raffermir les liens de la société, se placent incontestablement les écrits de Channing, qui jouissent aujourd'hui, dans la vieille et dans la nouvelle Angleterre, d'une popularité incommensurable. Channing doit cette modeste gloire à ses qualités naturelles, au tempérament de ses facultés qui lui a fait prendre et choisir, comme d'instinct, ce milieu élevé d'idée, de style et de ton, d'où l'on parle au peuple avec autorité, sans avoir à craindre d'être trop loin ni trop haut pour se faire entendre. Il domine de toute la tête le peuple qui l'écoute; mais il est du peuple, il est tout peuple de sentiment, de raison, de sens pratique, de ton, de raisonnement. Son langage même est celui de tout le monde, il garde ce double caractère du langage

plébéien : la simplicité et la clarté. Channing l'emploie avec un art qui serait admirable, s'il était prémédité, et qui n'est que l'instinct d'un naturel heureux. Il ne se refuse pas d'aborder les plus hautes notions de la morale et de la philosophie religieuse, mais il traite ces grands sujets avec une aisance supérieure ; il y monte sans efforts, par le progrès naturel d'une dialectique presque insensible ; il s'y maintient de plain-pied avec son auditoire, et nous donne une preuve excellente qu'un écrivain, qui sait s'y prendre, peut élever son public à la hauteur des principes, même quand ce public est celui des faubourgs.

Le grand secret de Channing, pour se faire ainsi comprendre du peuple, c'est qu'il l'aimait. Il avait pour les fortes et sincères qualités du prolétaire la plus vigoureuse affection ; il avait pour ses souffrances la sympathie la plus tendre et la plus éclairée. Il puisait, dans son cœur autant que dans sa raison, les mâles inspirations de sa parole populaire. Lisez ces pages familières, naïves, pittoresques, émues ; vous devinerez bientôt que c'est un ami du peuple qui lui parle, et que cet ami devait être compris de son public. Au début, peut-être, vos habitudes de littérature aristocratique vous empêcheront d'apprécier, comme elles le méritent, ces vives et fortes qualités, cette saveur pénétrante, qui n'est pas exempte de rusticité,

cette simplicité que l'on serait parfois, mais bien à tort, tenté de confondre avec une sorte de banalité, enfin cette ampleur de détails qui épuise tout un sujet, sans rien laisser à faire au lecteur. Vous résisterez peut-être à cette naïve éloquence ou peut-être vous en sourirez. Continuez, et, j'en suis assuré, le charme vous gagnera. Ce qu'il y a de surabondant et de diffus, pour nos habitudes littéraires, vous paraîtra une nécessité de position devant un auditoire ignorant. Vous oublierez la familiarité excessive du langage, la naïveté des allures, l'inexpérience des procédés, pour ne plus voir que l'admirable clarté de cette dialectique populaire, la simplicité féconde des raisonnements, la transparence de l'idée; pour ne plus admirer enfin que ce que j'oserais appeler l'éloquence de la bonhomie et le génie du bon sens. On a souvent comparé Channing à notre Fénelon. Cette comparaison ne me semble pas très-juste, ou, du moins, j'y mettrai une restriction. Fénelon est un raffiné d'esprit, ce n'est que par le cœur qu'il atteint à cette divine simplicité. Le prédicateur populaire de Boston est simple d'esprit comme de cœur. Il y a, en ce sens, plus d'unité, plus d'harmonie dans Channing. Il ne faudrait pas insister, sous peine d'exagérer les nuances; mais enfin, si Channing est un Fénelon, je tiens à marquer que c'est le Fénelon des ouvriers.

En véritable ami du peuple, Channing se garde bien de se faire son courtisan. Il ne lui ménage pas les dures vérités ni les rudes conseils. Il ne le flatte pas, il ne lui déguise jamais l'âpreté de sa destinée ni les conditions sévères de sa vie. Il ne lui montre pas, sur la terre, un Éden chimérique. Il aime l'égalité de toutes les forces de son âme, il rêve l'élévation des classes ouvrières, c'est son vœu le plus cher et le plus persévérant; mais il explique, avec une netteté admirable, ce qu'il entend au juste par cette élévation espérée, qui pourrait donner lieu à de terribles malentendus. L'élévation du travailleur ne veut pas dire qu'il sera un jour élevé au-dessus du besoin de travailler. L'industrie, dans ses plus merveilleuses inventions, n'arrivera jamais à l'affranchir de sa tâche journalière. Ce progrès populaire, qu'il faut vouloir, qu'il faut hâter de tous ses efforts et de tous ses vœux, ne consiste pas à conférer au peuple le droit de l'oisiveté. Il ne consiste pas non plus à transformer les ouvriers en gens à la mode, non plus qu'à lui livrer entièrement le pouvoir politique. Il consiste uniquement dans l'élévation morale, et Channing nous en donne une définition admirable dans sa simplicité : « Je ne connais pour l'homme qu'une élévation véritable, celle de l'âme. Sans elle, qu'importent la place et la fortune de l'individu? mais, avec elle, il règne, il est membre

de la noblesse de Dieu, quelle que soit sa place sur l'échelle sociale. Il n'y a point différentes espèces de dignité pour les différentes classes de la société; il n'y en a qu'une, et elle est la même pour tous. La seule élévation consiste dans l'exercice, le développement, l'énergie des plus nobles principes et des plus hautes facultés de l'âme. Une force étrangère peut pousser l'oiseau plus haut vers les cieux; mais il s'élève seulement, dans la véritable acception du mot, quand il étend ses ailes et prend son vol par la puissance qui est en lui. De même un homme peut être poussé par les événements à une place éminente, mais il ne s'élève qu'autant qu'il exerce et développe ses facultés les plus précieuses, et que, par un libre effort, il monte à une noble région de pensée et d'action. Telle est l'élévation que je désire pour l'ouvrier, et je n'en veux pas d'autre. Cette élévation, il est vrai, trouve un secours dans l'amélioration de la condition extérieure du travailleur, et elle l'améliore à son tour. Grâce à cette alliance, le bien-être est chose bonne et réelle; mais supposons-le séparé de la vie morale et du progrès intérieur, il n'a plus de valeur, et je ne lèverais pas un doigt pour l'accroître. »

Il est intarissable dans ces conseils qu'inspire un cœur excellent et qui, tous, tendent à élever les cœurs en haut, vers une sphère supérieure de pensée et de moralité. Il aime et veut l'égalité, mais

l'égalité obtenue par la culture des intelligences et le perfectionnement des âmes. Ce n'est pas un nivellement brutal qu'il rêve, c'est l'ascension progressive des classes souffrantes à un niveau supérieur. Il ne met pas le despotisme des foules à la place du despotisme des castes, ni les brutalités aveugles à la place des aristocraties dédaigneuses. Il affirme et démontre partout que les seules distinctions qu'on devrait reconnaître sont celles de l'âme, à savoir, la fermeté des principes, l'intégrité, la capacité, les lumières, l'amour de la vérité. Il veut inspirer aux masses de nobles ambitions et les faire rougir des vulgaires convoitises; il condamne, à tout propos, les clameurs injustes contre les riches. La véritable fortune, la fortune immense, toujours croissante du pays, où est-elle? Enfermée dans quelques mains, entassée dans quelques coffres-forts? Non, elle est partout comme l'atmosphère, et presque aussi variable, changeant de mains, suivant le temps, passant du riche au pauvre, non par violence, mais à force de travail et d'habileté. Le bien des riches, c'est une goutte d'eau dans l'Océan. — Enfin, en même temps qu'il s'applique de toutes les forces de la raison et de son cœur à rapprocher les classes par la confiance réciproque et la charité, il insiste pour dissiper toutes les illusions que pourrait se façonner l'imagination du peuple sur les faciles béatitudes

de son sort futur. Ce n'est pas lui qui montrera aux classes ouvrières, dans les brumeuses perspectives de l'avenir, la chimère du travail attrayant. Il sait et il dit que la souffrance, le travail, l'épreuve seront toujours de ce monde; il sait et il dit qu'il y aura toujours des sueurs, des larmes et du sang à répandre. Mais il sait aussi et il dit éloquemment que c'est un effet de la bonté divine que nous vivions dans ce monde par la grâce du travail. Il a foi dans le travail et dans la peine. Ce sont des maîtres sévères, sans doute, que la souffrance et le besoin; mais ces rudes précepteurs font ce que nul complaisant ne ferait pour eux. A cette dure école, nous devenons des hommes; dans un monde où tous nos désirs seraient prévenus, nous languirions dans une enfance sans fin. C'est sur le sol ingrat, c'est sur une mer orageuse que nous conquérons par la lutte notre virilité, et c'est un prix assez beau pour nous consoler de nos misères, puisque c'est à elles que nous devons d'être ce que nous sommes, les maîtres de la terre et les vrais enfants de Dieu.

On a dit quelquefois que Channing est un socialiste. Certes, si c'est là le socialisme, il a perdu tous les caractères du genre, et je ne vois pas trop en quoi il diffère de la plus pure morale chrétienne. A coup sûr, on nous accordera bien que c'est un socialisme inoffensif, qui refuse aux clas-

ses ouvrières d'autre élévation que celle de l'âme, et d'autre perspective que celle du travail honoré, consacré par l'idée religieuse de l'épreuve. — Il est vrai, Channing demande instamment que la société cherche les moyens d'élever l'esprit et le cœur des multitudes. Il croit que l'éducation du peuple est la grande fin de la société; quel gouvernement moderne n'a pas pris à son compte cette noble devise de l'élévation des classes ouvrières? Qui donc ici-bas aurait le droit de rester indifférent à ces grands problèmes de la misère et de l'ignorance, cette servitude des âmes? Channing aime l'humanité souffrante, voilà son socialisme.

Il est une marque infaillible à laquelle vous discernerez le socialisme de tout ce qui n'est pas lui. Demandez à un système, demandez à un homme quel respect il a pour l'individu, pour la personne humaine. Le socialisme subordonne l'individu à l'État. Tout ce qui n'est pas l'État n'est rien pour lui. C'est là sa doctrine, plus ou moins déguisée, mais immuable, mais constante sous tous les déguisements et les décors de la phrase.

Au contraire, rien n'égale le respect profond, religieux, je dirai presque superstitieux, de Channing pour la personnalité humaine. D'après la doctrine constante de Channing, c'est le christianisme qui a relevé l'individu de l'oppression antique de

l'État, de nouveau rêvée par les utopies modernes. C'est le christianisme qui a réhabilité l'âme humaine dans la pleine conscience de sa dignité et dans la pleine jouissance de ses droits. C'est lui qui l'a affranchie de toutes les tyrannies par le sentiment auguste de sa responsabilité envers Dieu. Le stoïcien trouvait cette mâle indépendance dans son mépris de la vie ; le chrétien la retrouvera par la certitude de ses immortelles destinées. Ce qui était un dédain grandiose dans l'âme stoïcienne devint, dans l'âme du chrétien, une inaltérable sécurité, et cette consolation suprême de se sentir vivre et mourir sous le regard de Dieu. Le sentiment de la personnalité, fortifié dans quelques âmes d'élite par la doctrine de Zénon et même exalté jusqu'à une sorte d'apothéose impassible et d'indifférence olympienne, fut généralisé, propagé dans le monde et en même temps réglé et contenu par l'esprit vivant du Christ. Aussi mâle, il devint moins âpre ; il produisit des martyrs qui surent égaler les héros du Portique par la fermeté de leur âme, sans mettre la même ostentation dans leur trépas, qui surent mourir, chose unique et inouïe, en priant pour leurs bourreaux. Le christianisme a restitué à l'âme sa force, sa conscience inviolable, ses droits que la société antique lui avait ravis et que des théories déplorables voudraient lui ravir encore au nom usurpé de l'État.

Channing reprend, en ce sens, la grande tradition chrétienne. Il cherche le progrès des sociétés moins dans les institutions que dans les mœurs, moins dans le changement des formes sociales que dans le perfectionnement de l'individu. C'est à cette noble idée qu'il dévoua sa vie, ses enseignements, sa prédication.

L'éducation personnelle, voilà ce qu'il recommande sans cesse ; c'est par là que le travailleur se réhabilitera, qu'il relèvera la classe à laquelle il appartient ; qu'il reprendra dans le monde la place et le rang que lui assigne son titre de créature de Dieu. Il excite, avec une persévérance admirable, le travailleur à rentrer en lui-même pour y retrouver ses droits oubliés et les archives de sa noblesse. L'éducation personnelle, s'écrie-t-il, n'est pas un rêve. Elle est fondée sur notre nature. Le travailleur, comme tout autre, possède deux facultés incomparables qui rendent l'éducation possible ; ces deux facultés sont celles que l'âme a de s'étudier et de se former elle-même. C'est cette faculté de nous comprendre nous-mêmes qui nous distingue de la brute, laquelle ne se connaît pas. Mais combien il y a peu d'hommes qui pénètrent dans leur propre nature ! Pour la plupart, leur esprit même n'est qu'une ombre sans réalité, comparée aux objets extérieurs. C'est ainsi que vivent et que meurent des multitudes d'hommes aussi étrangers à eux-mê-

mes qu aux pays dont on sait le nom, mais qu'un pied humain n'a jamais foulés. — L'autre faculté est celle que nous avons d'agir sur nous-mêmes, de nous conduire, de nous former. C'est une qualité aussi effrayante que glorieuse, car c'est sur elle qu'est fondée la responsabilité humaine. Il y a dans cette faculté plus de divinité que dans la force qui fait marcher l'univers, et pourtant combien nous la comprenons peu ! Comme elle sommeille inactive chez la plupart ! C'est cependant cette faculté qui rend l'éducation possible, et qui nous en fait un devoir impérieux.

C'est à l'âme, toujours à l'âme, à sa dignité, à ses énergies intimes, à sa noblesse que regarde Channing et que se termine son immuable pensée. Il lutte de toutes ses forces contre le matérialisme envahissant. C'est là le vrai mal, c'est la plaie du siècle. Sans doute, Channing est trop de son époque et de son pays pour jeter à l'industrie un anathème inintelligent. Mais il veut que dans les balances où se pèsent les destinées de sa patrie, on jette sur un des plateaux le spiritualisme chrétien pour faire contre-poids au régime excessif de l'industrie. Il ne cesse pas de répéter que l'industrie n'a de valeur que par son rapport à l'âme dont elle favorise le perfectionnement futur en élargissant le bien-être et le loisir intellectuel des travailleurs. Il ne cesse pas de déclarer bien haut qu'à ses yeux le

monde extérieur, matériel, est l'ombre du monde spirituel, et qu'il a été créé pour le servir. Il s'irrite éloquemment, il s'indigne contre ces optimistes insouciants de la dignité de l'âme et qui proclament que tout est bien ainsi, qu'il n'y a rien à faire, et que, chez l'ouvrier, l'esprit est nécessairement trop attaché à la matière pour s'élever plus haut. Le monde matériel a-t-il donc été créé comme un tombeau pour l'esprit de la plupart de ceux qui l'habitent? Non, non! La matière a été créée pour l'esprit, le corps pour l'âme. L'âme, l'esprit est la fin de cette vivante organisation de chair et d'os, de nerfs et de muscles, la fin de ce vaste système qui comprend et la mer et la terre, et l'air et les cieux ; cette création sans bornes, ce soleil, cette lune, ces étoiles, ces nuages, ces saisons n'ont pas été simplement établis pour nourrir et vêtir le corps, mais d'abord et avant tout pour éveiller, nourrir et développer l'âme, pour être l'école de l'intelligence, le champ des facultés actives, la révélation du Créateur et un lien d'union sociale. Nous avons été placés dans la création matérielle, non pour en être les esclaves, mais les maîtres par la pensée. C'est l'esprit qui a conquis la matière. Et n'allez pas craindre que développer l'intelligence d'un peuple soit l'appauvrir et l'affamer, ce serait avoir peur d'une ombre. Channing pense, au contraire, qu'avec l'ac-

croissement de la puissance intellectuelle et morale d'un peuple, sa puissance productive grandira, que l'industrie se développera, qu'une plus sage économie accroîtra la richesse, qu'on découvrira dans l'art et la nature des ressources qu'on n'a pas encore imaginées. La puissance d'un peuple, la gloire d'un siècle, la grandeur de l'humanité est dans son esprit, et cet esprit, si on le fortifie par la science, si on l'agrandit par l'amour, mettra la nature en harmonie avec lui-même, et créera le monde qui lui convient.

Tel est le spiritualisme éloquent qui éclate à chaque page de ses œuvres sociales, dans ses lectures aux cours Franklin devant les ouvriers de Boston, dans ses discours populaires sur l'*Éducation personnelle* ou la *Culture de soi-même*, sur l'*Élévation des classes ouvrières*, sur la *Tempérance*, sur la *Création d'un ministère pour les pauvres*, sur les *Devoirs des municipalités*, admirables écrits, pensés avec une raison émue, écrits avec une touchante simplicité. L'élévation du travailleur par la culture intellectuelle, la notion de l'âme opposée aux préoccupations matérielles, le respect de l'individu, l'homme considéré comme une fin, non comme un moyen, comme le but suprême de la nature et des sociétés, non comme le jouet d'une création déréglée et l'instrument des tyrannies, voilà Channing, et dites que l'esprit du chris-

tianisme n'est pas avec lui ! Il s'est séparé du christianisme par le dogme, il y rentre par l'amour.

Il a aimé les pauvres, ce sera son titre auprès de la postérité. Il savait s'en faire comprendre en s'en faisant aimer. Il a gravé sa physionomie morale en croyant faire le portrait de son ami, le docteur Tuckerman, quand il nous dit qu'en tout homme, le bon docteur cherchait quelque chose à aimer; qu'il s'emparait de tout ce qui pouvait rester de bon dans une âme déchue, de toute affection domestique, de tout sentiment généreux qui avait échappé au naufrage. « S'il pouvait, ajoute-t-il, s'il pouvait éveiller un tendre souvenir de famille, un sentiment de honte ou de regret, il se réjouissait et prenait courage, comme le bon médecin qui, penché sur un noyé, sent un mouvement du pouls, ou le plus léger signe de vie. Dans de pareils moments, ses espérances s'exaltaient, et ses paroles faisaient naître un espoir semblable chez celui qui était tombé. Il ne foulait pas aux pieds le roseau brisé, il n'éteignait pas la mèche qui fume encore. »

C'est dans ces communications intimes et familières avec l'âme du peuple qu'il avait appris sa langue affectueuse et simple, et qu'il s'était habitué à la parler avec tant d'aisance, de clarté, et je dirai d'élévation. Que les raffinés de la métaphysi-

que, que les délicats de l'esprit relèvent avec un goût quelque peu dédaigneux ce qu'il y a d'élémentaire dans cette philosophie, ce qu'il y a de naïf dans ces conseils et dans ces effusions. Sans doute ce n'est pas là une science profonde, car elle est claire, et la critique allemande, dont nous avons un peu trop la coquetterie en France, trouverait à se divertir dans ces pages, simples comme la charité qui les inspira. Nous n'avons ni ce goût ni ce courage. Nous aimons qu'on parle au peuple cette belle langue des idées spiritualistes et de la morale chrétienne, qui révèle la vérité qu'elle porte par son admirable transparence. Ce ne sont pas les formules abstraites qui sauveront le monde. L'humanité a besoin d'agir et de croire; croire pour agir, voilà le nécessaire; le doute ou le rêve n'est qu'un luxe de l'esprit.

Channing a fondé la véritable littérature populaire, celle qui prend la juste mesure de l'intelligence du peuple et le vrai niveau de ses besoins. Il estime assez la multitude pour la croire capable des plus grandes pensées. Son éloquence est doublée d'une philosophie : mais en même temps il ne donne à son auditoire de travailleurs que le vrai, le solide, l'incontesté, le nécessaire. Il élève son auditoire à la mesure des plus hautes vérités, en lui montrant qu'elles sont utiles. Il est bien, par ce côté, de son pays; mais il en est comme s'il

n'en était pas; car l'utilité n'est pour lui qu'un moyen, non une fin. C'est un utilitaire, je le veux bien, mais c'est l'utilitaire de la vérité. Il sait intéresser l'égoïsme même à la propagande de la charité. C'est un missionnaire, c'est un apôtre dans le siècle et dans la patrie de l'industrie.

Sa propagande eut une juste récompense dans la popularité de son nom, et, ce qui vaut mieux, de ses doctrines. Loin de se survivre à lui-même comme tant d'autres qui sont entrés tout vivants dans l'oubli, il a vu commencer pour lui la postérité, longtemps avant sa mort. Des éditions populaires ont répandu à profusion ses écrits dans la nouvelle et dans la vieille Angleterre. De tous les points de cette double patrie, il recevait les remercìments et les félicitations les plus vives. Tous les ateliers tenaient à honneur de correspondre avec cet homme simple et doux. Rien, dit son biographe, ne lui donna dans sa vie une satisfaction plus complète et plus pure que l'accueil fait à ses lectures par ceux à qui il les avait destinées, et un jour qu'il avait reçu une adresse de l'Institut ouvrier de Slaithwaite dans le Yorkshire, on le vit s'écrier la figure animée et les yeux brillants : *C'est de l'honneur ceci, c'est de l'honneur*. Il y avait en ce moment sur sa table une lettre écrite par l'ordre d'un des plus grands monarques de l'Europe, qui le remerciait de son livre, mais la re-

connaissance profondément sentie et simplement exprimée par la main d'un rude mineur le touchait bien plus que les éloges des grands, l'admiration des sages, ou même la chaleur de ses amis.

Il méritait de sentir le prix de la vie. « Quel monde serait le nôtre, disait-il, si je pouvais voir les autres aussi heureux que nous ! La vie est vraiment une bénédiction. Oui, malgré l'obscurité qui l'enveloppe, ce monde est bon. Plus je vis, et plus je vois la lumière qui perce au travers des nuages. Je suis sûr que le soleil est là-haut ! »

Son nom et quelques-unes de ses œuvres méritent de vivre dans le souvenir et la reconnaissance des classes ouvrières ; c'est vraiment pour elles qu'il a vécu, qu'il a écrit. Il a su comprendre l'âme des multitudes, et doter sa patrie de ce qui manquera longtemps à la nôtre, une littérature populaire.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.



